Nº 535. 31e Année. Tome CXLIII 1er Octobre 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Etranger....... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

DERNIERS SOMMAIRES

15 Août 1920

1er Septembre 1920

15 Septembre 1920

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie.
Maison de détail : 116, Boulevard Saint-Germain, Paris.

IENT DE PARAITRE :

Les Légendes religieuses

DE

REMBRANDT

SUITE DE VINGT DESSINS
(lavis crayon, plume, crayon rouge)

PRODUITS GRANDEUR NATURE EN FACSIMILÉ. CHAQUE REPRODUCTION EST
ÉE SUR UN PAPIER A LA FORME ENTIÈREMENT SEMBLABLE A L'ORIGINAL

-:- Préface par ÉLIE FAURE -:-

LE TEXTE DE CETTE PRÉFACE EST
IMPRIMÉ SUR HOLLANDE VAN GELDER

TIRAGE : CENT EXEMPLAIRES, numérotés de I à C

-:- FORMAT DU PORTEFEUILLE : 0,58 × 0,42 -:-

X DE L'EXEMPLAIRE . . . . 1.200 fr.

I

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XV[e]

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse.........
par Henri Hertz.

St-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

Maurice Barrès.........
par Gustave Louis-Tautain.

Romain Rolland........
par Jean Bonnerot.

Charles Maurras.......
par Gustave Louis-Tautain.

Anatole France.........
par Georges-Armand Masson.

Paul Bourget............
par Jean Pellerin.

Maurice Maeterlinck...
par Louis Richard-Mounet.

Laurent Tailhade.......
par Louis de Gonzague-Frick.

Colette Willy...........
par Roger Allard.

Paul Fort................
par Georges-Armand Masson.

Henri Bergson...........
par Georges-Armand Masson.

Henry Bataille..........
par Paul Blanchart.

Bourdelle.............. ...
par Waldemar-George.

Saint-Saëns...............
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série : **15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**30 fr.**
	Étranger.	**35 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**110 fr.**
	Etranger.	**111 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France....**	**2.50**
	Étranger..	**3 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France....**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
Son œuvre
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de BOUHELIER
son œuvre
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs.

*

« Les Marges », revue qui rend de pieux hommages aux maîtres anciens, exerce une influence utile, et respire l'amour des bonnes lettres en même temps que de la vie moderne...

Paul Souday. *Le Temps*, 29 août 1918.

« Les Marges », la fière revue que Montfort a fondée pour l'honneur des lettres françaises.

J.-H. Rosny, aîné.
Comœdia, 25 mai 1920.

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903
par M. Eugène MONTFORT.

Cette revue, célèbre avant la guerre, a repris, en 1918, sa publication interrompue par la Guerre.

Indépendantes dans leurs jugements, indépendantes dans leurs idées, *Les Marges* poursuivent la tradition du libre esprit français.

La collection des Marges est recherchée par les bibliophiles. Elle a fait prime dans plusieurs ventes récentes.

Il n'est pas envoyé de spécimen gratuit. On peut recevoir un des derniers numéros parus en adressant un mandat d'un franc soixante-quinze à l'Administration des Marges, 71, rue des Saints-Pères, à Paris. Deux numéros différents : 3 francs.

Contre mandat de dix-huit francs, on envoie tous les numéros des MARGES publiés à la date du 1er janvier 1920, depuis le 1er janvier 1919.

L'abonnement d'un an { **France.... 18 francs.** / **Etranger.. 20 francs.** }

L'abonnement de deux ans : France : 34 fr. Etranger : 38 francs

Faisons remarquer aux amateurs étrangers de littérature française, combien l'abonnement aux « Marges » est actuellement avantageux pour eux (à cause du change).

S'ils nous envoient leur abonnement directement, par mandat-poste ou chèque, et sans passer par un intermédiaire, celui-ci revient : aux Suisses, à 8 francs environ ; aux Espagnols, à 9 pesetas ; aux Américains, à 1 dollar et demi ; aux Anglais, à 7 shillings ; aux Hollandais, à 4 florins.

Lire dans les derniers numéros l'enquête : Pourquoi aucun des grands poètes français n'est-il du Midi de la France ?

Réponses de MM. Joseph d'Arbaud, Alexandre Arnoux, Paul Æschimann, Jacques Bainville, Jules Bertaut, Max Daireaux, Tristan Derême, Charles Derennes, Fernand Divoire, Henri Duvernois, Albert Erlande, Fagus, Fernand Fleuret, Louis de Gonzague Frick, Fernand Gregh, Joachim Gasquet, Guy Lavaud, Georges Le Cardonnel, Sébastien-Charles Leconte, Albert Mockel, Pierre Mille, Louis Perceau, Michel Puy, Jehan Rictus, Paul Souday, Toulet, Jules Véran, etc.

Un petit nombre d'exemplaires, en édition originale, des livres rares d'Eugène Montfort est conservé aux *Marges* où les Bibliophiles et les Amateurs de littérature peuvent se les procurer aux prix suivants:

Sylvie ou les Emois passionnés.............. 20 fr.
Chair.. 20 fr.
La Turque...................................... 20 fr.

Envoi franco sur commande accompagnée de son montant.

Adresser toutes les commandes aux Marges, *71, rue des Saints-Pères, Paris (VIe)*

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée

La Fabrication du Gruyère et de l'Emmenthal en Suisse.

La Suisse subit actuellement une crise grave de production laitière. Aussi voyons-nous ses fromages conserver sur nos marchés des cours élevés.

Le moment est donc venu de développer activement en France les "fruitières" et de rétablir, par l'extension de notre production, le déséquilibre actuel de l'offre et de la demande.

C'est ce qu'a compris la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée dont le Service agricole est un puissant facteur de développement économique pour nos régions du sud est.

Il y a quelques jours, elle a mis une somme de 24.000 francs à la disposition des fromageries coopératives qui se créeraient en 1920 et 21 dans les départements de la Savoie, de la Haute-Savoie, de l'Ain, du Doubs et du Jura et promis des subventions aux anciennes fromageries qui apporteraient à leur matériel les derniers perfectionnements techniques.

D'autre part, d'accord avec l'Office Régional de l'Est-Central, la Compagnie P.-L.-M. a organisé et subventionné une Mission d'étude en Suisse composée de savants, d'industriels, de producteurs et des représentants officiels de l'Agriculture dans les départements laitiers de son réseau.

Cette Mission a visité les laboratoires de chimie et de bactériologie laitières du canton de Berne et les meilleures fromageries de la vallée d'Emmenthal.

Elle revient chargée d'une ample moisson de renseignements et d'observations et convaincue qu'un perfectionnement rapide de l'industrie laitière en France contribuera efficacement à la lutte contre la vie chère et à l'amélioration de notre change par l'accroissement de nos exportations.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

BLOIS, MAISON AVEC JARDIN, Quai du Foin, 19. A adjuger 7 octobre 1920, 3 heures. Etude M [illegible], notaire à Blois.

L'ÉDITION D'ART ET DE VULGARISATION

Tél. Fleurus 06.41 — F. SANT'ANDREA et L. MARCEROU — 99, Boul. Raspail, PARIS (6e)

Le 10 Octobre nous commencerons l'envoi aux souscripteurs du

PREMIER VOLUME

DE LA

NOUVELLE

Mythologie Illustrée

DOCUMENTAIRE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

JEAN RICHEPIN

de l'Académie française

Un splendide volume in 4° de 400 pages, superbement illustré

50 HORS TEXTE dont 16 en couleurs

Exécution matérielle extrêmement soignée

Jugez par vous-même: examinez ce beau livre chez votre libraire ou à défaut demandez-nous le prospectus spécimen qui vous sera envoyé gratuitement par la poste.

Vous avez jusqu'au 25 Octobre pour

Profiter des conditions actuelles de faveur

Détachez et remplissez le

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare souscrire à la

NOUVELLE MYTHOLOGIE ILLUSTRÉE

Publiée sous la direction de JEAN RICHEPIN, de l'Académie française.

Édition en deux volumes in-4° raisin, 800 illustrations dans le texte,
100 illustrations hors texte en couleurs et en noir

Je m'engage à payer le montant de la facture de la manière suivante :

En feuille sous carton artistique

A terme

15 francs par mois
45 francs par trimestre } **160 fr.**

Au comptant avec 10 % d'escompte

A la réception du 1er vol. 72.00
A la réception du 2e vol. 72.00 } **144.00**

Luxueusement relié 1/2 chagrin Tête dorée, fers spéciaux

A terme

20 francs par mois
60 francs par trimestre } **250 fr.**

Au comptant

A la réception du 1er vol. 117.00
A la réception du 2e vol 117.00 } **234.00**

Biffer les indications inutiles.

A .... *le* ....

Nom, prénoms et profession ....

Adresse complète ....

....

Gare la plus proche ....

(SIGNATURE)

L'AMÉRIQUE ET L'EUROPE

—

Dans l'œuvre de reconstruction qui pèse si lourdement sur les peuples de l'Europe, on continue à jeter des regards anxieux du côté de l'Amérique, qui, en ce moment même, délibère à qui elle va confier, après le président Wilson, de mars 1921 à mars 1925, la direction de sa politique. L'Amérique, si riche, si peu éprouvée par la guerre, a le pouvoir de faire beaucoup de bien à l'Europe ; beaucoup de mal aussi, surtout à la France ; du mal positivement, en profitant du malheureux état du change ; du mal, rien qu'en s'abstenant de toute action en faveur de ses alliés d'hier. Le 2 novembre, date de l'élection du nouveau président, est à la porte, le grand danger pour l'Europe est écarté ; mais, si les deux grands partis qui ont siégé en juin, l'un à Chicago, l'autre à San-Francisco, n'ont désigné ni l'un ni l'autre des candidats assez opposés à l'Europe de l'Entente pour équivaloir à des présidents pro-allemands, tous deux ont nommé des candidats sans couleur prononcée : l'avenir reste donc sans garantie.

Dans ces conditions, il n'est pas superflu encore de faire quelques efforts pour bien comprendre comment se forme l'opinion américaine ; ce serait un moyen de savoir parfois d'où va souffler le vent, et pourquoi et comment. Les malentendus ont été fréquents dans le passé, ils peuvent

l'être dans l'avenir ; que l'Europe s'efforce avant tout de les éviter en sachant comprendre.

Le but de ces pages ne sera pas de défendre telle ou telle thèse, pour l'éloge ou pour le blâme, encore moins de formuler des théories nouvelles, mais simplement d'apporter certaines données pour l'interprétation de faits d'ailleurs connus de chacun. Nous disons bien *certaines* données, et non pas toutes les données ; celles-là seulement avec lesquelles les Européens, dans leur appréciation des choses d'outre-mer, ne sont pas toujours familiers ; tout au moins celles que, vieil habitué de l'Amérique, nous avons trouvées ignorées ou méconnues le plus souvent pendant un séjour de plusieurs mois sur le vieux continent.

I

On parle de ce côté de l'Océan de l'attitude en général de l'Amérique vis-à-vis de l'Europe. En ce qui concerne le problème qui nous occupe, et qui est complexe, il n'y a pas *une* Amérique, il y en a plusieurs. Il y en a plusieurs, et quand on parle de l'une on parle rarement des autres. Il y en a plusieurs, mais il y en a particulièrement trois qu'il vaut la peine de considérer isolément : *La Nation dans son ensemble*, *les Intellectuels*, *les Politiciens*.

LE PEUPLE AMÉRICAIN

Le peuple américain n'a jamais eu jusqu'ici à juger des choses de l'Europe que du dehors. La fameuse doctrine de Monroë (proclamée par le président Monroë dans son message au Congrès en 1823, et qui devait irriter si fort M. de Bismarck) refusait à l'Europe le droit de fonder de nouvelles colonies et d'exercer aucune action politique en dehors des colonies alors existantes dans l'hémisphère américain ; mais elle constituait en même temps un engagement de l'Amérique de ne pas s'immiscer dans les affaires politiques de l'Europe.

Cette doctrine fut observée avec grand soin par les

Américains, qui non seulement n'avaient aucune difficulté à l'appliquer, mais y trouvaient un avantage réel. Economiquement parlant, l'Amérique se suffisait entièrement. Aujourd'hui, sans doute, par son commerce avec l'Europe elle s'enrichit, et en ce sens elle est de moins en moins indépendante de l'Europe; mais enfin elle vit avec la conscience nette qu'elle est plus indépendante vis-à-vis de l'Europe que l'Europe ne l'est vis-à-vis d'elle. En outre l'Amérique est une nation prospère et dès lors ne connaît guère de motifs (tels que l'envie) qui l'empêchent d'être généreuse dans son jugement envers d'autres peuples. Le peuple américain donc (même s'il a été peut-être, de fait, moins désintéressé qu'il ne pensait dans la guerre) envisagea les événements d'une façon sommairement juste; dès le 1er août 1914, lorsque la guerre mondiale éclata, il se prononça nettement (par ses organes de presse en particulier) en faveur des victimes de l'agression, tout particulièrement en faveur de la Belgique et de la France. Il approuva l'Angleterre qui se portait au secours de la Belgique, — tout en sentant là déjà que l'idée de se protéger elle-même pouvait se mêler à l'idée de la défense du droit. Et lorsque le moment vint où elle entra elle-même dans la mêlée, l'Amérique marcha avec la conscience qu'elle était franche de ce sentiment intéressé ; elle marcha aussi mue par le sentiment d'un grand devoir à remplir : payer la dette contractée envers La Fayette et Rochambeau. Le peuple américain est très patriote et s'est fort bien souvenu de son passé historique (on aurait voulu parfois que certains Français s'en fussent un peu moins souvenus).

On a souvent répété au peuple américain que la victoire de l'Allemagne constituerait une menace pour lui. Ceux qui ont dit cela étaient sincères. Et nous ne dirons pas que le peuple américain ait été insensible à cet argument, ni que beaucoup d'Américains n'aient pas pensé tout bas : « Si l'Allemagne pouvait être abattue sans nous, ce serait autant de gagné ». Mais, à vrai dire, la menace apparaissait trop

lointaine pour peser d'un poids bien lourd dans la balance, chez un peuple qui n'a jamais eu à penser beaucoup à l'avance à sa politique extérieure; elle pesait plus légèrement encore pour les nombreux Etats qui ne sont pas sur les bords de l'Atlantique.

Les motifs de la sympathie du peuple américain pour les Alliés et pour la France en particulier demeurent : la conviction qu'il y a eu agression injustifiée de l'Allemagne (surtout dans l'invasion de la Belgique); la croyance toute spontanée et généreuse à la nécessité que la justice triomphe; enfin le souvenir de La Fayette et de Rochambeau. Il n'y a pas de peuple, pas même le peuple français, chez qui nous ayons senti une plus sincère — sincère, belle, peut-être même naïve — croyance à la possibilité d'un idéal de justice dans la politique mondiale que chez le peuple américain. Et pourquoi non? Les circonstances pour les Américains se sont toujours montrées si favorables qu'ils n'avaient jamais vu, de leurs yeux vu, combien la réalisation de cet idéal était difficile. Leurs politiciens ont pu être mus par des motifs plus cachés, plus lointains, leurs financiers envisager d'autres avantages, les uns et les autres ont pu diriger l'action dans telles et telles voies, mais le *peuple américain*, lui, a marché, inspiré par cette idée de haute justice.

Et le peuple américain y croit *encore*. Le peuple américain a, spécialement à l'endroit de la France, les mêmes sentiments d'admiration, de fraternité qu'en 1914 et 1917. Seulement, pour s'en convaincre, il ne faudrait pas lire les articles de ses journaux, mais les nombreuses études publiées par exemple sur la littérature, l'art, la musique (1). Il faudrait vivre au milieu des Américains. On verrait alors

(1) Les Américains commettent, il est vrai, aujourd'hui la même erreur que les Français, c'est-à dire sont souvent entraînés à oublier la France pour se souvenir seulement des politiciens français qui ne peuvent s'entendre avec les leurs. Cette confusion n'a cependant pas chez eux la même conséquence qu'en Europe, par ce fait que le public américain s'occupe beaucoup moins activement de politique que le public français.

d'une part que les sentiments cordiaux envers la France sont si naturels qu'on n'a pas besoin d'en parler (ces sentiments étaient tels dès avant 1914, car voici une vingtaine d'années que l'emprise morale de l'Allemagne sur l'Amérique cède devant le prestige de la culture française ; et les Américains ont très à cœur de se faire pardonner les abattoirs de Chicago...) On verrait d'autre part que leur attitude souvent patiente et même amicale à l'égard des Allemands est un sentiment de condescendance et presque de pitié, un sentiment que tout autre peuple que les Allemands repousserait avec fierté. Mais les Allemands agissent comme s'ils étaient entièrement dépourvus d'amour-propre et paraissent heureux d'exploiter cette aumône.

La raison pour laquelle le monde ne voit pas mieux à cette heure que le peuple américain n'a nullement retiré sa grande sympathie au peuple français, c'est que le peuple américain a confié — a été obligé de confier — la conduite de ses affaires aux politiciens, et que ce sont ces politiciens qui ont brouillé les cartes : ce qu'on lit dans les journaux d'Europe au sujet de l'Amérique, ce n'est jamais ce que pense le peuple américain, mais seulement ce que discutent les politiciens... Mais n'anticipons pas ; nous parlerons plus loin de la politique américaine.

LES INTELLECTUELS

La nation américaine est donc indiscutablement pro-alliée. Quant aux intellectuels, leur attitude, au cours de la guerre et après, fut assez particulière pour qu'il vaille la peine de l'indiquer brièvement.

Dès août 1914, — de fait déjà auparavant, — les écrivains, les professeurs, les artistes, les journalistes d'un type un peu supérieur manifestèrent des sentiments nettement anti-allemands. Et cela en dépit du fait qu'un nombre considérable d'entre eux eussent conservé de chers souvenirs de leurs jours d'université en Allemagne. Quelques irréductibles du début y sont venus après peu de mois.

Il est d'autant plus juste de relever ici que les intellectuels américains non seulement n'ont pas cherché en 1914 à retenir la nation dans ses tendances pro-alliées, mais ont au contraire encouragé, voire provoqué celles-ci, que l'histoire finit bien différemment de la manière dont elle avait commencé — et non pas à l'honneur des intellectuels.

Pour ébranler un peuple de cent millions d'hommes il faut laisser agir une certaine dose d'enthousiasme et même de fanatisme. Les politiciens ont compris ce point de psychologie des foules; les intellectuels non.

En effet, lorsqu'au bout de deux ans et demi de guerre la fermentation fut assez forte pour que l'obstination pacifiste du président Wilson ait dû enfin céder, les intellectuels considérèrent que le but était atteint. Mais à ce moment la conscription, les camps de préparation surgissant sur tous les points de l'immense territoire, les uniformes partout en vedette, l'embarquement des troupes, les premiers succès des armes américaines ne manquèrent pas de susciter un peu partout des manifestations de sentiments jingoïstes et anti-germains. C'était fort naturel, et les sentiments frustes de la grande masse du peuple n'avaient pas à être blâmés pour cela : la modération est la vertu des seuls philosophes.

Cependant les intellectuels ne voulurent pas comprendre cet état d'esprit; ils crurent qu'ils se devaient à eux-mêmes de se désolidariser du jingoïsme ; ils jouèrent aux esprits supérieurs; ils se mirent à critiquer, à enrayer le courant et à réagir.

On devine ce qui arriva : les intellectuels dirent et écrivirent plus qu'ils n'en pensaient à la décharge des Allemands et firent plus de réserves qu'il n'était nécessaire à la politique de l'Entente. D'autre part le peuple interpréta leurs paroles — même les plus innocentes — comme des professions de foi germanophiles et comme des manques de loyauté. Le fossé se creusa à mesure qu'on s'échauffait. Et le résultat fut celui-ci : le bon sens prévalut chez le peuple

américain qui continua à croire excellente la cause des Alliés, sans s'étonner du reste outre mesure de certaines fautes, même graves, des chefs politiques et militaires; tandis que les intellectuels et les universitaires, en très grand nombre, de plus en plus classés comme pacifistes, défaitistes, pro-allemands, etc., furent abandonnés du public et cessèrent de tenir la barre de l'opinion.

Un nouvel élément allait rendre la situation pire encore. Du chaos russe était issu le bolchévisme. Or, les intellectuels américains avaient bien senti qu'ils perdaient contact avec la nation. Mais, obstinés dans leur dénigrement systématique et mesquin de tout ce qui était « allié »: idées, actes, armée, chefs politiques et militaires — et ne voulant cependant pas, d'autre part, qu'il fût dit qu'ils soutenaient le Kaiser, ils se mirent à défendre le bolchévisme. Tel fut le cas du périodique hebdomadaire qui, depuis soixante ans, était l'organe attitré de l'Amérique intellectuelle, *The Nation*, de New-York. Devenue déjà depuis quelque temps un organe pacifiste, la *Nation* fut en 1918 rachetée par un Allemand (Villard), qui exploita un groupe de rédacteurs visionnaires, béatement tolstoïsants et d'autant plus dangereux qu'ils étaient sincères ; n'osant faire de la revue un organe franchement allemand, il en fit un organe socialiste et soviétique. Quelque chose d'analogue arriva avec la *New Republic*, autre revue hebdomadaire, et fondée depuis la guerre avec les fonds de quelque riche dame par des écrivains indépendants de pensée; là, un jeune Juif (Lippman) profita du moment opportun pour attaquer toute forme de nationalisme sous prétexte de largeur de vues politiques. Ce sont là des spectacles aussi navrants que celui des « 93 Allemands », et plus tristes : les Allemands n'étaient que méchamment stupides, les Américains religieusement inintelligents, et le sont encore.

Ces intellectuels prétendent répéter à leur manière le mot-formule : l'Amérique est entrée en guerre « pour le salut de la démocratie » (*to save democracy*). Est-il besoin

de dire que cette alliance hétéroclite d'utopistes et de roués faisait admirablement l'affaire des démagogues ?

Disons cependant, à l'honneur d'un très grand nombre de ces intellectuels et universitaires, qu'il leur restait un grain de bon sens pratique; à l'exception de quelques inconscients et de certains propagandistes germains ou juifs déguisés qui profitaient de la naïveté de leurs confrères, ils ne voulaient pas le « chambardement général ». Ils aimaient simplement à émettre des théories séduisantes et révolutionnaires dont les femmes surtout sont friandes : on les appelle pour cela « bolchévistes de salon », débitant de grandes théories à l'usage du beau monde, mais bien fâchés qu'ils seraient qu'on les écoutât. Ils devinrent — et sont encore — un agréable sujet de caricature.

De par ce manque d'équilibre mental, les intellectuels, qui avaient conquis tant de terrain en Amérique pendant les premières années du xxe siècle, sont de nouveau, depuis la guerre, parfaitement déconsidérés.

Ajoutons que le président Wilson porte lui-même une part non petite de responsabilité dans cet abaissement du prestige des intellectuels américains. Pour la première fois l'Amérique avait élu à la présidence un homme qui avait derrière lui une carrière professorale ; le pays entier suivait avec intérêt cette expérience ; on ne la renouvellera pas de longtemps, semble-t-il.

LES POLITICIENS

Ceci nous amène aux politiciens. C'est la plus importante des trois classes que nous définissons, par ce fait que ce sont les politiciens qui détiennent le pouvoir effectif. Il faut bien, cependant, se souvenir ici de la théorie formulée en France, dès le xviiie siècle, simultanément par Montesquieu et par Rousseau ; à savoir que, par la force naturelle des choses, plus un Etat est grand, moins il peut être gouverné démocratiquement ; car plus la nation est grande, plus il est improbable que la volonté du gouvernement

représente la volonté de chacun en particulier ; tandis qu'en même temps, plus la nation est grande, plus, pour maintenir l'unité, il faut un pouvoir exécutif puissant et concentré. Ce n'est pas seulement la constitution politique spéciale de l'Amérique qui donne à son président un plus grand pouvoir que celui du président de la République française, par exemple, mais le fait qu'un chef de grand Etat doit avoir plus de pouvoir que le chef d'un Etat plus petit.

En Amérique, quand il s'agit d'intérêts nationaux vis-à-vis d'autres nations et non de simple politique intérieure (1), la puissance concédée par la constitution au chef de l'Etat (disons M. Wilson) ou à un corps gouvernemental (disons le Sénat) est telle, qu'ils se trouvent en mesure de prendre des décisions tout à fait indépendantes de l'opinion du peuple, ou même qui lui sont contraires. Nous allons voir que c'est ce qui est arrivé de 1914 à 1920, ou au moins de 1918 à 1920 ; et il faut y insister, car là est a source de la plupart des malentendus actuels sur l'Amérique en Europe : en jugeant la politique américaine on ne juge pas l'Amérique, car députés ou non du peuple au parlement, les politiciens agissants constituent la puissance avec laquelle les nations européennes ont à compter.

§

Quelles sont les forces agissantes dans la politique américaine ?

Il y a, comme chacun sait, deux grands partis politiques aux Etats-Unis, les Républicains et les Démocrates.

Que ces noms n'égarent personne ! Les Démocrates n'ont aucune autorité pour se déclarer plus démocratiques dans leurs tendances que les Républicains; et même les Démocrates seraient, en règle générale, plutôt les conservateurs. Du fait qu'ils sont moins nombreux, et partant moins souvent au pouvoir, ils forment généralement l'opposition; et

(1) Dans la politique intérieure l'autonomie assez grande des Etats fédérés atténue la difficulté.

comme tout parti au pouvoir a toujours chance de popularité en proposant des mesures qu'on est convenu d'appeler avancées (car elles favorisent la masse qui vote, contre l'élite privilégiée), l'opposition doit forcément en quelque sorte, pour combattre les détenteurs du pouvoir, prendre l'attitude conservatrice.

Le terme « démocrate » s'explique par l'histoire. Lorsque, après la guerre de 1776, treize colonies d'Outre-mer se constituèrent en Etats-Unis indépendants de l'Angleterre, il se forma immédiatement deux partis. Celui qui, en somme, ne voulait pas tant réaliser des idées révolutionnaires, que simplement se constituer indépendamment de l'Angleterre au point de vue politique, tout en se réorganisant socialement sur les anciennes bases aristocratiques, c'était le parti dont Madison, le grand admirateur de Montesquieu, fut le théoricien, un véritable parti tory ; et le parti qui rêvait de profiter de l'indépendance politique pour réaliser une véritable révolution sociale était celui dont Jefferson, le rédacteur de la Déclaration d'Indépendance, le disciple des Encyclopédistes et de Rousseau, fut le théoricien. Jefferson était réellement, comparé à Madison, un « démocrate » ; de là le nom bien approprié que conserva son parti. Cependant les choses changèrent. Les tories ayant été graduellement éliminés et les démocrates ayant triomphé, ceux-ci furent alors satisfaits de l'ordre nouveau qu'ils avaient créé ; mais si leur « démocratie » d'alors était plus démocratique que l'aristocratie des tories, elle était loin encore d'une démocratie au sens moderne du mot, puisqu'ils avaient des esclaves. Ils s'opposèrent donc à leur tour à des changements, de sorte que, tout en gardant le nom « démocrates », ils devinrent des aristocrates comparés aux libéraux des générations nouvelles, qui désiraient abolir les privilèges et surtout l'esclavage.

(On pourrait comparer cela à ce qui se passa en France : les bourgeois firent la révolution de 1789, mais quand les

bourgeois furent au pouvoir, ils s'opposèrent en 1848 à la révolution des ouvriers, et devinrent à leur tour des conservateurs.)

Il y a à côté de cela un aspect géographique de la question. Même de nos jours, les démocrates prédominent de beaucoup dans le Sud, par ce fait que les Etats importants, lors de la guerre d'indépendance, étaient la Virginie, le Maryland et la Pensylvanie. Des Etats du Nord, le seul Massachusetts avait une importance de premier ordre; New-York était loin d'avoir le prestige d'aujourd'hui. Mais sans cesse de nouveaux Etats — du nord et de l'ouest — entraient dans l'union, qui, apportant avec eux des sentiments progressistes, prétendaient être républicains. Numériquement, ceux-ci ne tardèrent pas à contrebalancer l'ancien Sud. C'est en 1866 qu'à l'occasion des dissentiments politiques de plus en plus accusés du Sud et du Nord (nord comprenant l'ouest), le parti républicain s'affirme réellement. Le problème des noirs est un des points essentiels sur lesquels se porte la discussion : les enfants d'un pays de liberté, où l'égalité est le premier dogme, ne pouvaient logiquement tolérer l'esclavage ; le Sud ne voulait pas y renoncer ; la question finalement se posa : qui serait maître, Nord ou Sud ? Le Sud prétendait, plutôt que de se soumettre, se séparer ; le Nord ne voulut pas accepter cette solution. La sécession finalement ne se fit pas: le Nord avait vaincu.

Il n'y a donc pas deux nations; mais l'opposition demeure, qui assume la forme assez accusée d'une distinction politique, sans que, la plupart du temps, il y ait différence fondamentale de principes, la rivalité — ou l'émulation — demeure entre Nord et Sud ; le Nord, c'est les Républicains; le Sud, c'est les Démocrates.

Maintenant, ce qui est fort important, — et on va voir comment, en paraissant faire une digression, nous sommes cependant bien dans notre sujet, — le parti démocrate est assez sensiblement moins grand que le parti républi-

cain(1). Et quand il arriva au pouvoir à Washington, c'est seulement parce que momentanément il avait réussi à détacher des groupes d'électeurs votant en général le ticket républicain; certaines questions d'ordre particulier se prêtent très bien à ces manœuvres (2). C'est ainsi que dans les élections d'années pas encore bien éloignées de nous, on a vu la question de l'étalon d'or ou d'argent servir aux Démocrates de moyen pour essayer d'effacer les lignes de séparation des partis. Et bien d'autres : la question de la prohibition des boissons alcooliques, la question des trusts, la question du suffrage des femmes, etc..

Souvent ce sont des groupements tout constitués qu'on peut espérer attirer momentanément sous son drapeau. Et est-il besoin de dire que ces groupements sont tout à fait conscients de ce jeu, et s'y prêtent à l'occasion volontiers pour obtenir, en échange de la victoire qu'ils apportent, des avantages qu'ils n'obtiendraient pas autrement? Un exemple très concret vient de nous en être donné. Le parti socialiste dispose d'un nombre de voix allant dans les deux millions (contre 5 à 7 millions pour les grands partis) ; or, le chef des socialistes (3), M. Gompers, se rendit au commencement de juin à la grande « convention » du parti répu-

(1) Par exemple les élections au Congrès de 1916 et de 1918 donnent les chiffres suivants :

	1916.	1918.
Républicains :	7.303.679	6.622.734
Démocrates :	6.597.619	5.575.165
Majorité républicaine :	706.060	1.047.569

Cette table fut faite par les adversaires de Wilson pour montrer qu'il ne représentait pas la majorité du peuple américain à la Conférence de la Paix. Ajoutons qu'en 1916 — et peut-être en 1918 — les Démocrates gagnèrent beaucoup de votes, car beaucoup d'Américains pensaient plus sage de ne pas changer d'administration avant que les problèmes de la guerre fussent liquidés.

(2) Nous ne disons pas que les Républicains ne cherchent pas également par leurs programmes à attirer des électeurs d'autres partis, même des Démocrates ; mais seulement que les Républicains ont beaucoup moins à dépendre de ce moyen, et que par conséquent il faut s'attendre à voir les Démocrates y recourir plus fréquemment.

(3) Pas leur candidat à la présidence des Etats-Unis pour 1921, qui est M. Debs.

blicain où on devait choisir le candida à la succession de M. Wilson et où on établissait le programme du parti pour la campagne qui finira le 2 novembre. M. Gompers venait faire des offres : si on acceptait de réaliser tels desiderata des ouvriers, les socialistes voteraient avec les Républicains. Les Républicains refusèrent. Que fit M. Gompers ? A la fin du même mois de juin, les Démocrates se réunissaient à leur tour à San-Francisco pour choisir leur candidat et arrêter leur programme : Gompers y alla, et fit ses offres aux Démocrates. Il subit du reste un second échec, — mais le jeu politique est clair.

(On voit ici aussi comment les Démocrates, tout en étant essentiellement le parti de l'opposition conservatrice, ont souvent pu, en favorisant des mesures qui attireraient à eux des électeurs du prolétariat, se poser en représentants du peuple, et essayer de faire passer les Républicains comme les vrais réactionnaires. Que de fois ne nous a-t-on pas demandé en Europe la différence entre les Démocrates et les Républicains, parce que, voyant figurer aux programmes des uns et des autres des choses qui paraissaient peu conséquentes, il semblait impossible de les classer selon l'étalon consacré en parti avancé et parti conservateur !)

D'autres groupements fort importants actuellement, et que les Démocrates cherchent à attirer et les Républicains à retenir, sont, d'une part, des classes sociales, comme les mineurs, les cheminots, les agriculteurs ; puis, d'autre part, — importants par le nombre et par l'intrigue, — les Irlandais, qui espèrent par l'Amérique exercer une pression sur l'Angleterre, les Allemands, loyaux au Vaterland, qui — Allemands et descendants d'Allemands — sont en Amérique au nombre de 15 à 20 millions.

II

Avec ces données, nous pouvons comprendre la politique américaine de ces dernières années, ou, disons plus exac-

tement, l'attitude des politiciens en tant que leurs décisions et leurs actes affectaient directement, ou surtout indirectement, les affaires de l'Europe.

Mais, à titre de précaution, nous répétons encore une fois, avant d'aller plus loin, que le but de ces pages n'est pas de discuter *dans son ensemble* la question de l'attitude de l'Amérique vis-à-vis de l'Europe, mais de souligner certains côtés de sa politique domestique qui ont joué un rôle énorme, et dont ceux qui en Europe jugent l'Amérique n'ont pas tenu assez compte. Et nous tenons d'autant plus à les indiquer que nous ne les avons pas trouvés relevés comme ils le devraient dans aucun des volumes de ces dernières années sur la politique wilsonienne : ni dans Daniel Halévy, ni dans Roustan, ni dans Keynes, ni dans Chéradame, ni dans tant d'autres. Cela s'explique à la rigueur pour les premiers, qui ont voulu présenter à l'Europe le président que l'Europe attendit et reçut comme un libérateur, plutôt que le juger. Cela ne s'explique pas pour les seconds (1). Nous avons causé en France avec des hommes pourtant très avertis et très intelligents, mais pour lesquels bien des considérations que nous faisons valoir ici équivalaient à de véritables révélations. C'est du reste ce qui nous a décidé à prendre la plume.

QUE S'EST-IL PASSÉ PENDANT LA GUERRE ?

A la nation américaine qui s'est prononcée d'emblée en faveur des Alliés, et même souvent pour une protestation officielle contre la violation de la neutralité belge, et même parfois pour l'entrée immédiate en guerre, les politiciens, disons M. Wilson, qui détenait alors le « gros gourdin » (big stick), et ses amis, ont opposé la neutralité, sinon dans la pensée, au moins dans les actes.

On a essayé de dire parfois, pour expliquer Wilson (ses partisans américains pour l'excuser, et les Alliés parce qu'ils

(1) Certes, l'un des plus pénétrants volumes sur Wilson est celui de Ch. Maurras, *Les Trois aspects du Président Wilson* (1919-1920).

désiraient le concours de l'Amérique, mais craignaient de gâter leurs affaires en ayant l'air de reprocher à l'irascible Wilson ses lenteurs), que la Nation américaine n'était pas pro-alliée, que, de fait, elle était pro-allemande : n'y avait-il pas Outre-mer 15 à 20 millions d'Allemands, et ceux-ci ne jouissaient-ils pas d'une influence considérable ? — Il faut répondre ceci : Qu'on eût préféré ne pas être mêlé à la guerre, c'est bien certain ; mais que, dès l'abord, la nation américaine n'ait pas préféré, dans le conflit mondial, la guerre avec honneur à la paix sans honneur, on n'a pas le droit de l'affirmer. Pourquoi, si la nation était tellement d'accord avec la politique pacifiste de Wilson, Wilson aurait-il dû employer toute son éloquence et toute son obstination pour retenir l'Amérique dans la neutralité ? Que fit-il dans toutes ses « Notes » à l'Allemagne, laquelle se moquait ouvertement de l'Amérique, sinon de défendre la politique de la paix à l'encontre de l'opinion américaine ? Pourquoi, vis-à-vis du général Wood, qui insistait pour qu'on se préparât à la guerre, recourait-il à l'argument : « Il faut être hystérique pour songer à la préparation à la guerre » ? Pourquoi le 10 mai 1915 prononça-t-il ce mot fameux : « Le cas peut exister d'un homme trop fier pour se battre » ? Pourquoi en 1916 déclarait-il à des journalistes : « Si le reste du monde est fou, pourquoi ne pas refuser d'avoir rien à faire avec le monde » ?

Il y avait peut-être en Wilson quelque chose d'un philosophe, qui, voyant toute la politique des nations de très haut, voulait s'en désintéresser. Mais Wilson était entré dans la politique, et comme politicien, il savait bien qu'il s'engageait à vivre dans le monde des réalités. Wilson n'était pas novice en politique, ni en 1914, ni même en 1910. Et d'ailleurs on ne le blâme pas plus qu'on ne le loue d'avoir obéi à des considérations réalistes. Mais on n'aime pas qu'on donne des airs d'idéalisme à ce qui est tout l'opposé : ou bien Wilson a voulu être un idéaliste, et alors il n'était pas à sa place à la Maison Blanche, ou bien il savait

qu'il était un réaliste, et alors il s'est laissé prendre pour ce qu'il n'était pas. Des deux alternatives, nous devons choisir la seconde (réaliste plutôt qu'idéaliste), car en choisissant la première, nous serions obligés de le taxer de manque d'intelligence, ce qui est hors de question.

Eh bien, parmi ces réalités qui ont guidé la politique de Wilson, et qui ont eu des répercussions terriblement regrettables pour l'Entente, il y a celle-ci que le gouvernement démocrate de Wilson avait besoin d'électeurs. Le parti démocrate, et le président Wilson en particulier, avaient besoin d'une majorité aux Chambres, ou au moins une opposition de majorité aussi réduite que possible. Or là, les 15 ou 20 millions d'Allemands comptaient; là, les innombrables Irlandais immigrés (c'est-à-dire des anti-Anglais) comptaient. Wilson le savait fort bien : pour son parti, pour lui-même, il convenait de ne pas négliger cet élément. Il ne faut pas oublier qu'en 1916, des deux candidats à la présidence des Etats Unis, l'un, Hughes, républicain, désavoua le vote des Allemands, l'autre, Wilson, démocrate, ne le désavoua pas... et s'en trouva bien. Car on se souvient combien Wilson avait besoin de ce vote, puisqu'il passa si juste que, pendant plusieurs jours, on ne put dire qui réellement était élu de Wilson ou de Hughes, et que Hughes fut d'abord proclamé vainqueur.

§

Voici Wilson et les Démocrates assurés du pouvoir. Il est vrai que le second terme du président Wilson ne commençait qu'en mars 1917 ; mais, étant élu, il se sentait les mains libres déjà pour la fin de son premier terme, — de novembre 1916 à mars 1917, quatre bons mois.

Qu'arriva-t-il ? La guerre était déjà imminente ; et il paraît évident que Wilson, pendant toute sa campagne de l'automne 1916, avait déjà pleine connaissance des documents diplomatiques rendant la guerre impérative (car ils apportaient les preuves des intrigues de la politique alle-

mande au Mexique, au Japon et aux Etats-Unis même). Et cependant il se laissa élire dans l'Ouest aux cris de : « Wilson qui nous a sauvés de la guerre ! » C'est de l'astuce politique plutôt que de l'idéalisme mystique, ou nous n'y comprenons rien.

Mais alors qu'arriva-t-il ? C'est à ce moment que le président Wilson entrevit la possibilité de passer à la postérité sous le nom d'arbitre de la paix du monde, sans cependant cesser d'être l'homme d'Etat américain ayant évité à son pays les horreurs de la guerre. Le psychologue allemand Münsterberg (professeur à l'université Harvard) l'avait bien jugé ainsi et l'avait livré comme tel à l'exploitation du Kaiser et de ses conseillers (nous le savons par un document saisi par les Anglais) : « Wilson est l'homme qui aspire de toutes ses forces au rôle de médiateur. » L'Allemagne déjà désirait la paix ; les Alliés savaient que Wilson avait été élu aux cris de « l'Homme qui nous a sauvés de la guerre » et par conséquent pensaient ne pouvoir guère attendre d'aide d'une Amérique dont Wilson était le chef; et, de fait, ce dernier proclama devant le monde entier, le 22 janvier 1917, que l'Amérique ne donnerait son approbation qu'à une « Paix sans Victoire ».

La combinaison de Wilson ne réussit pas cependant, et ses calculs furent doublement faux. Les Alliés refusèrent d'écouter. Et les Allemands commirent la faute, énorme pour eux, de déchaîner a guerre sous-marine à outrance, sans considération pour la nationalité des bateaux coulés ; ils voulaient évidemment montrer leur puissance, et, profitant de la tentative de Wilson, obtenir de meilleures conditions de paix ; sans intimider les Alliés, ils ne réussirent qu'à indigner le peuple américain. Alors, avec une souplesse étonnante pour un idéaliste mystique, Wilson fit volte-face. Le 3 février (douze jours près avoir proclamé la nécessité d'une aix sans victoire), il rappelait l'ambassadeur américain de Berlin. Du moment que le peuple américain dans sa masse ne le suivait pas, le président

cédait : la confiance de la nation entière valait davantage encore que le vote allemand, ou même que le vote allemand et le vote irlandais combinés.

Le moment était venu pour le parti démocrate et le président Wilson de réaffirmer vigoureusement qu'on était américain avant tout. Et c'est ici que se place une des plus grandes illusions de ces dernières années, illusion préparée et voulue par Wilson, acceptée et prêchée par les chefs de l'Entente, lesquels n'y crurent probablement pas tout à fait eux-mêmes, mais savaient qu'il valait mieux que les nations de l'Europe y ajoutassent foi. Selon la légende, Wilson aurait quitté la Maison Blanche pour un grand tour de propagande en vue de convertir l'Amérique à l'idée de la guerre. On voudrait nous faire croire — et beaucoup le crurent en effet — que Wilson était l'homme qui avait vu qu'il fallait la guerre, et que la nation américaine ne s'en était pas encore avisée. De fait — le peuple étant converti depuis longtemps, et Wilson prêchant à des convaincus, ce qu'il était forcé de faire pour ne pas perdre contact avec son peuple, — la seule chose qu'il prêchât et qui fût véritablement nouvelle, c'est que lui, Wilson, était maintenant converti. Il est difficile même de ne pas donner raison à ses adversaires politiques quand ils affirment que Wilson doit son prestige mondial à ses adversaires républicains : ce sont ceux-ci qui l'ont forcé à faire cette guerre qui a fait de lui l'arbitre du monde. Pourquoi, si Wilson voulait convertir le peuple, n'a-t-il pas pris alors pour les communiquer à ses auditeurs ces documents qu'il possédait et qui établissaient indiscutablement que, profitant traîtreusement de l'inviolabilité de l'Ambassade allemande à Washington, les Allemands avaient tenté de soulever le Mexique et le Japon contre l'Amérique ? Il se serait épargné bien des flots d'éloquence et bien des fatigues. — Pourquoi ? C'est qu'on lui aurait répondu : « Mais vous saviez ces choses depuis longtemps et c'était votre devoir de les dire. Il n'est pas admissible que ce qui est un *casus belli* aujourd'hui ne

l'ait pas été douze jours auparavant. » Mais ce fut plus tard seulement qu'on sortit de l'ombre les documents qui condamnaient Wilson presque autant que l'Allemagne ; ce fut après que la guerre eut été déclarée, et à un moment où on avait autre chose à faire qu'à discuter le *quid* et le *quomodo*. Et surtout si c'était Wilson qui allait en mars entraîner le peuple américain, comment se fait-il que, dès le 3 février, le Sénat, représentant le peuple américain, ait approuvé par 78 voix contre 5 la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne ? Un peuple qui avait élu un tel Sénat avait-il un tel besoin d'être converti ? Non, tout ceci n'était qu'une comédie.

§

Enfin, le 6 avril, on proclame l'état de guerre avec l'Allemagne. Le peuple est avec Wilson ; le Sénat a approuvé par 82 voix contre 6, la Chambre par 373 voix contre 50 et 8 abstentions.

Cependant l'exécutif n'oublie pas ses intérêts domestiques. D'abord Wilson fait avec insistance la distinction entre le peuple allemand et ses chefs ; or beaucoup d'Allemands, électeurs en Amérique aujourd'hui, avaient probablement quitté la mère patrie pour fuir le gouvernement d'un Kaiser; à ceux-là on n'en veut pas, et le 6 avril la guerre est proclamée « entre les Etats-Unis et le *gouvernement impérial* ». Ensuite, Wilson ménage à ce point l'Allemagne même gouvernementale qu'il en oublie la Belgique; dans son message au Congrès du 2 avril 1917, demandant l'autorisation de proclamer la guerre, il déclare qu'il faut la guerre avec l'Allemagne, alors même que lui, Wilson, ait eu de la peine à croire que « de tels actes (de piraterie maritime) fussent accomplis par un gouvernement *s'étant jusque-là conformé aux coutumes d'humanité en usage dans les nations civilisées* ».

Enfin, si Wilson déclare l'état de guerre comme existant, la guerre elle-même est loin encore d'être faite, et même

d'être préparée. Trois mois durant, Wilson et son cabinet agissent avec une lenteur qui ne s'explique que si elle est voulue : on a satisfait l'opinion publique jusqu'à un certain point, mais n'y a-t-il pas encore beaucoup d'électeurs qui se déclareront satisfaits d'avoir proclamé la guerre, sans se soucier beaucoup des obligations que comporte cette proclamation? Sur ces entrefaites arrive en Amérique la mission Viviani-Joffre ; l'enthousiasme délirant du peuple ouvre enfin les yeux à Wilson ; il ne peut plus douter ; on veut la guerre; et il ne ferait que causer un grave préjudice à sa cause en ne la faisant pas. Le 4 juillet le général Perkins débarque en France; il n'a avec lui qu'une poignée d'hommes, mais l'action est déclanchée ; et depuis ce moment la promptitude extraordinaire des Américains et leur prodigalité sans borne émerveille le monde. Wilson est débordé. Les choses vont marcher — jusqu'au 11 novembre 1918.

Faut-il voir dans le refus déconcertant du président Wilson, pendant ces années de guerre, de s'entourer d'hommes énergiques et de premier ordre un désir encore de ménager les électeurs allemands et irlandais? On le sait, il usa de son autorité pour empêcher le général Wood (qui avait préparé la guerre autant qu'on pouvait le faire sans l'appui wilsonien) d'aller combattre en Europe, et il en fit autant pour le colonel Roosevelt, — et, par parenthèse, tous deux étaient « républicains ». On sait aussi qu'il confia les portefeuilles de son cabinet de guerre à des étoiles de seconde et troisième grandeur et maintint ces créatures à leur poste envers et contre tous. Ce besoin de maintenir des médiocrités dans son entourage ne semble pas le fait d'un homme qui pense avant tout à accomplir en idéaliste une belle œuvre, mais plutôt celui d'un homme qui ne perd point de vue les questions de politique de parti et même les ambitions personnelles. Le seul homme de réelle valeur employé dans le Cabinet de Guerre, Lansing, y arriva en quelque sorte malgré Wilson ; lorsque Bryan, ministre des Affaires

étrangères depuis 1912, et qui était pacifiste, se retira en 1916, un seul homme était suffisamment au courant des affaires étrangères, c'était Lansing : Wilson ne pouvait pas ne pas le nommer. Mais dès que ce fut décemment faisable (en mars 1920), il se débarrassa de Lansing, et reprit un de ses préférés, Colby.

APRÈS LA GUERRE

Est-il vrai que ce fut Wilson qui empêcha la victoire d'être menée jusqu'au bout ? On ne nous le dira pas de longtemps encore. On ne peut pas nous le dire. Mais ce bruit persistant est assez significatif. On ne prête qu'aux riches, et qui n'a eu cette pensée formulée par Ch. Maurras dès janvier 1917 : « Les ennemis intérieurs de mon pays enguirlandent Wilson. Ce n'est pas naturel » ? Pourquoi cette impression, toujours renaissante, que Wilson craint terriblement de faire tort aux Allemands ? Bornons-nous à rappeler un petit fait entre mille, qui la justifie : Wilson a été assez explicite dans ses 14 points du 8 janvier 1918, avec une exception, l'Alsace-Lorraine. La Belgique doit être « évacuée », les portions envahies de la France doivent être « libérées » — mais « le tort fait à la France en 1871 en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine doit être *réparé* ». Pourquoi ne spécifie-t-il pas que l'Alsace et la Lorraine doivent être « *rendues à la France* » ? Quelle âme de politicien se révèle sous la longue phrase à vingt sens possibles de Wilson !

§

Passons à l'acte suivant. Il faut discuter la paix. Certes, Wilson a eu à ce moment le vertige des grandeurs. Peu y auraient échappé. Il se croit — on peut même dire il se sait — l'arbitre du monde. Concédons encore qu'il se soit, à certaines heures, senti mû sincèrement par une haute idée de justice universelle. Il y a deux choses qui n'en demeurent pas moins. La première, c'est qu'il a voulu se réserver pour lui seul toute cette gloire, ou, si l'on veut, pour lui et son

parti. Tandis qu'aucun autre chef d'Etat ne siégeait aux Conférences de la Paix, ni les rois d'Angleterre, d'Italie, de Belgique, ni le président de la République française, Wilson se désigna lui-même comme président de la délégation américaine. La presse américaine, le peuple américain le blâmèrent sévèrement et presque unanimement. Mais ce n'était pas assez, et ici nous touchons à l'origine des plus sérieux malheurs issus de la Conférence de la Paix. Wilson avait l'occasion de jouer un rôle éminemment bienfaisant, et s'il ne l'a indiscutablement pas rempli, c'est pour des raisons de politique intérieure et de parti. Le traité de paix devait en tous cas être ratifié par le Sénat américain, une fois rapporté de Paris par le président et sa délégation. Or, le Sénat était en majorité républicain. Wilson refusa de nommer un sénateur républicain dans la délégation de Paris. Il en avait constitutionnellement le droit et il en usa.

Wilson ne pouvait cependant pas penser qu'il n'y eût aucun sénateur républicain digne de siéger aux conférences de la Paix ; il connaissait aussi le désir du peuple américain de le voir faire cette concession : Wilson donc, de propos délibéré, refusa toute participation à l'élaboration du traité de Paix aux représentants du parti politique qui n'était pas le sien. Cette mesquinerie dans une question où les destinées du monde civilisé tout entier étaient engagées est inconcevable, mais elle est un fait.

S'étonnera-t-on, dès lors, que le Sénat américain ait ressenti comme une injure gratuite la conduite du chef de l'Etat, et comme une injustice ce procédé de Wilson de réclamer tout pouvoir pour lui, toute gloire pour son parti? Injustice du seul fait que tous les Américains, et non seulement les Démocrates, avaient combattu pour la victoire ; injustice d'autant plus grave que le parti républicain, plus grand numériquement, était donc le parti de la majorité de la nation ; injustice d'autant plus grave encore que l'on pouvait dire que c'étaient les Républicains qui avaient forcé

la main au pacifiste Wilson et avaient conduit l'Amérique au triomphe final.

§

Les peuples de l'Entente, la France en particulier, ont reçu Wilson comme le représentant de l'Amérique. Wilson avait écrit une grande *Histoire de l'Amérique* ; il ne connaissait que d'assez loin l'histoire de l'Europe. De là ses illusions ; il voyait trop simple. Il avait emmené avec lui, il est vrai, une armée d'historiens, spécialistes des différents problèmes politiques de l'Europe ; mais ceux-ci n'eurent presque jamais l'occasion de faire valoir leurs connaissances. Néanmoins Wilson, ayant beaucoup d'atouts en main, et l'Europe s'imaginant qu'il représentait l'opinion américaine, fit prévaloir des vues qui, dans l'esprit des autres diplomates de l'Entente, ruinaient l'œuvre de la Conférence au profit des Allemands.

Il le reconnut bien ensuite, puisque, pour parfaire l'œuvre de la création de la Ligue des Nations et du Traité de Paix, il consentit à proposer de négocier un traité militaire spécial entre l'Angleterre, la France et les Etats-Unis.

L'œuvre du Congrès de la Paix était loin encore de toucher à sa fin, quand Wilson retourna pour quelques jours en Amérique dans le but de reprendre contact avec la nation. Il dut se convaincre cependant qu'après avoir arraché au nom de l'Amérique des concessions extraordinaires aux Alliés en faveur des Allemands, il n'aurait pas la tâche facile pour faire ratifier sa paix par le parlement. C'était à peu près l'époque où le peuple américain était appelé aux élections ; Wilson lança un appel demandant à ses compatriotes de lui continuer leur confiance et d'envoyer à Washington des représentants qui ratifieraient son œuvre, c'est-à-dire un parlement démocrate. Le peuple ne savait encore qu'imparfaitement ce que serait le Traité de Paix, mais d'ores et déjà il répondit par un refus.

Dès lors, la conséquence était facile à prévoir. Wilson aurait affaire à un parlement qui pourrait lui faire échec.

Cependant il ne céda pas ; il comptait, en politicien astucieux, que la nation, par simple solidarité patriotique, ne voudrait pas que l'œuvre de son président fût désavouée, et que le Parlement n'oserait pas s'opposer à cette volonté populaire.

Le calcul de Wilson n'aurait pas été mauvais peut-être, s'il s'était trouvé vis-à-vis d'un autre chef que le sénateur Lodge. Mais celui-ci était un homme décidé à braver, si besoin était, la colère de la nation, comme Wilson avait bravé la colère du Sénat. L'Europe demandait à grands cris que le Traité de Paix (avec la Ligue des Nations) fût ratifié. La France,en particulier, quoique navrée de ce que Wilson eût refusé d'assurer l'œuvre de la victoire en arrachant ses crocs à l'Allemagne, consentait à vouloir « la paix avant tout » ; elle demandait à l'Amérique de ratifier le Traité Wilson *avec ses imperfections ;* et le peuple américain de son côté aurait été disposé à satisfaire l'Europe, s'indignant même contre les sénateurs qui insistaient pour ne ratifier le traité qu'avec des réserves.

Pendant de longs mois Wilson spécula sur cette attitude de l'Europe et sur ce ressentiment du peuple américain contre le Sénat pour refuser de faire aucune concession aux Républicains et aucune modification au traité. C'était de plus en plus, on le voit, une lutte intestine entre Démocrates et Républicains,où l'Europe semblait peser aussi légèrement dans les préoccupations de Wilson que, du reste, dans celles de ses adversaires. L'Entente eut beau signifier officieusement qu'elle accepterait les réserves du Sénat,pourvu qu'on ratifiât *tout de suite*, Wilson refusait toujours.

Devant cet entêtemen (que Wilson paya du reste par un épuisement mental qui ne lui pardonnera plus), les Américains finirent par réfléchir de nouveau — et,quoique ayant en fait perdu presque tout [illegible]t à des problèmes dans lesquels leur influence était depuis longtemps nulle, — leurs sympathies oscillèrent de nouveau de Wilson à ses adversaires du Sénat.

Le moment passa où Wilson eût pu faire appel au peuple contre le Sénat. Il eût voulu, semble-t-il, essayer encore de faire de l'adoption intégrale du Traité de Paix le principal numéro du programme démocrate aux élections présidentielles de novembre prochain. Mais il fut le dernier à conserver cette illusion. En vain, du haut de ce qu'on a appelé son idéalisme mystique, a-t-il cherché à retenir l'approbation du monde — y compris l'Allemagne, — en vain a-t-il essayé de forcer l'Europe à ne pas ignorer l'Amérique en intervenant (tout comme s'il avait obtenu la ratification du Traité de Paix par son parlement) dans les affaires de Fiume, de Constantinople, de l'Arménie et en convoquant en conférence la Ligue des Nations, etc., son propre parti comprit que cette ténacité en face du désir populaire compromettrait sûrement l'élection présidentielle. Et à San-Francisco les Démocrates votèrent de recommander « la ratification immédiate du Traité de Paix sans réserves *qui porteraient atteinte essentiellement à son intégrité* [c'est nous qui soulignons], mais nous ne nous opposons point à des réserves qui rendraient le Traité plus clair et plus spécifique sur les obligations des Etats-Unis vis-à-vis de la Ligue des Nations... » C'était, en termes aussi courtois que possible, désavouer Wilson. De plus le candidat démocrate désigné à San-Francisco ne fut point Wilson, mais Cox.

§

Nous espérons avoir fait comprendre par cette rapide récapitulation des événements, vus d'un poste d'observation américain et non européen, que l'attitude de l'Amérique vis-à-vis de l'Europe pendant la guerre — et surtout après la guerre — a dépendu énormément, sinon avant tout, des conditions de la politique intérieure d'Outre-mer.

L'agonie de l'Europe a servi de prétexte à ces luttes peu glorieuses. Même si un jour l'ambition de Wilson avait été de faire de la lutte en faveur du Traité de Paix une lutte pour un idéal, il y a longtemps qu'il agit comme s'il tenait

au Traité de Paix surtout comme un moyen de ne pas céder à un parti politique adverse la direction des affaires à la Maison Blanche. La même remarque, en sens inverse, s'applique à son plus intrépide adversaire, le sénateur Lodge.

La possibilité d'une chose si choquante, c'est, rappelons-le encore, que le peuple américain, une fois ses représentants nommés, n'a plus aucune action politique, — au moins jusqu'aux prochaines élections. Et cela à son tour est dû au fait que les Etats-Unis forment une trop grande nation pour que les principes démocratiques puissent aisément être appliqués pour ce qui concerne le pouvoir exécutif. Quant à la législation, elle se modifie trop lentement pour pouvoir, dans une crise comme celle-ci, arriver à temps pour apporter des correctifs.

§

Avant de terminer relevons deux choses :

On s'est mépris en Europe sur le rôle joué par le sénateur Lodge. Dans ces longs débats, en raison de la façon particulière dont se présente la situation depuis juin 1919, Lodge, qui est l'adversaire déclaré du Traité de Versailles, est apparu aussi comme un adversaire de l'Entente, et presque comme un pro-Germain. On ne saurait imaginer une confusion plus regrettable et plus insultante pour celui qui en est la victime. Il suffira de quelques mots pour rétablir les faits : Lodge a été et est toujours l'ami de la France. L'Amérique est sans doute son premier souci, c'est entendu ; qui le lui reprocherait ? Mais a-t-on le droit d'oublier que Lodge a été au tout premier rang de ceux qui ont forcé Wilson à entrer dans la guerre aux côtés de l'Entente ? Et d'ailleurs on n'a jamais pu avoir le moindre soupçon qu'il ait agi, ou qu'il ait dit quoi que ce soit pour ménager le vote des Allemands en faveur de son parti : voilà pour l'avant-guerre. Pendant la guerre, Lodge s'effaça loyalement pour ne pas embarrasser le gouvernement du parti adverse

et au profit de la patrie dans son ensemble, — alors que Wilson pratiquait une politique choquante de partisan en faveur de ses amis politiques et au détriment des Républicains. Après la guerre, Lodge eût voulu, et c'était son droit, que le Sénat républicain fût représenté dans la délégation à la Conférence de la Paix ; et il eût fait, lui, de cette représentation un moyen pour favoriser un traité de paix offrant à la France des garanties plus solides en cas d'attaque, sans d'ailleurs que, pour cela, le traité fût plus sévère pour l'Allemagne. Lorsque Lodge devint l'âme de l'opposition au Traité rapporté par Wilson, passant ainsi pour un homme hostile à l'Entente et particulièrement à la France, les réserves qu'il demanda étaient, en somme, modérées, acceptables même pour les nations de l'Entente. Quand Wilson s'obstina et que Lodge enfin perdit patience, se fâcha, s'exaspéra, il contribua pour sa part — nous ne le nions pas — à donner à la lutte un tour de mesquinerie politique des plus déplaisants. Au moins, devant l'attaque de ses adversaires politiques et de la presse, ne protesta-t-il pas dramatiquement ; il accepta stoïquement la bordée d'injures qu'à un moment donné la nation entière lui infliga en l'accusant d'être un obstructeur ; il ne chercha pas à se poser en martyr, — ce qu'il aurait pu faire à plus juste titre que Wilson ; il ne se targua pas davantage de ses paroles et actes en faveur de la France depuis août 1914 jusqu'en 1919. Enfin Lodge n'a pas compromis l'acceptation du Traité en Amérique par son attitude, comme l'a fait Wilson ; il a accepté la discusion du Traité : Wilson l'a refusée.

§

Nous pouvons ajouter qu'il y a dans cette vilaine page de la politique américaine un élément au moins qui n'est pas tout à fait regrettable. Elle prive la propagande allemande d'un de ses plus puissants arguments pour détourner l'Amérique de la France, à savoir que les hommes politiques français sont constamment paralysés dans leur administration par des luttes d'ambition personnelle et d'é-

goïsme coupable. Si aujourd'hui les Allemands essayaient de dire encore : « Voyez, les Français sont un peuple détestable, jugez d'eux par leurs dissensions politiques », — un écho se ferait entendre au cœur de tout Américain : « Si on voulait nous juger, nous autres Américains, d'après le critère de la politique d'intrigues parlementaires, nous serions aussi un peuple détestable. » Même les Allemands savent qu'on ne se fait pas volontiers écouter des gens auxquels on rappelle leurs défauts. En outre, les Américains de leur côté savent que la France n'aurait pas fait la guerre comme elle l'a faite, si on devait juger d'un peuple par ses chefs politiques.

§

Le second point que nous désirons relever avant de terminer cet aperçu est celui-ci. Les Français, ou au moins les hommes d'Etat français ont une lourde part de responsabilité dans ce qui est arrivé, c'est-à-dire dans la non ratification immédiate du Traité de Paix par l'Amérique. Les signes ne manquaient pas qui auraient dû les mettre sur leur garde et leur faire comprendre qu'ils ne pouvaient pas considérer *à priori* Wilson comme l'interprète des sentiments du peuple américain. D'abord, ils savaient que Wilson était du parti de l'opposition, le moins considérable des deux grands partis qui se partagent les électeurs américains. Ensuite, ils eussent pu constater l'opposition qui se manifestait dans la presse américaine contre l'idée du président d'aller lui-même en Europe représenter son pays à la table où on discutait la Paix avec les empires centraux. Ils eussent dû entendre les réclamations du peuple demandant que le Sénat américain fût représenté dans la délégation au Congrès de Paris. Ils eussent dû voir, à mesure que les pourparlers continuaient, les adversaires de Wilson s'indigner davantage des allures autocratiques de celui-ci vis-à-vis des hommes politiques américains. Ils ont dû savoir que Wilson ayant demandé au peuple d'élire un parlement qui le soutînt à Paris, le peuple avait refusé d'accéder à cette de-

mande — elle-même déjà si suspecte. Ils ont su que Wilson quittait la Conférence de Paris pour venir faire en Amérique une tournée de propagande rendue nécessaire et ils ont sûrement été informés du peu de succès de cet effort. Ils n'ont rien vu. Et pourtant il ne manquait pas de représentants de la France aux Etats-Unis dès 1917 : il y avait l'ambassade de France, il y avait le commissariat général de M. Tardieu, il y avait un nombre considérable de fonctionnaires de toute espèce. Et, dans l'armée américaine, en France, il y avait des « républicains », en grand nombre, qui n'observèrent sûrement pas un silence impénétrable. Les Français n'ont rien voulu voir.

Il y eut une journée bien symptomatique de ce regrettable aveuglement, celle du 3 février 1919. On pouvait voir le lendemain, voisinant souvent sur la même page, dans les journaux du monde entier, deux grands articles : l'un rendait compte, en termes éloquents, de la séance de la Chambre française, présidée par M. Deschanel ; à cette séance, le président de la République Française, M. Poincaré, le premier ministre, M. Clemenceau, les présidents des deux Chambres, les membres du Sénat et ceux de la Chambre des députés écoutèrent debout un discours du président Wilson ; et c'était la première fois qu'un homme d'Etat étranger montait à cette tribune française. Et, d'autre part, à Washington, presque à la même heure, le Sénat américain dénonçait énergiquement, à la face du monde, les prétentions du président Wilson de représenter les sentiments du peuple américain à Paris.

Les politiciens de l'Entente ne voulurent rien voir, rien entendre, rien observer ; — nous disons « de l'Entente », car il va de soi que ce que nous disons de la France est vrai aussi de l'Angleterre, de l'Italie, de la Belgique même.

Que reste-t-il à faire ? Formuler des regrets, tels que ceux, si justes, exprimés par M. Henry Franklin-Bouillon, ancien ministre et ancien président de la Commission des

affaires extérieures, dans le *Matin* du 20 mai 1920 : « Comment on a trompé la France » ?

Il y a surtout à essayer d'atténuer les conséquences de la tragique faute.

§

Et maintenant concluons. Malgré toutes les tristesses du sujet, nous n'aurons pas à le faire sur une note purement pessimiste.

Ils ont raison en Europe ceux qui ont dit : Ne demandons pas à la politique américaine, tout absorbée dans ses querelles intérieures, de tourner de notre côté son attention, sous prétexte que nous avons besoin de son aide. Agissons en Europe comme si nous n'attendions rien de l'Amérique. Ce sera le meilleur moyen de conserver les sympathies de l'opinion publique américaine, laquelle pourra exercer sa pression sur les politiciens, tout au moins aux jours d'élection de ses représentants. Adoptons l'attitude de la dignité. Montrons que nous sommes gens d'honneur, et ce peuple idéaliste (il *est* idéaliste) continuera à briguer notre amitié. Ils sauront bien, ces Yankees, qui sont puritains, mais qui s'entendent si bien à compter avec les réalités de l'existence, et ces quakers, si sincères, mais qui savent si bien compter avec les contingences terrestres, qu'il vaut mieux avoir à faire à d'honnêtes gens comme les Français, qu'à... d'autres, travailleurs peut-être, organisateurs peut-être, et dont la guerre n'a pas ravagé les territoires, mais à la parole de qui il est dangereux de se fier.

ALBERT SCHINZ.

LES DEUX ASPECTS DU ROMAN POLONAIS

ZEROMSKI, REYMONT

S'il y a un problème qui résume à la fois le côté moral et matériel de la grande crise européenne, c'est certainement celui de la Pologne.

Car le côté moral, l'aspect moral de la grande guerre, c'est le droit violé : on se bat pour le triomphe du droit et contre les forces aveugles de l'égoïsme collectif déchaîné.

Or, la Pologne fut pendant plus d'un siècle la personnification, l'incarnation vivante de ce droit outragé et des traités déchirés par des mains sacrilèges.

D'autre part, l'aspect politique de la guerre récente peut se résumer en cinq mots : *suprématie militariste de la Prusse*. Et de nouveau le facteur Pologne devient décisif.

C'est pourquoi, de façon impérative, le problème polonais surgit au milieu de la tempête à la fois comme une explication, — oserais-je dire, — comme une *justification tragique* de la grande guerre et comme une possibilité de *réparation et de garantie* pour l'avenir. Dans la perspective de la pensée politique européenne pendant la guerre, la Pologne se détache d'abord, telle une ombre vaine, du fond même de l'oubli; peu à peu elle sort du vague, elle se dessine de plus en plus clairement aux yeux des hommes d'Etat européens et nous assistons actuellement à une solution complète de cette question vitale pour l'avenir du monde civilisé.

Mais cet aspect international du problème polonais évoque nécessairement celui de la Pologne elle-même. Car ses amis ont, certes, le droit de poser cette question nette-

ment : comment la Pologne libre et indépendante pourra-t-elle remplir ce rôle « d'élément primordial du futur équilibre européen » ? Aura-t-elle assez de forces, aura-t-elle assez de talents et de prestige pour organiser sa vie et pour la défendre en face du danger?

Plus de dix siècles d'existence nationale polonaise sont là pour leur répondre. Et si cette existence fut tour à tour bouleversée, éprouvée, menacée, victorieuse ou resplendissante, qu'importe! C'est une garantie encore plus sûre de la vitalité et de l'énergie d'une nation.

Mais, d'autre part, cette noble inquiétude — et que de fois je l'ai rencontrée chez les amis les plus sûrs de la Pologne, — cette inquiétude est en elle-même digne d'attention. Elle prouve précisément que l'effort de la propagande ennemie, des historiens allemands et russes, ne fut pas entièrement inefficace, qu'il a laissé comme une traînée de scepticisme et de méfiance quasi indéracinables.

Ainsi, par exemple, la plupart des historiens, quand ils parlent de la Pologne, s'intéressent surtout à la chute de son indépendance politique. Ils semblent oublier que l'Etat polonais a vécu. Ils ne semblent pas se douter qu'à une certaine époque, au XVIIe siècle, il fut « une puissance redoutable, la principale puissance du Nord (1) », le plus puissant Etat de l'Europe orientale, qu'il fut à l'Est le promoteur de la civilisation occidentale. Mais soit. Même en dissertant sur la chute de l'Etat polonais, on néglige la moitié du problème. C'est que la Pologne fut frappée au moment d'une crise intérieure, d'ailleurs déjà virtuellement dominée et vaincue, — cela est connu, cela même est *uniquement* connu. On abandonne par contre volontiers l'autre partie de cette équation terrible et dramatique : la situation européenne, la coalition de trois Etats contre un, et puis cette mollesse, cette hésitation, cette insuffisance impardonnable de la diplomatie européenne aux moments des partages et des insurrections polonaises.

(1) Emile Bourgeois : *Manuel historique de politique étrangère*, Paris, 1892, I, 204.

Ainsi, la Pologne succombe, luttant seule contre trois, — et ceci n'est pas encore signe de faiblesse. En revanche, ce qui prouve que la crise intérieure ne fut que passagère et relative, c'est l'épanouissement de la vie qui succéda à l'acte barbare des partages. Et ce fut l'épanouissement de l'héroïsme du sacrifice, du travail quotidien et de la volonté tenace de durer, l'épanouissement enfin de la vie dans le sens biologique et matériel du mot : le nombre et la richesse.

Que cet exemple nous indique l'orientation dans laquelle il faut poursuivre l'étude impartiale de la réalité polonaise : *ne pas disjoindre le texte du contexte*, c'est-à-dire *le présent du passé* et surtout *le présent et le passé de la réalité étrangère* si puissamment mêlée à la vie de l'Etat polonais.

En effet, si le passé détermine en quelque sorte et fait comprendre partout le présent, cette vérité est frappante en Pologne. Car si les Polonais, contrairement à un mot célèbre, *ont beaucoup appris*, par contre *ils n'ont rien oublié*, je veux dire, rien oublié de leur passé et de leur idéal historique. Les idées directrices de ce passé : la liberté individuelle et la grande amitié des peuples, — l'œuvre pacifique de l'Union polono-lithuanienne en est le symbole, — ces idées gravées par la nature dans le sol même de l'ancienne République polonaise restent toujours vivaces et agissantes.

§

Il est bien naturel que dans ces conditions la littérature, cette « expression de la société », d'après la formule de Bonald, soit devenue en Pologne contemporaine l'organe même de la vie nationale. C'est que nulle part peut-être mieux qu'en Pologne l'inspiration des poètes et l'effort des romanciers ne jaillissent plus directement de la vie collective, de son passé et de son présent, ou, si vous voulez, nulle part peut-être la *collaboration* de la littérature avec la vie ne fut plus intime ni plus intense. En effet, il n'est pas

surprenant qu'une société qui, dès le moyen âge le plus reculé, a connu une véritable autonomie sociale (de l'aristocratie et de la bourgeoisie), il n'est pas surprenant que cette société ait pris la « mauvaise habitude » de se gouverner elle-même, de chercher à se comprendre et à être comprise.

L'arrivée au pouvoir, vers la fin du xve siècle, des masses de la noblesse rurale a développé grandement ces tendances déjà avancées. C'est à cette époque qu'une sorte de « démocratie nobiliaire », relativement assez nombreuse (9 0/0 environ de la population totale) commence à jouer un rôle prépondérant dans la vie nationale. Tout un ensemble d'institutions politiques s'organise et se développe. Ce sont d'abord les diètes provinciales ou diétines, qui, peu à peu, vers la fin du xve siècle précisément, se fusionnent en une institution originale, si caractéristique pour le régime polonais, une sorte de parlement, composé de deux chambres : le Sénat et la Chambre des Nonces, et présidé par le roi. Cette institution, c'est la *Diéte générale*. Pendant un siècle et demi environ, la Diète remplit ses fonctions souveraines d'une manière efficace et profondément conforme aux intérêts de l'Etat. On voit s'introduire dans l'Etat le régime électif des rois (la première élection, celle du roi Henri de Valois, a eu lieu en 1573), les confédérations (sorte de ligue sanctionnée par la loi), un système original de juridiction, toutes choses qui, jointes à l'usage de la levée en masse, entraveront, à la fin du xviie siècle, le fonctionnement normal de l'Etat.

L'opinion publique européenne, informée insuffisamment ou plutôt intentionnellement mal informée par des historiens intéressés allemands surtout (comme Hüppe ou Kareïev, par exemple), semble ne se souvenir, d'ailleurs vaguement, que d'un *liberum veto* paradoxal ou d'un *liberum conspiro*, nom donné à une autre exagération du régime polonais. On oublie facilement que ces institutions, qu'on se plaît à citer comme témoignages d'une anarchie

invétérée, ne sont en réalité que des signes caractéristiques d'une *crise du régime polonais*. Rien de moins, rien de plus. Des crises pareilles, toutes les nations en ont traversé. Au surplus, il faut rappeler avec insistance qu'en Pologne cette crise fut surmontée quand les partages survinrent. Ou plutôt les partages survinrent justement parce que, la crise étant surmontée, la Pologne promettait de devenir forte, tout en restant le foyer dangereux du « démocratisme français » et de la « peste jacobine ». Je cite textuellement les raisons invoquées par les Etats co-partageants. D'ailleurs, je ne m'étonne pas tellement que certains historiens allemands et russes aient tenté d'expliquer par un seul mot, « anarchie », la chute de l'Etat polonais. Avec ses mille défauts et ses anomalies, la Pologne des XVe et XVIe, et même des XVIIe et XVIIIe siècles représentait un immense réservoir de vie sociale et politique. A côté d'elle, l'existence de ses futurs envahisseurs fut triste et morne ; une véritable existence de caserne. Est-il surprenant qu'ils aient regardé avec une méfiance mêlée d'envie tout cet essor hétérogène, puissant, irrationnel, plein de mouvement, de passion et de tumultueuse beauté ? Est-il surprenant que, n'y pouvant rien comprendre, ou peu s'en faut, ils aient qualifié toute cette vie d'un nom simple : « l'anarchie » ? Ne trouve-t-on pas une erreur analogue de perspective historique dans maintes appréciations allemandes de la vie publique française avant la guerre ?

Si au XIV et XVe siècles la Pologne possède déjà des œuvres littéraires assez estimables, écrites d'ailleurs en latin plutôt qu'en polonais, ce n'est en réalité qu'au XVIe siècle que sa vie intellectuelle prend un essor puissant. Le nom de Copernic se passe de commentaires. Néanmoins, il me paraît assez piquant de rappeler ici que Copernic, en dehors de ses travaux astronomiques, a écrit des études économiques sur la question monétaire où il défendit précisément l'intérêt de l'Etat polonais contre les Allemands. Dans une lettre du 31 juillet 1516 adressée au roi Sigismond le Vieux,

Copernic appelle les chevaliers teutoniques de noms expressifs : « *prædones, latrones et homines scelerati* ». Serait-ce pour cette raison que les Allemands d'aujourd'hui ont tenté de confisquer sa gloire à leur profit ? A côté du nom prestigieux de Copernic, nous pourrions citer toute une légion de noms dont le temps a effacé l'éclat, mais qui brillèrent à leur époque : tel Janicki (fils de paysans), élégiaque de talent dévoué à sa patrie et à qui le pape décerna la couronne des poètes; tel, surtout le tendre et fort Jean Kochanowski, l'auteur des *Thrènes*, chef-d'œuvre d'une sensibilité toute racinienne ; tel encore Ostrorog, écrivain politique perspicace ; tel enfin André Modrzewski, dont un de ses traducteurs a parlé en ces termes : « Les réflexions sur l'Etat d'esprits comme Platon, Aristote, Cicéron et Modrzewski devraient être étudiées et assimilées par toutes les nations. » En effet, c'est surtout un attachement profond au problème de la vie politique et sociale qui émane de toute la littérature polonaise du XVIe siècle. Jean Bodin, le célèbre auteur français de *la République*, qui n'était pas précisément l'admirateur des libertés polonaises (il était partisan de la monarchie), reconnaît aux Polonais et aux Anglais cette force innée de l'âme et cette supériorité (*animi vim ac præstantiam*) qui leur interdisait de subir un régime despotique (1). Il est assez curieux que Bodin observe, dans le même ouvrage, que les Polonais du XVIe siècle — il connaissait personnellement Zamoyski, Zborowski, Gorka et beaucoup d'autres encore — « sont plus polis que les Germains et de mœurs plus élégantes ».

La Réforme, cause ailleurs de persécutions sanglantes, devient en Pologne, au XVIe siècle, un ferment puissant de la pensée et assouplit l'expression littéraire. Il suffit de rappeler qu'environ cinquante cultes différents s'installent et s'organisent à cette époque sur le sol polonais, entre autres ces *Fratres Poloni*, les précurseurs lointains et oubliés du tolstoïsme contemporain.

(1) *De Republica*, libri sex, 1591, p. 704.

En même temps aux polémiques religieuses s'entremêlent des discussions interminables sur le régime politique, dont l'axe principal est toujours la question sacrée de la liberté individuelle, et à côté de ces deux thèmes, un troisième surgit et se maintient à travers les périodes les plus douloureuses de la vie politique en Pologne : c'est la « question paysanne », si chère à Modrzewski et à Skarga, prédicateur inspiré.

Cependant, comme la vie devient de plus en plus riche et complexe, une multitude de problèmes nouveaux attirent l'attention publique. Je ne mentionnerai ici que celui de l'éducation auquel se dévouent les Nicolas Rey, les Modrzewski, les Gornicki et tant d'autres. Cet intérêt spécial qu'accordent à l'« Institution des Enfants » ces devanciers de Montaigne serait-il un signe précurseur ? Car, en effet, c'est la Pologne qui formera en Europe au XVIIIe siècle le premier ministère d'éducation publique : la Commission d'Education, fondée en 1772. Et aujourd'hui même cette passion éducatrice ne semble qu'augmenter. Anatole Leroy-Beaulieu me disait un jour : « Votre *Macierz Szkolna* (il s'agissait alors d'une institution centrale de l'éducation publique organisée spontanément par la société polonaise à Varsovie), votre *Macierz Szkolna* est un chef-d'œuvre d'activité sociale. J'ai peine à croire, ajouta le distingué historien de *l'Empire des Tzars*, qu'il se trouve un autre peuple capable de fournir spontanément un tel effort collectif. »

Naturellement, c'est la Renaissance italienne qui, au XVIe siècle, enveloppa de son souffle puissant toute cette activité intellectuelle et littéraire.

Bref, dès le XVIe siècle, le caractère profondément libéral de la littérature polonaise s'affirme et sa solidarité avec la vie ne cesse pas de grandir.

Et plus tard, quand la crise du régime polonais menace déjà l'existence de l'Etat, ce sont encore les lettres, vivifiées cette fois par l'influence française, qui s'éveillent les premières. Elles scrutent le danger, elles propagent des idées

régénératrices et préparent ainsi la réforme politique et sociale. Enfin, quand le grand désastre arrive, la littérature reste à la hauteur de sa tâche difficile. Le romantisme entreprend une mission ardue et sublime : guérir et soutenir ; bien plus, guérir et créer, car la création de valeurs nouvelles s'imposait. Le romantisme polonais va exprimer l'attitude de la nation vaincue, mais se sentant vivante et considérant même sa défaite comme une conséquence de sa supériorité morale et civilisatrice sur ses adversaires coalisés. C'est de ce sentiment profond et comme diffus dans l'atmosphère de la vie des Emigrés que jaillit cette conception d'une mission messianique de la Pologne. Car le messianisme fut une nécessité et une force. Au moment d'un désastre subit il empêcha les cœurs endoloris de sombrer dans un désespoir dissolvant et stérile. C'est cette attitude générale adoptée par le pays qui permit au comte de Montalembert voyageant en 1861 de s'écrier : « La Pologne a été l'objet d'un de ces enthousiasmes de jeunesse que je regarde comme les plus belles fleurs de la vie ; mon voyage dans ce pays a confirmé ma bonne opinion et même dépassé de beaucoup mon attente. Cette nation est pleine d'âme ; elle vit par l'âme... » (1). Et Michelet y puise aussi sa foi dans le « droit éternel des nations ».

Cependant, le romantisme des grands émigrés, après avoir créé toute la religion de la nation martyre, cède le pas aux ouvriers intellectuels qui vont organiser sur place la résistance nationale. D'ailleurs, après la chute de la dernière insurrection nationale, dont l'éminent historien et professeur, Ernest Denis, a dit que l'on peut discuter son opportunité, mais non son héroïsme, après ce coup terrible de 1863, le rêve romantique a perdu beaucoup de sa force vivifiante. C'est que le mouvement romantique, déterminé surtout en dehors de la patrie, fut quelque peu éloigné de la vie polonaise. Avec le temps, cet éloignement devait nécessairement

(1) Lettre à la comtesse Sophie Apponyi, *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1913.

augmenter. Les Mickiewicz, et plus encore les Slowacki, les Krasinski, les Zaleski, les Norvid, créent pour ainsi dire dans l'espace infini et libre de leur imagination poétique. Ils peuvent alors sans obstacle déployer les ailes de leur inspiration éblouissante.

Il en était tout autrement dans le pays même. La réalité de la vie opprimait les écrivains. La présence de l'étranger, de l'oppresseur, dans le « Royaume de Pologne » du moins, revêt un caractère nouveau. Son action devient à présent beaucoup plus immédiate et en conséquence intolérable, révoltante. C'est à partir de 1864 précisément que commence l'effort intense du gouvernement ennemi pour dénationaliser la jeunesse polonaise et désorganiser toute la vie. Ne pouvant l'attirer vers une civilisation manifestement inférieure, on frappe les grands coups. On veut désagréger, rompre les liens sociaux et intellectuels, arracher la nation à son histoire, à sa tradition, à sa langue, à sa foi. La vie publique si intense toujours en Pologne est éteinte. L'école est désorganisée et dénationalisée dans son programme du moins et dans son personnel. Le gouvernement étranger, considérant les classes « supérieures » et cultivées de la société comme ses ennemis directs, s'efforce par tous les moyens d'abaisser leur situation économique et politique, et de les séparer du corps même de la nation. Toute velléité organisatrice, toute association, toute réunion même, si anodine fût-elle, sont purement et simplement interdites. Ainsi, toutes les manifestations de la vie collective sont suspendues et paralysées : la destruction les guette. Alors, naturellement, fatalement, toute cette vie devient secrète, souterraine, descend peu à peu dans les catacombes. Mais était-il possible à toute une nation de s'y loger et d'y descendre ? Evidemment non. Donc, la majorité reste à la surface et communique seulement avec ceux qui travaillent dans les souterrains. Dans cet état de choses, il est facile de comprendre le rôle que va jouer la littérature ou le livre ; « la parole écrite » reste le dernier moyen de communion nationale et

sociale. C'est le livre qui devra suppléer à l'école nationale, à l'enseignement du passé de la nation et de sa vie intellectuelle. C'est lui aussi qui essaiera de suppléer à la vie politique de la société désarmée. Il est vrai que la production littéraire et la presse sont soumises à une censure étroite, ridicule si l'on veut, mais dure et révoltante. Pour donner une idée de cette censure, qui pendant 40 ans environ pesa sur la pensée polonaise, je dirai seulement que pendant lontemps certains mots furent bannis de la presse, les mots : « socialisme », « grève », « révolution », « l'aigle blanc », par exemple. Un censeur — d'une ville de province il est vrai — interdit aux poètes locaux d'employer le mot « printemps ». Devineriez-vous que c'était... pour éviter des allusions à la délivrance politique et au « printemps des nations » ? Naturellement, les écrivains et les journalistes ne désarmèrent point. Ils s'ingénient à tourner l'obstacle. Les littérateurs, les romanciers surtout savent créer les sous-ententus nécessaires et jeter des ponts de liaison par-dessus la censure. D'autre part, les éditions faites en Galicie, ou à l'étranger, et répandues de plus en plus, aident à supporter le mal, à faire une brèche dans le système, à le rendre plus ou moins inoffensif. Mais enfin, c'est dans cette atmosphère lourde, chargée d'entraves et de persécutions mesquines que va se développer la littérature polonaise et en particulier le roman polonais.

§

Une particularité du roman polonais, c'est qu'il descend — littérairement parlant — des mémoires : les *Mémoires* de Pasek, au XVIIe siècle, en sont le spécimen le plus connu. En effet, les mémoires présentent naturellement le récit pittoresque et embelli de la vie d'un homme. Leur centre mouvant est toujours l'homme, ses intérêts, ses passions. Autour de ce centre s'accumulent sans ordre ni hiérarchie les événements qui passent... De cette manière de penser et de créer se ressentent même les meilleures parties du roman polonais (non sans exceptions, d'ailleurs). Le subjectivisme

d'un côté, un certain flottement de composition, de construction, d'autre part, semblent provenir d'une même source. C'est pour la même raison probablement qu'il lui fut si difficile de devenir social au sens que l'on prête à ce mot, en parlant des romans de Balzac. Il y réussit pourtant, notamment dans l'œuvre de Reymont. Mais après 1864, le roman polonais a d'autres ambitions. Il veut être utile, il veut instruire et, pour cela, il lui faut éveiller la curiosité et amuser. Tel est précisément le caractère de toute la production surabondante d'Ignace Kraszewski, dont un littérateur français (1) a dit avec raison « qu'il n'y a pas dans tout cela un seul chef-d'œuvre, mais l'œuvre elle-même, dans son ensemble, est un chef-d'œuvre d'intelligence et de cœur ».

Les mêmes tendances caractérisent l'œuvre d'un émule et contemporain de Kraszewski, Théodore Tomas Jez. Si Kraszewski avait pour lui le grand public, Jez, qui commença à écrire plus tard, fut apprécié plutôt par une élite. Il était le convoyeur infatigable des idées de progrès, de justice sociale, de la libre pensée, en même temps que d'un certain radicalisme patriotique. D'ailleurs, sa vie même, que je regrette de ne pouvoir raconter, fut un roman, le plus intéressant et le plus dramatique qu'il fût possible d'écrire. Son œuvre s'en ressent profondément. Son style réaliste, sobre et fort sans délicatesse ni raffinement, lui a servi admirablement pour peindre, dans ses meilleurs romans, la vie et les mœurs des Slaves des Balkans.

Cependant, les plus dures années qui suivirent la débâcle de 1863 sont écoulées. La société commence à respirer. La vie intellectuelle alimentée surtout par le positivisme français et anglais se développe et s'intensifie. L'opinion se rallie pour ainsi dire autour d'un but bien éloigné des postulats romantiques, mais parfaitement réalisable : s'instruire et s'enrichir, relever le niveau économique de la vie générale et, par là, relever l'homme, relever la masse. D'un côté,

(1) M. Paul Cazin.

les milieux conservateurs s'opposent par principe à ce courant nouveau ; d'autre part, les éléments radicaux accusent ce mouvement de renier et d'amoindrir l'idéal national. Néanmoins, il y a une période de 15 à 20 ans environ où ce mouvement triomphe. Ses représentants polémisent alors et luttent contre la droite et contre la gauche, mais contre la droite surtout, et cette lutte crée la vie.

C'est Boleslas Prus et Mme Orzeszko, qui, dans le roman polonais, incarnent cette période de la manière la plus complète. Le succès européen de Sienkiewicz a un peu effacé l'œuvre pleine d'idées et toute frémissante d'une sympathie vraiment humaine de Boleslas Prus. Une philanthropie éloquente, adoucie par cet humour polonais qui enfante la patience, enveloppe ses meilleurs romans : *La Poupée*, *Les Émancipés*, même *Le Pharaon*, inspiré peut-être par la *Salammbô* de Flaubert. Mais l'ouvrage le plus significatif de Prus, c'est la *Placowka* (le Petit Poste), qui est un symbole même de la lutte séculaire entre Polonais et Allemands, où le paysan inculte, têtu, prêtant au ridicule, mais tenace dans son amour-instinct pour la terre, en devient le défenseur inébranlable. Ce qui rapproche le plus Mme Orzeszko de Prus, c'est précisément son amour pour la terre polonaise. Ce qui les sépare, c'est surtout le manque d'humour chez Mme Orzeszko, une incapacité même surprenante de voir le monde en humoriste. En revanche elle possède cette gravité un peu solennelle qui correspondait si bien à la réalité de sa vie, car, en lisant Mme Orzeszko, il ne faut pas oublier qu'elle naquit et qu'elle vécut dans le pays de Mickiewicz, dans cette Lithuanie où la vie polonaise fut alors particulièrement difficile. Mais cette gravité même est subordonnée à sa faculté maîtresse : le cœur. C'est le cœur qui la pousse à traiter avec un sens réaliste, mais profondément sympathique, la question juive dans *Meir Ezefowicz* et celle de l'émancipation de la femme dans *Marta* par exemple. Mais où son cœur bat avec force, c'est quand elle parle de la terre, de la mission civilisatrice que ses ancêtres

polonais se sont donnée au bord du Niemen (*Nad Niemmen*), et plus tendrement, plus passionnément encore quand elle essaie de chanter la gloire aux vaincus. Si les œuvres de Mme Orszeszko et de Prus, traduites dans plusieurs langues, ont rencontré un bon accueil en Russie et dans les pays slaves surtout, celles de Sienkiewicz, leur contemporain, ont eu un succès mondial. Il est piquant que la gloire de Sienkiewicz soit établie sur une autre partie de son œuvre en Pologne qu'à l'étranger. C'est beaucoup moins *Quo Vadis* que la grande Trilogie (*Par le Feu et par le Fer*, *Le Déluge*, *Messire Wolodyowski*) et *Les Chevaliers Teutoniques*, paru plus tard, qui ont fait de leur auteur un grand romancier national. C'est qu'il a représenté le passé de la Pologne, non comme un historiographe, un moraliste, ni un philosophe-sociologue, mais avec un désintéressement d'artiste. Entendons-nous : avec un désintéressement où palpite la vie, où les passions humaines se donnent rendez-vous sur les vastes plaines de la République polonaise et se dissipent en des chevauchées légendaires. Le mouvement des figures au relief puissant, jetées dans le tourbillon des événements, leur existence bariolée et pittoresque, l'esprit, le grotesque, mêlés à une grâce tantôt naïve, enfantine, tantôt pleine d'éclat et d'élégance chevaleresque, toutes ces qualités ont produit une sorte d'envoûtement collectif, qui contrebalança tout effort des positivistes.

Cependant, vers 1890, des forces nouvelles surgissent. C'est que dans la structure même de la nation un grand changement commençait à s'opérer. Je veux parler de l'émancipation des paysans, qui commence à porter ses fruits, et de l'industrialisation grandissante du pays.

Certains historiens et publicistes, impressionnés sans doute par l'abondance de la discussion que soulevait toujours en Pologne la question paysanne, ont décrété un peu à la hâte que le servage fut la cause et même la raison suffisante de la chute de l'Etat polonais. Or, les recherches les plus désintéressées ont prouvé que la situation du paysan po-

lonais n'était guère plus difficile qu'ailleurs en Occident ; elle était par contre — et c'est un historien russe qui parle — de beaucoup plus supportable que celle du paysan russe. Ces données, aussi sûres qu'abondantes, ont permis récemment à M. Grappin, auteur d'une étude très suggestive sur la Pologne et bien documentée, de conclure : « La Pologne est tombée non pour avoir maintenu le servage, mais pour avoir voulu s'en défaire. » Il y a du vrai, à moins qu'il n'y ait toute la vérité dans cette assertion un peu catégorique. En effet, dans les situations les plus périlleuses pour l'existence nationale, les Polonais, poussés en quelque sorte par des forces latentes de leur passé historique, posaient avec une persistance significative le grave problème de l'émancipation des paysans. Ainsi, le premier essai législatif de l'amélioration du sort de la classe rurale fut le Code d'André Zamoyski, rédigé en 1778. La Diète générale de 1780 l'approuve, mais la «garantie» étrangère le fit échouer. Il est vrai que la Constitution du 3 mai 1790, la vraie libératrice des villes, ne fait qu'amorcer la question paysanne. Par contre, un grand pas vers l'émancipation complète est marqué par le manifeste de Polaniec lancé par Kosciuszko, le 7 mai 1794. Mais la solution définitive du problème n'arrive que le 22 janvier 1863, quand le Comité central national (le gouvernement insurrectionnel) proclame l'émancipation complète des paysans et leur reconnaît la propriété des terres cultivées par eux. Ces actes ne sont pas d'ailleurs des tentatives uniques pour résoudre la question : toute une théorie d'efforts analogues les a précédées ; la continuité de cet effort est manifeste. Ainsi, le chemin d'expiation est parcouru ; le redressement des torts accompli.

§

A la fin du siècle passé, non seulement la question paysanne est réglée, mais cette classe nombreuse, pleine d'énergies intactes, douée d'un instinct national aveugle et inébranlable, commence déjà à fournir des hommes à la vie consciente de la nation. Elle lui apporte sinon un point

de vue nouveau, du moins une sensibilité nouvelle : elle va aussi enrichir le roman polonais. L'œuvre de Ladislas Reymont y a sa source. Un développement rapide des industries textiles, métallurgiques et houillères à Varsovie, à Lodz, à Sosnowice, à Dombrowa, a créé parallèlement une forte classe ouvrière, avec sa mentalité particulière et ses aspirations sociales et politiques. Ce changement presque inopiné a créé une foule de problèmes nouveaux et intensifié la vie sociale et intellectuelle du pays. Cette vie nouvelle réclamait son historien et son barde, elle réclamait sa figuration et sa synthèse ; enfin elle voulait acquérir une pleine conscience d'elle-même. C'est au milieu de ce choc des forces nouvelles avec les anciennes, au milieu de ces tendances encore obscures, que surgit toute fraîche, palpitante, pleine de contradictions et d'énigmes, brutale à la fois et tendre, au souffle inégal mais toujours profond, l'œuvre de Stéphane Zeromski.

Zeromski incarne d'ailleurs ces chocs et ce dramatisme de la vie contemporaine d'autant mieux que, par son éducation et ses origines, il appartient plutôt au passé. Par contre, toute sa volonté d'écrivain et d'homme, toutes les péripéties de sa vie le poussent vers le mystère de problèmes à peine naissants, vers ce monde qui se dégage seulement de l'étreinte de la nécessité contemporaine. Dans la psychologie de Zeromski il existe encore une autre contradiction. Son âme passionnée et complexe est dominée, il me semble, du moins, par une sorte de lyrisme intense et dramatique. Mais la réalité l'attire irrésistiblement. Obéissant aux suggestions du naturalisme français, il veut la fixer objectivement : il ne fait que la surprendre dans son aspect extérieur, dans sa forme vide, et la remplit d'une émotion personnelle toujours frémissante. Par ce côté, il me rappellerait en quelque sorte Balzac, mais un Balzac à rebours, un Balzac qui ambitionne parfois la sensibilité subtile, la délicatesse, le raffinement et qui crée une expression objective et puissante des énergies sociales.

Un trait encore avant d'entrer dans ses œuvres. Il y a dans Zeromski de la noblesse et une grande élévation d'âme ; mais ce qui lui fait défaut, c'est la bonté. Il est souvent méchant, vindicatif et même cruel. Ai-je besoin d'ajouter que je ne parle ici que de l'écrivain, c'est-à-dire de son interprétation d'artiste des réalités qu'il exprime. Est-ce l'influence indirecte du milieu politique national ? La révolte impuissante qui se transforme en colère ? Ces tendances se manifestent déjà dans son premier recueil paru en 1895, intitulé d'une manière significative : *Nous serons la proie des corbeaux*. Dans un volume intitulé : *Le Labeur de Sisyphe*, Zeromski traça l'histoire de la vie de la jeunesse polonaise de son temps. Il a saisi avec justesse et d'une manière exceptionnellement *objective* tout un effort multiple et complexe du personnel d'un lycée pour arracher les élèves à la civilisation nationale. Zeromski montre d'une manière très suggestive la stérilité inévitable de cet effort. Tout paraît marcher d'abord selon les vœux des dénationalisateurs. Mais un incident imprévu, une poésie de Mickiewicz récitée en classe, et tout l'échafaudage laborieusement édifié de cette vie factice s'écroule : ce fut bien un « labeur de Sisyphe ». Bientôt après, en 1900, paraîtra un chef-d'œuvre de Zeromski, *Les Sans-Gîte*. C'est ici précisément que Zeromski tente d'exposer ces conflits profonds qui naissent de l'industrialisme contemporain. Ce n'est pas qu'il y expose une doctrine. Mais il y peint sa propre sensation du monde du travail. Il mène son lecteur dans une usine métallurgique, dans une manufacture de tabac où travaillent des femmes, enfin dans des mines de houille à Dombrowa. Il l'éblouit d'abord par cette vision subite d'un monde nouveau qui surgit comme un cauchemar. Puis à ce cauchemar du machinisme aveugle ou à cette discipline d'automatisme implacable il oppose l'homme fasciné et asservi, l'homme esclave. Ainsi, à la joie du travail chantée par un Verhaeren Zeromski oppose le désespoir et la déchéance qui naissent de cette même source. Il y a un peu de roman-

tisme dans cette interprétation de la vie, de ce romantisme d'un Zola, dont parle Brunetière. Cependant, avec Zeromski, nous sommes loin de Zola. En effet, si l'auteur des *Sans-Gîte* touche au problème social, c'est à la manière d'un étranger venant du dehors qui approche un pays nouveau avec une sensibilité suraiguë : il n'explique pas ce monde ; peut-être même ne le comprend-il pas ; il n'exprime que la sensation trépidante qu'il en reçoit. Le centre de gravité de son œuvre est ailleurs : c'est l'homme, c'est l'âme humaine, c'est peut-être l'âme de Zeromski lui-même. Car Judym, le héros du roman, avec son rêve de philanthrope et son histoire amoureuse étrange et tragique, se retrouvera, plus ou moins transformé, il est vrai, dans d'autres œuvres de Zeromski. C'est justement l'âme sensible, d'une sensibilité presque maladive qui est le lien unique des *Sans-Gîte*. C'est seulement quand le lecteur s'identifie avec Judym, quand il ne voit que par ses yeux, c'est alors seulement qu'il peut admettre la disposition arbitraire et un peu déconcertante du roman. Et c'est encore une remarque qu'on peut appliquer à toute l'œuvre de Zeromski. Evidemment, il serait jugé par Balzac à cet égard non moins sévèrement que George Sand et il pourrait prendre pour devise le mot si délicieux de Montaigne : « J'aime l'allure poétique à sauts et à gambades. » En effet, c'est cette « allure poétique » surtout — pour reprendre l'expression de Balzac — « qui construit presque toujours les plans » des romans de Żeromski, ou mieux, c'est le hasard de la vie qui se charge de le faire. Mais ce défaut, ou plutôt ce trait caractéristique, a peut-être encore une autre source, ou mieux : il est le signe même de la psychologie contemporaine polonaise, car il correspond à un manque d'équilibre entre l'homme et son milieu, au règne de l'imprévu, du hasard, de la volonté étrangère et au tourment profond qui en résulte. C'est là aussi qu'il faut chercher l'explication des actes de Judym. En effet, Judym, médecin, est obsédé par un rêve philanthropique. Fils d'un savetier, il est sorti de

son milieu. Mais quand, après avoir fait ses études à Paris, il revient à Varsovie, la situation misérable de son frère ouvrier lui rappelle les souffrances de son ancien milieu et lui inspire l'idée du sacrifice. Il se décide à lutter contre la misère qui amène la déchéance, mais au lieu de réaliser son projet naturellement, avec cette simplicité héroïque qui caractérise le médecin de campagne de Balzac, il veut faire plus, il veut rallier à son œuvre tous ses collègues, les docteurs de Varsovie, et il échoue dans sa propagande un peu hâtive. Il ne renonce pas, il reste fidèle à son idée quand même. Il quitte la capitale pour se dévouer à un hôpital de province et ici encore l'analogie avec le personnage balzacien apparaît cette fois plus frappante. Mais de nouveau un accident, un emportement soudain l'éloigne de son poste. Cependant il en emporte une chose précieuse entre toutes : l'amour. Et c'est maintenant précisément que se passe dans la vie de Judym un événement énigme. Joasia l'aime, elle est toute dévouée à sa cause, à ses idées, à son travail ; au surplus, elle est femme capable de gagner vie et ne sera donc pas l'obstacle au dévouement sacré de son mari. Malgré cela, malgré son amour passionné pour Joasia, Judym la repousse parce que... par ce que... o âme lui défend d'être heureux, de posséder un seul objet aimé, tant que tous les cauchemars de misère n'auront disparu de la terre. Naturellement, après cette explication, l'énigme subsiste. Sous l'apparence paradoxale des motifs cités, le lecteur cherche les raisons véritables. Est-ce l'ironie ? Est-ce le hasard ? Est-ce l'emportement d'une sensibilité surexcitée par la vue des misères qui l'entourent? Est-ce enfin la crainte que le bonheur ne tue l'élan du sacrifice juré? Sans doute tous ces motifs sont vrais, en partie du moins. Mais au-dessus d'eux plane une raison supérieure. Ce sont encore les conditions générales de la vie polonaise de tension intérieure et d'aspirations étouffées qui rendent plausible la résolution de Judym, qui expliquent au moins son peu de sens des réalités (au contraire

du médecin de campagne), son amertume et sa terreur paradoxale devant des compromis.

Et voilà que devant ce dénouement imprévu des *Sans-Gîte* on pense au mot si expressif de Mickiewicz :

> Walter aimait...
> Mais il ne trouva pas le bonheur dans sa maison,
> Car le bonheur n'était pas dans sa patrie.

Aux *Sans-Gîte* se rattache un autre roman, l'*Histoire d'un Péché*. C'est une biographie d'une femme qui, sous la pression des forces ennemies de la vie, descend jusqu'au fond de l'abîme de la déchéance sociale et morale. Ce thème a permis à Zeromski de déployer toute la richesse de ses qualités d'écrivain et de psychologue. La première partie du roman est toute remplie de grâce féminine, de douceurs raffinées et chatoyantes. C'est le printemps de la vie humaine qui inonde de sa lumière tous les événements, qui les enveloppe du parfum délicat des roses et de l'amour. Mais bientôt l'atmosphère s'alourdit. Le tourbillon des intérêts et des passions entraîne Eve, c'est l'héroïne du roman, et la pousse à la dérive. Le premier crime s'accomplit, Eve tue son enfant, et dès lors commence pour elle la déchéance lente, fatale, irrésistible. Les crimes s'entassent, l'horreur grandit. L'auteur s'acharne sur son héroïne. Avec une cruauté frénétique, il jette sur elle toute une avalanche d'outrages et de malheurs. A la lecture de ce roman, le cœur tremble, parfois le dégoût nous saisit ; enfin, seule, la pitié subsiste, la pitié qui se révolte et qui voudrait arracher la victime à son bourreau implacable. Malgré ses parties mortes, qui semblent sortir du cadre même de l'art pour tomber dans le genre du Grand-Guignol, l'œuvre est d'une émotivité puissante. Elle a déchaîné d'ailleurs en Pologne une polémique furieuse, à peu près comme *Madame Bovary* en France.

Une sorte de suite dramatique à l'*Histoire d'un Péché*, *La Rose*, présente une œuvre cruelle, courte et toute remplie d'horreur. C'est une page douloureuse de la vie politique

souterraine en Pologne avec ses fastes sombres où l'héroïsme sublime et la trahison la plus abjecte luttent dans les ténèbres des catacombes. Seule, une sorte de joie de vengeance illumine parfois ces pages sombres.

C'est dans *Les Cendres* que Zeromski apparaît comme romancier historique. L'œuvre, toute de feu et de sang, se révèle de nouveau comme une vision-cauchemar, cette fois, de l'épopée napoléonienne. On l'a comparée et opposée aux romans historiques de Sienkiewicz; c'est sans doute par un amour désintéressé des comparaisons et des oppositions, car les deux œuvres, si je puis m'exprimer ainsi, sont incommensurables. *Les Cendres*, c'est au fond une transposition lyrique d'une page d'histoire où les événements jouent un rôle de cadre, souvent richement incrusté, mais un rôle en somme tout accessoire.

On en peut dire autant, et à beaucoup plus forte raison, de deux récits quasi historiques où la réalité fond en des symboles moraux et historiosophiques. Je parle ici notamment du *Récit sur Walgierz le Vaillant* et de *la Complainte sur Hetman*. Le second de ces poèmes en prose renferme d'ailleurs (la première partie) un court récit de la retraite héroïque de la petite armée de Zolkiewski, une des figures, entre parenthèses, les plus nobles peut-être de l'ancienne Pologne, entourée par les forces dix fois plus grandes des Turcs. Ce petit récit est un vrai chef-d'œuvre de concision, de clarté, d'intensité et de dramatisme d'action; le sens artiste a dominé ici complètement toutes les tendances hétérogènes de l'âme de l'écrivain. C'est ce qu'on voit également dans le *Récit sur Walgierz le Vaillant*, l'œuvre, à mon avis, la plus achevée, la plus harmonieuse, la plus profonde peut-être que l'art symbolique de la Jeune Pologne ait produite dans ce genre. Car c'est ici que l'auteur est véritablement chez lui. Il ne raconte que l'histoire de son âme, de son être enchaîné comme Walgierz à la réalité hostile et implacable. C'est dans cette servitude, subie extérieurement, mais non consentie, que Walgierz se déve-

loppe, mûrit, se transfigure : de *Vaillant* il devient *Héroïque*. Mais, en même temps, cette transformation de l'âme de Walgierz est comme adéquate à l'histoire de la nation polonaise depuis les partages. C'est pour cela que le symbole devient plein de sens et de vie. Et c'est pour cela encore que toute l'œuvre de Zeromski reflète si bien le drame profond et le déchirement de la vie polonaise. Au surplus, en Zeromski les deux mentalités se rencontrent et s'entrechoquent, les deux mondes se donnent rendez-vous : la mentalité de la noblesse de l'ancienne Pologne et celle de la démocratie contemporaine, ou plutôt un tempérament fougueux de cette noblesse ivre de liberté et un sentiment du devoir contemporain, d'une nécessité de contrainte morale et sociale. En sa personne d'écrivain et d'artiste, c'est l'indomptable individualisme polonais qui veut se soumettre à la nécessité sociale et se plier devant le devoir national, mais qui, en même temps, se révolte, s'humilie et se cabre à la fois. *Naturam expelles furca tamen usque recurret.*

§

Si l'œuvre de Zeromski, malgré tout son éclat, tantôt sombre, tantôt nuancé et subtil, reflète surtout les dangers et les déchirements de la vie polonaise, celle de Ladislas Reymont semble évoquer l'ardent optimisme des forces sociales naissantes et ouvrir une perspective ensoleillée dans la forêt touffue de l'existence nationale.

De quatre ans plus jeune que Zeromski (1), Ladislas Reymont acquit une riche expérience de la vie polonaise dans les milieux les plus différents ; il s'est essayé dans l'agriculture, dans l'industrie, dans l'administration des chemins de fer, au théâtre et même au noviciat, au couvent de Czenstochowa. Son œuvre se ressent de ces contacts ; la pénétration directe s'y unit à une observation minutieuse du

(1) Stéphane Zeromski, né le 24 octobre 1864 à Strawczyki (province de Kielce). Ladislas Reymont, né le 6 mai 1868 à Kobiele Wielkie (province de Piotrkow).

spectacle de la vie. Pour étreindre l'essence même de la réalité, Reymont se soumet docilement à la chose vécue. Sa conception de la vie résulte de cette soumission active, secondée par une observation simultanée, tout extérieure, il est vrai, mais scrupuleusement exacte et précise. *Voir* le contour des choses et *vibrer* à l'unisson de leur rythme, voilà le double procédé de son art. Toute sa volonté d'artiste semble tendre vers l'identité de sentir et de voir : ces deux manières de communier avec l'éternelle « apparence du monde ». Les romans de Reymont forment autant de batailles livrées par l'artiste pour atteindre cette identité. Une seule fois — dans les *Paysans* — la victoire fut complète. Partout ailleurs, cette dissociation de la sensibilité et de l'observation se manifeste, assez curieusement, parfois.

Dans la *Comédienne* et les *Ferments* une observation minutieuse et consciencieuse semble en quelque sorte superposée à une vision préconçue des caractères. La saine et forte sensibilité de l'auteur se sent mal à l'aise au milieu de ces êtres compliqués ayant plus d'attaches avec la littérature qu'avec la vie. Dans ces conditions, l'analyse des complexités psychologiques verse facilement dans la satire involontaire. Les personnages de la *Comédienne*, des *Ferments* et de toute une série de nouvelles de cette période (les nouvelles paysannes exceptées), apparaissent souvent comme d'émouvants automates aux ressorts habilement agencés : ils portent sur eux la vérité vivante comme un fard.

Tout autre est le sens artistique et social de la *Terre promise*, cette évocation intense de Lodz, le Manchester polonais. C'est un grand pas vers l'harmonie des forces créatrices et vers la libération du joug des conventions littéraires. L'amour, la fabrique et le choc des trois races, plus puissant peut être que le grondement des immenses ateliers, voilà les trois plans de ce roman. Si l'intrigue amoureuse en est, somme toute, passablement banale, si les caractères féminins semblent allonger inutilement le cortège scintil-

lant des héroïnes de Sienkiewicz, la vision du monde du travail, par contre, a, chez Reymont des accents robustes et vrais. Zeromski, dans les *Sans-Gîte*, transfigure la fabrique en un monstre trépidant d'une vie difforme et démesurée. Pour Reymont, au contraire, la machine demeure toujours la machine ; elle est un fait « primordial ». L'homme — l'ouvrier, le contre-maître, l'ingénieur et jusqu'au fabricant — tous semblent en former un prolongement continu.

Zeromski évoque l'homme *écrasé* par la machine et à la fois *révolté* contre sa domination despotique. Reymont « chante » l'homme *adapté* au machinisme moderne et subissant, avec patience, sa discipline de fer. Une sévère solidarité en résulte, une solidarité non exempte d'optimisme et de virile joie.

Mais le grand succès psychologique de Reymont, dans la *Terre promise* est d'avoir saisi sur le vif et avec une imperturbable clairvoyance les caractères des trois collectivités : allemande, juive et polonaise. Reymont ne dissimule point les grandes qualités et « vertus » allemandes : travail, ponctualité, organisation. Mais il ne cache pas non plus les défauts de la race, telle par exemple cette « bestialité délivrée » dans une orgie : émouvante anticipation de certaines scènes de la grande guerre. De même, avec beaucoup de tact et de perspicacité, il dessine le contour mouvant du caractère israélite : véhément et sensuel dans la poursuite du bonheur, logicien impitoyable, trop passionné cependant pour ne pas dépasser le but qu'il vise au moment même de l'atteindre ; esprit élastique, insaisissable et subtil, fasciné par l'éclat de l'or dont il rêve d'absorber la toute-puissance « vagabonde », mais dont il n'est si souvent qu'un esclave, magnifique de patience et de soumission... Le Polonais, enfin, transplanté brusquement de la campagne semble dépaysé au milieu de ce halètement des machines et des passions. Bientôt, pourtant, il s'adapte. Sa morale de campagnard impénitent — noble, fermier ou paysan — se déforme peu à peu au souffle corrosif de la ville. Nous as-

s istons ainsi à la naissance du monde ouvrier et industriel polonais. Quelques éléments essentiels du caractère de la race résistent cependant à l'action dissolvante du nouveau milieu : tempérament fougueux et désinvolte, vie sentimentale et religieuse, imagination prompte et, enfin, cet éclat fascinant de culture qui opère de véritables miracles d'assimilation, surtout dans les milieux allemands.

Mais l'œuvre capitale de Reymont est sans aucun doute cette tétralogie d'un flux un peu abondant et large : *Les Paysans* (1). Après la tempête et les déchirements de Zeromski, c'est un sourire de clair printemps, un sourire d'espérance qui semble accueillir le lecteur de ce roman. Avec M. Reymont nous sommes loin cependant de toute mièvrerie et de l'optimisme facile, vaine consolation des âmes meurtries par le malheur. D'ailleurs Reymont ne pose aucun problème optimiste, pessimiste ou autre. Il est tout simplement le peintre admirable de la vie, de cette vie qui monte lentement comme une vague du fond même de la campagne polonaise. Ce que Boleslas Prus a à peine pressenti dans le *Petit Poste*, Reymont le réalise. Il nous révèle en artiste l'existence d'un monde nouveau, de ce monde qui, en Pologne, est une force. Certains y voient même *toute* la force. L'auteur des *Paysans* est non seulement son révélateur dans la littérature, mais il est lui-même un de ses représentants. Il est sorti de ce milieu, lui, ainsi que le poète Kasprowicz. Si ce dernier représente l'âme religieuse et lyrique du peuple, Reymont est l'incarnation de son esprit épique. Son récit a une saveur forte de réalité vécue. Sa vision artistique est nette, précise, parfois même trop précise, c'est-à-dire trop alimentée — dirais-je même, — surchargée de détails pittoresques que sa mémoire d'artiste « charrie » en surabondance.

Mais ce qu'il y a en lui de plus précieux, c'est une solidarité directe, intime, passionnée avec l'effort collectif de la

(1) La librairie Payot va bientôt publier cette œuvre en français. M. Reymont est déjà traduit dans plusieurs langues étrangères.

masse. Il pénètre l'âme de la masse, de la « gromada », autant peut-être que Zeromski sent l'âme individuelle et il suggère jusqu'au rythme lent et fort de ce fleuve humain qui inonde peu à peu la vie entière de la nation. La composition de ce vaste roman est telle que l'a voulue l'auteur : un peu floue, mais large, simple et naturelle. Les quatre immenses panneaux décoratifs disposés au long d'une année ne semblent liés que par une succession de temps renfermée dans un cycle de quatre saisons d'existence de la campagne polonaise. L'unité du roman ressort surtout de son sujet : *une biographie collective d'un village polonais, Lipce.*

L'église et le cabaret, ces deux foyers de la vie à la campagne, puis la foire, le pèlerinage, la solennité du grand Pardon ; la noce et l'enterrement ; la « szopka » de Noël (1) et les parades d'ours ; les danses ; les récits et les chants ; enfin les coutumes pittoresques et les manifestations innombrables de cette existence apparemment uniforme, mais en réalité riche et différenciée — forment comme un cortège bariolé qui parcourt les chemins de la cité paysanne laborieuse et bruissante : tout le trésor du folklore polonais y scintille d'un éclat intense et somptueux. Tout en étant absorbé par la vision mouvante de Lipce, où, précisément, grâce à l'intensité et à l'exactitude de cette vision, l'auteur parvient à élargir l'horizon des événements, il nous montre aussi les rapports de Lipce avec le monde extérieur. Ces relations sont d'autant plus fortes qu'elles sont peu nombreuses. Chaque contact, dirait-on, se transforme de suite en un choc. Ainsi la « gromada » de Lipce mène une lutte constante et sourde qui éclate en grondements annonciateurs des orages contre l'autorité russe étrangère et ennemie. L'animosité contre le colon allemand qui s'est aventuré dans ces contrées se mue vite, elle aussi, en une haine féconde en justes colères. Enfin, une contestation au sujet

(1) Une sorte de grand guignol populaire représentant les scènes de la Passion.

d'une forêt avec le propriétaire voisin éclate en une vaste querelle d'intérêts et de passions. Ici, cependant, avec un véritable sentiment de nuances, l'auteur indique le vrai caractère de ces rapports, en somme de « bon voisinage », troublés, il est vrai, par quelques procès et disputes. C'est que le paysan polonais, malgré toute sa méfiance envers le « dwor », sent instinctivement qu'il existe entre lui et les « châtelains » une solidarité profonde, quoique diffuse, une affinité de race et de tempérament. Au premier abord il semble que tout un abîme de différences irréductibles divise le *dwor* et la *chata*, le noble et le paysan. En réalité ce ne sont que les degrés différents d'une même évolution sociale et historique. Le paysan polonais d'aujourd'hui — à quelques nuances près et l'éducation exceptée — représente assez fidèlement le type du noble polonais du xve ou du xvie siècle, conquérant fougueux des « libertés », un contemporain de Nicolas Rey, par exemple. Parfois, ces affinités, ou plutôt cette identité de fond se révèle le mieux dans de petits gestes imprévus et nets. Un jour le paysan Antek Boryna rencontre un pauvre Juif qui pousse sa brouette à travers la forêt. Le chemin ensablé et caillouteux monte raide, et Mosiek, exténué, se lamente amèrement de ne pouvoir arriver à temps pour la fête du sabbat. Par nonchalance plutôt que par pitié Antek aide le Juif, dont la gratitude se manifeste par un présent. Mais Antek le repousse avec un geste insouciant et bref mêlé de mépris : « Je t'ai aidé, dit-il au Juif interloqué et ahuri, parce que tel était mon bon plaisir », et il s'en alla en sifflant. Ainsi, à travers la sévère uniformité de mœurs de la « gromada » apparaît déjà cet amour du geste noble et inutile, si familier dans l'ancienne civilisation polonaise, élément des plus sacrés dévouements et des vaines turbulences. Par des traits de ce genre, Reymont suggère peu à peu l'unité de la nation dans sa diversité, dans cette diversité qui n'est en somme que le résultat des différences de vitesse dans le développement de la même matière sociale.

L'auteur ne semble d'ailleurs se préoccuper beaucoup ni de l'analyse psychologique ni de l'interprétation sociologique de l'existence de Lipce. Pourtant, à force d'observer et de décrire avec une suprême conscience le « contenu » de la réalité paysanne, à force de noter scrupuleusement les signes extérieurs de ses manifestations, il y pénètre en quelque sorte du dehors et parvient jusqu'à la vérité profonde de cette vie originale et forte qui donne un sens supérieur à l'économie artistique des *Paysans*.

Ce « sens supérieur » et l'unité de composition s'affirment encore par la présence d'une personnalité dont les péripéties émouvantes constituent comme un système délicat d'innervation qui fait vibrer toute la masse un peu compacte du récit. Une sensibilité forte et saine : la finesse même n'est ici que la force qui se manifeste par la richesse et la pureté des nuances ; fraîcheur d'instinct ingénue et limpide ; sensualité spontanée et rebondissant comme une onde vers la joie de vivre, de créer et de répandre partout le bonheur ; enfin, pas la moindre trace de perversité ou d'exaltation morbide — telle apparaît Jagusia, « l'héroïne » des *Paysans*. L'auteur semble l'avoir pourvue de tous les dons de sa propre âme d'artiste riche de sens et généreuse, transposés seulement dans la tonalité féminine.

Quelle sera, quelle peut être la destinée de cette nature supérieure au milieu de la *gromada* paysanne de Lipce ? L'opposition sera-t-elle purement décorative et pittoresque : un contraste de tons se dissolvant dans une audacieuse et fraîche harmonie ? Assisterons-nous au contraire au choc violent d'une volonté individuelle et d'une force collective ?

Constatons, pour répondre, que le drame *Jagusia-Lipce* est assez éloigné du dynamisme des volontés évoqué si souvent par Ibsen. La lutte de la « gromada » contre Jagusia s'engage tout simplement parce que l' « héroïne » de Reymont est plus individualisée que le reste de la masse, parce qu'elle dépasse le cadre de l'existence morale de la *cité paysanne*. La richesse de sa personnalité est un luxe inutile

pour Lipce, luxe inutile et par cela même nuisible à l'ordre sévère et fruste du labeur quotidien. Toutes les qualités de son cœur sont en quelque sorte *inadéquates* à l'état social de Lipce et *inopérantes* dans ce milieu. Par contre, sa sensualité généreuse et forte menace *l'économie morale* du village polonais. Pour que la *gromada* existe, l'individu, dissolvant sa cohésion et son ordre, l'individu, même supérieur par sa beauté libre et créatrice, doit plier, ou périr ; doit plier, donc périr. Jagusia périt. L'ordre de la *gromada* demeure. La pitié seule, comme un voile souple et délicat, enveloppe amoureusement le corps meurtri de Jagusia la Voluptueuse. Mais s'il compatit à son destin cruel, Reymont est loin de condamner l'acte justicier de la collectivité vengeresse. Il l'affirme même avec force au nom d'une morale sévère de la vie. Car *il importe par-dessus tout que la cité demeure intacte et victorieuse !*

Et tout en dédaignant un peu d'exercer le métier de psychologue, de philosophe ou de remueur de problèmes, Reymont n'en exprime pas moins une vérité morale et une réalité sociale que Zeromski chercha à formuler si ardemment, mais presque toujours en vain. C'est que l'œuvre de Reymont révèle avec force cette conception de la société où la contrainte sociale, le frein que la société impose à l'individu (car il y a un *frein vital*, comme il y a un *élan vital*), joue un rôle essentiel.

Zeromski, d'ailleurs, arrive à la même conclusion dans ses derniers romans d'avant-guerre, dans la *Beauté de la Vie*, par exemple. Mais ce qui, chez lui, résulte du raisonnement, d'un travail mental, obstiné et complexe, se trouve être chez Reymont de pur instinct primitif et fort.

Avec toute une théorie de talents puissants, comme Sieroszewski et Weyssenhoff, et des individualités intenses, tantôt inquiètes et riches, comme Berent, Mme Zapolska, Kaden, tantôt fermes et ramassées, comme André Strug, Zeromski et Reymont expriment à la fois l'individualisme traditionnel polonais, héroïque et tourmenté et cette volonté

qui monte des campagnes polonaises de subir une discipline pour vivre la vie dans toute sa plénitude. Ainsi, compagnon fidèle de l'homme — qu'il marche dans la joie ou dans la tempête — le roman polonais d'avant guerre représente fidèlement ce double aspect moral de la vie polonaise : le sentiment constant du danger et la sérénité de la foi dans l'avenir.

Z.-L. ZALESKI.

LE GRAND HOMME DE BRONZE

I

Après d'inutiles randonnées dans les domaines du rêve et de la fantaisie, je m'étais approché de mon lit : chancelant, plus fatigué que de coutume, honteux de ma faiblesse, et décidé à renoncer à la gloire qui me paraissait la plus improbable des chimères.

Cependant, à peine fus-je étendu, il me sembla que le lit craquait sous le poids de mon corps. Je portai la main à ma tête : elle était massive et lourde comme un rocher. Mes épaules occupaient toute la largeur du traversin. D'un mouvement du pied je fis sauter l'un des montants du lit, tandis que mes bras démesurés, ballant hors des couvertures, cherchaient vainement un appui. Ma poitrine se soulevait en grondant, avec une force inaccoutumée, et j'entendis battre mon cœur comme le marteau d'une cloche.

Comment avais-je pu gémir tout à l'heure et me plaindre de ma faiblesse ? A quoi rimait cette modestie ? Jusqu'ici je fus humble et timide ; nul ne daigna me regarder, si ce n'est pour se moquer de mes épaules étroites et de mon visage décharné, dont le front large et puissant passait pour une difformité. Maintenant, on me verrait marcher fièrement, faire sonner le pavé, haut comme un monument, tout en bronze ou en granit !

Je sentis se ruer la gloire à ma rencontre, comme un vent irrésistible.

D'un bond, je fus debout. Ma tête heurta violemment le plafond, mais je ne me fis aucun mal, et je me trouvai en deux enjambées dans la rue. Comme je marchais, je re-

marquai mon ombre qui fauchait les lumières à vingt pas devant moi.

L'animation du soir battait son plein.

Dès qu'on m'aperçut, tous les regards s'arrêtèrent sur moi avec stupeur, tandis que la nouvelle du prodige soufflait au loin, agitant les têtes et soulevant au passage une poussière d'incrédulité. Les omnibus, les autos et les voitures demeurèrent cloués sur place. Il semblait que le cœur de la ville cessait de battre. En un moment, je me vis entouré d'une foule défiante et curieuse qui s'accumulait sans cesse et que l'étonnement rendait muette.

Lorsque la première surprise, comme une fumée, se fut dissipée, quelques murmures s'élevèrent parmi les groupes les plus éloignés. Un snob se glissa dans mon ombre et s'approcha suffisamment pour me tâter avec sa badine. On entendit un bruit sonore.

— Il est en bronze !.. s'écria l'audacieux.

Enhardi par ce coup d'essai, d'autres spectateurs osèrent me toucher. Aussitôt la foule se remit à s'agiter, et du milieu des discussions qui commençaient à mugir de toutes parts j'écoutai monter des voix contradictoires :

— C'est un dieu ! clamaient les poètes.

— C'est le diable en personne ! hurlaient les commères.

Les noms de Belzébuth, de Goliath, d'Hercule, de Priape bondissaient au-dessus des têtes.

Un savant proclama :

— C'est le Colosse de Rhodes !

Mais soudain une voix stridente domina le tumulte :

— C'est un Grand Homme !

Cette parole, accueillie par les acclamations de la foule, chevaucha au loin, répétée par toutes les bouches :

— C'est un Grand homme !.. C'est un Grand Homme !...

Je me remis en marche, suivi par la cohue. Partout où je passais, dans les rues, sur les boulevards, de nouveaux groupes se joignaient au cortège, les fenêtres s'ouvraient, les balcons se remplissaient de curieux. Si quelque terreur

se manifestait dans la foule, des chants de triomphe la changeaient aussitôt en allégresse.

Comme je traversais une place publique, soucieux de me montrer aux endroits les plus fréquentés, un orateur chevelu se hissa sur les marches d'un temple et se mit à haranguer le peuple : « N'était-ce pas la plus magnifique réalisation du Grand Homme, ce bronze vivant qui marchait et respirait, muet et digne, et par sa propre force, par le seul spectacle de sa hauteur, faisait éclater les acclamations de tout un peuple ? D'où qu'il vînt et quelle que fût sa destinée, c'était un vrai Grand Homme, celui-là, tandis que jusqu'ici mille basses renommées s'étaient arraché les suffrages de la foule. Un bronze animé, une statue en marche, jamais pareil prodige ne s'était révélé aux regards des vivants ! Que valaient à côté de cela les simulacres en pierre ou en métal qui se dressaient à tous les carrefours ? Leur immobilité même les condamnait à l'oubli. A la voirie les fausses gloires, au diable les petits grands hommes !.. »

Des hurlements d'approbation saluèrent ces paroles. Aussitôt la foule se rua de tous les côtés à la fois, aux carrefours, aux places publiques, aux squares et aux terrasses, partout où se rouillaient et s'encrassaient des statues, faisant sauter le marbre, émiettant le plâtre, renversant le bronze et dispersant au vent les palmes et les lauriers. On déboulonna des colonnes ; les allégories qui décoraient les temples et les musées furent précipitées dans le fleuve.

Une seule nuit suffit pour achever ce saccage. Et tandis que le peuple se livrait à ces orgies, je continuais à enjamber les rues et les boulevards, gorgé de triomphe, plus près des étoiles que des lumières, accumulant dans l'ombre de cette nuit des acclamations dignes des plus clairs jours de fête.

II

Le lendemain, dès le lever du soleil, impatient de poursuivre un succès aussi inattendu, je revêtis ma redingote

neuve et me hâtai de sortir, ganté de frais et coiffé d'un impeccable haut de forme.

Je remarquai tout de suite qu'on avait pavoisé les balcons et les fenêtres. Quant aux rues, elles étaient parsemées de débris glorieux, où des fleurs piétinées se mêlaient aux restes des statues. Les boulevards étaient encore déserts ; seuls quelques ivrognes traînaient sur les trottoirs, achevant de cuver la fête de la veille.

Cependant, l'animation se fit peu à peu. Vers le milieu de la journée, comme je m'engageais sur la grand'place, je vis s'avancer à ma rencontre un cortège sombre et solennel. Le maire marchait en tête, ceint de l'écharpe tricolore. Il me sembla que son visage était courroucé. Mais à mesure qu'il approchait, la stupéfaction se peignait dans toute sa démarche. Il s'arrêta à quelques pas de moi, demeura perplexe un moment, puis il se découvrit et me témoigna par son attitude les marques de la plus grande déférence. Les personnages qui l'accompagnaient m'approuvèrent à leur tour et se mirent à vanter ma taille élevée, ma force incontestable, ma tenue sans reproche, ma parfaite politesse. Du consentement unanime, je fus proclamé le Grand Homme de Bronze de la nation. Une fanfare attaqua l'hymne national, que le peuple reprit en chœur. La foule ensuite s'écoula lentement par les rues ; et tandis que les autorités municipales se séparaient en échangeant de graves civilités, la ville reprit sa physionomie quotidienne.

Je sus que l'ordre avait été donné d'achever les dernières statues. On en balaya les débris et l'on planta des pavés neufs à la place des socles déracinés.

Plus d'une fois, je ne pus m'empêcher de sourire en songeant à ma singulière fortune. Cependant, je sentais bouillonner en moi un orgueil surhumain, dont se gonflait ma poitrine et se carraient mes épaules. Mon cœur battait à toute volée, lorsque, enjambant les boulevards d'un pas solide et assuré, j'apercevais à mes pieds les simples mortels dispersés dans la ville. Quoiqu'ils eussent repris leurs occupations

ordinaires, je remarquai avec satisfaction que tous les regards demeuraient fixés sur moi. Les uns me saluaient en passant, d'autres se prosternaient à genoux sans que personne autour d'eux ne parût s'en étonner. Quelques-uns me jetaient tout haut des louanges tressées comme des couronnes. D'anciens amis, des rivaux, que je rencontrais dans mes promenades, me regardaient avec respect ; on aurait dit qu'ils ne m'avaient jamais connu, tant leur admiration semblait sincère. Je m'efforçai de leur montrer une affectueuse sympathie, mais ma voix puissante les effarait.

De l'aube au soir, je continuai de parcourir la ville en tous sens, ruminant de sonores pensées : « Est-ce bien toi, me disais-je, en frappant mes mollets avec ma canne, toi que le sort tenait hier encore dans l'ombre la plus humiliante ? Il aura donc suffi que de molle chair humaine tu te sois changé en bronze, pour passer tout à coup de l'ombre à la lumière ! »

III

Cependant, je me lassai vite de l'austère tenue que j'avais prise. Je quittai la redingote noire, le pantalon plissé, les escarpins et le chapeau reluisant, pour endosser ma veste de travail, faite à mes épaules, chausser mes gros souliers où mes pieds se mouvaient à l'aise.

Allégé de la sorte, ayant enfoncé sur ma tête un feutre à larges bords, je me mis en route un beau matin sans oublier d'allumer ma fidèle pipe.

Dès mon départ, j'observai que ce nouvel aspect de ma personne causait quelque surprise à mes concitoyens. Ils parurent gênés et me saluèrent moins bas que de coutume. Ils semblaient se dire entre eux :

— Le Grand Homme est toujours en bronze, mais il a moins grand air !...

Bien que ce léger désarroi me fît éprouver dans mon for intérieur une véritable satisfaction, je me gardai de trahir mes sentiments et résolus de ménager à mes admirateurs

de plus graves étonnements. Enhardi par mes forces toujours croissantes, j'inventai chaque matin un accoutrement nouveau, ce qui ne manqua pas de plonger la ville dans un trouble de plus en plus manifeste. Tantôt je me promenais vêtu du sarrau rustique, un bâton noueux à la main, la casquette sur l'oreille, imitant la démarche pesante du paysan ; ou bien je me dandinais dans le plus élégant costume, agitant une badine et coiffé d'un chapeau à la mode. Je m'habillai tour à tour de la vareuse du marin, de la toge du savant, de l'uniforme du soldat. Je fus balourd et fringant, pensif et martial, solennel et déhanché, et j'allai jusqu'à contrefaire sans honte l'attitude suspecte de l'apache...

A mesure que je me transformais, je sentais monter autour de moi le bourdonnement de la nervosité. J'observai dans la foule des alternatives de réprobation et de louange, d'allégresse et de consternation. On m'acclamait hier ; aujourd'hui j'étais accueilli par des soupirs d'angoisse ou des marques de sourde colère.

Peu à peu la ville se remit en ébullition. Des attroupements se formèrent sur les places publiques, le peuple se divisa en partis hostiles, et peu s'en fallut que le bruit des discussions ne fît place au cliquetis des armes.

Un matin, je me montrai affublé d'un vêtement burlesque, formé d'une tunique où éclataient les couleurs les plus disparates. A cette vue, on cria à la mystification ! Tous les partis se rapprochèrent et parurent se concerter. Un souffle ondoyant hésita pendant quelques instants à la surface de la foule. Cependant, comme nul ne prétendait rire ni s'avouer désarmé, il fut décidé que le Grand Homme de Bronze avait dépassé les bornes des convenances, et une stridente monnaie de sifflets me paya de cette arlequinade de mauvais goût.

Quant à moi, j'éprouvais une joie énorme en apercevant les effets de ma fantaisie. Je ne manquai pas de profiter de mon extraordinaire puissance, pour faire éclater d'un seul coup toutes mes volontés si longtemps contrariées et jeter

à la face du peuple mes défauts les plus grossiers, comme de gigantesques ordures.

IV

Le tourbillon provoqué par mes caprices se changea en tempête, lorsqu'un matin de grand soleil, tandis que chacun se reprenait à respirer, je me montrai tout nu dans la rue.

La nouveauté du printemps gaillard avait mis la ville en belle humeur. Les flâneries amoureuses, le pas mesuré des employés, la promenade matinale et même la course des affaires, l'animation des hommes et des voitures, éveillaient un mouvement auquel la joie de vivre lâchait les brides et qu'une brise fraîche semblait fouetter délicieusement.

Dès qu'on m'aperçut, des cris de terreur aigus et féminins accueillirent le spectacle de ma nudité. La ville entière ne tarda pas à connaître la nouvelle. Les rues et les boulevards se couvrirent de nouveau de curieux ; chacun voulait me voir de ses yeux, afin de s'assurer de mon audace et d'exprimer publiquement son indignation.

L'ouragan provoqué par ma nouvelle attitude dépassa de beaucoup en violence celui qui avait suivi ma première apparition d'homme de bronze. On s'était assez accoutumé à ma présence pour oser proclamer à ma face, et par des gestes nullement dissimulés, l'horreur qu'une pareille liberté inspirait à tout le monde : « Le Grand Homme était devenu fou ! A la rigueur, on lui aurait passé ses excentricités de la veille. Qu'un homme en bronze se présentât tout nu aux regards de la foule, nul n'y faisait d'objection. N'en avait-on pas toléré un grand nombre avant le massacre des statues ? Mais un bronze vivant, une statue en marche exhibant ses muscles nus, articulés et palpitants, tous les attributs en un mot de l'animalité la plus cynique, cela dépassait les limites des tolérances humaines ! Jamais on ne souffrirait un tel spectacle dans la rue !... »

L'indignation fut unanime. Seuls, une poignée de poètes,

des exaltés, et quelques débauchés, osèrent se séparer du nombre pour m'approuver. Encore durent-ils battre en retraite sous une volée de pierres et de sarcasmes.

Cependant, je marchais d'un pas ferme, indifférent au bruit soulevé par ma tenue et décidé à ne rien sacrifier de mon orgueil. Je parcourus ainsi la ville jusqu'à la tombée du soir, au milieu des vociférations et des sifflets.

Le lendemain, comme je passais sur la grand'place, où, quelques jours plus tôt, la faveur officielle m'avait couvert de lauriers, je vis venir à ma rencontre le même cortège solennel et empesé, dont le maire tenait la tête, ceint de l'écharpe tricolore et suivi d'une foule nombreuse qu'agitait une colère mal contenue. Le magistrat s'arrêta à quelques pas de moi, avança un pied, porta la main à son écharpe. Puis, le menton levé, il m'adressa cette courte harangue :

— Monsieur, votre attitude est inqualifiable... Vous avez abusé de votre force et trahi la confiance publique ! Le Conseil et le peuple sont unanimes pour blâmer une pareille offense à l'honnêteté. Je vous invite à vous rhabiller sur-le-champ, sans quoi...

Je ne lui permis pas d'achever un si étonnant discours, mais je lâchai un rire sonore, dont le tonnerre roula quelque temps sur les toits de la ville. Une partie de la foule prit la fuite. Quant aux représentants du peuple, je les vis se cacher le visage avec leurs attributs, tandis que le maire blémissant déchirait son écharpe, comme Caïphe, en signe de réprobation.

V

Le Grand Homme de Bronze était devenu un danger public. Il fut proclamé hors la loi.

On organisa contre moi une cabale chargée de me ramener à la raison ou de m'exterminer sans pitié. Quelques écervelés s'obstinèrent bien à m'acclamer, mais leurs voix trop chaudes se perdirent dans le flot montant des huées.

Alors, on se prit à regretter les statues. Des orateurs

trouvèrent des paroles toutes prêtes pour réclamer à la ville ses héros méconnus ; et bientôt l'on vit les places publiques et les carrefours se couvrir d'une multitude bruyante et affairée taillant le marbre, coulant le bronze, se livrant à un travail fiévreux et forcené. En trois jours, toutes les anciennes gloires abattues furent relevées ; les statues remontèrent sur leurs socles. Le peuple mena grande fête.

Pendant ce temps, je continuais à marcher tout nu dans la ville.

Dépassant de la tête les grands marronniers des boulevards, j'aspirais l'espace, je me gorgeais de soleil ; lorsque je me penchais, mon souffle faisait ondoyer les branches et éclater des bourgeons. Jamais je ne m'étais senti si ardent ni si fort. A peine me souciais-je de ce qui se tramait au-dessous de moi, bien que le calme insolite de la ville, qui suivit le rétablissement des statues, me parût cacher d'obscures machinations.

Tandis que les comités de défense travaillaient à ma perte, je fus surpris pourtant de m'apercevoir que, dans les rues, les promeneurs et les passants se départaient de l'hostilité qu'ils m'avaient témoignée quelques jours plus tôt, et osaient me regarder avec moins de terreur. Des maroufles riaient tout haut et des matrones en toilette rouge, levant vers moi leurs face-à-main, s'arrêtaient sans façon pour me toiser. Les amoureux louaient mes formes robustes. Même les poètes, dont les discours me comparaient tantôt à Hercule, tantôt à Apollon, sans avoir l'air de se contredire, étaient écoutés. Il n'y eut pas jusqu'aux fillettes qui ne me jetèrent des regards furtifs où luisait une curiosité mal dissimulée. Toutes les paroles trouvaient des échos nombreux dans l'atmosphère égrillarde du printemps.

Il n'en fallut pas plus pour bouter le feu aux poudres officielles. Alors commencèrent à se révéler les complots machinés dans l'ombre. Ce furent d'abord mille guet-apens qui se dressèrent sur mon passage, au coin des rues, dans les impasses, et dont je me tirai sans peine. La seule vue

de ma hauteur, ou quelque cri perçant que je faisais soudain retentir, suffisaient pour mettre les gens en fuite. Des bombes éclatèrent sous mes pieds. Mais que pouvait le fer contre le fer ? Cela fit beaucoup de bruit et causa même quelques ruines ; des curieux y perdirent la vie. Quant à moi, je sortis de là sans une égratignure. Un peu de fumée s'élevait dans le ciel et le calme retombait sur la ville.

Pourtant, la fureur de mes ennemis était loin de désarmer. On équipa contre moi des troupes munies des engins les plus traîtreux. Tantôt je me sentais agrippé de tous côtés à la fois par des crocs d'acier, que je brisais sans effort avec mes mains de bronze. Tantôt c'étaient de perfides mailles en métal qui fondaient sur moi ; mais je savais les déchirer avec mes ongles et mes dents. Des machines infernales faisaient éclater leurs foudres en plein boulevard, déracinant les arbres, déchiquetant les branches et criblant de balles et d'obus les façades des maisons. La foule, qui s'était amusée d'abord des traquenards et des surprises, dont le dénouement soulevait plus de risées que de terreur, fuyait maintenant épouvantée et vivait dans une constante panique. Parmi les fuyards, je reconnaissais d'anciens rivaux qui n'avaient pas craint de m'approcher à la faveur des cohortes officielles. L'un d'eux, qui plus d'une fois me salua depuis l'avènement de ma carcasse d'airain, s'abrita un jour derrière un régiment pour me tirer une balle de sa carabine. Cela ne me fit pas plus de mal que le frôlement d'un moucheron. Son acte accompli, il prit le large et fit si bien, que de sa propre arme il se donna un croc-en-jambe dont il se releva péniblement.

Pour moi, je jouissais grandement de tout ce bruit. Loin de redouter la colère opiniâtre de mes ennemis, j'en appelais de toutes mes forces la poursuite, trouvant sans cesse une nouvelle délectation au spectacle de leurs complots sans effet.

Je marchais à longues enjambées, droit devant moi, sans hésiter. Vingt fois, je refis le tour de la ville, toujours avec

le même orgueil. Je ne montrais aucun ressentiment pour les cruautés dont j'étais la cible, mais ma force en était décuplée et je m'occupais à la déployer autour de moi avec une croissante ostentation. Aucune barrière ne pouvait me contraindre à m'arrêter. S'il m'arrivait de rencontrer une barricade, d'un coup de talon je la réduisais en poussière. Pour me frayer un passage plus rapide, je renversais des grilles et arrachais des arbres. Quelques imprudents qui se trouvèrent par hasard sur mon chemin y perdirent la lumière et la vie. Mes partisans eux-mêmes gagnèrent au pied. Du reste, je ne regardais plus en bas, mais, les yeux levés, la poitrine au vent et les bras libres, je m'enivrais de solitude et de hauteur.

VI

Les jours passèrent. Je continuais à jouir du triomphe de ma nudité, lorsqu'un soir, après une longue marche, je ressentis pour la première fois une étrange fatigue. Je m'arrêtai sur une place publique, et apercevant le perron d'une église, j'allai m'y asseoir afin de me reposer quelques instants.

Il faisait déjà nuit. La place était presque déserte. La journée s'achevait dans le calme ; depuis la veille, on semblait m'oublier, je n'avais pas rencontré le moindre piège sur ma route, nul éclat d'obus ne s'était heurté à ma carcasse de bronze.

Pourtant, dans cette paix inaccoutumée, ma marche n'avait pas été moins vaillante. Jamais je ne m'étais mieux appartenu, jamais je n'avais regardé aussi haut dans l'espace, et même il me semblait que j'avais atteint au sommet de mes rêves.

Je me fus à peine arrêté, que je crus retomber lourdement sur le sol. Une tristesse mêlée d'étonnement, que le silence du soir accrut d'une inexplicable inquiétude, fondit sur moi. Je me souvins de l'accueil de jour en jour moins indigné que je recevais de la foule, et de l'éloge que certains

poètes avaient fait de ma nudité, sans que personne, même parmi mes pires ennemis, n'eût songé à châtier leur audace. Ces pensées, loin de me réconforter, ne firent qu'épaissir davantage ma fatigue.

Je pris mon front dans mes mains et me mis à songer avec amertume : « Qu'allais-je devenir si l'opinion tout entière s'avisait de changer de conduite à mon égard, et que je fusse admis désormais sans résistance, après ces combats retentissants ? N'avais-je pas jeté dans cette lutte mes plus précieuses ressources, et pourrais-je faire mieux dans la suite que de me montrer tout nu ? Dût-on se souvenir de mes exploits, on m'oublierait bientôt moi-même. Je n'avais plus rien de caché pour la foule. Qu'inventerais-je encore afin d'affirmer ma volonté de Grand Homme libre ? »

Tandis que je me penchais au bord de ce gouffre, je ressentis soudain aux pieds une cuisante piqûre. Je me levai précipitamment et voulus me remettre en route, mais mes pieds demeurèrent cloués au sol. Une poignée de nains, courbés sur mes orteils, frappaient à tour de bras et se hâtaient d'achever leur besogne. Les perfides ! Ils avaient profité de cette heure d'abandon pour me river au trottoir avec d'indéracinables boulons. J'entendis retentir leurs marteaux sur les pavés et me pliai jusqu'à terre pour les punir d'une telle audace. Mais ma main ne put les atteindre ; je les vis gambader sur le trottoir et former une chaîne humiliante autour de moi.

Cependant je ne pouvais croire à une défaite aussi soudaine. Pour me convaincre de mon erreur, je rassemblai encore une fois mes forces, j'étendis les bras dans l'espace et déployai ma poitrine en aspirant l'air à pleine gorge. Au mouvement que je fis pour me délivrer de mes entraves, je vis mon ombre qui fauchait les lumières de la place, comme autrefois, lorsque je m'étais mis en route avec mon corps de bronze. Hélas ! l'ombre s'arrêta brusquement ; je me tordis en vain et jetai un hurlement de rage qui roula sur la ville sans éveiller le plus petit écho.

Je ne pouvais distinguer, à cause de l'obscurité, les visages des scélérats qui venaient de forger si sournoisement ma perte. Je ne voyais que leurs formes qui n'avaient rien d'humain, quelques ombres flottantes se tortillant sur le trottoir avec une frénésie toujours plus infernale. Le silence de la nuit semblait encourager leurs jeux horribles. Je compris que la lumière ne reviendrait plus que pour me rabaisser davantage à mes propres yeux, et la nature en ce moment me parut plus cruelle encore que les hommes.

Je ne ressentais aucune souffrance; je ne cherchais même plus à m'arracher à l'immobilité. Mais, tandis que les ombres mystérieuses poursuivaient leurs rondes autour de moi, j'éprouvai pour la première fois le poids obscur de ma grandeur.

Rivé au trottoir, incapable de faire un pas, je me raidissais à chaque minute un peu plus. Mes forces s'en allèrent une à une, et je sentis mon corps de bronze s'amoindrir peu à peu dans l'inaction. A mesure qu'il s'épuisait, la danse silencieuse des ombres s'apaisait autour de moi. Des chiens errants vinrent déposer leurs ordures à mes pieds et des ivrognes s'appuyèrent contre mes jambes pour se soulager. Un coup de vent s'abattit lourdement sur la place, secoua les arbres, balayant des feuilles mortes qui jonchaient déjà le pavé.

Lorsque l'aube éclaira la ville, j'aperçus à l'autre bout du trottoir une statue de bronze dressée sur un socle. Elle était inerte et nue comme moi et je sentis que je ne dépassais pas le niveau de sa tête. Des promeneurs matinaux, qui traversaient la place, passèrent devant moi sans m'accorder un regard et s'éloignèrent d'un pas indifférent, tandis que je contemplais mes pieds transpercés et prisonniers pour toujours.

FRANZ HELLENS.

LES FOUS DE PRIVAS

I

Le train se forme à peine et sur le quai très calme
je savoure au soleil d'octobre, en attendant
de repartir, la vie, ainsi que les montagnes
d'un mauve sombre avec des failles d'or luisant
la font ici, méditative et ventilée
par un courant d'air bleu qui se creuse en vallée.
Mon ombre à la clarté se prélasse et grandit
comme un autre moi-même où soudain plus à l'aise
qu'en ma chair, le bonheur de cet après-midi
s'étire et me dilate immense jusqu'au faîte
d'un mur qu'un rosier blanc dépasse de ses roses...

O Cévennes ! votre âme en mes yeux se repose,
vous me donnez la fleur de ce jour odorant;
être là soleilleux, regardant, respirant
de toute la santé d'un corps humain qui rêve
l'automne et sa lumière à l'approche du soir,
songer qu'on va partir et ne plus les revoir,
peut-être, ces versants dont la couleur s'achève,
participer aux jeux mystérieux du ciel
avec la terre et dans ces reflets éternels
hors du temps qui limite et sourdement menace
croître sans cesse à la mesure de l'espace,
c'est vivre tel qu'un dieu, pour le divin plaisir
de projeter son ombre et son rêve à loisir
sur un monde étalé qui s'empourpre ou se dore.

II

Mais d'où vient que l'on rit
quelque part d'un rire étrange tout à coup ?

Est-ce de moi, qui sur le mur fleuri
promène une ombre
toujours plus haute, dont la tête
frôle à présent cette façade
d'hospice en demi-lune, où les fenêtres
sont toutes grillagées ?

O mon esprit !
toi qui, lucide et chaleureux, t'élèves
puis descends dans le val aux replis sombres
pour remonter les pentes losangées,
fuir, lumière et vent, de crête en crête,
et rejoindre à temps le soleil,
as-tu touché le fond d'un abîme,
et serait-ce là l'écho de ton rire ?

III

Par le train du soir
qui gagne Privas scintillant
comme une étoile
un peu plus proche et vive que les autres,
ils sont arrivés
sans qu'on les remarque autrement,
voyageurs comme nous
tout occupés de mille choses;
ils étaient même heureux
puisque le long du parcours
on leur avait promis
pour qu'ils soient des enfants bien sages,
qu'ils retrouveraient là-haut,
celle-ci ses amours,
celui-là son fils tué
qui rentre enfin de voyage;
et les plus confiants de tous encore
étaient ceux
qui chercheurs d'infini
jusqu'à provoquer leur désastre,

voyaient luire,
éclairant de pleurs constellés leurs yeux,
entre terre et ciel une ville
aux apparences d'astre.

IV

O monde que voilà
déroulant la lumière
d'un jour qui reviendra
sur tes faces de pierre
d'azur et d'eau, jeter
cette même clarté
dont tu fais, d'âge en âge,
le vin délicieux,
la prunelle des yeux
et le sang des nuages,
tu ramènes soudain
aux limites fixées
par tes lois cadencées
mon esprit souverain.

Prodigue, tu proposes
aux hommes passagers
la mer, le ciel, les roses
et les fruits des vergers,
des femmes satinées
qui, nos belles années,
tissent de leurs doigts blancs,
le soin d'une patrie,
la chance qui varie
au soleil des cadrans,
et jusqu'au vague empire
des ombres que jadis
on comparait au lys
en chantant sur la lyre.

V

Mais tout à coup, sans pour cela cesser
d'être au lever de chaque aurore
le lait, le miel, la route et le sein caressé,
l'immense avoir solide et lumineux des hommes
selon leurs cerveaux clairs qui se conforment
aux lignes de tes horizons,
à l'ordre de tes saisons,
au mouvement de tes villes,
tu redeviens le domaine des dieux
qu'ils croyaient désormais dans le marbre immobiles
et qui s'en vont alors, terriblement joyeux,
vers les demeures
où l'amante sourit à son miroir,
où le banquier, maître de l'heure,
dessine le château que pourront lui valoir
les cotes de Paris, de New-York ou de Rome,
et les dieux frappent !

VI

Vous voilà
des emmurés vivants par les soins de ceux-là
que vous appelliez père, ou mon fils, et l'automne
là bas dans les jardins,
c'est votre femme assise, opulente oublieuse,
qui pour l'amant nouveau dont elle est anxieuse
glisse une rose au creux de ses beaux seins...

VII

En route, en route, on part !
le train s'ébranle, adieu, Privas, je m'abandonne
au plaisir du départ
et me retrouve heureux de la terre qui donne
à mon rêve un visage
de montagne sereine au fond du paysage ;

cependant que j'ouïs encor
un fou-rire, ah ! pourquoi ce rire
d'enfermés dont l'esprit chavire
derrière le mur où mon corps
jetait son ombre dessinée
par le soleil d'une journée
si belle à vivre que les mains,
les yeux, les lèvres, la mémoire
s'ouvraient pour la saisir, afin
d'en garder la pulpe et la gloire.

Mais eux, que ne gouverne plus
la raison lieuse de gerbes,
trouvent-ils à ces jours superbes
l'odeur des paradis perdus
qui soudain les grise et les porte
à rire aux anges de la sorte,
comme s'ils voyaient revenir
avec ces formes de lumière
et de roses les souvenirs
de leur existence première?...

Ombres du soir, mystérieux
chant des arbres que le train frôle,
comme une main sur mon épaule
je sens la présence des dieux
qui, maintenant que ma pensée
sur leurs victimes s'est posée,
la détournent vers l'ample nuit
où, laiteuse d'astres, la vie
désirable soupire ainsi
que la Sulamite endormie.

PAUL AESCHIMANN.

LA MARÉCHALE DE GUÉBRIANT

A L'ARMÉE D'ALLEMAGNE EN 1643

—

Au printemps de l'année 1643, six années se sont écoulées depuis que le comte de Guébriant, Maréchal de France, Lieutenant des Armées du roi en Allemagne, n'a revu le ciel de la douce France.

Parti en 1638 comme Maréchal de Camp, parvenu rapidement au Commandement en chef sur le principal théâtre d'opérations, il n'a cessé de guerroyer pour le service du Roi, sans être une seule fois venu se retremper aux douceurs de son foyer près de la comtesse sa femme, dans leur hôtel de la rue de Seine.

Si Guébriant demeure ainsi loin de la Cour et de Saint-Germain, ce n'est pas que sa personne y manque de considération. Au contraire, sa faveur n'a cesssé de croître avec les services rendus.

Le cardinal de Richelieu lui a écrit récemment en ces termes :

Je vous conjure de croire qu'il n'y a personne qui vous estime et affectionne plus que moi qui suis véritablement, Monsieur, votre très affectionné à vous rendre service.

Le grand ministre disparu, son successeur Mazarin mande à Guébriant :

Outre l'inclination que j'ay naturellement d'honorer les hommes extraordinaires, je ne puis tourner les yeux du côté de l'Allemagne que je ne vous considère comme celui qui commande une armée qui est comme le bras droit de Sa Majesté et le rempart de ses estats.

Les autres ministres ne s'expriment pas en termes moins chaleureux.

Tout le bonheur des armes du Roy est tombé de votre costé, écrit Sublet de Noyers, Secrétaire d'Etat à la Guerre, jamais troupes ne furent plus glorieuses que celles que vous commandez.

Et quand Michel Le Tellier succède à Sublet de Noyers dans sa charge, il écrit tout aussitôt à Guébriant :

Je vous supplie très humblement de croire que je m'estimerai très heureux si je puis vous rendre quelque preuve du service que je vous ai voué il y a longtemps et que je dois à vostre personne et à vostre condition.

De son Quartier Général d'Heitersheim en Brisgau, Guébriant ne se trouve pourtant qu'à quelque cent lieues de la capitale, et le déplacement serait peu de chose pour un homme de guerre qui n'a cessé de chevaucher au delà du Rhin, du sud au nord de l'Allemagne.

Si actives d'ailleurs que soient les opérations de guerre, des périodes d'accalmie se produisent où les troupes prennent leurs quartiers d'hiver, de repos ou de « rafraîchissement ».

Mais le Roi juge la présence du Maréchal trop nécessaire auprès de son armée pour l'autoriser à faire le voyage de Paris.

Même en 1642, lorsque Guébriant, à la suite de la brillante victoire de Kempen, est promu à la plus haute dignité militaire, le secrétaire d'Etat ne lui accorde aucun congé pour venir à la cour, où les amis du comte espèrent pourtant fêter son bâton de Maréchal.

§

Si jamais chef ne fut reconnu plus « indispensable », c'est que nul n'eut jamais tâche plus difficile.

L'armée qu'il a sous ses ordres se compose d'un petit corps français noyé dans un contingent étranger beaucoup plus fort, et pour maintenir ses propres soldats dans le devoir en même temps que les chefs allemands dans l'obéissance, il lui faut déployer autant de fermeté que de tact.

Les Principaux de l'armée weymarienne, qu'on appelle les Directeurs, sont les Colonels d'Erlach, Nassau, Oehm, et de Rosen qui, à la mort de Bernard de Saxe-Weymar, en 1639, ont traité avec la France et prêté serment au Roi, s'engageant à le servir moyennant une forte solde, de larges avances d'argent et des conditions garantissant leur autorité propre. Si Guébriant commande en chef au nom du Roi, les Directeurs ont le droit d'être « consultés » sur les ordres concernant les opérations de guerre. On devine les incessants conflits qui en résultent.

Ainsi l'armée weymarienne mettait au service de la France 12 régiments d'infanterie et 12 régiments de cavalerie, — celle-ci la meilleure de l'Europe, tous corps éprouvés créés par Gustave-Adolphe, composés de soldats suédois et allemands.

L'égalité d'humeur et l'éclatante bravoure de Guébriant lui ont gagné l'estime et la confiance des rudes soldats, bien qu'il n'ait pas leurs mœurs et qu'il ignore leur langue. Buveur d'eau, il a eu l'art de persuader ces redoutables ivrognes qu'il se grisait avec eux : quand ils s'aperçurent de sa feinte, ils ne firent qu'en rire et lui pardonnèrent sa sobriété.

Mais ces troupes weymariennes, excellentes sur le champ de bataille, manifestent des exigences croissantes. A chaque instant, se prévalant des clauses du Traité, les Directeurs ou les Principaux viennent, le marché en main, porter leurs doléances à Guébriant. C'est Rosen qui réclame une augmentation de solde, c'est Oehm qui trouve injuste que Taupadell, son cadet, soit mieux traité que lui, c'est Taupadell, à son tour, lieutenant général de la Cavalerie, qui se plaint d'avoir reçu un nouveau grade sans augmentation de pension suffisante, Schmittberg qui, nommé général-major de l'infanterie, se déclare trop pauvre pour les frais de cette charge, le duc Georges de Wittemberg, plus modeste, qui prie respectueusement le Roi « d'avoir égard à sa grande incommodité ». — Ce sont les rittmeisters qui

réclament avec hauteur le remboursement avec intérêts des avances faites par eux aux reîtres pour l'achat d'épées, pistolets, bottes, éperons, porte-manteaux... Tous accompagnent ces griefs de la menace d'un départ immédiat pour prendre le service d'un autre Prince.

Le petit corps français, composé de vieux régiments éprouvés, donnait au chef de l'armée moins de soucis. Très ferme sur la discipline, mais en même temps très bon et profondément humain, — qualité rare à cette rude époque, — Guébriant montre vis-à-vis de ses soldats une sollicitude constante — et ceux-ci la lui rendent en affection.

Tirant parti avec art des aptitudes diverses des deux races et mettant en jeu leur rivalité d'amour-propre, le Maréchal, en embrigadant des régiments français et allemands, forme des groupes excellents sur le champ de bataille, mais à condition de laisser chacun à ses habitudes : « En joignant le régiment de Roqueservières à celui de Schmittberg, on aura la meilleure brigade d'Allemagne », écrit-il à Sublet de Noyers.

Mais la difficulté du recrutement demeure insurmontable. Il faut pourtant combler les vides causés par la mort, la maladie et les fatigues de ces dures campagnes. Or, les soldats français qui rentrent d'Allemagne au terme de leur engagement font de leur souffrance un tableau effrayant, avec l'exagération naturelle aux gens de guerre : ils dépeignent les longues marches dans un pays aux villages rares, les bivouacs par la neige sous les forêts de pins, la maigre pitance disputée aux paysans dans des régions épuisées. Le service d'Allemagne est devenu un objet d'épouvante pour les officiers et soldats des régiments de France. Aussi on éprouve les plus grandes difficultés pour acheminer vers le Rhin des renforts : bien qu'on leur dissimule jusqu'au dernier moment la destination finale, les effectifs fondent en route par la désertion et le « débandement ».

« Mon cousin, écrit le Roi à Guébriant, j'avais donné ordre aux

régiments de Courcelles et de Lesdiguières de passer en Allemagne, mais les officiers et soldats ont si peu d'affection à leur devoir et témoignent tant d'aversion à ce voyage, qu'aussitôt approchés de la frontière de Lorraine, ils se sont dissipés.

L'argent arrive presque aussi parcimonieusement que les hommes, d'où les remontrances des Weymariens qui s'étonnent que le roi de France ne leur paie pas la solde aux échéances trimestrielles fixées par le traité.

Guébriant ne cesse de réclamer au Secrétaire d'Etat pour ces « montres » en retard.

Aussi le général en chef passe-t-il par de cruelles épreuves, dont le reflet se retrouve dans toutes ses lettres.

Malgré sa constance et sa force d'âme, au mois de septembre 1641, il subit une grave crise de découragement.

Je suis en un pays et avec une nation dont je ne sais pas la langue, et quatre armées différentes, écrit-il au Secrétaire d'Etat à la Guerre. Les difficultés s'augmentent tous les jours ainsi que les insolences des troupes. Celles dont on se pouvait assurer diminuent tous les jours tant par la mort que par l'extrême misère dont elles souffrent. Ne voyant aucune espérance d'en avoir d'autres, je me suis résolu de vous supplier encore une fois, Monsieur, de me faire avoir mon congé, vous protestant et jurant en foy d'homme de bien que, hors la disgrâce du Roy, mon maître, je préfère non seulement la Bastille, mais la mort même à demeurer plus longtemps ici, où je ne puis attendre qu'une perte entière de ma réputation que je cherche à establir depuis 20 ans sans avoir jamais épargné ni mon sang ni ma vie.

Mais le ministre se garde bien d'obtempérer au désir d'un tel serviteur. Et Guébriant, l'homme entier du devoir absolu, demeure à son poste difficile, il continue à marcher, à combattre et à faire triompher partout les armes du Roi. Cependant, en février 1643, son cœur déborde à nouveau d'une immense amertume.

De Wolfack, dans la vallée de la Kintzig, il expose le piteux état de son armée. Ses troupes se ruinent : un mois de campagne par le plus grand froid a décimé hommes et chevaux.

Sans un prompt et puissant secours, écrit-il, les affaires d'Allemagne se trouveront en dangereux estat.

Il signale en même temps ses besoins d'argent non moins impérieux.

Cette fois le ministre lui mande « que l'on trouve quelque chose à redire à de si fréquentes instances pour l'argent, comme si l'argent se puisait au seau ainsi que l'eau des fontaines », réponse inspirée par Mazarin qui a succédé à Richelieu et qui n'a pas la générosité du Grand Cardinal.

Guébriant écœuré écrit au roi lui-même :

Que non seulement il a évité de réclamer du superflu, mais qu'il s'est passé trop souvent du nécessaire, n'ayant reçu pour lever des troupes ni denier ni maille.

Ce n'est pas sa faute si l'armée d'Allemagne coûte cher.

Mais j'ose bien assurer que jamais armée n'a servi la France à si bon prix que celle-ci a servi jusqu'ici Votre Majesté.

Et Guébriant dit vrai, puisqu'en héritant des conquêtes et de l'armée du duc Bernard de Saxe-Weymar, le roi de France vient d'acquérir la riche province d'Alsace au prix de quelques millions de livres et de quelques milliers d'hommes (1).

Mais ce n'est pas tout. La malignité publique s'en prend à Guébriant. Des gens malintentionnés, pour faire leur cour à Mazarin dont ils veulent flatter le penchant à l'avarice, font courir le bruit à Saint-Germain que le Maréchal a levé de lourdes contributions en argent dans le Wurtemberg et la Franconie et qu'il en a tiré un enrichissement personnel. La *Gazette* du 7 février elle-même publie que Monsieur de Guébriant « a exigé de Wurzbourg 100.000 rixdales, des vê-

(1) Le Traité conclu en 16[illegible]6 entre le roi de France et le duc Bernard de Saxe-Weymar, stipulait le paiément annuel d'une somme de quatre millions de livres pour la solde et « l'entretenement » de l'armée weymarienne.

Le prince allemand étant mort en 1639, la province d'Alsace, sa conquête, passait aux mains du roi de France, ainsi que la forteresse de Brisach. Le siège de cette place, bien que des plus rudes, n'avait pas exigé plus de dix-huit mille hommes, dont un très faible contingent de troupes françaises.

tements pour 6.000 soldats, le logement pour 7 régiments d'infanterie et 1.600 chevaux ».

Pour le coup, cet honnête homme si intègre, dont le désintéressement — vertu rare en son temps — ne s'est jamais démenti, proteste avec indignation.

Sur quoi, Monsieur, écrit-il à Sublet de Noyers, j'ay cru estre obligé de vous dire qu'encore que j'aye plus de besoin de bien qu'aucun gentilhomme de France, je puis faire serment devant Dieu de n'avoir pas augmenté ma fortune, depuis que je suis marié, de la valeur d'un teston. Si est-ce que je n'ay jamais été touché si bassement que de penser à faire une affaire par des moyens tels que ceux-là.

Et il demande instamment au Secrétaire d'Etat de se faire informer véritablement.

Le Maréchal a si grande hâte de se justifier d'une telle accusation qu'il fait porter sa dépêche par un messager spécial, le sieur de Brisacier, qui reçoit l'ordre de brûler les étapes et atteint Paris en moins de cinq jours — un record pour l'époque.

§

C'est alors que sentant son fidèle serviteur profondément découragé et voulant lui témoigner sa sollicitude, le roi décide, au mois d'avril 1643, d'envoyer la comtesse de Guébriant rendre visite au Maréchal en son Quartier Général de l'armée d'Allemagne.

Depuis novembre 1638, les deux époux ne s'étaient pas rencontrés. A cette époque la comtesse de Guébriant avait quitté Paris, chargée d'une mission spéciale. Pourvue d'argent par les soins du Secrétaire d'Etat à la Guerre, Sublet de Noyers, qui lui avait remis « un petit ayde pour soustenir partie de ses dépenses », elle apportait à son mari des instructions secrètes relatives aux négociations délicates qui se poursuivaient dans le but de donner Brisach à la France. Le comte de Guébriant avait rejoint sa femme sur la frontière de Lorraine et passé auprès d'elle une « permission de détente » de huit jours.

Depuis lors, plus de quatre années de séparation s'étaient :coulées.

Mais, bien qu'éloignée de son époux, la comtesse de Gué- »riant n'avait détourné de l'absent ni sa pensée ni sa solli- itude.

Dévorée d'ambition pour son mari, confidente de ses tra- 'aux, de ses soucis et des mille difficultés de sa tâche, emme intelligente, adroite et insinuante, très bien en Cour, lle mettait en œuvre son esprit, son crédit, son savoir- aire remarquable pour rappeler sans cesse au roi et aux ninistres les besoins pressants de cette armée d'Allemagne, nstrument de gloire de son époux. Solliciteuse inlassable, lle allait de Paris à Rueil et de Rueil à Saint-Germain pour lemander les secours matériels en hommes et en argent, ndispensables vainement réclamés. « Cette question tour- nente Mme de Guébriant nuit et jour », écrivait Sublet de Noyers.

Aussi, lorsqu'elle obtient congé du roi, avec quel empres- ement la comtesse accueille cette occasion d'aller voir et éconforter son époux, de fêter le maréchalat de celui-ci au nilieu de cette petite armée qu'il a si vaillamment comman- lée, de visiter cette province d'Alsace en train de se donner la France, et cette forteresse de Brisach, dont la prise ré- ente a eu dans toute l'Europe un immense retentissement !

Cependant, le bruit du voyage se répandait à la Cour. Le roi chargeait publiquement Mme de Guébriant d'assurer on mari qu'il reconnaîtrait bientôt l'étendue de ses services ar « des faveurs et emploi dignes de sa réputation ». Le ardinal Mazarin ajoutait pour sa part mille protestations l'amitié. Aussitôt la Maréchale se voyait assaillie de com- liments, hommages et gentillesses, les courtisans encom- raient son antichambre, chacun voulant paraître l'ami l'un homme que ministres et souverains tenaient en si haute stime.

Il s'agissait d'un voyage de plus de cent lieues qui n'al- ait pas sans quelque hasard, les routes à l'époque n'offrant

qu'une viabilité douteuse et une sécurité précaire, surtout aux environs des frontières. Mais toutes facilités seront données à la comtesse de Guébriant, femme de qualité et Maréchale de France, et toutes mesures prises tant pour sa sauvegarde que pour lui assurer les honneurs dus à son rang.

Sur l'itinéraire du trajet, tous les « gouverneurs et lieutenants-généraux en provinces et armées, gouverneurs particuliers des villes et places, maires, consuls et échevins d'icelles, prévosts, juges, leurs lieutenants, capitaines et gardes establis sur les ports, ponts, péages et passages », reçoivent l'ordre suivant :

De par le Roi, ayant permis à nostre très chère et bien aimée cousine, la Maréchale de Guébriant, d'aller faire un voyage en Allemagne pour voir nostre très cher et très aimé cousin le Maréchal de Guébriant, son mary, nostre lieutenant-général en notre armée dudict pays.

Nous voulons et nous mandons que vous ayez à la laisser passer seurement et librement et lui fournir l'escorte dont elle aura besoin pour la seureté de sa personne tant en allant qu'en revenant, sans aucun délay ni difficulté, car tel est notre bon plaisir.

Donné à Saint Germain, le 7 avril 1643.

LOUIS.

En même temps, un passeport signé de la main royale est établi en bonne et due forme :

Le Roy mande et enjoint à tous Gouverneurs et lieutenants généraux en ses armées et provinces par où ladicte Dame de Guébriant aura à passer, Mareschaux et mestres de ses camps et autres officiers commandant ses troupes tant d'infanterie que de cavalerie français et étrangers de lui fournir ponctuellement l'escorte dont elle aura besoin pour la seureté de sa personne.

A peine de désobeissance.

7 avril 1643.

LOUIS.

Mais la maréchale de Guébriant a quitté Paris dès le 6 avril et le passeport lui sera expédié en cours de route par M. de Ratabon, secrétaire de Sublet de Noyers.

Le temps affreux, grêle, vent et pluie, neige qui tombe epuis trois jours, froid hors de saison, n'a pas arrêté l'im-atiente épouse.

Elle emmène avec elle son fidèle secrétaire Pierre de Ro-rou, qui l'accompagnera jusqu'à Meaux ; le sieur de Charle-oye, chargé de régler la marche et de diriger le voyage et e Laboureur, Seigneur de Blérenval, fils du bailli de Mont-iorency et neveu de Jean Le Laboureur qui, plus tard, se-a l'admirable historien du maréchal de Guébriant.

Mais les routes royales sont déplorablement entretenues. quelques lieues de Paris, le carrosse de la comtesse s'em-ourbe à plusieurs reprises dans des ornières profondes d'où s attelages des paysans de l'alentour ne le dégagent qu'à rand'peine. Dès le second jour, la voyageuse se voit con-ainte de descendre et de faire beaucoup de chemin à pied la nuit dans le bois de Claye « sans que cette fatigue onnât atteinte à sa constance ni qu'elle pût ébranler sa énéreuse résolution ».

Le 10 avril, elle arrive à Châlons où les magistrats de la lle la reçoivent avec de grands témoignages d'honneur en i offrant des présents.

A Vitry-le-François, officiers et bourgeois lui rendent s mêmes devoirs et les plus notables d'entre eux montent cheval et l'accompagnent jusqu'à Saint-Dizier.

Là, le sieur de Périgal, Gouverneur de Bar, se met à sa isposition pour l'exécution des ordres du Roi.

Escorté d'un détachement du régiment de Bussy-Elmorn, carrosse de la comtesse se met en route pour Ligny. ous les habitants du Barrois se trouvent sous les armes. chaque bourg on offre à la voyageuse des fruits et des onfitures qui font déjà la renommée du pays. Des grou-es de villageois suivent le cortège jusqu'à ce qu'une autre ommune le reçoive à l'entrée de ses limites et toute la ré-on retentit des tambours, des trompettes et des mousque-des en l'honneur de la grande dame.

A deux lieues de Ligny, le commandant et les troupes de

la garnison viennent saluer Mme de Guébriant au nom du duc et de la duchesse de Luxembourg, comtes de Ligny. Ceux-ci lui donnent l'hospitalité et la régalent d'un festin considérable.

De là, toujours escortée par les troupes du Barrois, Mme de Guébriant se rend à Toul, où elle est traitée par le Président du Parlement de Metz.

A Nancy, elle fait une entrée solennelle, son carrosse encadré royalement de 600 hommes tant de pied que de cheval et des gardes du marquis de Lenoncourt, qui lui fait servir deux grands festins.

Tandis que la comtesse de Guébriant poursuit ses étapes triomphales, le Maréchal ne peut se résoudre à attendre encore cinq jours l'arrivée de sa femme à Brisach.

Quittant son Quartier Général d'Heitersheim, il traverse toute l'Alsace et se rend à Lunéville. Là, comme on lui signale l'arrivée du cortège, il avance dans la plaine jusqu'en dessous de Saint-Nicolas, il range en bataille sa cavalerie, « mille à douze cents hommes des plus braves et des plus lestes de son armée » et se place à sa tête pour saluer la dame de ses pensées.

Mais voyant approcher l'escorte, pris d'une juvénile impatience, il met au galop son cheval et se porte au-devant du carrosse en manifestant une joie des plus vives, cependant que les escadrons weymariens, avec la précision fameuse de leurs manœuvres, se livrent « un combat imaginaire pour saluer cette entrevue ».

Puis Guébriant met pied à terre et monte dans le carrosse à côté de sa femme. On peut penser ce que furent les épanchements entre ces deux époux unis par les liens d'une tendre affection et séparés depuis des années.

Cependant le colonel Rosen et les autres officiers viennent faire leurs compliments à la maréchale, et à Lunéville, où l'on se rend en grand arroi, Guébriant les traite superbement.

Le lendemain on poursuit la route par Bacharach et Saint-

Dié jusqu'à Sainte-Marie-aux-Mines, où le marquis de Montausier, gouverneur de l'Alsace, régale ses hôtes avec une parfaite magnificence.

De là, le maréchal et sa femme se dirigent sur Colmar. Cette importante cité, qui avait secoué le joug de l'empereur pour conserver ses privilèges de ville libre, voulant montrer « qu'elle n'était rebelle et ne fermait ses portes qu'à la tyrannie », s'était livrée à des préparatifs considérables pour fêter dignement les illustres voyageurs.

Selon les us du temps, les magisters ont composé des harangues en latin, et les poètes locaux rimé des vers de circonstance que les musiciens du cru ont mis en cantates. Mais à ces nobles réjouissances de l'esprit les bourgeois prétendent mêler les exercices de la guerre « pour traiter plus héroïquement leurs hôtes ».

Aussi ont-ils reçu avis de se mettre sous les armes, cependant que deux cents des Principaux à cheval se portent sur la limite du bailliage à la rencontre de leurs visiteurs seigneuriaux.

Le sieur Mauplen, l'un des notables et des « plus entendus dans la langue française », se tient à la tête de cette petite troupe : il range ses hommes en bataille, puis leur fait exécuter la « salve et la caracolle », ce dont ces cavaliers improvisés s'acquittèrent « dans le meilleur ordre qu'ils purent ».

Puis le sieur Mauplen met pied à terre et s'approche du carrosse d'où, par un sentiment de galanterie charmante, le Maréchal descend pour laisser tout entier à sa femme l'honneur de la harangue.

L'orateur, s'adressant à Mme de Guébriant, déclara « que les magistrats et le Conseil de la ville Impériale de Colmar, étant obligés du maintien de leurs libertés aux grands et victorieux exploits de Monseigneur le Maréchal son mari, ils ne croyaient pas pouvoir jamais assez dignement reconnaître l'affection qu'il leur avait toujours témoignée, que l'arrivée de son Excellence était la plus considérable de

toutes les occasions qui se présentaient à eux de témoigner leur ressentiment à l'égard de Monseigneur son époux », puis, comme le digne notable s'étendait en considérations sur les belles actions de Guébriant en l'égalant au grand Weymar et en le saluant du titre de Comprotecteur avec le Roi de la Liberté germanique, le maréchal interrompit modestement l'orateur, en le priant de remercier la ville de Colmar de son affection, et en l'assurant qu'il lui continuerait toute sa bonne volonté.

La harangue terminée, le digne Mauplen reprend la tête de son escadron et chevauche devant le carrosse pour le conduire à Colmar. La cavalerie du maréchal ainsi que sa compagnie des Gardes se joignent à l'escorte, mais il renvoie dans leurs quartiers les troupes d'infanterie, afin qu'elles ne restent point à la charge de la ville, ce dont les habitants se montrent fort touchés.

Tandis que cinquante volées de canon tonnent pour saluer l'apparition du cortège, celui-ci pénètre dans la bonne ville entre une double haie de bourgeois sous les armes, dont chacun fait de son mieux « la décharge d'un mousquet et de deux pistolets ».

C'est dans le déchaînement de ce bruyant enthousiasme que l'équipage du maréchal et de sa femme arrive sur la Place d'Armes et s'arrête devant l'ancienne Commanderie de l'Ordre des Templiers, qui sert d'hôtel au Gouverneur.

Celui-ci, entouré du Sénat et des principaux officiers revêtus des insignes de leur magistrature, vient complimenter le couple à la descente du carrosse. Sur des plateaux d'argent richement ouvrés on offre aux hôtes les présents accoutumés, le pain, le sel, le vin et l'avoine, auxquels on joint des « montres de poissons », perches, carpes et brochets du Rhin, les plus gros qu'on avait pu trouver et des « coqs bruants mis en paste » tout parés de leur brillant plumage, ainsi qu'il est d'usage dans les villes impériales à la réception des Princes.

Puis vient le divertissement des musiciens qui chantent

des airs accompagnés sur l'épinette ; enfin le maréchal et la comtesse remontent dans un carrosse peint et « armoyé » aux armes de la ville et sont conduits dans le logis qu'on leur a préparé. Dans la soirée un grand festin fut donné en leur honneur, où l'on fit bonne chère, et où il fut « bien bu à la santé du Roy, de la Reine, de la lignée royale, de l'hôte et de l'hôtesse de la ville de Colmar ».

A chaque santé, les convives « faisaient raison à coups de verre et à coups de canon et il ne faut point demander si la batterie fut rude ».

A ce magnifique souper succéda un feu d'artifice préparé à grands frais sur la rivière, et tiré pour l'ébahissement des citadins.

Le lendemain, pour perpétuer cette réception mémorable, une adresse en vers, chantant les louanges du couple et imprimée aux frais de la ville, est offerte en hommage au Maréchal et à sa femme, et celle-ci emporte en son cœur un souvenir ému de l'accueil touchant fait par ces populations alsaciennes, dont les sentiments d'amitié pour la France paraissent si sincères.

Le 22 avril, après dîner, on se met en route pour Brisach, dernière étape du long voyage.

Des carrosses envoyés par le sieur d'Erlach, gouverneur de la Place, viennent quérir le couple, dont le marquis de Montausier prend congé avant de regagner son poste.

La suite de Guébriant comprend le baron d'Oysonville, lieutenant du roi pour le Brisgau ; le sieur de Tracy, commissaire général de l'armée d'Allemagne, et le mestre de camp de Roncherolles ; les hauts officiers de l'état-major du Maréchal, à la tête de l'escorte de cavalerie, accompagnent les équipages.

On arrive bientôt en vue du Rhin, d'où la comtesse de Guébriant admire l'aspect imposant du rocher de Brisach, qui surplombe la vallée de deux cents pieds. Les carrosses passent le fleuve sur le pont impérial et leur entrée dans la ville est saluée de cinquante coups de canon qui font

retentir les échos du Brisgau jusqu'à la Forêt Noire.

Le cortège franchit la Brückenthor et par l'unique grande rue à pente raide débouche sur la Place d'Armes. Là, toute la garnison rangée en bataille pousse des acclamations où les hoch gutturaux des troupes allemandes se mêlent aux clairs et joyeux vivats des soldats de France: ces démonstrations, qui témoignent de l'attachement de ces gens de guerre à leur illustre chef, vont au cœur de la Maréchale.

Voici au premier rang et à la place d'honneur les mousquetaires et piquiers du régiment de Guébriant, puis ceux de Melun et de Nettancourt, voici la cavalerie française des régiments de Lenoncourt et Watronville, et à leurs côtés les troupes weymariennes de Schmittberg et de Forbus, de Noser et de Witrerold, les dragons de Rosen, les escadrons de Flekmer, enfin les régiments noirs et les régiments jaune et rouge.

Le général major d'Erlach vient saluer ses hôtes, souhaite la bienvenue à la Maréchale, et la conduit à son logis. Dans l'après-midi, conformément aux règles de l'étiquette, il rend visite à Mme de Guébriant, lui présente sa femme et ses deux filles et la prie à dîner pour le soir même.

C'est un seigneur d'importance que le gouverneur de Brisach. D'origine suisse du canton de Berne et de vieille souche militaire (28 d'Erlach ont figuré depuis 150 ans sur les rôles de l'armée française), il a reçu du roi Louis XIII un brevet de gouverneur de Brisach timbré aux armes de France, accompagné d'une large pension et d'une patente pour l'exploitation des mines de fer de Munster et de Délémont. Le 22 octobre 1639, il a prêté serment entre les mains de Guébriant, représentant le Roi de France, il a juré de « bien et fidèlement servir Sa Majesté, de garder la ville et forteresse de Brisach, la maintenir et deffendre fidèlement et courageusement et ce, comme un homme de bien et d'honneur est obligé de faire envers et contre tous et de ne la remettre jamais entre les mains de qui que ce soit que par l'ordre et le commandement exprès de Sa Majesté ».

Outre ce poste de première importance, — Brisach est considérée comme la plus forte place de toute l'Allemagne,— le sieur d'Erlach a l'administration civile du Brisgau. Les revenus de son Gouvernement — bailliages payant chacun 100 pistoles par mois pour contributions ordinaires, péages et droits d'entrée dans la ville, dîmes extraordinaires en blé, avoine, orge, etc., dîme du vin se montant à 70 foudres par an, etc., — dépassent deux cent mille livres.

Cette situation permet au gouverneur de traiter magnifiquement le Maréchal et la Comtesse de Guébriant dans un de ces festins plantureux si fort à la mode et auxquels se complaisent particulièrement les seigneurs d'Allemagne. Pour honorer ses hôtes, le gouverneur a convié tous les directeurs et les principaux chefs de l'armée : colonel Oehm, généraux-majors Rheinhold de Rosen et Louis de Schmittberg, duc de Wittemberg, comte de Wittgenstein, Taupadell, lieutenant général de la cavalerie weymarienne, colonels Betz et Streef, lieutenants-colonels Fleckenstein et Trucksess, et du côté français les chefs des régiments de Roncherolles, Guébriant, Melun, Nettancourt et Bussy-Elmorn, tous les officiers de la maison de Guébriant et de la suite de la Comtesse. L'ordonnance de la table est somptueuse, la vaisselle princière, la chère abondante et magnifique entremêlée de « beuveries » généreuses, chaque santé, selon la coutume du temps, accompagnée de volées de canon et de mousquetades et soulignée par d'éclatantes sonneries de trompettes et le fracas des timbales.

Deux jours après, pour que les représentants de la France ne demeurent pas en reste de magnificence, c'est le baron d'Oysonville, lieutenant du roi, qui régale.

Les jours suivants, tous les officiers et leurs femmes s'empressent autour de la Maréchale et lui composent une petite cour. Mesdames les épouses des chefs weymariens, la dame Taupadell, les générales-majors de Rosen et de Schmittberg, la colonelle Oehm... toutes accablent la comtesse de compliments et de grâces ; celle-ci, en échange, les comble

de caresses et fait à chacune un présent selon son rang et sa qualité. Bien que Mme de Guébriant ne soit pas une beauté, sa distinction et son esprit font vive impression sur ces bonnes dames allemandes, dont l'élégance un peu lourde s'embarrasse d'atours trop riches, mais ravies de contempler la « mode de Paris » sur une des femmes les plus en vue de la Cour de France.

§

Voici donc Mme de Guébriant dans cette fameuse place de Brisach, dont le nom est revenu si souvent dans la conversation du Roi et des ministres et dans la correspondance du Maréchal. Elle tient à visiter en détail cette petite ville pittoresque, juchée sur le roc du vieux Mons Brisiacus qui commande tout le plat pays et qui baigne dans les eaux du Rhin le pied de son escarpement. Enserrée dans son corselet de murailles, Brisach n'a pas plus de cinq à six rues étroites, en dehors de la principale et ne possède qu'un seul puits extrêmement profond dont l'orifice s'ouvre au centre de la Place d'armes et qui constitue une des curiosités de l'endroit. L'eau prise dans le val à 200 pieds de profondeur s'y élève par une machine munie de seaux et se déverse dans un large vaisseau de pierre ; une grande roue en bois dans laquelle des êtres humains tournent comme écureuils en cage met en mouvement le système. — Pour que cette force motrice ne manque pas, le Prévôt de la ville envoie à la roue les condamnés pour délits de simple police. — C'est en outre « un supplice très ordinaire pour les filles qui ne vivent pas avec assez de modestie et pour leurs galants ».

En compagnie du Maréchal qui ne la quitte pas, Mme de Guébriant visite l'imposant château qui sert de logis au Gouverneur. Du sommet des tours de ce vieux manoir elle admire le magnifique point de vue qui, de part et d'autre du fleuve, s'étend des croupes verdoyantes des Vosges aux sombres pentes de la Forêt Noire sur la campagne plan-

tureuse où les orges et les blés alternent avec les prairies et les vergers.

De là elle se rend à l'église Saint-Etienne, majestueux édifice romano-gothique consacré à saint Gervais et saint Protais, patrons de Brisach. Après qu'elle eut admiré le monument et qu'ils eurent ensemble fait leurs dévotions, — Guébriant, gentilhomme breton, est un fervent catholique, — tous d'eux s'en viennent prier dans la chapelle tendue de noir où repose la dépouille mortelle de l'illustre Bernard de Saxe-Weymar, autour de laquelle un officier et des soldats de l'armée franco-weymarienne montent une garde d'honneur funèbre. Et Guébriant évoque avec émotion l'image de ce glorieux compagnon d'armes ; il vante ce héros parfait qui, en témoignage de haute estime et d'inaltérable amitié, a légué au Maréchal ses armes personnelles, ses insignes de commandement et son cheval de bataille, le fameux Rabe.

Comme la comtesse manifeste une légitime curiosité de voir ces précieux souvenirs, Guébriant lui fait admirer l'épée de combat et les pistolets d'arçons richement ciselés et burinés aux armes ducales, chef-d'œuvre de la ferronnerie allemande, puis il conduit sa femme à l'écurie princière où, devant un ratelier copieusement garni, le fidèle coursier fait honneur à l'avoine d'Alsace et à l'orge du Brisgau. — Rabe est un cheval entier, sans élégance de formes, dépourvu d'harmonie dans ses proportions, mais d'une grandeur et d'une force extraordinaires. Il a l'encolure puissante, courte et ramassée, la tête énorme et la robe d'un noir profond qui lui a valu son nom de Corbeau. — Et, tandis que la comtesse flatte de sa main gantée le poil luisant de l'animal, le Maréchal lui narre l'histoire de Rabe.

Né aux haras de Westphalie, mais d'origine vulgaire, son aspect commun le rendait si peu séduisant que son premier maître le mit au collier et l'employa aux plus gros travaux domestiques. — Le Rheingrave l'achète 40 rixdales pour son « chariot », mais bientôt il apprécie en connaisseur

le courage et la fierté de l'animal, il le fait dresser pour la selle et Rabe manifeste de telles dispositions qu'il devient en peu de temps le plus adroit de l'écurie et le plus propre au service de cheval d'armes. C'est alors que Bernard de Saxe-Weymar, profitant d'un embarras d'argent du Rheingrave, fait l'acquisition de Rabe pour 1.200 pistoles : depuis lors il s'en servit constamment et s'y attacha si bien qu'il le montait dans tous les combats, où l'animal manifestait une merveilleuse et infatigable ardeur ; comme son maître, il en rapporta d'ailleurs plusieurs blessures. En somme, si, dans la hiérarchie de la race chevaline, Rabe n'était qu'un parvenu, il avait le cœur d'un coursier de noble origine. Aussi, Guébriant gardait-il à ce fidèle serviteur la même affection que lui portait Weymar.

Après l'enceinte de la citadelle, Guébriant conduit la Maréchale visiter les défenses extérieures de la Place que, cinq années auparavant, il a fallu conquérir pied à pied et qui furent témoins des plus rudes combats.

Voici la vieille Kapfthor, le fort Saint-Jacques qui commandait le pont impérial et à l'attaque duquel se distingua Weymar, voici en amont sur le fleuve le pont weymarien, qui fut le théâtre d'une furieuse mêlée, où Turenne commandant les troupes allemandes et Guébriant chargeant à la tête des régiments français livrèrent aux Impériaux sept assauts successifs : Guébriant eut son cheval tué sous lui, mais abattit de sa main un colonel bavarois,

Avec quelle émotion, sur le lieu même de ces actions héroïques, la comtesse écoute son mari narrer ces tragiques épisodes ! Toutefois, le Maréchal s'attache à louer principalement ses compagnons d'armes ; il vante le courage du duc Bernard et célèbre la valeur de Turenne.

Mais si Guébriant, avec une extrême modestie, laissa dans l'ombre ses propres exploits, la comtesse n'ignore rien de la part glorieuse qu'il a prise à la conquête de Brisach. — Elle sait qu'au cours de ce siège mémorable il a reçu du Roi une lettre personnelle d'encouragement.

J'apprends tous les jours, écrivait Louis XIII le 7 novembre 1638, avec combien de soins et de bonne conduite vous agissez au siège de Brisach, et comme ce dessein est le plus important qui se puisse entreprendre, aussi les services que vous rendrez me seront en toute l'estime et considération que vous sauriez concevoir.

Elle sait aussi que, dès la capitulation de la Place, Richelieu a adressé au vainqueur ses félicitations les plus flatteuses :

Monsieur, écrivait le Cardinal, le Roi envoyant un gentilhomme vers Monsieur de Weymar pour se réjouir avec lui de la prise de Brisach, je n'ai pas voulu le laisser partir sans vous témoigner par ces lignes l'entière satisfaction qu'a Sa Majesté des soins extraordinaires que vous avez apportés pour faire réussir cette entreprise et le contentement particulier que j'ay de la réputation que vous avez acquise en cette occasion.

A son tour, Mme de Guébriant narre au Maréchal l'enthousiasme immense qui s'empara de toute la Cour à la nouvelle de cet éclatant succès où le nom de Guébriant s'associait étroitement à celui de Weymar ; elle conte que cet événement glorieux illumina d'une joie suprême les dernières heures du Père Joseph expirant, celui qui fut l'Eminence grise et qui, sur son lit de mort, entendit le Cardinal de Richelieu lui murmurer : « Courage, Père Joseph, courage, Brisach est à nous. »

Mais combien l'épouse se sent plus fière encore de son mari, quand celui-ci lui montre le Pouvoir de Maréchal de France qu'un an auparavant le Roi lui a adressé de Narbonne, « reconnaissant parmi les plus dignes de cette charge éminente notre cher et bien aimé le sieur Comte de Guébriant ayant fait paraître en toutes les circonstances une grande valeur, générosité, capacité, expérience du fait de la guerre, prudence, vigilance et une fidélité et affection particulière à notre service ». — Belle citation dans la bouche d'un Roi qui s'y connaissait en hommes, et d'autant plus éloquente qu'elle n'était due ni à l'intrigue, ni à

la faveur, mais à la seule vertu des éclatants mérites du Maréchal.

Cependant, festins, chasses et réjouissances se succèdent à Brisach en l'honneur de Mme de Guébriant. Mais ces distractions mondaines n'empêchent pas la pieuse dame de remplir ses devoirs de charité : elle visite les nombreux couvents de la ville, Carmes, Augustins, Capucins, dont les prieurs ne tarissent pas d'éloges sur les vertus de Monseigneur le Maréchal : elle n'oublie ni les malades, ni les pauvres, auxquels elle fait don de quelques aumônes, bien que Guébriant soit de fortune très modeste et, selon le mot de Richelieu, « n'ait d'autre vaillant que l'honneur ». Elle demande et obtient du Gouverneur la grâce de quelques condamnés à mort ; bref, sa bonté lui gagne si bien tous les cœurs que pour lui témoigner une reconnaissance particulière le Chapitre de Saint-Etienne lui offre un présent refusé jusqu'alors à des personnages très considérables : quelques ossements des saints Gervais et Protais, reliques précieuses dont Mme de Guébriant, de retour à Paris, fera don à l'église du même nom.

Le temps passe si vite à Brisach, et la Maréchale se consacre si bien à son mari, qu'elle en néglige ses obligations mondaines de Dame de la Cour ; aussi, le 5 mai, elle mande à son secrétaire de Rotrou :

Ecrivez à Madame du Hallier une lettre de compliments sur sa nouvelle dignité et surtout contrefaictes bien mon écriture.

Le Maréchal demeure trois semaines à Brisach en la société de sa femme, puis craignant que sa nombreuse suite ne dissipât les provisions de la ville, il décide de se rendre à Heitersheim, son quartier général. Grande demeure assez élégante, d'un extrême confort pour l'époque ; située aux confins de la Forêt Noire et de la plaine du Brisgau, Heitersheim était l'ancienne résidence du Grand Prieur d'Allemagne de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui en avait fait un lieu de débauche « le plus renommé de tous

« pour la bonne chère et l'excès du vin », mais qui, chassé par la guerre et ruiné par une vie somptueuse, habitait alors misérablement la Suisse.

On arrive à Heitersheim la veille de la Pentecôte : les officiers de la maison de Guébriant, la Compagnie de ses Gardes et tout son personnel domestique firent à la Comtesse l'accueil le plus empressé, voulant témoigner à leur hôtesse tout l'attachement qu'ils portaient à leur maître. Succédant à l'existence mondaine et mouvementée de Brisach, une vie d'intimité très douce commença pour les deux époux dans cette retraite paisible ; mais cette joie, hélas ! est de courte durée. Le dimanche suivant, la brusque nouvelle de la mort du roi arrive à Heitersheim. Louis XIII ne suivait que de quelques mois dans la tombe son grand ministre, Richelieu, et toute la Cour était subitement plongée dans le deuil.

Les ennemis de la France n'allaient pas manquer de se prévaloir d'un tel malheur. En outre Guébriant redoute que quelques partisans ne surgissent en Lorraine qui chercheraient à mettre obstacle au retour de la Maréchale : car il n'y a pas longtemps que le duc de cette province, révolté contre le roi de France, a vu ses états confisqués par Richelieu.

Au profond regret des deux époux, le départ de la Maréchale est donc décidé.

Guébriant prend soin de reconduire la comtesse à Brisach, puis il l'accompagne jusqu'à Sainte-Marie-aux-Mines. A quelques lieues de là, dans un décor de montagne aux sapins funèbres, les deux époux se séparèrent avec une grande tristesse : peut-être eurent-ils le pressentiment qu'ils se disaient un adieu suprême. En tous cas, ils ne devaient plus se revoir.

Escortée par 120 chevaux d'élite sous le commandement du lieutenant-colonel de Rosen, Mme de Guébriant prenait le chemin du retour : douze jours après son départ d'Heitersheim elle débarquait à Paris, où elle était bientôt reprise par ses devoirs à la Cour...

Dans l'exil du Maréchal, l'apparition de sa femme avait brillé comme un éclair de joie. Ce n'était qu'une pause au milieu de sa rude existence, et, dès le lendemain de ces jours heureux, il réendossait courageusement son harnais de guerre.

§

Le 17 novembre 1643, devant Rothweil, petite ville de Souabe, qu'assiège l'armée franco-weymarienne, le jour même où Guébriant a écrit de sa main les ordres concernant l'attaque, un boulet de trois livres lancé par une couleuvrine fracasse le coude droit du Maréchal en introduisant dans la plaie quelques morceaux du pourpoint.

Sur une échelle d'assaut soutenue par des piques on emporte à son quartier général de Rothmunster le blessé tout sanglant, qui s'efforce de rassurer ses soldats consternés : « Compagnons, leur dit-il, ma blessure est peu de chose, mais je crains qu'elle ne m'empêche d'assister à l'action. »

Le capitaine de la Compagnie des Gardes, le sieur de Gauville, va quérir le chirurgien de M. de Vitry, qui juge l'amputation du bras nécessaire. Le Maréchal s'y résigne avec un courage admirable, et regarde « faire l'opération sans dire une parole ».

Puis il donne ordre à ses affaires avec le plus grand calme. Il charge son beau-frère, le marquis du Bec, de répéter à la Reine régente qu'il a constamment servi pour le bien et la grandeur de la Couronne. Il lui fait ses recommandations pour sa femme :

Dites à votre sœur que je l'ai toujours extrêmement honorée, que je lui en ai donné toutes les preuves qui m'ont été possibles, que j'ai vécu en honnête homme avec elle et que je sais bien que ma mémoire lui sera chère.

N'ayant pas d'enfant, il priait la Comtesse de s'intéresser à ses neveux de Guébriant et « de prendre soin de leur éducation pour en faire des gens d'honneur ».

Puis il ordonne la fondation de messes à perpétuité et prend quelques dispositions.

Il laisse un de ses meilleurs chevaux d'armes au fils du marquis de Liancourt, son intime ami, et recommande de restituer à leurs propriétaires quelques animaux qu'il avait requis pour traîner son canon : quatre aux habitants de Châteauvillain et deux à un gentilhomme du Comté d'Oldenbourg.

Quant à son fidèle coursier Rabe, le Maréchal exprime le vœu qu'il finisse son existence dans les écuries royales.

Aux officiers principaux accourus à son chevet il parle avec une touchante bonté, leur affirmant qu'ils n'auraient jamais de chef plus dévoué à leurs intérêts et les priait instamment de rester unis et de persévérer dans le service du roi.

Bien persuadé qu'il ne survivra pas à sa blessure, il envisage sa fin avec une sérénité toute chrétienne :

Dans tous les hasards, j'ai pensé à la mort, dit-il, toujours j'ai offert ma vie au Roi et mon âme à Dieu.

Le soir même du 17, il fait mander un aumônier de l'armée, il se confesse et entend la messe à minuit en donnant les marques de la dévotion la plus vive.

Le 18, au matin, sa première question est celle-ci : « L'assaut est-il donné? la ville est-elle prise ? »

Comme on lui répond que l'action a été différée, que les officiers hésitent et ont tenu conseil pour décider de la continuation ou de la levée du siège, il en manifeste une grande contrariété : « C'est une chose estrange qu'il faille estre partout », s'écrie-t-il, mais ce sera la seule parole d'amertume sortie de sa bouche.

Cependant les chefs de l'armée obéissant à son dernier ordre poursuivent les préparatifs suprêmes pour l'assaut de Rothweil, ce que voyant les assiégés demandent à parlementer et capitulent dans la journée du 19. Ce fut la consolation suprême de Guébriant d'avoir contribué à ce

dernier succès, par son conseil, faute d'avoir pu mener l'action de vive force.

La garnison sortie de la Place avec les honneurs de la guerre, le Maréchal, au milieu d'atroces souffrances, avec une présence d'esprit et une lucidité incroyables, donne ses ordres pour le « Service ». Il commande de réparer les brèches aux murs de la Place, de combler les tranchées, de relever les fortifications, de remettre les moulins en état et de créer des magasins.

Le 20, comme les vivres manquent à Rothweil, il envoie l'armée prendre ses quartiers autour de Moehringen et recommande aux officiers de ménager le pays.

Ce même jour, on enlève l'appareil de sa blessure et le chirurgien trouve la plaie « fort belle » au premier aspect.

Le 21 novembre, pendant que ses troupes s'éloignent, Guébriant, porté par ses gardes, fait son entrée dans la ville conquise. Au moment de franchir les portes de l'enceinte, on le vit soulever son bonnet du bras qui lui restait et remercier Dieu avec ferveur. Le Maréchal se loge au couvent des Pères Jacobins, qui l'accueillent avec les plus grands égards.

Mais, les jours suivants, sa blessure lui cause à nouveau de terribles douleurs ; cependant Guébriant ne cesse de montrer une admirable force d'âme, parlant toujours de ses braves compagnons, et toujours préoccupé des opérations militaires.

Dans la nuit du 22 au 23, il s'assoupit, puis s'éveille brusquement en proie à un violent délire, mais les dernières pensées de cet homme de guerre seront pour ses soldats :

Ah ! ma pauvre armée, on l'a défaite... mes bottes, mes armes, mon cheval !!.. tout est perdu, si je n'y suis !

Dès le matin du 24, les chirurgiens en levant l'appareil de la blessure reconnurent que la gangrène s'était mise dans la plaie, le bras n'ayant pas été coupé assez court. Après s'être consultés, ils déclarèrent qu'une nouvelle opé-

ration s'imposait si le Maréchal y voulait consentir. Celui-ci, ayant pris soin de recevoir l'extrême-onction des mains de son confesseur, l'aumônier de M. de Vitry, se résigna à ces nouvelles douleurs en déclarant :

Qu'ils coupent, qu'ils taillent, ce qui ne servira point à ma santé pourra servir à mon salut. J'endurerai tout pour l'amour de Dieu.

Aussitôt on le porta sur un matelas au milieu de la chambre, mais il y tomba évanoui. On le fit revenir à lui et on le replaça sur son lit ; alors, après avoir demandé la dernière absolution, il prononça à plusieurs reprises les mots « Jésus ! Maria ! », puis ses lèvres cessèrent de remuer et il expira.

Ainsi s'éteignit, le 24 novembre 1643, à l'âge de 42 ans, le Maréchal de Guébriant.

§

La mort venait frapper ce grand homme de guerre au moment où il était appelé au plus haut poste.

Le 26, en effet, le roi Louis XIV lui écrivait :

Je trouve bon que vous fassiez un voyage par deçà pour mettre ordre à vos affaires.

La raison de ce voyage était que la régente, Anne d'Autriche, avait choisi le Maréchal pour faire l'éducation du jeune prince, « nostre petit Roy d'à présent qui promet des merveilles ».

Le 30 novembre, jour où cette lettre allait être expédiée au commandant de l'armée d'Allemagne, la nouvelle parvient à la cour de la prise de Rothweil et de la blessure de Guébriant.

Le marquis de Liancourt et M. de Chavigny se chargent d'annoncer à la Maréchale ce nouveau succès de son mari en même temps que la gravité de son état. Elle fait aussitôt mander les praticiens réputés : d'Alencé et Bertreau, chirurgiens-majors au régiment de Piémont, qui se mettent en

route le 1er décembre et, accompagnés du fidèle Rotrou, courent en poste vers l'Allemagne. Des ordres royaux prescrivent aux Gouverneurs sur leur passage de fournir escortes et relais. Malgré la plus grande diligence — ils ne mettent que cinq jours de Paris au Rhin, — ils arrivent trop tard. En touchant Brisach, le 5 décembre, ils trouvent la dépouille mortelle du Maréchal.

Madame de Guébriant se préparait à suivre les chirurgiens; mais, le 4 décembre, arrivait à Saint-Germain la fatale nouvelle de son veuvage. La régente en personne vint lui annoncer le malheur ; aussitôt les princes et toute la cour se rendaient en foule auprès de la Maréchale, mais celle-ci, fuyant cette compassion trop démonstrative, abritait quelques jours au couvent des filles de Sainte-Marie le recueillement de sa profonde douleur.

Cependant, par les soins du marquis du Bec, le corps du Maréchal était convoyé en carrosse, escorté par le régiment d'infanterie Guébriant que commandait le sieur d'Anisy.

De Rothweil à Brisach, dans des chemins difficiles et défoncés par l'hiver, le char funèbre se rompit : on le brûla pour ne pas laisser ce trophée aux mains des ennemis et le cercueil porté à dos de mulet atteignit enfin Brisach.

Tous les canons de la forteresse saluèrent l'entrée du convoi par ordre du Gouverneur et toute la garnison rendit les honneurs. Le corps fut embaumé et enfermé dans une bière d'étain, le cœur mis à part; puis le cercueil, placé sur un chariot drapé de noir et attelé de six chevaux, franchit le pont du Rhin. Les troupes formaient la haie jusqu'au delà dans la plaine, la garde d'honneur fit entendre une dernière salve à laquelle répondit toute l'artillerie de la place, et le convoi s'éloigna, accompagné de 30 gardes sous les ordres de M. de Gauville, 7 gentilshommes, les officiers, secrétaires, pages et laquais de la maison du Maréchal suivis des équipages avec le fidèle Rabe, et de 200 cavaliers d'escorte.

A Ribeaupierre, frontière du duché de Lorraine, le mar-

quis de la Ferté-Senneterre, gouverneur, vint recevoir le cortège et lui fournit une nouvelle garde.

A Nancy, à Toul et dans chaque ville traversée, le clergé se portait au-devant du convoi, les troupes sous les armes rendaient les honneurs, cependant que retentissait le canon.

Le 24 décembre, la dépouille mortelle de Guébriant atteignait Paris et s'arrêtait à la porte Saint-Denis, chez les pères Lazaristes, dont le supérieur général Vincent de Paul acceptait le cercueil en dépôt et le faisait mettre dans une chapelle ardente.

C'est là que la Comtesse de Guébriant vint pleurer et prier sur les restes d'un époux si cher.

Au printemps de l'année 1644, la régente Anne d'Autriche décide que le Maréchal de Guébriant serait inhumé à Notre-Dame de Paris. Elle donne l'ordre au sieur de Sainctot, maître des cérémonies de France, de préparer les plus pompeuses funérailles, et celui-ci en avise le chapitre de la Cathédrale.

Préalablement, le marquis du Bec fait déposer à l'hôpital des Incurables le cœur de Guébriant, selon les instructions de la Maréchale.

Le 8 juin, la dépouille mortelle est transportée en grande pompe à Notre-Dame. Le cortège se forme au couvent des pères Lazaristes, où le corps est placé sur un char attelé de six chevaux houssés et caparaçonnés de velours noir croisé de satin blanc. Les archers de la Connétablie à cheval vêtus de leurs hoquetons ouvrent la marche ; autour du char s'avancent les prêtres de la Mission et 50 domestiques en grand deuil porteurs de flambeaux ; derrière le cercueil, M. de Sainctot, à cheval, puis 2 aumôniers, 50 gentilshommes et 30 carrosses de parents et d'amis. Le corps reçu au portail de l'église par les chanoines du Chapitre est ensuite porté dans une chapelle ardente qui se dresse au milieu du chœur « de forme accoutumée aux funérailles des souverains, garnie de neuf clochers ou pyramides qui

portent douze cents luminaires ». Un drap mortuaire en toile d'or recouvre le catafalque dominé par la couronne comtale et les bâtons croisés du maréchalat sous un dais de crêpe.

Dans l'assistance, on remarquait les représentants des puissances étrangères, que le comte de Brulon, introducteur des ambassadeurs, a invités au nom du roi ; le cardinal Mazarin, revêtu de la chape cardinalice à fourrure d'hermine ; les archevêques et évêques, les ambassadeurs, les dignitaires de la Couronne, les officiers des Gardes, toute la noblesse de la Cour, puis le Parlement, la Chambre des comptes, la Cour des aides, Messieurs de la ville et de l'université, le roi d'armes et ses hérauts vêtus de la cotte de mailles et tenant un caducée voilé de crêpe; au bas de la nef, 100 pauvres de la paroisse portant des torches et les vingt-trois crieurs en noir avec leur clochette en main.

La messe chantée en musique fut célébrée par Monseigneur l'archevêque de Paris et l'oraison funèbre du défunt prononcée en chaire par M. l'évêque d'Uzès, Nicolas Grillié, qui « laissa les cœurs de tout le monde touchez de douleur et d'estime par les belles choses qu'il dit des vertus et des grandes actions du défunt ».

Le soir du même jour, le cercueil du maréchal de Guébriant recevait sa sépulture dans une chapelle du côté gauche de l'église, après une dernière cérémonie à laquelle n'assistèrent que les proches parents.

La Comtesse fit élever à son mari un mausolée grandiose. Sur un sarcophage de marbre noir reposait la statue en marbre blanc du héros à demi couché, revêtu d'une cuirasse courte à l'antique, tenant en main le bâton de maréchal, un casque à la romaine posé à ses pieds. Dans le soubassement, un haut-relief figurant la brillante victoire de Kempen, cependant que deux médaillons encadrant la statue reproduisaient l'un le siège de Rottweil et l'autre la bataille de Wolfenbuttel.

Ce monument fut malheureusement brisé à la Révolution

et la tombe profanée. La chapelle qui abrita cette dépouille illustre ne porte aujourd'hui qu'un simple médaillon reproduisant la double effigie du Maréchal et de la Comtesse de Guébriant.

§

Bien des Français d'aujourd'hui ignorent jusqu'au nom de Guébriant. Nulle œuvre ne fut pourtant plus belle que la sienne, mais ce grand honnête homme vécut sans cesse loin de la Cour, loin des anecdotiers du temps à cette époque où les historiens n'embouchaient pas la trompette épique comme le firent plus tard ceux de Louis XIV.

Pour ne faire qu'un rapprochement entre ces deux époques, le passage du Rhin par le grand Roi en face de quelques cavaliers hollandais clairsemés fut célébré pompeusement par les contemporains à l'égal d'un exploit sans pareil.

Cependant le premier homme de guerre français qui franchit le fleuve allemand fut Guébriant lui-même, au cours de l'hiver 1639, en faisant passer sa cavalerie à la nage, opération pleine de hardiesse, mais que la postérité a ignorée.

Stratège de l'école de Gustave-Adolphe, allant chercher l'armée ennemie au loin pour la rejoindre, — un de ses plans fut repris par Condé lui-même, — tacticien émérite, le Maréchal de Guébriant a guerroyé dans toute l'Allemagne : la Bavière, la Westphalie, le Brunswick, la Prusse furent les théâtres de ses exploits, et sur ses états de service resplendissent les noms de Wolfenbuttel, Kempen et surtout Brisach.

Après avoir contribué par sa bravoure éclatante à emporter la célèbre forteresse, boulevard de l'Allemagne et clef de l'Alsace, en combattant aux côtés de Bernard de Weymar, il lui fallut, à la mort du grand aventurier, déployer toute son intelligence et son habileté pour obtenir la place au nom du roi de France.

Un second siège de Brisach, dira son historien, ne lui eût pas donné plus de fatigue pour la gagner par les armes qu'il eut de peine à la retenir par les négociatio

Dans cette affaire, Guébriant avait tout prévu, tout préparé, tout conduit, et le commissaire du Roi, M. d'Oisonville, ne put qu'approuver sa conduite et ratifier son œuvre.

Par là, Guébriant a contribué plus que tout autre à donner l'Alsace à la France, puis il a conservé au Roi cette belle province en portant sans cesse la guerre au delà du Rhin et en frappant de rudes coups.

Mais le Roi ne se trompait pas en jugeant « indispensable » la présence d'un tel chef. Aussitôt la mort de Guébriant devant Rothweil, son armée démoralisée et découragée fut surprise à Tutlingen et mise en complète déroute. Pour réparer ce désastre, il fallut faire appel au seul homme jugé digne de succéder au vainqueur de Kempen, le vicomte de Turenne.

Un contemporain de Guébriant, le sieur Nicolas Goulas, secrétaire des commandements du Duc d'Orléans, a porté sur le Maréchal le jugement suivant :

Capitaine digne de tous les éloges qui se peuvent donner aux plus grands hommes, le seul ouvrier de sa belle fortune.

Le Maréchal de Guébriant, ce chef au mérite si solide et si complet, demeure en effet l'une des plus belles figures de l'ancienne France. Habile capitaine et vaillant soldat dont la bravoure égala l'intelligence, homme de conseil et d'exécution, aussi grand dans la vie que dans la mort, âme dont la haute vertu ne connut pas la défaillance, il n'eut jamais d'autre ambition que la gloire de la France et jusqu'au bout qu'un idéal : Servir.

COMMANDANT HENRI CARRÉ.

LA TIMIDITÉ DE PROSPER MÉRIMÉE

La timidité a profondément marqué le caractère de Mérimée ; si elle ne l'a pas modifié ou plutôt retourné, elle l'a recouvert, rendu impénétrable. Il n'a point laissé voir ses sentiments ; il s'est composé une attitude dont il ne s'est jamais départi.

Il s'est peint lui-même en ces termes dans le personnage de Saint-Clair du *Vase Etrusque :*

Il était né avec un cœur tendre et aimant ; mais, à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité lui avait attiré les railleries de ses camarades. Il était fier, ambitieux ; il tenait à l'opinion comme y tiennent le enfants. Dès lors, il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante.

Sa timidité serait donc une sensibilité refoulée. Mérimée lui donne pour origine une circonstance banale : la raillerie des camarades. Elle serait née en réalité d'une de ces douloureuses impressions d'enfance, qu'on juge ridicules, et qui sont tragiques. Ici encore Mérimée a gardé sa réserve ; il n'a pas dit que c'était sa mère qui l'avait dépité, déçu et rendu à jamais défiant, en se jouant de ses sentiments sérieux d'enfant précoce. L'anecdote est célèbre, mais justement et par là même mal fixée. On la rapporte de façons différentes. Taine, qui ne veut qu'en tirer un enseignement ou une leçon, la conte brièvement ainsi :

A *dix ou douze ans, je crois*, ayant commis quelque faute, il fut grondé très sévérement et renvoyé du salon ; pleurant, bou-

leversé, il venait de fermer la porte lorsqu'il entendit rire ; quelqu'un disait : « Le pauvre enfant ! Il nous croit bien en colère ! » — L'idée d'être dupe le révolta ; il se jura de réprimer une sensibilité si humiliante et tint parole (1).

Le récit de Sainte-Beuve est plus concret, plus précis, visiblement puisé à des sources plus directes.

Il avait cinq ans, il avait fait quelque faute. Sa mère, qui était occupée à peindre, le mit hors de l'atelier en pénitence et ferma la porte sur lui. A travers cette porte, l'enfant se mit à demander pardon, à promettre de ne plus recommencer, et il employait les tons les plus sérieux et les plus vrais. Elle ne lui répondit pas. Il fit tant qu'il ouvrit la porte et, à genoux, il se traîna vers elle, suppliant toujours et d'un accent si sérieux et dans une attitude si pathétique qu'au moment où il arriva en sa présence elle ne put s'empêcher de rire. A l'instant il se releva et changea de ton. Eh bien, s'écria-t-il, puisqu'on se moque de moi, je ne demanderai plus jamais pardon... Ainsi en tout. Comme il vient un moment, et très vite, où les choses vous éclatent de rire au nez, il ne leur demanda plus jamais pardon, en rien, et contracta l'ironie profonde (2).

Que ce soit à dix ans ou à cinq que Mérimée ait pris cette résolution de ne jamais se livrer, que même il l'ait prise exactement à une date donnée, c'est ce qui est douteux. En tous cas, ce ne sont pas les circonstances qui l'ont fait timide ; celles qu'on a dites eussent-elles manqué, d'autres, tôt ou tard, auraient surgi, à la suite desquelles il serait devenu ou plutôt il se serait montré fier, ombrageux, farouche. Sa timidité fût toujours née, mais elle n'aurait pas été ainsi, comme une vocation sentimentale, déterminée par un coup de foudre.

C'est par la transformation radicale qu'elle fait subir à son caractère que la timidité de Mérimée paraît remarquable. « Μέμνησο ἀπιστεῖν (souviens-toi d'être en défiance),

(1) H. Taine : *Etude sur Mérimée*, en tête des *Lettres à une inconnue* (Paris, Michel Lévy, 1874).

(2) On trouve encore une autre version du même fait dans Haussonville : *Etudes biographiques*, 1885.

telle fut sa devise, dit Taine. Etre en garde contre l'expansion, l'entraînement et l'enthousiasme, ne jamais se livrer tout entier, réserver toujours une part de soi-même, n'être dupe ni d'autrui, ni de soi, agir et écrire comme en la présence perpétuelle d'un spectateur indifférent et railleur, être soi-même ce spectateur, voilà le trait le plus fort qui s'est gravé dans son caractère, pour laisser une empreinte dans toutes les parties de sa vie, de son œuvre et de son talent. » Mais comment en est-il venu là ? Et comment a-t-il pu se maintenir dans cette situation tendue, fausse, paradoxale et violente ? C'est ce qu'il y a intérêt aussi à rechercher.

Dans la forme particulière que revêt la timidité de Mérimée, entrent, pour une part, la nature, pour une autre, la volonté. Mérimée est de ceux qui instinctivement se contractent et se ferment sous l'émotion ressentie ; mais il est aussi de ceux qui se font un devoir de rester impassibles, de garder, en toutes circonstances, un front d'airain et de s'interdire comme vaine, déplacée ou vulgaire, toute expression de leurs sentiments. Il y a, dans la froideur de Mérimée, tout ensemble le recul instinctif du timide et l'attitude orgueilleuse du stoïcien qui se raidit contre l'émotion. En d'autres termes, sa timidité est, d'une part, une réaction nerveuse, de l'autre, une façon d'être voulue, systématique, répondant à une conception particulière de dignité, de point d'honneur.

Etudions-la sous ces deux aspects.

Mérimée est un émotif. J'entends par là qu'il est à la merci de ses nerfs : ainsi il est sujet à des crises d'attendrissement. Cette faiblesse nerveuse, il la redoute, il s'arme contre elle de toute sa volonté ; il paraît la surmonter, il ne laisse pas soupçonner qu'il l'éprouve ; mais parfois elle est trop forte et il y succombe, à la grande surprise de ceux qui ne connaissaient de lui que les dehors. Il avait, en effet, dit Taine, « l'apparence d'un Anglais », un « air froid, *distant*... Rien qu'à le voir, on sentait en lui le flegme natu-

rel ou acquis, l'empire de soi, la volonté et l'habitude de ne pas donner prise... La sensibilité chez lui était domptée jusqu'à paraître absente ; non qu'elle le fût, tout au contraire ; mais il y a des chevaux de race si bien matés par leur maître qu'une fois en sa main, ils ne se permettent plus un soubresaut ». A le bien prendre, ces dehors froids sont le signe d'une sensibilité, non pas absente, mais douloureuse, qui se contient et se cache. L'indifférence vraie serait, même extérieurement, autre : elle n'aurait point de raideur. Quoi qu'il en soit, chez Mérimée, « il y avait un cœur sous la glace de ces apparences, dit Jules Sandeau (1)... Sa préoccupation constante était qu'on ne le surprît pas en flagrant délit d'émotion ; mais, malgré tout, le côté affectueux ne tardait pas à se trahir ».

Témoin ces deux traits, rapportés par Taine :

> A la fin de sa vie on trouvait chez lui deux vieilles dames anglaises auxquelles il parlait peu et dont il ne semblait pas se soucier beaucoup ; un de mes amis le vit les larmes aux yeux parce que l'une d'elles était malade.

Un ami de Mérimée raconte que, dans un voyage en Grèce, à Syra, il vit le convoi d'un enfant :

> Le pauvre petit tout couvert de fleurs, comme en Italie, était porté à visage découvert. Avant de se séparer de lui, les habitants ont pris congé en le baisant au front. Cette cérémonie a été accomplie sans la moindre affectation, avec une simplicité antique... Mon compagnon Mérimée, le dur à cuire, s'est mis à fondre en larmes, ce qui ne m'a pas médiocrement étonné.

Nous n'avons pas à montrer ici, ce qui d'ailleurs est vrai et ce qu'ont établi tous les biographes de Mérimée, qu'il était né « bon et même tendre » et qu'il fut un ami sûr et dévoué ; ce que nous prétendons, ce que nous voulons remarquer, c'est qu'il avait la sensibilité inquiète et explosive des nerveux, et en particulier qu'il subissait et ressentait trop fortement le contre-coup immédiat des émotions d'au-

(1) Discours de réception à l'Académie.

trui. Or c'est en cela que consiste proprement la timidité.

Mérimée était sujet encore à une autre forme d'impressionnabilité nerveuse : il éprouvait cette timidité soudaine, foudroyante, qu'on appelle le trac, soit qu'il eût à parler dans une assemblée publique, soit qu'il eût à lire un discours à l'Académie.

Il dit d'une séance au Sénat :

Tout le monde avait un discours rentré qu'il fallait faire sortir. La contagion de l'exemple est si forte que j'ai débité mon *speech* comme une personne naturelle, sans aucune préparation, comme M. Robert-Houdin. J'avais une peur atroce ; mais je l'ai très bien surmontée, en me disant que j'étais en présence de deux cents imbéciles et qu'il n'y avait pas de quoi s'émouvoir (1).

Faisant allusion à sa réception à l'Académie Française :

Tout s'est passé, dit-il, mieux que je ne l'espérais. Je me suis trouvé un aplomb rare. Je ne sais si le public a été content de moi, je le suis de lui (2).

C'est là l'accent d'un homme délivré d'une corvée et qui s'étonne d'en être quitte à bon compte. Encore ajoute-t-il en post-scriptum à son amie :

Puisque vous ne m'avez pas trouvé trop ridicule, tout est bien. Je n'aurais pas été content de vous savoir là, voyant mon habit couleur d'estragon et ma figure *idem*... J'aurais perdu tout mon sang-froid si je vous avais sue là.

La timidité de Mérimée est donc une surprise des nerfs ; mais elle ne laisse pas d'être aussi le fruit d'une expérience amère et désabusée, l'effet d'une réflexion morose, en garde contre le désenchantement. Et il n'y a point là de contradiction. Le timide ne saurait réagir contre sa faiblesse ; quand il essaie de la combattre, il l'aggrave ; quand il en prend conscience, il la juge fondée. Il se persuade qu'entre lui et les autres ne saurait s'établir cette sympathie vraie, que Ribot définit « un unisson psychologique ». Trop fier pour bénéficier d'une erreur, il ne veut pas être l'objet

(1) *Lettres à une Inconnue*, II, p. 149.
(2) *Ibid.*, I, 249.

d'une sympathie qui s'égare; plutôt que d'être méconnu, il consent à n'être pas connu. Mérimée écrit à une amie :

Croyez que vous ne saurez jamais tout le bien ni tout le mal qui est en moi. J'ai passé ma vie à être loué pour des qualités que je n'ai pas et calomnié pour des défauts qui ne sont pas les miens (1).

Une raison assez noble lui interdit l'expansion : la crainte de blesser, de contrister les autres.

Je serais désolé d'avoir causé une pensée triste à quelqu'un que j'ai aimé. La seule hypocrisie dont je sois capable, c'est de cacher aux gens que j'aime tout le mal qu'ils me font.

Mérimée s'appliquera donc à être impénétrable, ce qu'il est déjà par nature. Il ira même jusqu'à se déguiser; il donnera dans le travers commun à tous les timides et qu'il reproche à Beyle : il sera mystificateur, cachottier ; comme Beyle, il écrira sous un pseudonyme (2). Il aura besoin d'un déguisement pour oser être lui-même : sous un nom d'emprunt, il écrit librement, il se laisse aller à sa verve.

Il y a dans la timidité des degrés. Tel est timide dans la conversation qui ne l'est pas dans ses lettres, exemple Jacquemont. « Jacquemont, dit Mérimée, ne s'est jamais douté que ses lettres seraient lues par d'autres que par ses amis. Devant une feuille de papier il n'avait pas l'inquiétude de surprendre un sourire ironique répondant à un mouvement de sensibilité. Seul il n'avait plus de mauvaise honte. » Mérimée, lui, en avait encore, quand il signait ses écrits. De là le besoin, chez lui, de recourir à un pseudonyme pour avoir toute sa liberté, toute son audace d'écrivain.

(1) *Lettres à une Inconnue*, I, 98.

(2) Mérimée dit de Beyle : « Il avait pris la peine de s'entourer de mystère dans les actions les plus indifférentes, afin de dérouter la police qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages de salon. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé : César Bombet, Cotonet, etc. ; il la datait d'*Abeille* au lieu de Civita-Vecchia et souvent la commençait par une telle phrase : « J'ai reçu vos soies grèges et je les ai emmagasinées en attendant leur embarquement. » Les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était souvent lui-même hors d'état de deviner le sens, quand elles remontaient à quelques jours. Ce machiavélisme naïf, puéril, cache une timidité foncière.

Ce goût de mystère, qui revêt ici la forme d'une singularité, d'une manie, se rattache à des principes ou règles de conduite, à un idéal esthétique moral. La timidité, plus exactement la sensibilité ou impressionnabilité maladive dont elle dérive est, aux yeux de Mérimée, une faiblesse; il mettra son honneur à la surmonter, tout au moins à en dissimuler les effets; il épargnera aux autres la vue de son infirmité déplaisante, il gardera au cœur sa plaie secrète; il sera stoïque dans son attitude, dans ses sentiments.

Point d'épanchements, de démonstrations verbeuses, a dit de lui Jules Sandeau; toujours quelque chose de discret, de contenu, de timide, de pudique dans l'expression des sentiments intimes. Il se gardait de l'enthousiasme comme d'un ridicule, de l'attendrissement comme d'une faiblesse (1).

Que cette attitude répondît chez Mérimée à des convictions raisonnées, systématiques, on n'en saurait douter, quand même il n'en eût pas fait l'aveu formel, explicite. Il s'est peint lui-même en faisant le portrait de ses amis Victor Jacquemont, Henri Beyle; il partageait toutes leurs idées, il avait leur forme de sensibilité; il a dit de Beyle: C'est « un homme que j'ai intimement connu et dont les idées des choses et des hommes ont singulièrement déteint sur les miennes (2). » Il ne se sépare point d'eux; il est de leur école, car ils forment une école ou mieux une famille d'esprits. Prenons donc pour lui ce qu'il a dit de Jacquemont :

C'était une nature aimante et tendre, mais il apportait autant de soin à cacher ses émotions que d'autres en mettent à dissimuler de mauvais penchants. Dans notre jeunesse nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts et nous nous moquions de la sensiblerie. Peut-être Victor cédait-il involontairement à cette tendance de sa génération. Je crois pourtant que ses dehors d'insensibilité tenaient

(1) *Discours de réception à l'Académie.*
(2) *Lettres à une Inconnue*, I, 323.

moins à une mode qu'à une conviction. Il était stoïcien dans toute la force du terme, non par nature, mais par raisonnement, et, s'il ne niait pas la douleur, il croyait qu'un homme doit toujours trouver en lui la force de la supporter; en outre, qu'il devait s'exercer sans cesse à se vaincre lui-même.

Dans ce rôle d'impassible entre une forte dose d'orgueil, de dédain pour les autres. Mais ce dédain n'est pas universel. On distingue entre les personnes : il y a celles avec qui on est à l'aise, on entre en sympathie et même on se met en frais, et celles dont on s'écarte ou qu'on tient à l'écart. Avec les premières on est « aimable et causeur charmant », avec les secondes, on se montre « taciturne et distrait ». Ainsi, pour Jacquemont, pour Beyle, pour Mérimée, il y avait « deux espèces de gens » : les intimes et la foule, ceux qui leur plaisaient et ceux qui leur déplaisaient, ceux avec qui ils s'amusaient et ceux près desquels ils s'ennuyaient, les sots et les gens d'esprit. Eux-mêmes auprès des uns et des autres paraissaient des hommes différents. Ils n'étaient timides, c'est-à-dire figés, hostiles, dédaigneux, qu'auprès des premiers, mais ils l'étaient bien et irrémédiablement, car ils s'entêtaient à l'être.

Ainsi Jacquemont, par ses distractions et ses absences, laissait voir quand les gens l'ennuyaient. « Je n'ai jamais connu personne aussi peu habile que lui, dit Mérimée, à cacher les sentiments qu'il éprouvait. » Ceux qui l'ennuyaient, c'étaient les sots. Il n'avait d'ailleurs pour eux ni indulgence, ni pitié.

Beyle, bien que très intolérant lui-même en cette matière, lui reprochait d'en vouloir sérieusement à des gens qui avaient le malheur d'être bêtes. — Croyez-vous donc, ajouta-t-il, qu'ils le fassent exprès ? — Je n'en sais rien, dit Jacquemont d'un air farouche.

Cette boutade n'est que « l'expression exagérée d'une conviction profonde ». Il en faut dire autant des plaisanteries de Beyle, lequel ne pouvait *sentir* les ennuyeux et ne

croyait pas, avec eux, avoir à se contraindre, ce qu'il eût été d'ailleurs incapable de faire, car leur présence

le glaçait et le mettait promptement en fuite. Il disait que la vie est courte et que le temps perdu à bâiller ne se retrouve plus.. L'esprit indépendant ou, si l'on veut, vagabond de Beyle se refusait à toute contrainte. Tout ce qui gênait sa liberté lui était odieux et je ne sais pas trop s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuyeux et un méchant homme... Il ne pouvait endurer l'ennui et partageait l'avis de ces docteurs en médecine qui autorisèrent le duc de Lauraguais à poursuivre au criminel un ennuyeux pour tentative d'homicide.

Les gens de ce tempérament (et Mérimée en était, et il se définit lui-même, en définissant ses amis) suivent leur premier mouvement et découvrent après coup de bonnes raisons de s'y tenir. Or, leur premier mouvement à l'égard des importuns est un mouvement de recul, de répulsion et d'horreur.

Cependant ils ne laissent pas d'être capables de sympathie. Autant ils sont dédaigneux et maussades avec ceux qui leur déplaisent, autant ils déploient de « coquetterie aimable » et se mettent en frais pour leurs familiers et leurs amis. Autant ils sont gênés et insupportables avec les uns, autant ils sont avec les autres naturels et exquis. Ils sont donc, suivant les cas, des rabat-joie ou des boute-en-train.

Ainsi :

Beyle aimait les réunions intimes et peu nombreuses. Dans un petit cercle, entouré d'amis ou de gens contre lesquels il n'avait pas de préventions, il s'abandonnait avec bonheur à toute la gaîté de son caractère. Il ne cherchait nullement à briller, seulement à s'amuser et à amuser les autres ; car, disait-il, *il faut payer son entrée*. Toujours en verve, il était parfois un peu fou, voire même inconvenant, mais il faisait rire et il était impossible à la pruderie de garder son sérieux.

De même Jacquemont était délicieux

avec les gens qui lui plaisaient. Son procédé pour plaire consistait à ne rien cacher de ses idées et de ses sentiments, à être

parfaitement naturel. Peu de gens sont insensibles à cette franchise, lorsqu'elle est accompagnée d'un esprit original et d'une solide instruction. . . . .

Il passait, ainsi que Beyle, pour paradoxal, mais ce qu'on appelait paradoxe chez lui venait d'une liberté d'esprit entière dans la forme et dans le fond. « Le charme de son esprit était précisément de n'être jamais ni cherché ni apprêté. » De même pour Beyle.

Quelque temps, dit Mérimée, je l'ai soupçonné de viser à l'originalité. J'ai fini par le croire parfaitement sincère ; aujourd'hui, rappelant tous mes souvenirs, je suis persuadé que ses bizarreries étaient très naturelles et ses paradoxes, le résultat ordinaire de l'exagération où la contradiction entraîne insensiblement.

Ainsi il y a deux hommes dans le timide (car c'est de lui qu'il s'agit) et ceux avec qui il se montre gêné ou rogue et déplaisant ne lui pardonnent pas d'être avec d'autres aisé, naturel et charmant. Lui-même s'en veut d'être ainsi et de ne pouvoir être autrement, et il est quelquefois assez injuste pour s'en prendre aux autres des changements de son humeur, dont ils ne sont que l'occasion. Il se fait donc mal voir et il est mécontent de lui-même. Il prend une attitude dont les autres s'offensent et dont il souffre le premier, qu'il lui en coûte de prendre et qu'il lui est cruel de soutenir. C'est ce qu'éprouve le Saint-Clair du *Vase étrusque*, sous les traits duquel Mérimée s'est peint.

Il put céler aux autres, dit-il, les émotions de son âme trop tendre ; mais, en les renfermant en lui-même, il les rendit cent fois plus cruelles. Dans le monde, il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant et, dans la solitude, son imagination inquiète lui créait des tourments d'autant plus affreux qu'il n'aurait voulu en confier le secret à personne.

De même Mérimée dit de Jacquemont :

Plus d'une fois j'ai assisté à des combats entre ses nerfs et sa volonté et je crois que la victoire lui coûtait cher.

D'une façon générale, le timide est malheureux par la

gêne qu'il éprouve et la violence qu'il s'impose pour la surmonter ou seulement pour ne pas la laisser voir. De là son attitude fausse, son affectation, sa pose. La pose, chez Mérimée, c'est-à-dire l'ensemble des moyens détournés, des ruses maladroites, par lesquels il essaie de dissimuler sa timidité ou son embarras, revêt bien des formes : il affecte les manières du dandy, du « sceptique », de l'« homme blasé », mais « le fond de son caractère », c'est « une certaine timidité, une retenue qui perce toujours à travers l'aplomb que lui fait prendre son excessive confiance en son mérite », dit de lui David d'Angers.

La plus forte timidité est celle qui se dissimulera le plus, qui recourra aux pires déguisements, aux plus effroyables audaces, au cynisme le plus révoltant. C'est la raison pour laquelle Mérimée, comme Beyle, ne détestait pas le scandale, « trouvait même un malin plaisir à passer pour un *monstre d'immoralité* ». « La sensibilité, a dit Tourguéneff, était le vrai fond de son caractère, mais il vivait masqué. » Il était sentimental, comme le prouvent les *Lettres à une Inconnue*, et il paraissait et voulait paraître froid, ironique et railleur. Il était délicat et raffiné, et il se montrait brutal, grossier et cynique.

On l'a donc mal jugé, mais n'était-il pas cependant à quelque degré le personnage qu'il affichait ? Pourquoi, demande Augustin Filon, le « Mérimée intime » et caché serait-il plus vrai que le « Mérimée extérieur, visible » ? Les deux sont réels et « se complètent ; ils nous expliquent pourquoi le même homme faisait aux étrangers, aux passants l'effet d'un fat haïssable, pourquoi en revanche il était fort aimé de ses amis » (1).

En effet, on ne joue pas impunément un rôle ; Mérimée semble s'être pris à son jeu. Il a été réellement à la fin le personnage qu'il a voulu être ou plutôt paraître. Son carac-

(1) A. Filon : *Mérimée* (Paris, Hachette, Coll. des Grands Ecrivains français) ; c'est à cet ouvrage que j'emprunte les mots cités de Tourguéneff et de David d'Angers.

tère acquis, ses habitudes, ses manies et ses tics ont, sinon effacé, du moins neutralisé, réduit son caractère inné. On ne peut faire mieux que lui appliquer le jugement qu'il a porté sur Stendhal.

M. Sainte Beuve, avec sa sagacité ordinaire, a signalé un des traits les plus frappants du caractère de Beyle : l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce malheur. De là cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble.

Ces traits s'appliquent à Mérimée aussi bien et mieux encore qu'à Beyle. Aussi Taine les retrouve-t-il sous sa plume, quand il trace à son tour le portrait de Mérimée : « N'être dupe ni d'autrui, ni de soi, dit-il, voilà le trait le plus fort qui s'est gravé dans son caractère », et ce trait explique sa vie et son talent, commande toute sa destinée. Il ne s'est jamais livré tout entier. Tendre, sentimental, mais farouche, clairvoyant, ne faisant grâce de rien à ceux qu'il aime, dur en paroles, d'une franchise absolue, voulue, systématique, il a découragé l'affection. Savant, artiste, il n'a pas donné non plus sa mesure ; la critique a stérilisé, annihilé ses dons. Taine conclut :

Né avec un cœur très bon, doué d'un esprit supérieur, ayant vécu en galant homme, beaucoup travaillé et produit quelques œuvres de premier ordre, il n'a pourtant pas tiré de lui-même tout le service qu'il pouvait rendre ni atteint tout le bonheur auquel il pouvait aspirer. Par crainte d'être dupé, il s'est défié dans la vie, dans l'amour, dans la science, dans l'art, et il a été dupe de sa défiance.

Autrement dit, sa timidité l'a perdu. Mais ce jugement à son tour n'est-il pas trop sévère ? Sa timidité ne l'a-t-elle pas aussi servi, en un sens ? Mérimée en réalité n'a fait que subir la loi de son tempérament. Si son génie a manqué de confiance et d'audace, il a eu, en retour, la sobriété puissante. Si sa vie n'a pas connu les affections communes,

elle a goûté les joies exquises et rares de la plus délicate amitié. Il a préféré le bonheur intime, que donnent le culte de l'art et les affections de choix, aux succès d'une destinée brillante qu'il eût pu avoir et dont il semblait digne. N'a-t-il pas eu la meilleure part ? On ne saurait nier en tout cas qu'il a réalisé une assez belle carrière de timide (1).

L. DUGAS.

(1) On a rappelé récemment, à l'occasion du « Cinquantenaire de Mérimée » (E. Henriot, dans le *Temps* du 3 août), des traits de la sensibilité extrême de Mérimée. Il fut notamment un patriote ardent. Lorsqu'il quitta Paris après le 4 septembre 1870, et s'enfuit à Cannes, le Dr Maure, qui le vit à son arrivée à la gare, dit : « Il était fou de chagrin... Nul en France n'a plus souffert de la défaite. » Mérimée écrit lui-même à une amie : « J'ai, toute ma vie, cherché à être dégagé des préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français. Mais tous ces manteaux philosophiques ne servent à rien. Je saigne aujourd'hui des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations et, quelque ingrats et absurdes qu'ils soient, je les aime toujours ». Mais c'est toujours le même raidissement contre l'émotion. Il ne s'abandonne jamais à un sentiment, quel qu'il soit ; il éprouve le besoin de le railler, ainsi encore dans ce qui suit : « Etes-vous de ces cœurs français qui souffrent toujours à la perte de la bataille de Poitiers ? Moi, j'en suis... Est-ce faiblesse ou bon sentiment ? Je connais des gens très estimables absolument dépourvus de patriotisme et, comme on dit aujourd'hui, de chauvinisme. » On imagine Mérimée écrivant ceci, ou mieux encore parlant ainsi, avec cette figure crispée, douloureuse, ces lèvres sévères et pincées, dont Musset fit un jour une amusan caricature avec cette légende : « Mérimée renfonçant une expansion ».

DU SCEPTICISME EN MÉDECINE

—

L'opposition est de tous les temps entre le médecin qu'anime une foi absolue dans l'efficacité des remèdes, et dont les ressources thérapeuthiques sont inépuisables, et son confrère qui manie avec méfiance les armes pharmaceutiques et préfère s'en remettre à la nature du soin de ses malades.

Du temps que régnait l'empirisme, les sceptiques étaient pourtant bien rares; car nul n'eût pu prétendre à la clientèle, s'il eût paru hésiter dans la prescription d'une drogue ou douter de son efficacité. « Un bon médecin est celui qui a des remèdes spécifiques », a dit La Bruyère. Et par les lettres de Guy Patin, nous pouvons apprécier l'âpreté de la querelle qui séparait au XVIIe siècle les partisans et les adversaires de l'Emétique. L'assurance des médecins n'avait alors d'égale que leur ignorance; le doute n'effleurait pas leur esprit ; le scepticisme était inconnu aux empiriques, charlatans, barbiers et chirurgiens.

Mais l'esprit critique dont ils étaient dépourvus reprenait ses droits parmi leurs clients, trop souvent leurs victimes.

> Laissons faire un peu la nature, disait Montaigne, elle entend mieux ses affaires que nous. — Mais un tel en mourut. — Si ferez-vous, sinon de ce mal là d'un aultre, et combien n'ont pas laissé d'en mourir ayant trois médecins à leur cul ?

Et nous surprenons le même sourire sceptique errant sur les visages de Pascal, Molière, La Bruyère, J.-J. Rousseau, Fontenelle, etc.

Aujourd'hui tout est bien changé, et, par une évolution

assez brutale, le scepticisme a envahi le domaine médical. Nous parlons du scepticisme scientifique et non de celui qu'inspire trop souvent *invidia medicorum pessima*, et qui n'épargna même pas Laënnec offrant à ses confrères le fruit de sa géniale invention, le stéthoscope :

Nostra enim œtas incuriosa quoque suorum, dit-il dans la préface de son livre immortel (1), *et si quid novi ab homine coœvo in medio ponitur, risu ut plurimum ineptisque cavillationibus excipiunt : quippe facilius est aspernari quam experiri.*

Les générations actuelles ont été abreuvées de telles affirmations, leur expérience journalière s'est heurtée à tant de mécomptes, elles ont assisté à tant d'enthousiasmes aussi ardents que vite effondrés, qu'elles considèrent d'un œil sceptique, désabusé, toute formule nouvelle, et s'étonnent qu'on puisse encore se laisser prendre à des espoirs si fallacieux. Et quand la découverte vraie surgit, elle se heurte à la méfiance générale, et doit passer au crible de toutes les vérifications cliniques et expérimentales. Ainsi les fleurs que nous cueillons au champ de la thérapeutique et auxquelles nous accordons quelque confiance diminuent-elles tous les jours; on a pu intituler un livre, et qui eut grand succès, « la Thérapeutique en vingt médicaments ». Car la discrimination a été faite par notre esprit critique qui n'a retenu que ceux dont l'action paraissait scientifiquement établie. Pour le reste, mieux vaut n'en pas user et faire confiance à *natura medicatrix*.

Mais on s'étonne alors que de tels faits, et si évidents, n'aient pas frappé nos devanciers qui étaient pourtant de merveilleux observateurs. En réalité il est d'autres raisons, et plus profondes, à l'apparition du scepticisme en médecine. Ce sont elles que nous allons rechercher.

(1) De l'auscultation médiate ou traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur, fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration. Par R. T. H. Laënnec. Paris, 1819.

§

Pour supprimer toute confusion il faut d'abord bien s'entendre sur la signification que donnent les médecins à la formule : Laisser faire la nature.

Par ces termes on n'envisage pas l'action directe d'un Dieu créateur, mais plutôt, comme l'a dit Laënnec :

L'ensemble des lois qui règlent les rapports des êtres... La nature, c'est l'ordre établi.

Le mot nature s'adresse, dit Cl. Bernard (1),

à l'univers lui-même, aux effets visibles que produit cette force éternelle sur la matière inerte, ou, pour nous servir de l'admirable expression de Spinoza, la nature peut être envisagée à l'état actif (*natura naturans*) et à l'état passif (*natura naturata*).

Or beaucoup de médecins croient à la puissance curative de la nature qui a le pouvoir de rétablir la santé sans aucun secours étranger. Mais cet acte de foi en la constance des conditions de la vie n'est souvent que le corollaire d'un grand scepticisme thérapeutique.

§

C'est surtout vers le milieu du XIX[e] siècle que le vent du doute commença de souffler dans le monde médical. Trousseau (2), qui, par son génie de clinicien et la magie de son verbe, régnait en maître sur la jeunesse, en avait été fortement impressionné. Cherchant les causes d'un tel changement, il croyait les trouver dans la tendance qui poussait les médecins, sur les traces de Laënnec, à la recherche des perfectionnements matériels. Dénonçant le péril, il poussa le cri d'alarme :

Il semble vraiment qu'à la suite de la découverte de Laënnec l'esprit médical ait été pris de vertige. On s'est lancé dans la voie de l'investigation matérielle à outrance... La médecine aspire dorénavant à la précision et à la rigueur des sciences exactes... Or,

(1) Les citations de Cl. Bernard ont été tirées de : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris, 1865. *Leçons de Pathologie expérimentale*. Paris, 1882.

(2) Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris.

de toutes les parties de la médecine, l'étude des lésions, c'est-à-dire l'anatomie pathologique, et l'étude des symptômes, c'est-à-dire la sémiologie, étant les plus facilement accessibles, même aux esprits les plus médiocres, et se prêtant le plus aisément à la rigueur scientifique, on s'est jeté à corps perdu dans cette voie. Au contraire, la thérapeutique, dont l'étude est infiniment plus complexe et plus difficile, s'est trouvée presque entièrement négligée.

Nous assistons là au phénomène psychologique, et qui se répète à chaque génération, de l'incompréhension, par les hommes âgés, des découvertes qui bouleversent le misérable échafaudage de leur science. Le professeur Dieulafoy a voulu faire de Trousseau un prophète qui, bien des années à l'avance, aurait prédit les découvertes de Pasteur. Ce n'est pourtant pas diminuer la gloire de notre grand clinicien que de constater que son enseignement n'était guère favorable aux recherches nouvelles. Avouons qu'il leur fit trop souvent une opposition véhémente :

La micrographie, disait-il, ne conduit-elle pas à l'anéantissement thérapeutique?... Elle fait oublier l'homme pour ne songer qu'aux cellules, et se perd dans l'abîme des infiniment petits.

La chimie ne trouve pas davantage grâce à ses yeux. Guy Patin disait déjà :

Thaïs était anciennement une belle putain qui tâchait de passer pour femme de bien, et qui se déguisait tant qu'elle pouvait. Ainsi fait la chimie auprès de la médecine.

Trousseau ne prévoyait certes pas les admirables conquêtes de la chimie biologique quand il affirmait que « la chimie ne rend à la médecine proprement dite que des services très limités », que « les gens les plus éminents dans les sciences chimiques n'ont été que de pauvres médecins », que « les véritables praticiens ont été de tous temps de tristes chimistes », et que l'on ne saurait trop dénoncer « la vanité des prétentions des chimistes, qui s'imaginent connaître et expliquer les lois de la vie et de la thérapeu-

tique, parce qu'ils connaissent quelques-unes des réactions qui s'accomplissent dans l'économie ». Et à pousser la médecine au rang des sciences exactes on s'expose, disait-il, aux pires déceptions :

Comme on avait espéré trop, on désespère trop vite ; et de la déception au scepticisme la pente est bien rapide.

Mieux que tout commentaire, une phrase de Laënnec nous expliquera l'aveuglement de Trousseau :

Bien peu de médecins sont capables, même après une longue pratique, de voir les objets sous un autre aspect que l'école de leur temps. Les esprits d'un ordre plus élevé et capables de voir par leurs propres yeux, dès leurs premiers pas dans la carrière de l'observation, ne le sont pas toujours de redresser les idées de leur jeunesse.

Quoi que l'on pense du rôle du scepticisme en médecine, et nous voyons que Trousseau le jugeait déplorable, il nous paraît cependant bien vrai que les moyens nouveaux dont on usait tendaient à affaiblir l'assurance du médecin, non pas tant par la déception qu'ils valaient que par l'accroissement de l'esprit critique. Et nous ne saurions mieux illustrer le développement jusqu'à l'outrance de ce scepticisme que par l'exemple de Magendie.

§

Magendie lança vigoureusement la médecine dans la voie de l'expérimentation, mais il se refusait absolument à aller au delà des faits : « Je suis un chiffonnier, se plaisait-il à dire, avec un crochet à la main et une hotte sur le dos ; je parcours le domaine de la science, et je ramasse tout ce que je trouve. » Pour exprimer l'état de son esprit, il déclarait :

Quand j'expérimente, je n'ai que des yeux et des oreilles, je n'ai point de cerveau.

Aussi, dit M. le professeur Chauffard (1), le scepticisme thé-

(1) *Du Sensualisme dans les sciences médicales*, Le Correspondant, 1863, p. 306.

rapeutique devait inévitablement l'envahir. L'art de guérir lui paraissait un leurre bon à prendre les simples parmi les savants ou à calmer l'imagination de ceux qui le réclament. Ainsi, avait-il à peu près abandonné son service à l'hôpital et ne faisait-il à l'Hôtel-Dieu que de courtes et rares visites. Les internes faisaient tout, et quand il les voyait se dépenser, Magendie n'y mettait pas d'empêchement ; mais il leur disait avec un sourire sceptique : « On voit bien que vous n'avez jamais essayé de ne rien faire ». En ville, dans les consultations avec les confrères, il ne faisait aucun mystère de sa parfaite indifférence pour toute espèce de médication. Si quelque jeune praticien, plein de foi dans son art, insistait pour lui faire approuver tel ou tel moyen de traitement, Magendie n'y mettait pas d'opposition, il se contentait de répondre : « Si cela vous amuse, faites-le ». Tel était le scepticisme à la fois railleur et impuissant, ajoute M. Chauffard, auquel cette médecine d'amphithéâtre avait conduit Magendie.

§

A son élève Claude Bernard, qui tout le long de sa vie devait mener le combat pour cette médecine d'amphithéâtre, le sectarisme du maître rendait la tâche difficile. En imposant à la méthode positive la passivité absolue de l'esprit observateur, Magendie tombait à nouveau dans l'erreur de Bacon. Et l'originalité principale de Cl. Bernard fut d'avoir revendiqué bien haut le rôle de l'idée dans l'expérimentation.

La recherche expérimentale s'appuie successivement sur les trois branches de ce trépied immuable : le sentiment, la raison, l'expérience.

Et Pasteur devait déclarer :

Au début des recherches expérimentales, l'imagination doit donner des ailes à la pensée.

Mais, même ainsi comprise, c'est-à-dire dans toute son ampleur, la méthode expérimentale n'a-t-elle pas favorisé

l'apparition du scepticisme en médecine? L'état d'âme de Claude Bernard qui se dégage franchement de toute son œuvre nous fournira la réponse.

S'il fut accessible au scepticisme scientifique, considérons d'abord qu'il se défendit toujours d'éprouver mépris ou indifférence pour la clinique, et même pour la thérapeutique empirique. En maints passages de son enseignement il a affirmé que l'objet des études du médecin est le malade, et que c'est la clinique qui lui en donne la connaissance. La physiologie n'intervient ensuite que comme une science explicative qui nous fait comprendre ce que nous avons observé, car, selon l'expression de Léonard de Vinci, la science n'est au fond que l'étude des circonstances des choses. De l'empirisme même tout n'est pas à rejeter. « Le sulfate de quinine est évidemment une médication utile, dit Cl. Bernard, quoique on ne sache rien de son action physiologique, et l'on aurait tort, pour cette raison, d'en repousser l'emploi. » Mais, se hâte-t-il d'ajouter : « Je soutiens que cette simple observation clinique du malade ne suffit pas, et qu'il faut absolument recourir *à l'expérimentation*, si l'on veut arriver à l'explication scientifique des phénomènes morbides et parvenir à une thérapeutique efficace et rationnelle ».

Or il arriva que bien peu des dogmes cliniques que l'on prêchait dans les écoles, ou des déductions thérapeutiques dont on affligeait les malades résistèrent à la vérification sévère du laboratoire. Cl. Bernard eut vite fait de mesurer l'inanité du verbiage médical ; et quoique il s'en défende, son scepticisme à l'égard de la thérapeutique perce à travers chaque page de ses livres.

Dans l'immense majorité des cas, l'expectation doit être préférée, et l'habileté du praticien consiste à faire une application judicieuse de la méthode générale à chaque cas particulier. Il est le plus souvent impossible de prouver d'une manière irréfutable qu'un mode de traitement donné est utile ou nuisible dans telle ou telle maladie... le physiologiste, qui ne veut administrer

un agent thérapeutique qu'autant qu'il en comprend l'action, arrive par un cheminement logique à s'abstenir de donner des médicaments, comme font la plupart des praticiens.

En fait, c'est le même scepticisme de bonne qualité scientifique qui découvrait à Cl. Bernard les bornes de notre savoir, au delà desquelles, dit Bacon, la nature devient sourde, et ne répond plus à nos questions. Et c'est parce que la musique des mots n'endormait pas son sens critique qu'il sut rappeler à l'homme la relativité de sa puissance :

Nous entendons dire à chaque instant que l'homme est maître des éléments ; que le feu, l'eau, la vapeur, l'électricité et toutes les forces naturelles obéissent à sa volonté. Or, c'est précisément l'inverse qu'il faudrait dire pour être dans la vérité. Nous n'agissons sur la nature qu'en obéissant à ses lois et, comme l'exprime très justement un aphorisme médical : *Naturæ non imperat, nisi parendo.*

Conversant avec un philosophe sur l'état de nos connaissances physiologiques, et en particulier sur des questions de connaissance première des phénomènes, Cl. Bernard lui répondait le plus souvent qu'il ne savait pas. « Mais vous ne savez donc rien ? s'écria le philosophe, il n'y a donc pas le plus petit point sur lequel vous ayez atteint la vérité complète d'un phénomène ? — Non, répliqua Claude Bernard, car la vérité n'est jamais complète ; elle est toujours relative, et la recherche n'est jamais finie. Si nous connaissions d'une manière complète la vérité sur un seul point, ce serait la vérité absolue, et nous devrions la connaître également sur tous les autres, parce que dans l'organisme comme dans l'univers tout se tient, et une connaissance entraîne l'autre. »

Enfin, à qui nous reprocherait de considérer les réserves formulées par Cl. Bernard comme une adhésion au scepticisme scientifique, nous opposerions simplement cette phrase du maître qui clôt toute discussion :

Dans les sciences la foi est une erreur, et le scepticisme un progrès.

§

Ainsi Trousseau disait bien vrai quand il faisait du scepticisme la suite logique de l'expérimentation. Mais là où le physiologiste voit un progrès de l'évolution des sciences, lui, le clinicien, dénonce un recul déplorable. Les raisons qu'il en donne méritent d'être examinées. Trousseau remarque d'abord que le scepticisme médical a surtout sévi aux dépens de la clinique. De plus cette soif d'exactitude scientifique a formé des médecins qui ont tout ignoré en dehors du domaine expérimental, et pour qui les richesses accumulées dans les livres anciens furent lettre morte. Enfin, et surtout, en donnant à la physiologie la première place, on ignore délibérément ce qui fait le caractère propre de la médecine, c'est-à-dire « l'art médical ».

Certes, il est bien vrai que la médecine d'observation, telle qu'on la pratiquait autrefois, se vit brutalement supplantée par la médecine expérimentale. Il est bien vrai qu'une nouvelle orientation se fit vers ce soleil nouveau. Et à sa lumière un tel monde d'inconnues nous fut dévoilé que notre assurance s'en trouva fortement secouée : la révision fut faite, l'inventaire fut dressé des lois que nous avait léguées un empirisme orgueilleux. Et il en fut si peu qui résistèrent au feu de la critique et de l'expérience, que le scepticisme envahit les esprits. Mais à ce point, la mesure ne fut pas gardée, et l'injustice naquit à l'égard des anciens. Pour les générations médicales de la période biologique la médecine date du dernier traité édité ou de la dernière communication à l'Académie.

De ce qui fut dit ou écrit il y a vingt ans, un siècle, deux siècles, on ne se soucie guère. Certes, quelques noms surgissent dans la nuit de ces temps passés : Paré, Pecquet, Harvey, Sydenham, Laënnec, Cl. Bernard, Trousseau, mais nous les saluons au passage sans leur faire la grâce d'une heure de lecture. Nous savons pourtant, sans en oublier

une seule, les élucubrations les plus fantaisistes du professeur régnant à Paris ou ailleurs ; et nous aurions tort de ne les pas savoir, car il nous en coûterait dans les concours. Et ce prétendu scepticisme scientifique se mue peu à peu en une idolâtrie plus ou moins sincère pour le maître de l'heure. Et c'est seulement quand l'âge est venu, quand nos mains, libérées, par la maladie ou par la vieillesse, de la tâche quotidienne peuvent enfin feuilleter les pages poudreuses des vieux bouquins, que nous découvrons les trésors de sagesse et d'observation qu'ils renferment. Et nous apprenons, mais trop tard, à nous méfier de ceux qui font une découverte tous les ans, ou qui ont une idée originale tous les soirs. Laënnec a dit que le mépris de la sagesse antique « est un caractère commun à tous les hérésiarques de la médecine ». Trousseau a raison, nous sommes une génération d'hérésiarques.

L'on comprend l'angoisse du vieux clinicien assistant au renversement de méthodes qui avaient suffi à son génie observateur pour faire une œuvre immortelle. Et quand, aujourd'hui, on voit le mépris impatient des jeunes internes, si, au lit du malade, on leur sert pour toute pitance des arguments cliniques ; quand on constate leur impuissance complète à porter un diagnostic, s'ils ne peuvent s'aider de toutes les recherches biologiques, on se surprend à leur lancer l'apostrophe de Trousseau : « Dans leur pauvreté nos devanciers mettaient en œuvre la plus mince des connaissances que l'expérience ou le hasard leur avait donnée ; ils exerçaient incessamment les forces de leur esprit, comme les athlètes exercent leurs muscles, et il en résultait une puissance qui se traduisait quelquefois par des écarts singuliers, mais souvent aussi par des vues pleines de grandeur et de fécondité. Les efforts se multipliaient donc en raison de la pauvreté des moyens, et les résultats étaient immenses ; et vous, autour de qui les moyens abondent, gâtés, énervés, rassasiés par ce qui vous est si abondamment offert, vous ne savez que recevoir et qu'engloutir, et

votre intelligence paresseuse étouffe d'obésité et meurt improductive ! » Paroles qui valent autant par leur éloquence que par l'application que l'on peut en faire, un demi-siècle après qu'elles furent prononcées.

Mais le plaidoyer de Trousseau en faveur de la médecine d'observation, s'il puise dans les excès de ses adversaires ses meilleurs arguments, en use d'autres qui ne nous touchent plus, et qui, au milieu du XIXe siècle, ne tiraient leur puissance que de la forte personnalité de l'auteur. Ancien professeur de rhétorique, humaniste distingué, Trousseau a dit lui-même que la médecine s'est toujours inspirée de la philosophie régnante... Et c'est parce qu'il fut un romantique en médecine qu'il a surtout souffert de ce scepticisme et du caractère d'impersonnalité des méthodes scientifiques. Il s'inquiétait de voir les jeunes intelligences bridées, étouffées par la rigueur de l'expérience, et accusait le laboratoire de couper les ailes à l'hypothèse dès qu'elle tentait de prendre son essor.

Gaubius a dit : *Melius est sistere gradium quam progredi per tenebras*. Et moi je vous dis : Mieux vaut marcher dans les ténèbres que de s'arrêter... Pourquoi Dieu nous aurait-il donné une âme qui tend incessamment vers le progrès et dévore l'avenir... laissons croître en liberté ce qu'a de luxuriant l'intelligence de la jeunesse, gardons-nous d'arrêter cette sève généreuse qui ne cherche qu'à s'épandre en fleurs et en rameaux, et tant que la vie se puisera dans le terrain si fécond de l'observation clinique, ne craignez jamais que l'on aille trop loin. Ceux qui, dans cette faculté, sont chargés du soin de guider les élèves dans la carrière de la pratique tempéreront cette fougue. Eux aussi ont quelques comptes à régler avec les hypothèses (1)...

Enfin vouloir faire de la médecine une science exacte, assécher les intelligences et éteindre les enthousiasmes par

(1) En effet les « écoles » et les « systèmes » avaient sévi pendant de longues années, malgré que Laënnec eût dit, mais qui ne fut pas écouté, que dans l'impossibilité regrettable de se passer de théories, il fallait n'en user que comme « d'une x algébrique », et ne pas attacher beaucoup d'importance à ce qui n'est que « l'échafaudage de la science ».

le scepticisme scientifique, c'est supprimer proprement « l'art médical ».

Il n'appartient pas à tous de devenir artistes; il appartient aux intelligences les plus subalternes d'acquérir la science... Quand vous connaîtrez les faits scientifiques, gardez-vous de vous croire médecins... Presque tous, Messieurs, vous connaissez plus de chimie que Paracelse, beaucoup d'entre vous plus que Scheele et que Priestley, quelques-uns même plus que notre Lavoisier. Vous savez de la chimie, mais vous n'êtes pas chimistes... C'est qu'il y a une grande différence entre le savant qui recueille et l'artiste qui produit... De grâce, un peu moins de science, un peu plus d'art, Messieurs !

Cl. Bernard s'est demandé quelle était l'origine de cette notion de « l'art médical » opposé à la « science médicale ». Il croit la trouver dans l'incertitude des connaissances biologiques, qui pendant des siècles, éloigna la médecine du domaine scientifique. La science est la même pour tous, puisqu'elle correspond à la raison, c'est-à-dire à une connaissance déterminée et absolue. L'art, au contraire, répond au sentiment et varie d'une personne à l'autre. « L'art c'est moi, la science c'est nous. » (Victor Hugo.) La science s'ajoute à elle-même, l'art s'isole et s'individualise.

Je m'élève contre cette prétention que la médecine soit un art ; car si la médecine est un art, quelle sera donc l'œuvre d'art du médecin ? Tout artiste a son œuvre ; pour le peintre c'est son tableau ; pour le sculpteur sa statue ; pour l'architecte son édifice ; dirons-nous que l'œuvre du médecin, c'est la guérison de son malade ? Sans doute, le langage du monde la lui attribue souvent, comme elle l'accuse de sa mort quand il périt entre ses mains, ce qui fait une compensation. Mais ce serait là une œuvre d'art aussi singulière que contestable.

Et laissant libre cours à son scepticisme, Cl. Bernard ajoute :

Le médecin, en effet, peut-il bien prétendre qu'il a guéri son malade ? Ce n'est pas moi qui guéris le malade, disait Hippocrate, c'est la nature.

Et bien longtemps après lui, Ambroise Paré s'écriait dans le même esprit :

Je le pansay, Dieu le guarit. La médecine ne saurait donc être un art ; elle ne peut être qu'une science d'observations expectante laissant agir la nature, ou une science agissant expérimentalement. Tout le reste est de l'empirisme ou du charlatanisme.

§

Parlant en savant, Cl. Bernard est absolument logique dans sa sévérité. Si l'on veut faire de la médecine une science, ce qui ne relève pas de l'expérience ne peut y trouver accès. Et si la pratique médicale exige des qualités individuelles, elles sont d'une autre essence, elles ne sont pas de la science.

L' « art médical » correspond à une réalité, mais le terme est mal choisi. Il pouvait satisfaire du temps où le cœur et l'intelligence suppléaient chez le médecin à l'indigence du savoir. Il devait être particulièrement en faveur à cette époque romantique où l'individualisme envahissait tout. Mais, aujourd'hui, il nous apparaît que l'ensemble des qualités que l'on décore de ce nom n'a rien de spécial à la médecine ; elles trouvent seulement dans notre profession l'occasion continuelle de s'exercer. Ce côté artistique qui dépasse et surpasse la science, ce n'est ni à l'Ecole, ni au laboratoire qu'on l'acquiert. « C'est un don du ciel », a dit Trousseau. C'est surtout la synthèse de tous les facteurs qui font de nous l'honnête homme : ascendance, race, sol, tradition, famille, éducation, etc. L'art médical n'est que la manifestation du bon sens, de l'esprit critique. C'est l'intelligence et le cœur au service de la science, ou la suppléant quand celle ci est déficiente ; c'est l'esprit de finesse qui fait qu'à côté des malades que l'on « reconnaît », il en est que l'on « devine ». (Laennec.)

Mais alors nous sommes hors de la science. Et l'erreur qui fut pardonnable autrefois de confondre deux domaines différents ne se comprend plus aujourd'hui. Il en est de la médecine comme du reste : nous n'admettons plus la con-

fusion des genres. La prétention du naturalisme à être une littérature scientifique nous est insupportable, et la naïveté de Zola s'estimant ouvrier de la même œuvre que Cl. Bernard nous fait sourire. Nous préférons Paul Verlaine affirmant :

... Le seul savant, c'est encore Moïse,

à Sully-Prudhomme burinant ses poèmes scientifiques.

Ainsi la science doit rester dans ses limites ; mais elle ne doit pas non plus les laisser envahir. L'esprit de finesse, de quoi est fait l'art médical, contribue pour sa part à l'édification de la science, mais, non plus que l'esprit de géométrie, ne doit être confondu avec elle ; le scepticisme scientifique, qui ne peut atteindre l'art médical, ne peut donc le tuer.

Pas davantage, le scepticisme ne crée une atmosphère desséchante, ruinant les enthousiasmes, nivelant les personnalités, car il perd toute autorité en pénétrant dans les domaines qui ne sont pas le sien. Laissons à Kant et à ses disciples de n'attendre aucune assurance de vérité en dehors de la raison pure, et d'aboutir ainsi à l'idéalisme complet, au scepticisme absolu. Ceux qui se sont targués de leur qualité de savant pour juger de la philosophie, des puissances du cœur ou de la religion ont péché par orgueil ; ils ont manqué justement de la réserve scientifique qui confine en bien des points à l'humilité.

Il en est, et des plus grands parmi les physiologistes contemporains, dont les œuvres sont animées du plus pur scepticisme, mais dont l'esprit, angoissé ou serein, se laisse bercer « au vent de l'inconnu et dans les sublimités de l'ignorance ». (Cl. Bernard.)

Dr PIERRE MAURIAC

Professeur agrégé à l'Université de Bordeaux.

VOYAGE
AU MONDE A L'ENVERS

—

CHAPITRE PREMIER

Il fallait que les évolutions de cet individu fussent bien curieuses pour qu'elles aient détourné mon attention de ces troublantes baigneuses qui, en maillots collants noirs, nous exposaient, à la faveur du bain, les ultimes secrets de corps magnifiques dont le tango quotidien et vespéral nous avait déjà révélé les attitudes les plus pâmées. A mes côtés, au haut de l'escalier qui conduit au sable, Moreau-Deblasco ne les quittait pas une seconde de l'œil. Je dus le tirer par la manche :

— Toi, le Bottin de cette plage, peux-tu me dire quel est cet original qui cueille des palourdes et pêche des crevettes avec une énorme serviette en cuir de vache sous le bras ?

Moreau-Deblasco, qui vivait dans l'unique espoir, jusqu'à ce jour déçu, que la lutte opiniâtre engagée entre les formes bien accusées et les maillots trop collants se terminerait au désavantage de ces derniers, ne parut pas ravi d'être dérangé, mais me répondit cependant avec courtoisie :

— C'est le capitaine aviateur L'Herbaudière. Un pauvre garçon !.. Le conseil de guerre aurait mieux fait de l'envoyer se soigner plutôt que de briser sa carrière.

— Quoi, affaire de trahison ?

— Pas le moins du monde. Désertion temporaire... et inexpliquée. On étudiait la ligne aérienne qui devait relier la France à ses possessions d'Australie. C'était la deuxième année de la guerre. L'Herbaudière, trois palmes, s'il vous plaît, désigné pour tenter l'expérience, un des premiers parvint jusqu'en Nouvelle-Calédonie. Il fut fêté, acclamé,

même redécoré, je crois, par sans-fil. Après trois semaines de séjour dans l'île, il prit le retour et... disparut pendant un an et demi. Il y avait belle lurette qu'on ne parlait plus de lui, que l'aviation avait offert à sa mémoire un service solennel, que sa fiancée s'était mariée et que son héritage était partagé, quand un beau jour... il débarqua au Cap, à pied, mourant de faim et de soif, en haillons, racontant une histoire à dormir debout. Les médecins ont, malgré tout, conclu à sa responsabilité, les ânes, alors que le pauvre diable ne se souvenait même plus de ce qui lui était arrivé ; aujourd'hui même il ne se le rappelle pas encore. Il a accueilli en riant aux éclats, lui, l'honneur et la passion militaires faits hommes, le jugement terrible qui le frappait ; il mène depuis lors une vie ridicule, inoffensive et déraisonnable où la serviette qui vous a frappé joue le seul et unique rôle. Un pauvre fou, je vous le répète.

Aussitôt, des greniers de mon inconscient où sommeille un monde de futilités et de choses indifférentes surgit le souvenir endormi de cette aventure. Ma mémoire est surtout visuelle ; je vis vaguement devant mes yeux des entrefilets de journaux, des articles, des dépêches où s'étalaient le nom de L'Herbaudière, le récit de sa disparition, puis plus tard la nouvelle de son retour surprenant, de son procès; mais je vis surtout, avec une netteté complète, cette fois, une scène de revue dans le décor d'un cabaret fumeux, scène semée de stupides jeux de mots : « Vous n'avez plus l'air beau d'hier », où l'on rapprochait, avec les sous-entendus et les équivoques indispensables, la disparition de l'aviateur de celle d'une princesse italienne. Les deux escamotés se retrouvaient sur une île déserte où ils passaient une année de parfait amour, occupés uniquement à s'aimer et à se le prouver; pour terminer, quelques couplets sentimentaux ; la jeune femme, on ne sait trop pourquoi, enlevait soudain sa robe et l'aviateur sa combinaison, et tous les deux entamaient une chaloupée sauvage, tandis que des phares d'avion, mués en yeux démesurés de vieux marcheurs, roulaient

leurs gigantesques prunelles. Cette fantaisie échevelée, je la voyais avec la même intensité que si j'eusse encore été au spectacle et je me sentis tout à coup saisi, en retrouvant dans mon souvenir ce résidu idiot de la vie parisienne, d'une curiosité surexcitée et, pour ainsi dire, trépidante de connaître le héros en chair et en os de cette équipée encore mystérieuse. Cette disparition d'une année, ce retour inattendu à la civilisation, cette arrivée pédestre et lamentable dans une ville de l'Afrique du Sud, ce procès qui n'avait point pénétré le secret de l'aventure, les éclats de rire du condamné ne me fournissaient pas l'ombre d'une hypothèse. Cet homme, qui, devant mes yeux, pêchait la crevette, chargé d'une lourde serviette de cuir, devenue l'unique préoccupation de sa vie, toutes ces circonstances, pour le moins bizarres, qui laissaient parfaitement indifférent le cerveau d'un snob comme Moreau-Deblasco, devaient inévitablement solliciter l'imagination d'un homme qui fait métier d'écrire, alors que le principal protagoniste d'un mystère aussi troublant et l'initiateur de l'emploi de l'avion dans l'amour se présentait à mon obsession professionnelle en une si curieuse posture.

Maniaque, ce L'Herbaudière l'était peut-être. Fou, assurément non. Je l'aurais certifié de loin et au premier coup d'œil. J'avais autrefois, au temps où je poursuivais des études philosophiques et psychologiques, assez fréquenté les aliénistes et leurs bouquins pour me rendre compte que ses gestes, que je suivais attentivement, n'avaient ni cette précision immuable et obstinée, ni ce désordre et ce manque de coordination qui révèlent l'une ou l'autre forme du déséquilibre mental.

Moreau-Deblasco m'entraîna.

— Venez prendre un porto-flip et une bouchée aux crevettes. Si ce pauvre toqué vous intéresse, je vous le présenterai à la première occasion. Il fréquente assez régulièment le bar du golf.

C'est à cet endroit, le lendemain, que je fis connaissance

avec L'Herbaudière, juché sur un haut tabouret, le coude appuyé sur l'inévitable serviette déposée sur le comptoir.

Evidemment le capitaine n'était pas de relation très aisée. Ce n'était ni un grincheux, ni un aigri, ni un irascible. Il ne contredisait point, il ergotait encore moins. Il était doux, peu loquace, irréprochable, correct. Il me fallut plusieurs entrevues pour me rendre clairement compte de ce qui m'agaçait tant dans sa fréquentation : son éternelle rêverie. Oh ! ce n'était pas une rèverie mélancolique, indécise, vague, nonchalante. Il ne suggérait nullement l'envie de le consoler. Non. Il laissait inexorablement tomber entre lui et son interlocuteur une sorte de méditation interne pleine de suffisance et d'une nuance d'insolence. Il vous regardait fixement, le menton dans la main, il vous écoutait, mais ses yeux, poursuivant une vision intérieure, étaient pleins d'un regard qui disait exactement : « Va toujours, mon bonhomme. Quand on a vu ce que j'ai vu, quand on sait ce que je sais, tout ce que tu pourras me raconter n'a guère d'intérêt ». On avait, en lui parlant, l'horripilante sensation de lui raconter éternellement des choses sans importance et de se heurter à une supériorité inaccessible. Chose curieuse, malgré cette disposition singulière d'esprit, il recherchait le monde, fréquentait les salles de danses, les spectacles, les halls de casinos et d'hôtels, mais il semblait ne s'intéresser au spectacle que par une sorte de comparaison qu'il roulait dans sa tête. Il étudiait les êtres et les choses avec une curiosité détachée, d'une inexprimable impertinence, et comme s'il eût été hors de la société humaine.

Enervé, excédé, j'étais, malgré tout, attiré vers lui. Je le cherchais sur la plage, sur la route, à la pâtisserie, au thé-tango, chez le coiffeur, partout enfin où il fréquentait. Je ne décrirai pas par le menu toutes les alternatives que subirent nos relations, ni les différents états psychologiques qu'il provoqua en moi. Toujours est-il qu'il finit par me témoigner quelque sympathie, quand mon obstination à le

rencontrer lui eut fait comprendre que je me formais sur lui une opinion différente de celle de ses autres contemporains. Il n'était plus, en effet, dans cette villégiature bretonne, le raseur isolé qu'on redoute et qu'on évite, depuis que je m'entêtais, à l'encontre des autres baigneurs, à rechercher assidûment sa compagnie.

Maintenant que je connais l'intimité la plus secrète de l'âme de cet homme et son extraordinaire histoire, que j'ai sous les yeux, en écrivant, le manuscrit de son incroyable odyssée, je retrouve la minute où, pour la première fois, il y fit une allusion voilée, si voilée que, dans l'ignorance où j'étais alors, je ne la remarquai même pas et que je la mis simplement au compte d'un cerveau étrange, tourmenté à la fois par des lieux communs philosophiques et par les aventures utopiques qui hantent certains aviateurs, sans m'y arrêter plus longtemps que la seconde même où il l'énonça au cours de la conversation. J'étais étendu sur le sable, je regardais... tout et rien, comme on fait à la mer quand on livre sa pensée à la monotonie sacrée des vagues et qu'on la laisse naviguer entre l'absence de tout sujet précis et des considérations nécessairement banales, puisque tout a été dit sur l'Océan éternel. L'Herbaudière vint sans façon s'étendre auprès de moi et sans s'enquérir si, ce jour-là, je ne recherchais pas à mon tour la solitude; quoique fort poli, il s'était, en effet, affranchi de nombre de conventions oiseuses. Il posa sa serviette entre nous deux, cette serviette dont, pendant des nuits, j'avais essayé de deviner le précieux contenu, cette serviette dont il ne m'avait jamais parlé même fugitivement.

— Vous regardiez là-bas, me dit-il, en montrant de la tête l'horizon.

— Oui, j'ai des désirs de voyages. J'irais volontiers voir ce qui se passe de l'autre côté de cette ligne.

— Peuh! cher Monsieur, ces pays-là, ce n'est pas la peine...

— Ces pays-là, peut-être... Mais je ne parle pas néces-

sairement de l'Amérique, qui est en face de nous, je parle des Indes, de la Chine, de l'Asie, de cette Asie insondable...

Il fit un geste dégoûté et me jeta un de ses regards ironiques et supérieurs.

— Pas intéressant. Tous ces braves Asiatiques, à quelques nuances près, pensent comme nous. On a beaucoup écrit sur leur âme, sur leurs conceptions... Ce n'est pas si compliqué qu'on veut bien le dire, allez : vivre, aimer, mourir... Ces trois mots renferment la grande obsession de toute la terre connue...

Et, en m'offrant une cigarette, il se lança dans une dissertation fort intéressante, ma foi, sur l'habitude de fumer et les différentes qualités de tabacs.

Je puis fort bien préciser le jour où il conçut pour moi cette sympathie, d'abord bien timide et très réservée qui finit pourtant par se transformer en une réelle amitié. Ce fut le 3 août 1918, à midi moins vingt; je me souviens fort bien de l'incident. Je lui déclarais que j'étais un adversaire résolu de la civilisation. Je revenais des rochers du Prioré sur lesquels j'avais, toute la matinée, relu un volume de Rousseau; je le tenais encore à la main, quand je le rencontrai devant l'Hôtel des Fleurs, et cette édition, reliée en veau fauve, fut l'origine de la discussion qui devait faire de nous deux amis profondément unis. En entendant énoncer mon énergique profession de foi, il me regarda comme il ne m'avait jamais regardé, sans que son ironie si spéciale passât dans ses yeux. Encouragé, je poursuivis sans respect pour le grand Voltaire :

— Il faut être parfaitement idiot pour soutenir que celui-ci — je frappai sur le *Contrat social* — a prétendu nous réduire à marcher sur les mains et à brouter l'herbe des prés. Mais il avait cent fois, mille fois raison, l'homme au bonnet arménien ! Le monde est enfermé dans une contradiction insoluble, une erreur fatale et irréparable. Le but, le seul but auquel aspire l'humanité est le bonheur. Et le progrès inéluctable, impitoyable, est la négation même de ce

bonheur. Le premier homme qui s'est étendu sur un lit de feuilles au lieu de se coucher sur la terre a-t-il accompli un geste à rebours? Je ne sais, mais je sais bien que, depuis, toute la réalisation matérielle de la civilisation a marché à contre-sens du bonheur auquel tendent les hommes. Et ils sont aujourd'hui profondément malheureux, tous, tous, avec les diverses nuances que comportent les diverses civilisations, mais tous, entendez-vous, jusqu'aux nègres les plus reculés de l'Afrique qui se sont mis en route sur la voie fatale de leurs aînés....

— Tous ?... En êtes-vous bien certain ? me demanda-t-il sur un ton étrange.

— Le Progrès est la loi fatale et il est la source de tous nos vices, de toutes nos souffrances, de toute notre angoisse ! Sortez de cette impasse, si vous pouvez.

— Etes-vous bien sûr que ce soit impossible ? répéta-t-il sur le même ton.

— Vous êtes étonnant. Connaissez-vous un seul peuple sur la terre qui ait pu détourner ou modifier la marche douloureuse de ce maudit Progrès ?

Il me regarda profondément, mais cette fois avec son expression de commisération et d'ironie où passait pourtant comme un attendrissement. Il remonta sa serviette sous son bras et ne me répondit pas. Je comprends, aujourd'hui, ce que, ce jour-là, j'ai remué en lui.

A Paris, durant l'hiver, je le vis presque chaque jour. J'allais chez lui. Il venait chez moi. Il arrivait l'air distrait, me tendait la main sans prononcer un mot, prenait une cigarette sur mon bureau, s'installait dans un fauteuil et rêvait. Souvent, après un long silence, il me posait des questions imprévues et qui me révélaient le point où il en était de la longue méditation qu'il avait mentalement poursuivie.

— Croyez-vous qu'il existe un peuple au monde qui ait vaincu l'amour ?

Ou encore :

— Quel étrange problème que celui du désir !...

Alors la scène grotesque de la revue montmartroise me remontait brusquement à la mémoire : l'aviateur en rupture de civilisation avec sa dulcinée d'occasion sur leur île lointaine. Sa disparition, son procès, qui, naturellement, et sans que j'aie jamais osé lui en parler, alimentaient ma constante curiosité, le ravalaient soudain à n'être plus que l'acteur d'une banale fugue sentimentale dont l'avion seul rehaussait de son piment de nouveauté la vulgarité coutumière. Je le regardais tout à coup saisi de l'inquiétude de perdre et de gâcher mon temps à interroger ce sphinx dont le secret d'alcôve se réduisait probablement à un paquet de lettres, érotiques et romantiques sans doute, qu'il traînait en maniaque dans son horripilante serviette. Puis, soudain, alors que visiblement il avait poursuivi dans le silence où il s'était replongé la même pensée dont il ne m'avait laissé entrevoir que quelques bribes, il me posait une nouvelle question qui déroutait de nouveau mes suppositions blessantes.

— Croyez-vous qu'un Çakya-Mouni ou un Jésus, survenant aujourd'hui, pourrait persuader l'humanité de l'erreur, du contre-sens de sa civilisation et la déterminer à rebrousser chemin ?

Et tout à coup, arraché à son obsession muette, possédé d'un subit enthousiasme, il développait ses idées, qui correspondaient si bien aux miennes, avec une force de conviction invincible, en les appuyant d'arguments absolument inédits et imprévus, que ni moi, ni aucun contempteur de notre monde n'avions encore conçus.

Il ne soupçonna jamais que la sincère affection que je lui avais vouée, et qu'une vie presque commune fortifiait chaque jour, faillit plusieurs fois sombrer dans l'exaspération que provoquait presque quotidiennement en moi son inséparable, son abominable serviette. La vue sempiternelle de ce meuble — car elle était d'un poids visiblement considérable — arrivait parfois à me mettre les nerfs dans un état où ils peuvent nous dicter les plus dé-

plorables décisions. Il l'emportait sous son bras au bar, au spectacle, aux courses, en excursion, dans nos réunions d'amis. Je l'ai vue sur ses genoux aux Français et à la Scala, sur notre table chez Larue, sur son oreiller quand je le surprenais au lit. Elle était devenue pour moi une obsession telle que j'ai passé de longues heures d'insomnie à tenter de deviner son contenu et même, je l'avoue, à méditer sur les moyens de la dérober un instant.

Devenu à mon endroit tout à fait amical et affectueux, il ne me l'a jamais confiée, ne fût-ce que vingt secondes, pour enfiler par exemple son pardessus. Une fois j'essayai, avec mille précautions, de lui parler de cette énorme charge qu'il n'abandonnait jamais sous aucun prétexte. Il me répondit sur un ton sec et péremptoire qui m'interdit désormais toute envie de recommencer ma tentative. Je compris qu'il ne fallait point aborder ce chapitre. Mais je compris aussi que je ne supporterais point très longtemps encore de vivre en face de ce mystère de cuir jaune, dont mes yeux obsédés connaissaient tous les grains, tous les défauts, tous les plis et toutes les nervures.

Au début de l'été, je lui proposai de parcourir à pied, avec moi, les Alpes Valaisannes, d'en franchir quelques cols, d'en gravir les principaux sommets, d'y flâner en quelques vallées, en bivouaquant autant que possible, en campant en plein air ou dans les cabanes des clubs.

— Votre proposition me convient tout à fait, mon cher ; j'ai besoin d'exercice et de vie simple. Je suis bon marcheur — et son sourire suffisant était une allusion voilée à son arrivée pédestre de jadis dans la ville du Cap, alors qu'il surgissait on ne sait d'où ; — quant à l'altitude... j'ai été en avion recordman de la hauteur... c'est vous dire que je ne crains pas vos quatre mille mètres.

J'eusse été profondément heureux de l'avoir comme compagnon de randonnées, n'eût été la perspective de contempler en même temps, inexorablement, pendant ce mois de villégiature, sa fameuse serviette.

Aussi quelle fut ma joyeuse surprise le matin où nous quittâmes Sion ! Il était en tenue de course, le rücksac lourdement chargé aux épaules, la corde roulée aux courroies, d'aplomb dans ses chaussures ferrées, le piolet à la main, parfaitement libre de ses mouvements. Son abominable serviette avait enfin disparu. Je le constatai avec satisfaction, sans risquer la moindre remarque ; je sentais bien que l'observation que j'eusse pu faire aurait jeté une ombre, une gêne sur l'ivresse grave et saine qui s'offrait à nous sous forme d'une route où crépitait un soleil d'allégresse et qui s'élevait entre les vignobles, disparaissait dans la profonde vallée, entre les flancs verts et sombres des montagnes, le long de la chute monotone, mais fraîche, d'un torrent romantique et bondissant. Je ne vous dirai pas quel charmant compagnon de campagne alpestre je trouvai en L'Herbaudière, quelles qualités d'énergie, de calme, de gaieté je découvris avec ravissement en ce néophyte de l'alpinisme. Infatigable et impavide, il réussit avec moi, du premier coup, les sommets les plus scabreux, la Dent Blanche, entre autres, dont il aima les arêtes vertigineuses pour ce qu'elles lui rappelaient des jours héroïques de ses chevauchées aériennes. Au bivouac, à la cabane, il était inlassable, aux casseroles, au feu, à la corvée d'eau. Il était expert à mijoter des plats succulents avec les maigres ressources de conserves que nous transportions. Et surtout, son âme délicate sut, sans éducation préalable, en face de la gloire éternelle de la haute montagne, trouver, pour adorer sa grandeur, l'orgueil de l'humilité. Point d'exclamations de boutiquier parisien. Le silence passionné où l'éclat des yeux seuls élève une prière fervente d'émerveillement. Il regardait ces murs gigantesques de rocs, humides de sources secrètes, ces glaciers durs et beaux comme des mondes morts, ces cimes qui semblent, d'un élan immobile, s'élancer à la conquête du ciel et s'arrêter, impuissantes et rageuses, encore trop près de la terre ; il contemplait cet univers de splendeur avec un recueillement religieux et angoissé.

L'événement imprévu se produisit aux derniers jours de notre voyage. Nous venions, un à un, d'enlever tous les sommets des Aiguilles Dorées et nous avions quitté, assez tard dans la matinée, la cabane d'Orny pour gagner Chamonix par le col du Chardonnet et Argentière. Nous avions, sans encombre, franchi la Fenêtre de Saleinaz et taillé le couloir glacé qui conduit à la dépression entre le Chardonnet et le Tour Noir. Nous descendions vers le glacier d'Argentière, le long du glacier du Chardonnet, difficile cette année-là, car la glace dure était à vif, dépouillée par les chaleurs persistantes de toute neige. La carcasse même du glacier, sur laquelle nous avancions lentement, était incrustée d'une carapace de débris de pierres qui rendait précaire et illusoire le taillage des marches sur les pentes. Nous cheminions quand même, encordés, L'Herbaudière en avant. Arrivés à l'endroit où l'on prend ordinairement la moraine, nous nous aperçûmes qu'étant partis un peu trop tard de notre gîte, nous risquions fort d'y être bombardés par des débris de rocs qui, libérés de leur gangue de glace par le soleil, descendaient continuellement des flancs de l'Aiguille. Nous résolûmes donc de continuer, malgré la difficulté de la descente, par le glacier lui-même. C'est ainsi que nous nous approchâmes des bords de la grande rimaye qui sépare le glacier du Chardonnet du glacier d'Argentière. Elle était peu commode à franchir en cette année de sécheresse. Démesurément large, très profonde, elle avait, je l'avoue, un aspect rébarbatif et désagréable. Entre les deux éperons rocheux qui limitaient la vue à droite et à gauche de l'espace où nous étions parvenus, pas un pont de neige, si fragile fût-il. Rien. Il fallait forcer le passage. Comment ? Je n'en savais rien. Je considérais seulement comme un avantage certain que la lèvre sur laquelle nous arrivions surplombât, et de haut, le bord d'Argentière. J'en étais là de mes réflexions préliminaires, quand j'entendis tout à coup un grand cri accompagné du bruit froufroutant d'un corps qui glisse sur une surface

glacée. Je ressentis à mon poignet, où, fort heureusement, j'avais enroulé la corde, une tension, puis un choc, puis un serrage douloureux. Aussitôt, d'ailleurs, je fus invinciblement entraîné d'un mouvement continu, assez rapide, que je retardais de mon mieux, mais bien inefficacement, en me raidissant, en m'agrippant à des cailloux qui finissaient toujours par sauter hors de leur enchâssement de glace, en râclant les clous de mes souliers contre des aspérités. Par bonheur, il y avait entre L'Herbaudière et moi plus de vingt mètres de corde. J'approchais néanmoins, et plus vite que je ne l'eusse voulu, de la crevasse. Ni lui ni moi ne poussions un cri. Pas un bruit dans ce blanc désert lumineux de haute montagne, rien que le froissement des débris qui glissaient avec moi, sous moi, contre moi, et allaient plonger dans l'abîme. Oh! je n'ai revu ni ma jeunesse, ni ma vie, comme l'écrivent les romanciers qui n'ont jamais passé par là. Deux idées seulement, deux idées fixes, plantées dans ma cervelle : Je vais tomber, je ne veux pas tomber. En quelques secondes je m'aperçus qu'il n'y avait aucun espoir ; rien ne pouvait plus arrêter ma chute. Nous étions perdus tous les deux. La seule pensée un peu philosophique qui, en un éclair, traversa mon angoisse fut celle-ci : Dans une minute, la vie va continuer sans que nous y participions plus jamais... on va devenir des choses sans nom... et pour toujours!... Je crois bien, autant qu'on peut préciser les détails de pareilles circonstances, que ce fut à cet instant même que j'aperçus, presque au bord de la crevasse, un bloc de granit extrêmement déchiqueté qui paraissait profondément et solidement enfoncé dans la masse glaciaire. Immédiatement je conçus que mon piolet, qui n'avait pas pu mordre, en dépit de mes efforts, dans la glace même, pourrait peut-être s'accrocher aux aspérités de la pierre. Je le lançai contre le roc, au jugé presque, et soudain je n'eus plus que la sensation d'être coupé en deux par la corde qui tirait rudement de tout le poids de L'Herbaudière, suspendu dans le vide ; mais j'étais

arrêté... arrêté dans une situation assez précaire, les deux pieds au-dessus du gouffre, cramponné au manche de mon piolet, dont je sentais l'acier grincer et glisser lentement contre la pierre.

— Je tiens pour quelques secondes, criai-je. Tâchez avec le bout de votre soulier de tailler une petite encoche dans la paroi et de vous y appuyer !

— Je ne peux pas ! mon sac est trop lourd. Il me tire.

— Essayez de défaire les attaches. Laissez-le tomber...

— Vous êtes fou, mon cher ami. J'aime mieux tomber avec lui...

— Mais vous nous tuez tous les deux...

— Coupez la corde, je vous en supplie. Vous avez bien un couteau, quelque chose. Laissez-moi, coupez, coupez...

— Non, votre sac...

Une voix effrayante, folle, sortit de l'abîme, une voix péremptoire, ardente, presque joyeuse :

— Ma serviette est dedans !

Je sentis qu'il n'y avait pas à discuter, que j'userais en vain mes forces. Je n'avais d'ailleurs pas le temps d'insister. Je commençai, jouant le tout pour le tout, à me tirer péniblement le long du manche de mon piolet. Quand je pus accrocher deux doigts à une des aspérités rocheuses, l'acier de la pioche allait définitivement sauter hors de la prise. La catastrophe avait tenu à un quart de seconde. Le reste... Arcbouté à ce granit solide, je halai la corde de mes bras brisés par l'émotion. Je vis d'abord les deux mains de mon compagnon s'agripper sur la glace du bord, son bras se tordre pour un rétablissement, sa figure livide apparaître. Un instant après, il était assis à mes côtés. Pas un mot. Nous tremblions. Nous allions sangloter. D'un coup nous vidâmes ce qui restait d'eau-de-vie dans les gourdes... et nous nous endormîmes.

Les premières roseurs sur l'Aiguille Verte annonçaient le soir quand nous nous mîmes à remonter la pente du Chardonnet. Nous n'avions pas échangé une parole. En mar-

chant, ou plutôt en traînant mes jambes brisées et lasses sur cette glace que le crépuscule tout proche teintait d'un gris perle adorable, je roulais dans ma tête des pensées qui n'avaient rien d'amène pour mon compagnon. Désormais, et malgré les apparences auxquelles je m'étais laissé prendre si longtemps, le problème était pour moi résolu. Je m'étais dupé moi-même. L'Herbaudière était un simple fou, un de ces fous dont le dérangement cérébral ne se manifeste que par une idée fixe, par quelques expressions bizarres et dont toute l'existence est, en dehors de ces symptômes limités, parfaitement normale. Et j'étais plus fou encore que lui de m'être embarqué avec un insensé qui n'avait pas hésité une seconde à sacrifier nos existences pour une serviette problablement bourrée de vieux journaux.

A sept heures environ, nous arrivâmes au pied de la moraine. Je m'arrêtai, j'étendis ma couverture, je sortis les conserves, la lampe à alcool. L'Herbaudière, sans mot dire, s'en alla parmi les pierres couper des tiges de rhododendrons. Nous allumâmes un feu. Il fit fondre de la neige. Etendu, accoudé sur son sac qu'il n'avait pas ouvert, il remuait avec une branche le brasier qu'il fixait obstinément de ses yeux hallucinés, remplis d'une vision lointaine. Jamais la magnificence céleste du jour qui meurt dans les hautes Alpes n'avait moins attiré mon attention. Ni la fraîche douceur des premières brumes qui rôdent et se balancent et s'accrochent au chaos des arêtes, ni les blancheurs éteintes des lumières qui enlacent et bercent les glaciers, ni le ciel qui ne semblait plus être qu'une cendre bleue très pâle où les processions de cimes se profilaient comme des ombres, ni l'inexprimable charme de l'apaisement qui descend ne sollicitaient mes pensées encore frémissantes d'émotion et surtout remuées de colère. L'Herbaudière ne regardait rien, ne mangeait pas, ne buvait pas. Il rêvait. Dans l'isolement de ce monde formidable, il n'y avait plus qu'un indifférent et un ennemi.

Depuis longtemps, dans la nuit, la palpitation brillante des étoiles et le dialogue muet des sommets sombres avec les mondes du ciel étaient seuls vivants. Soudain L'Herbaudière, s'appuyant sur son coude, s'assit. Il dénoua lentement les petites cordes qui fermaient son rücksac, il en écarta la coulisse... il en tira sa serviette. Puis il me tendit la main.

— Mon ami... commença-t-il avec une réelle émotion, vous m'avez sauvé la vie en risquant la vôtre. M'avez-vous rendu un fameux service? Je n'en sais rien. Mais je sais bien que vous avez accompli, et avec quel courage, votre devoir d'homme. A votre place, j'aurais sans hésité coupé la corde qui me reliait à un être que j'eusse jugé fou et qui m'entraînait à la mort... Ne protestez pas. Je vais vous en remercier d'une singulière manière : en vous confiant le secret qui a bouleversé ma vie, secret dont vous avez l'obsession, je le sais, depuis la première minute où vous m'avez connu et qui va bouleverser la vôtre aussi, hélas! Pour la dernière fois, en cet instant où je vous parle, vous avez considéré le monde d'un œil paisible et d'un cœur calme. Vous allez bientôt comprendre mon sourire. Désormais le même passera sur vos lèvres. Vos années de joie sont terminées. Je suis résolu à vous infliger cette souffrance pour deux raisons. D'abord parce que ce tête à tête avec la mort m'a convaincu que je n'avais pas le droit de disparaître demain peut-être en emportant avec moi ce que je sais. Nul plus que vous n'est digne de le savoir avec moi. Ensuite, surtout, — et à ce moment sa voix se fit plus grave, ses yeux semblèrent fouiller ma pensée, — je ne puis pas supporter l'idée que pour vous, que j'aime maintenant mieux que moi-même, je ne suis qu'un pauvre fou, qui a joué votre existence sur une lubie de son cerveau détraqué. Maintenant vous pouvez refuser... Il ne tient qu'à vous...

Je fis, sans réfléchir, un signe pour affirmer que j'acceptais. Ce fut un réflexe, et pourtant, je dois l'avouer, au moment même où j'accueillais ainsi la confidence persistait en

moi le soupçon que je me trouvais en face d'un de ces détraqués habiles à dissimuler, par une sorte de raffinement de leur déséquilibre la réalité de leur maladie. Mais une curiosité surexcitée par un an d'hypothèses et d'attente ne se récuse pas. L'Herbaudière réfléchit un instant comme s'il hésitait encore. Puis il reprit, sans que je comprisse bien à quelle pensée correspondait ces mots qu'il s'adressait à lui-même :

— Non, je n'ai pas le droit... Le manuscrit que vous allez trouver là, ce que je vais vous livrer, j'exige, vous entendez bien, j'exige que vous en gardiez le secret et la hantise pour vous tout seul...jusqu'à ma mort. *Faites-vous un cœur capable d'affronter la terrible amertume de ce qui aurait pu être.* Je considère que j'ai votre parole. Si, moi vivant, l'on connaissait ce récit, j'ai peur... j'ai peur... de moi-même... Peut-être pourrais-je à mon insu laisser échapper quelques indications... bien que moi-même je sois trop dans le vague pour fournir un itinéraire précis. Mais je sais quand même. Je ne veux pas que, par ma faute, une humanité qui a trouvé la formule du bonheur soit exposée à subir l'assaut de notre monstrueuse civilisation. Ce n'est pas moi qui indiquerai jamais ce que je me rappelle de la route de ce monde bienheureux à notre prodigieuse aberration. Mais quand je serai enfin affranchi de la torture de ne pas être né sur la terre bénie, là-bas, publiez les pages que je vais vous remettre. Peut-être... Peut-être pourront-elles un jour tomber sous les yeux d'un homme qui courbera son front sur leur vérité et se relèvera... prophète. Peut-être inspireront-elles un de ces grands conducteurs de nations qui trouvera en elles les éléments de sa force pour arrêter nos continents sur la voie de folie où ils s'engouffrent en chantant. Peut-être le convaincront-elles que l'on peut *recommencer ?* Ne croyez pas, mon ami, que je sois en proie à une sorte de crise de mysticisme. Ce que vous allez lire n'est pas mon œuvre. C'est le simple journal de ce que j'ai vu.

Il ferma les yeux, avala sa salive avec effort et termina :

— Peut-être aurez-vous de la peine à déchiffrer les premières pages. Elles ont été griffonnées d'une main sur la carlingue de mon avion en perdition. La dernière a été écrite dans le désert, à l'endroit même où j'ai enterré mon journal de route, avant de rentrer dans la civilisation, et où, après mon procès, j'ai été le rechercher, tout seul, au prix de dix-huit jours de voyage, à chameau, en plein désert.

L'éclat paisible de ses yeux, à ce moment écartait définitivement toute idée de folie.

Il me tendit la serviette.

Rompu par le long effort qu'il venait de donner, il étendit sa couverture sur la terre, il se coucha, disposa sur une pierre son rücksac à moitié vide, posa sa tête sur ce dur oreiller et ferma les yeux.

Il les rouvrit après quelques instants, se redressa :

— Je vous demande instamment, mon cher ami, quelle que soit l'époque où paraîtra ce manuscrit, quelles que soient les circonstances (1), de n'en point changer un mot. Pour le titre, je vous laisse libre, si vous jugez utile d'en chercher un autre... Mais je doute que vous trouviez mieux que celui que j'ai choisi. Eh oui ! *le monde à l'envers!* Non pas que sur ce continent ignoré j'aie vu des hommes qui marchaient sur les mains... Non, j'ai simplement trouvé des êtres qui ont réalisé le bonheur, retrouvé l'instinct de la vertu, la pratique de la simplicité, l'usage naturel de la vérité... Le monde à l'envers, quoi !

Il se recoucha et cette fois s'endormit profondément.

Il me fut impossible d'attendre au lendemain et d'être confortablement installé dans un Palace de Chamonix pour commencer la lecture. Ne ressentant plus aucune fatigue de notre longue marche, ni aucune trace de cette lassitude

(1) Mon pauvre ami est mort cinq semaines après son retour à Paris d'une maladie assez mystérieuse et que les médecins pensent être une forme d'urémie.

que laissent aux nerfs les grandes émotions, je me mis à grimper le long de la moraine. Mon intention était de découper assez de racines de rhododendrons pour entretenir notre feu toute la nuit. J'eus la chance de découvrir, derrière un énorme bloc, les traces d'un ancien bivouac où les touristes avaient abandonné, étant arrivés sans doute au terme de leur voyage, quelques bûches. C'est au moment où je voulus les descendre entre mes bras que je m'aperçus que j'étais possédé à mon tour : j'avais emporté dans mes recherches de combustible la serviette de L'Herbaudière !

Il dormait profondément. Je m'installai devant le foyer où crépita bientôt le bois sec, qui éclatait joyeusement. La fumée montait toute droite dans la nuit très calme. A plat ventre, le front rôti par la flamme, je me mis à lire, dévorant les pages. Et dans l'ombre le glacier craquait de temps à autre jusque dans ses abîmes les plus profonds, comme si l'énorme bête blanche accroupie se retournait pour secouer un cauchemar.

CHAPITRE II

3 juin, 10 heures matin. — Une heure encore et je vais prendre le départ, le cap sur l'Europe, dans les meilleures conditions possibles ; de l'essence pour trente-six heures, un appareil solide et éprouvé auquel je puis, sans me gêner, demander du 190. Et surtout, au cœur, la joie folle d'avoir le premier de tous réussi l'extraordinaire randonnée ! Paris-La Nouvelle ! C'est quand même quelque chose. Je me sens ce matin de taille à voler jusqu'au ciel. Je suis bien décidé à brûler l'escale de Cooktown et à bondir jusqu'à la Nouvelle-Guinée hollandaise. Quoi qu'il arrive maintenant, j'ai fait « l'aller ». Quelle réception à Paris, si je termine mon voyage ! Temps magnifique. Douce matinée embrumée des tropiques. J'aurai connu ce qu'il y a de plus beau dans l'allégresse !

12 heures. — En route depuis 2 heures. Reconnu aussitôt après le départ l'île Loyalty.

13 heures. — Tout va bien à bord. Le moteur ronfle comme un enfant. Suis joyeux. Voudrais faire quelque chose de prodigieux.

14 heures. — Où diable se sont fourrées les Nouvelles-Hébrides ? Ne les vois nulle part . Est-ce leur jour de sortie ? Dérive un peu. Pas grave. Brise nord-ouest.

16 heures. — Le brouillard monte. Pas de veine. Atterrirai à la première occasion et voilà tout.

17 heures. — Ça ne va pas, mais pas du tout. J'aurais dû, depuis longtemps, apercevoir au loin la côte de la Nouvelle-Guinée anglaise. Mais rien, rien ; maintenant, au-dessous de moi, c'est le brouillard opaque, dense... à perte de vue. Essayé tout à l'heure d'aller voir dessous, j'ai frôlé tout à coup la mer, pas insisté et suis remonté.

18 heures. — Toujours le brouillard, le brouillard ! j'ai la sensation de dériver fortement et de ne plus être, même approximativement, dans la route. La boussole ne dit pas grand'chose. Instrument fragile !

20 heures. — Dans dix minutes, c'est la nuit. Ne sais plus où suis. Brouillard toujours de plus en plus épais. Semble me suivre. Appareil va bien. Heureusement, encore vingt-six heures d'essence. L'occasion d'atterrir se fait bien attendre. Pas trop inquiet encore. M'orienterai quand serai à terre.

23 heures. — Brise qui me tient depuis départ devient dure. Où me pousse-t-elle? Pleine nuit. Brouillard semble moins épais.

4 juin, 1 heure du matin. — Ai plus du tout idée accomplir exploit. Voudrais seulement atterrir, atterrir, atterrir, n'importe où. Suis perdu. Emporté par le vent, peut-être depuis mon départ. Frousse.

3 heures. — Rien de nouveau. Frousse, frousse. Seul au-dessus de cet océan, le plus mystérieux du monde, de ces îles inconnues. Pas de navires par ici... Me vient parfois le sot désir de mourir vite.

4 heures. — Hallucinations. Des déserts... fauves... sau-

vages... Où suis-je ? Frousse... frousse... Paris... tombe de sommeil. Presque plus d'alcool pour me tenir éveillé. Le jour enfin ! L'Océan, l'eau... rien... rien... rien... rien... plus de brouillard. Dans mon malheur, moteur tient bon.

5 heures. — Commence à penser aux pires choses. Après tout, le moment n'est pas long à passer... Et quand c'est fait... Zut ! Zut ! Crever avec un appareil qui marche si bien, sans un raté...

12 heures. — Rien... rien... Pas une terre... Et puis, si j'en découvrais une... Quelle terre ! Ai plus que dix heures d'essence ! Aurais mieux fait me consacrer aux Boches sur le front.

14 heures. — Suis foutu. Hier à cette heure si joyeux ! Et j'étais probablement déjà sur mauvaise route ! Sacrés instruments ! Peux pas savoir où suis... Savoir où je suis... Drôle d'impression de penser que bientôt... Cadavre... ce sera moi, le cadavre !... Quel cliché là-bas dans les journaux !... Le vainqueur Paris-Nouméa perdu corps et bien ! Pas de nouvelles. Puis peu à peu le silence. Et mes pauvres vieux ! Et ma petite Lise !

15 heures. — Commence à repérer mon genre de mort : Essence va manquer ! la mer ! la mer ! partout...

Je levai les yeux sur cet homme qui dormait profondément. C'était lui pourtant qui avait vécu cet effroyable drame moral ! Effroyable ! Oui, et je le reconstituais mentalement. Mais de quel courage, de quelle résignation, de quelle simplicité, de quelle sincérité aussi témoignaient ces notes décousues écrites devant la mort ! Depuis que je lisais — et brûlé d'une fièvre bizarre — son journal de bord, à l'amitié sincère que je lui portais tout à l'heure se superposait un sentiment nouveau qui venait d'éclore en moi : la confiance. Le demi-fou que je soupçonnais un instant auparavant était soudain devenu un héros.

16 heures. — Loin, très loin, au ras de l'eau, comme une

tache brune, à peine visible, vaporeuse... N'est-ce pas le délire ? Je n'en puis plus. Dormir ! Dormir ! Je n'ai même plus le goût de me sustenter. Les provisions sont pourtant encore abondantes!... Mes yeux se ferment. Après tout, je vais naviguer sur cette tache, même si ce n'est qu'un mirage ! Au point où j'en suis, la direction n'a plus grande importance... au petit bonheur.

17 heures. — La terre ! C'est elle, j'en suis sûr. Ce n'est pas une hallucination.

5 juin, 18 heures (1). — A terre. Je viens de dormir vingt-cinq heures sans même me retourner, le dos sur le sable, les jambes écartées, les bras étendus. Je crois bien que je ne me serais plus souvenu des événements qui ont terminé mon vol fantastique si, non loin de moi, sur la plage, les restes calcinés de mon pauvre avion ne m'aidaient à reconstituer le dénouement de mon cauchemar. La tache brune à l'horizon... ma volonté crispée vers ce but... la mâchoire contractée, je me vois courbé en avant, les yeux dilatés, fous, volant à pleine vitesse vers cette terre dont je n'attendais même plus la vie ! Comment ai-je atterri, mes mains insensées accrochées aux leviers, au volant ? J'ai ressenti un choc, j'ai sauté. Mon appareil, le nez piqué dans le sable, a tout à coup commencé à s'illuminer, à fumer, puis à brûler, inondé par le dernier litre d'essence... j'ai fait quelques pas en arrière, sans aucune émotion, insensible, abruti, puis je suis tombé, endormi, sur la plage.

Je viens de retrouver dans le fuselage carbonisé quelques boîtes de conserves et un peu de vin. C'est tellement délicieux de se réveiller, rafraîchi, reposé, sauvé après cette agonie, que je ne réalise pas encore, même en y réfléchissant, ma situation de naufragé. Je jouis de la vie, je suis heureux. Je ne me rappelle plus qu'à travers les souvenirs confus de mon évanouissement l'horrible, l'épouvantable vision de ces trente-deux heures. Sans une minute

(1) Les notes de mon ami deviennent ici beaucoup plus claires, beaucoup plus lisibles. Elle sont cependant encore écrites au crayon.

de détente, je suis resté trente-deux heures cramponné à ma direction, à mes appareils, guettant dans l'angoisse le premier raté du moteur surchauffé, surmené, l'annonce de la catastrophe ! Maintenant, paresseux, vide et libéré, mon esprit, par une sorte de lâcheté, se refuse à s'arrêter trop longtemps sur les détails de ces deux jours, de cette nuit atroce où j'ai volé comme un aveugle, tournant indifférement mon avion au hasard et sans plus rien espérer, à l'est et à l'ouest, au nord et au sud ! Je ne veux même pas, tant il est bon, après ce rude tête à tête avec la mort, de s'abandonner sans restriction à la vie qui passe, me demander comment s'est terminée cette aventure. Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir. Je vis, c'est tout. Je me moque du reste. Mes pieds sont en sécurité sur la terre ferme, il fait bon, je ne veux rien savoir d'autre. Tout à l'heure, quand j'aurai largement profité de ma résurrection, je réfléchirai... Je ne sais pourquoi, j'ai une intuition vague que le dénouement n'est pas mauvais... Cette stupide certitude sans raison prolonge mon état de béatitude. Peut-être est-ce un prétexte que se fournit à elle-même ma paresse ? A quelques pas de moi, dans les chênes verts, un sentier bien entretenu descend jusqu'à la plage. Un banc commode est planté sur un gazon vert, face à la mer. Au delà de la lisière proche de la forêt, j'aperçois, sous un soleil très doux et dans une jolie brume matinale, des champs de blé. Un gracieux canot d'acajou, paré de ses avirons, est amarré à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette, tout près de mon point d'atterrissage, dans la mer, entre de pittoresques rochers. Je ne suis certainement pas, sur cette terre civilisée, appelé à jouer les Robinsons, et les anthropophages n'ont point de ces raffinements de confort. Je ne suis donc pas très inquiet. Dans le brouillard où je me suis égaré, j'ai dû sur mon avion décrire d'énormes cercles et ne point quitter une région relativement voisine de mon point de départ. C'est l'arrière-pensée qui, tout au fond de moi, me rassure. J'ai dû aborder

sur la côte de l'Australie, peut-être même de la Nouvelle-Guinée. Où que je sois, d'ailleurs, la chance m'a favorisé. Je ne suis en tous cas point perdu sur un continent désert et sauvage, et cette pensée m'incite à ouvrir une terrine de lièvre, pimentée... à souhait.

6 juin (1). — Je suis simplement ahuri! J'ai eu tort de tirer prématurément et avec trop de hâte des conclusions géographiques de quelques indices de civilisation. Malgré le blé, malgré la barque, malgré le banc, — à moins qu'une colonie anglaise ou hollandaise au complet ait été subitement atteinte de folie aiguë et collective, « ce qui se saurait », — je ne suis ni en Australie, ni en Guinée, ni dans aucune autre des îles de l'Océanie connues et explorées. Mais où suis-je ? C'est simplement effarant. Je n'ai d'ailleurs, malgré ma surprise, aucune inquiétude. Evidemment, le peuple chez lequel je viens d'échouer, quoique de civilisation primitive, à ce qu'il semble à première vue, est un peuple de braves gens. Voici dix-huit heures que j'ai abordé ; les premiers indigènes, et les quelques individus avec lesquels je me suis trouvé en relation,... par gestes, m'ont accueilli avec une cordialité et une hospitalité que je n'oublierai jamais. Je suis parfaitement libre de mes mouvements au milieu d'eux ; il y a peu de chance pour que ces êtres singuliers méditent contre moi quelques fâcheux desseins. Ils ne sont point déplaisants, d'ailleurs, ces braves autochtones. Ils sont de peau aussi blanche que la vôtre ou la mienne, de belle stature ; ils paraissent de santé robuste ; ils ont les cheveux blonds, châtains ou bruns, comme les citoyens des nations européennes ; ils regardent en face, avec des yeux pleins de franchise et de loyauté, et, bien qu'extérieurement ils soient en tous points semblables aux types moyens des races blanches, ils parlent une langue qui ressemble un million de fois moins à n'importe quelle langue européenne ou américaine que le chinois à l'esquimau. Ils sont vêtus, du moins ceux que

(1) Ici l'écriture, à l'encre de stylo, devient tout à fait régulière.

j'ai rencontrés jusqu'à cette heure, de tuniques pratiques, flottantes, assez courtes ; pourtant, il faut bien le dire, au risque de donner une singulière opinion de leur pudeur, on en voit, des deux sexes, qui, selon leurs occupations ou leurs distractions, ne craignent point de se montrer publiquement nus. Mais cette désinvolture à dévoiler cyniquement les parties les plus honteuses et les plus intimes de leur individu n'a pas été ma seule surprise. J'écris ces lignes dans une magnifique chambre qui n'est ni une salle à manger, ni une chambre à coucher, ni un salon. Ce n'est aucune de ces pièces dans lesquelles nous classons, étiquetons et répartissons les moments divers et réguliers de notre vie, et c'est toutes ces pièces à la fois. Mais ce qui est prodigieux et inconcevable, c'est que cette chambre, et les trois autres qui constituent la demeure qu'on m'a assignée, sont... souterraines, oui, souterraines. On y accède par un escalier de pierre de quelques marches que ne clôt d'ailleurs aucune porte ; elles sont...

J'ai été interrompu dans la rédaction de mes notes par l'arrivée d'une belle fille qui, pendant que je me remets à écrire, vaque autour de moi aux soins de mon ménage. Elle ne manifeste à mon endroit pas la moindre curiosité ; elle ne m'accorde pas la moindre attention. Pour ce qui me concerne, je n'en puis dire autant. Elle remplit d'eau fraîche et vive et d'un vin doré qui parfume toute la demeure deux amphores en verre irisé. Elle dispose sur une table de bois, couleur citron, de belles volailles, des légumes, du miel et des fruits. Elle lisse avec un peigne, qui paraît fait de bois amenuisé, les peaux jetées sur les divans bas et celles qui recouvrent le sol ; elle passe sur les murs où, dans une ébénisterie claire, paraissent inscrustés des fruits et des fleurs naturels et pétrifiés, un vernis qui répand une odeur de thym et de poivre. Je distingue mal ses traits, car le vaste appartement où je suis logé, fait de pièces fort grandes, accotées les unes aux autres, sans portes, n'est éclairé que par un haut dôme de

verre indéfinissablement teinté, qui verse dans ma demeure une lumière très douce où se fondent les détails. Elle circule placidement, sans hâte. Aucun de ses mouvements n'est impulsif ni nerveux. Ses cheveux ont des teintes de glacier au soleil levant; ils ne sont tordus ni torturés par aucune savante coiffure. Leur lourdeur est simplement relevée sur le sommet de la tête en une vague épaisse, fixée par une sorte de galon soyeux, à moitié dissimulé d'ailleurs sous une branche de roses krimson. Elle s'approche du guéridon où j'écris... Je découvre enfin la grâce radieuse de ses traits, l'allégresse calme et paisible de ses bons et beaux yeux, la clarté de la peau, la noblesse du front... Elle pose devant moi, en une coupe de métal noir zébré de veines cuivrées, d'énormes fleurs, cornets mauves où tremblent des pistils amarantes. Cette servante a des mains de... non, les duchesses ont des ongles polis, fardés, irréels. Les siens, au bout des doigts, les plus souples, les plus purs, les plus blancs que j'aie jamais vus, sont comme de petites coquilles marines, immaculées, fines, régulières, encore miroitantes des reflets des abîmes. L'étoffe de sa tunique blanche, qui lui arrive à mi-cuisse, m'est inconnue. Une cordelette d'or la serre à la taille. Ses jambes sont nues et ses pieds, qui n'ont plus rien des grotesques pieds de nos pays, sont chaussés simplement d'une semelle de cuir pâle.

... Elle s'éloigne... elle jette un coup d'œil pour constater que sa besogne est accomplie sans négligence. Cette gracieuse vision de petite fée va-t-elle disparaître ? Elle s'arrête dans la première chambre, par où on accède du dehors. Un bassin de granit poli, plein de belle eau, en occupe le centre. Oh ! surprise ! la voici qui enlève sa tunique, elle déroule la bande d'étoffe crêpée qui lui ceint la poitrine et, nue, sans honte et sans pudeur, elle entre dans l'eau. D'un geste instinctif, je me précipite pour tirer la portière et la dérober à la vue des passants de la rue. Alors, pour la première fois, elle me regarde avec des yeux où le soupçon que je suis devenu fou est, hélas ! manifeste.

CHAPITRE III

Je me suis laissé entraîner, tant je marche dans l'invraisemblable, à noter le détail des premières heures de mon séjour dans cette étrange cité. J'aurais mieux fait de commencer par le commencement et de conter comment, de la plage de mon atterrissage, j'y suis parvenu.

Je me suis eloigné des débris carbonisés de mon pauvre avion par le sentier bordé de chênes verts. J'eus vite traversé le mince rideau d'arbres et je me trouvai en plein champ. A main droite, j'ai alors découvert, parmi des bosquets et des buissons fleuris, d'étranges dômes luisants qui sortaient de terre comme d'énormes cloches à melons qu'irisaient les premières douceurs du soir. Je comprends aujourd'hui que ces dômes, qui m'ont d'abord tant surpris, ne sont autre chose que des terrières semblables à celle qui éclaire ma souterraine demeure.

Vingt minutes de marche. Des champs bien cultivés, des vergers bien soignés. Pas trace d'habitants, pas une maison, pas une grange et, surtout ce qui me frappa, pas une barrière, pas une clôture, pas une haie ne divisait cette vaste richesse blonde et verte. A l'horizon, une lointaine forêt, derrière la gracieuse ondulation d'un coteau. Les sources, dans cette terre grasse et riche, coulaient nombreuses, toutes claires et vives, zébrées de la fuite argentée et rapide de truites.

Enfin, au détour d'une petite sapinière, je découvris simultanément un paysan vêtu simplement d'une courte tunique de bure brune qui me tournait le dos et levait la tête vers le ciel crépusculaire, très tendre, et, à l'horizon, loin, très loin, les toits, les clochers, les flèches, les pignons, les tourelles d'une grande cité déjà sombre dans le soir et à peine visible à cause de la distance sur l'horizon. J'ai interpellé le cultivateur. Il a tourné vers moi une belle tête grave, couronnée d'une chevelure presque blanche; sa figure envahie par une barbe grisonnante, étonnamment lustrée et

soignée, était illuminée par le regard de deux yeux clairs et francs qui ont examiné curieusement mon accoutrement. Je lui ai adressé la parole en français, en anglais, en italien, que je parle couramment, et en espagnol, aussi, dont je possède quelque notion. Mes tentatives ne lui ont arraché que la manifestation répétée qu'il ne comprenait pas. Il a, d'une voix très douce, modulé quelques sons à la fois chantants et énergiques. Je lui ai alors indiqué par gestes, sans poursuivre — et pour cause — mes essais de conversation, que je désirais manger et dormir. Il m'a fait signe de le suivre. Et comme il prenait un sentier qui filait le long d'une rivière assez large, mais qui tournait le dos à la ville que j'apercevais au loin, je l'ai arrêté en tirant sa tunique et je lui ai montré à l'horizon la masse de pierre qui s'allumait dans la nuit presque complète. Sa figure, tout à coup, aux dernières lumières du jour, s'est décomposée d'effroi ; il a esquissé un grand geste d'horreur et il a continué sa route. J'ai pris le seul parti qui me restait : je l'ai suivi. Nous avons marché ainsi, l'un derrière l'autre, en silence, deux heures au moins. Une magnifique clarté était diffuse dans l'ombre. Sous nos pas, parfois, de brèves fuites d'animaux, lièvres ou lapins sans doute. Des insectes bruissaient parmi les blés si hauts que quelques épis penchés me caressaient le visage. J'entrevoyais, dans la nuit, à droite et à gauche de notre route, des groupements de ces singulières coupoles de verre que les clartés nocturnes transmuaient en précieux diamants. Il m'a semblé sous mes pas trouver des terrains humides ; le sol était plus mou, autour de nous l'herbe était plus drue et plus grasse, plus robuste. Des animaux étendus nous accueillaient par quelques beuglements et leur masse pesante, un instant réveillée par notre passage, se recouchait. Nous avons gravi une petite colline et, comme nous arrivions à son sommet, je ne pus me retenir, dans le silence, de pousser un cri : au-dessous de nous, à nos pieds, tout près, des diamants à perte de vue, énormes et éclatants, étaient enchâssés dans

la terre, estompés par l'ombre de frondaisons touffues ou rutilants sans voiles, oblongs, ronds, rectangulaires, d'autant plus beaux, plus profonds que la clarté lunaire inondait, lueur diffuse, leur surface gonflée, en dessous, de nuit et de mystère. Nous étions si près d'elles que nous distinguions les facettes de ces énormes joailleries. C'est alors pour la première fois que j'ai découvert avec stupéfaction que ces gemmes gigantesques étaient des dômes de verre.

Suivant mon guide, j'ai pénétré dans ce monde de douces clartés. Maintenant que nous circulions parmi ces sources de lumière irradiées, leur féerie n'éclairait plus que les basses branches d'une grande forêt, tapissée de belle herbe propre, plantée d'arbres merveilleux, robustes et touffus, traversée de ruisseaux charmants, sillonnée de sentiers, coupée de routes, étoilée de carrefours et de places, ornée de bassins, de piscines. Je n'étais plus très sûr, tandis que j'avançais au milieu de ce rêve merveilleux, de ne m'être point endormi en marchant. Pas une maison, pas un monument dans cette surprenante cité. Des bancs nombreux, pourtant, attestaient la présence immédiate de l'homme dont les seuls diamants gigantesques auraient pu faire douter, et aussi quelques clôtures rustiques qui formaient des rectangles de trois côtés seulement et de singuliers bosquets artificiels dont chacun abritait une espèce de grand divan, ou du moins un meuble long et profond qui, dans la nuit, rappelait cette forme. La circonférence et la hauteur des dômes de verre étaient variables. Il y en avait d'immenses, il y en avait de petits. Quelques-uns, fort grands, étaient juxtaposés, autour des clairières surtout. Leurs rondeurs lumineuses s'étendaient à perte de vue. A terre, des traces et des indices indiquaient le passage de chevaux. Nous marchâmes longtemps, prenant des sentiers, suivant des routes, traversant des carrefours. Mon compagnon s'arrêtait de temps en temps, me quittait, gagnait le bord de notre chemin. Je ne distinguais pas bien ce qu'il faisait pendant ces haltes. Puis il me re-

joignait et nous reprenions notre marche. Je vis seulement, tandis que je l'attendais près d'un bassin qui miroitait au milieu d'un rond-point comme un tapis de soie, qu'il me faisait signe d'approcher. Je découvris alors, dissimulé dans la verdure, un porche. Il souleva une tenture. J'avais devant moi les premières marches d'un escalier. Je descendis dans l'obscurité. A la dernière marche, le paysan décrocha au mur une petite coupe; il passa le premier; j'entendis un bruit de liquide et, soudain, une douce lumière, semblable à celle de l'électricité diffuse, éclaira la demeure. La clarté émanait, car on ne voyait ni flamme, ni centre lumineux, de trépieds de bronze vert où, sur des pierres qui ressemblaient à du minerai de cuivre, mon compagnon versait quelques gouttes mystérieuses. Mal remis encore des émotions de ma randonnnée et des étonnements de mon voyage, j'étais, je l'avoue, après cette longue marche, brisé d'épuisement. Sur un large divan mon serviable inconnu avait disposé un lit confortable : un tissu très pâle, très doux, enveloppait des peaux de bêtes entassées et qui me parurent des peaux de castor. Je me dévêtis. Il me tendit une tunique, disparut un instant pour revenir bientôt avec des galettes salées, des filets de poissons inconnus, marinés dans un vinaigre aromatisé et une cruche pleine d'un breuvage sucré, frais et parfumé. Je tombai sur mon lit et je dormis jusqu'au matin.

CHAPITRE IV

Je mentirais en affirmant que les ébats balnéaires de ma belle servante me laissaient indifférent. Non, ils me troublaient au contraire et fortement. Mais elle usait de sa nudité avec une telle indifférence, une si réelle ingénuité, elle se souciait si peu de ma présence pour procéder à toutes ses ablutions qu'il me fallut, malgré la tentation, respecter son impudeur. Dans une situation étrange et sérieuse que je commençais à mieux comprendre, je me souciais peu, ignorant tout des coutumes de ce pays, de commencer par me

compromettre dans une vilaine affaire de mœurs. Quand la baigneuse eut repris ses vêtements et eut disparu, en m'adressant fort poliment d'ailleurs un salut et un sourire, je suivis son exemple et entrepris une toilette des plus nécessaire, puis je revêtis mon costume de sport, j'entamai le repas gracieusement préparé et j'émergeai enfin de mon souterrain, dans le parc.

Je viens de rentrer de ma première promenade. Une grande affluence de flâneurs se pressait sur les pelouses, sous les arbres, le long des routes et des chaussées. Moi qui, malgré mes trois palmes, passe complètement inaperçu le dimanche matin au sentier de la Vertu, je fis sensation dans la circulation de cette capitale. Les courants de promeneurs, très intenses au carrefour où j'étais logé, s'arrêtèrent net, d'un seul coup, dès que je parus. D'ailleurs, si je me trouvai soudain plongé dans une atmosphère un peu gênante de curiosité, je n'entendis aucun éclat de rire, je ne fus l'objet d'aucune malveillance, d'aucune moquerie, d'aucune remarque. Je fus accueilli par une surprise digne et muette. Mais cette surprise ne devait pas tarder à changer d'allure et à se mettre à l'unisson de mon propre amusement, lorsque mes yeux s'étant portés vers le bassin, le même, je crois, auprès duquel j'avais attendu mon guide dans la nuit, découvrirent trois baigneuses qui, comme ma servante dans ma piscine domestique, évoluaient dans le plus simple appareil et, parfaitement nues, étaient même sorties de l'eau pour me mieux contempler. Personne ne leur prêtait attention, quand mon regard stupéfait indiqua clairement, je m'en rendis compte bientôt, l'impression que j'éprouvais effectivement : celle d'être tombé dans une vaste maison publique. Au grand ébahissement de la foule qui paraissait accoutumée à ces spectacles, mon visage refléta sans fard les réactions, rien moins que chastes, de mon âme. Et, pour corroborer cette brusque découverte, j'aperçus, dans un de ces bosquets artificiels remarqués au cours de mon arrivée nocturne, un jeune

couple étendu sur un sopha qui se hâtait d'achever une besogne précise, mais urgente, pour me voir passer.

Après avoir — habitude d'aviateur — soigneusement relevé quelques points de repère, qui me permirent tout à l'heure de retrouver mon logement, je me suis arraché à ces premières et étranges impressions et j'ai continué ma promenade, traînant derrière moi la même curiosité qui m'avait accueillie au rond-point, et retrouvant, un peu partout, les mêmes spectacles éminemment suggestifs.

Tous les hommes, qui portent des cheveux jusqu'aux épaules et toute leur barbe, sont à peu près vêtus comme mon guide de la nuit, que, soit dit en passant, je n'ai plus revu. Toutes les femmes, comme ma gracieuse servante. La couleur seule des tuniques varie à l'infini. Variées aussi les fleurs dont les femmes parent leurs cheveux. Assez nombreux sont les hommes et les femmes qui portent au-dessus du coude un gros anneau qui paraît d'ivoire. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la lenteur de la marche de toute cette population. Elle se promène tranquillement et, visiblement, ne se hâte vers aucune besogne, aucun rendez-vous. A les voir folâtrer et flâner, on penserait que personne, dans ce pays, n'a rien à faire. Tous ces gens doivent se connaître. Ils s'abordent, causent, sourient, puis se quittent et continuent leur chemin. Je ne dissimulerai pas que je me trouvai rapidement fort congestionné : les bassins abondaient dans cette étrange cité, et tous étaient aussi agréablement peuplés que le premier. De charmantes naïades, toujours uniquement voilées de leur candeur, y prenaient leurs ébats, sans aucune gêne, en compagnie de tritons vêtus exclusivement de probité et d'indifférence. Ni les uns ni les autres ne paraissaient s'apercevoir de leurs beautés réciproques. Et pourtant quels corps magnifiques, musclés et gracieux, polis et fermes ! Les hommes et les femmes eux-mêmes dont les cheveux et les regards attestent la maturité ou même la vieillesse ont des chairs fraîches et robustes. Ainsi j'ai vu, et sans que rien ne me fût dissimulé, des fem-

mes, qui certainement avaient derrière elles beaucoup de beaux souvenirs, pourtant encore très désirables et tout imprégnées d'une ingénuité inexplicable. L'évocation des maillots des belles baigneuses de nos plages à la mode et du décolletage audacieux qui fleurissait à mon départ d'Europe m'aida à m'habituer assez vite à cette universelle nudité. Ce qui, en revanche, ne lassa pas mon indignation, ce furent les couples qui déambulaient en se tenant par un doigt et qui, soudain, disparaissaient par un des escaliers souterrains... pour reparaître peu après, heureux et languissants, ou qui gagnaient, sans pudeur et sans honte, quand ils s'en trouvaient à leur portée, ces petits bosquets semés un peu partout à la disposition du public et dont l'utilité spéciale ne pouvait plus m'être dissimulée. Et pour comble, des amis, des parents, de vénérables personnes attendaient sur le bord du chemin que les éclipsés fussent satisfaits, et reprenaient la conversation avec eux au point où ils l'avaient laissée, quand ils avaient terminé leurs ébats intimes.

Je suis désormais fixé sur le degré de moralité de ce peuple, encore que je ne sois pas sans être troublé par la simplicité, la naïveté même qu'il apporte à ces relations sexuelles publiques, mais dénuées de toute perversité, et par le naturel dont il pare cette publicité même qu'il leur donne.

Des véhicules sillonnent les routes les plus larges de ce vaste parc qu'est la surface de la ville. Aucun ne paraît destiné à la promenade. Les uns, confortablement installés, mais incapables de se déplacer en vitesse, sont évidemment consacrés au voyage. Les autres, assez semblables à nos voitures maraîchères, transportent des denrées, des matières premières, des objets divers. Les uns et les autres sont traînés par des chevaux et des bœufs. Toute hâte, toute nervosité paraît exclue de leurs habitudes comme de l'allure des piétons. Ni les voyageurs, ni les conducteurs ne les pressent. L'impression de détente et de repos que produisent le calme, la lenteur des gens et des bêtes ne peut com-

penser le cynisme, malgré tout dégradant, de mœurs dont je découvre à chaque pas l'obscénité foncière. Ah ! ce n'est pas gai pour notre dignité d'hommes ! Comment m'expliquer ? Je n'ose, même dans ces notes destinées à moi seul, décrire brutalement la honteuse grossièreté de ces gens qui ne craignent point de mêler la scatologie à la débauche la plus étalée. Je comprends maintenant la destination de ces enclos rectangulaires, entrevus cette nuit, où tous accomplissent, à la vue de tous, les plus basses fonctions de notre nature. Ces retirata, comme on dit dans la langue du Dante, sont traversés dans toute leur longueur par une large canalisation d'eau courante ! Et non sans que le rouge me monte au front, j'ai compris soudain que ce ruisseau artificiel, dont la rigole de nickel court le long du mur de mon logis, et qui m'a tant intrigué, est destiné au même usage public que les canaux des petits enclos, exposés à la vue des promeneurs. Quel cataclysme moral a pu faire déchoir jusqu'à cette dégoûtante impudeur un peuple qui paraît par ailleurs doux et modéré ? Une explication me vient à l'esprit. Serais-je ici sur un continent où aurait sévi autrefois, dans des proportions qui nous sont heureusement inconnues, le fléau alcoolique ? Toute cette civilisation est-elle viciée à sa base par la tare atavique de l'ivrognerie ? Ces êtres sont-ils les descendants d'un peuple d'intoxiqués ? Je ne sais, mais les faits sont là. Ces êtres, pourtant beaux et vigoureux, modérés et accueillants, se ravalent, en ce qui concerne l'amour et les fonctions de leur nature, à l'inconscience des animaux.

Le bruit de mon apparition imprévue s'est sans doute déjà répandu dans la cité : sur une grande pelouse, semée, à la mode des parcs anglais, de bouquets d'érables, au moment où je passais, un jeune homme a rassemblé tous les promeneurs. D'une voix forte, monté sur l'armature d'un dôme, il s'est mis à lire un long parchemin en cette langue étrange dont pas un son ne me rappelle nos idiomes et sur le ton d'une proclamation. Tout à coup, à un passage de la lecture,

tous les regards se sont concentrés sur moi, les yeux du lecteur eux-mêmes ont quitté le document pour me contempler furtivement. Je ne savais plus où me dissimuler ni que devenir, quand soudain l'attention de la foule s'est détournée de moi, le jeune homme s'est tu, un grand remous a tracé une voie libre au milieu de ce peuple assemblé, un silence absolu est descendu sur ces hommes, et, comme par un miracle, tous les visages se sont ressemblés, tous puissamment modelés par une expression identique d'infinie pitié. Je n'ai jamais rien vu de plus tragique que le vieillard qui s'avança sur le chemin laissé libre au milieu de la cohue. Il semblait avoir subi non seulement les ravages de siècles sans fin, mais encore toutes les douleurs que peut dispenser la vie. Il portait sur lui le poids d'une éternité et l'infini de la souffrance. Ses rares cheveux, sa barbe clairsemée n'étaient plus blancs, mais livides ; son corps était réduit à une peau flasque qui ne recouvrait plus de chair ; dans ses yeux morts roulait parfois une angoisse sans espoir et ses rides s'enchevêtraient profondément, durcies et figées. Il passa lentement, ne daignant plus, de l'abîme de sa vieillesse, jeter les yeux sur un siècle dont il était exilé. Si les humains pouvaient vivre mille ans, c'est l'âge que j'attribuerais à ce pauvre homme et à sa douleur.

CHAPITRE V

Je regagnai, non sans difficultés, mon logis. Malgré les points de repère que j'avais fixés dans ma mémoire, je ne reconnus « mon dôme » que grâce à la précaution, prise en sortant, de fixer par un coin ma carte de visite dans son cerclage de métal. Je n'y étais point réinstallé depuis dix minutes, que je vis surgir au bas de l'escalier un vieillard tout aussi millénaire que les dix ou douze autres rencontrés au cours de ma promenade, après l'apparition du premier fantôme chargé de siècles que la foule avait, sur la pelouse, accueilli avec un si douloureux respect. Le visage de mon visiteur, bien qu'il fût mélancolique et grave, était moins tra-

gique que la figure de ses contemporains. Il portait sous son bras un grand in-folio, relié en une sorte d'écorce souple et luisante. Il s'assit sans mot dire à côté de moi. J'étais décidé à ne plus m'étonner de rien. Je discernais d'ailleurs dans son regard une évidente sympathie. Il ouvrit sur la table son énorme bouquin. Je jetai sur le parchemin un coup d'œil furtif. Un hymne de reconnaissance spontanée et rétrospective chanta tout à coup dans mon cœur pour le vieux brave homme de professeur qui m'a jadis inculqué le goût des langues anciennes : les pages qui s'étalaient sous mes yeux étaient couvertes de caractères grecs! Je ne suis point un helléniste, certes, mais enfin je possède encore dans ma mémoire quelques centaines de mots de la langue d'Homère. J'entrevis dans un éclair la pensée charitable de ce noble vieillard et que mon maigre bagage classique allait me permettre de sortir de l'isolement qui commençait à me peser. En effet, ce maître inattendu me montra du doigt une phrase que je lus et compris sans difficultés. Aussitôt, avec une très fine pointe verte, il écrivit sur une peau légère qu'il avait disposée à côté du livre, et en caractères grecs, la même phrase traduite dans les sons de la langue de son pays.

Trois semaines! Voici déjà trois semaines que mon vieux professeur entreprit de m'initier à l'étrange idiome de cet étrange pays, en se servant ingénieusement d'une langue dont la connaissance nous est commune et qu'il manie avec infiniment plus de science que moi. Je n'ai à peu près pas quitté mon logis durant ces trois semaines. J'ai reçu quotidiennement la visite de mon helléniste sauveur, à des heures d'ailleurs très différentes de la journée et les plus inattendues, parfois au milieu de la nuit. Comme tous ses compatriotes, il semble n'avoir aucune notion de nos divisions horaires, vivre au hasard et accomplir les actes coutumiers de l'existence sans ordre régulier, suivant l'appel exclusif de ses seuls besoins ou de sa seule fantaisie. J'ai travaillé sans relâche et sans répit après et avant ses visites quotidiennes. Mes progrès ont été rapides. Je suis mainte-

nant capable de m'exprimer assez couramment dans la langue du pays. Depuis deux jours le vieillard, jugeant sans doute que ses leçons sont désormais superflues, me néglige. Il a disparu. Je m'exerce à converser avec la servante de semaine. Je dis « de semaine », parce que, depuis quatre semaines que je suis installé dans la ville, quatre jeunes filles déjà ont été successivement préposées aux soins de mon ménage. Toutes quatre, d'ailleurs, parfaitement distinguées, soignées de leur personne, modestes et réservées. Mais toutes quatre, comme la première, parfaitement dénuées de tout sentiment de pudeur. Je ne peux, même dans ces notes intimes, donner des détails précis : il faudrait avouer que ces belles créatures, sans aucun souci de conserver à mes yeux leur parure de charme et de poésie, n'ont pas hésité à utiliser devant moi et sans aucune gêne... cette espèce de canal métallique qui coule le long de mon mur, alors que moi-même, habitué pourtant aux exhibitions cyniques du lycée, de la caserne et au laisser aller de la guerre, je souffre cruellement, à certains moments spéciaux, que les portes et serrures, propices aux isolements, soient aussi complètement bannis des usages de ce continent.

J'ai engagé tout à l'heure la conversation avec ma passagère servante, au moment où, sa besogne terminée, nue et gracieuse, elle se plongeait, comme la première, dans mon bassin. J'ai jugé le moment opportun de mener à bien une aventure que je médite depuis longtemps. Je n'osais l'entreprendre tant que je me sentais trop étranger encore à la cité. La faculté de m'exprimer et l'accoutumance que l'on prend de ma personne me donnent une grande hardiesse. Maintenant on me considère sans curiosité, je passe inaperçu : je peux me risquer.

Ma mignonne camériste m'a appris sans difficulté qu'elle s'appelait Amya. Malgré son extrême facilité à se montrer... sans voiles, elle est certainement innocente et pure, car elle est demeurée, quand j'ai tenté l'assaut en ouvrant le

feu sur un mode sentimental, aussi abasourdie qu'un pâtre des Pyrénées auquel on lirait du Claudel. Rien n'a pu l'arracher à une polie mais froide impassibilité. Soudain calmé par sa fraîcheur, je suis sorti, en proie à un grand énervement et à des pensées étranges. Je me demandais si je n'étais pas installé chez un peuple atteint à la fois d'érotisme et d'exhibitionisme.

L'échec que je viens de subir n'infirme pas cette hypothèse. A chaque coin de rues et publiquement des couples « s'aiment » et se le prouvent, qui viennent tout simplement de se constituer par hasard, au bord de la route et sans préambule. Dans nombre de maisons où, porté par la curiosité, j'ai pénétré, suivant la coutume très libre de l'endroit, j'ai surpris, sans les gêner le moins du monde, des êtres occupés à se manifester l'un à l'autre qu'ils sont de sexes totalement différents. C'est le pays de la prostitution élevée à la hauteur d'une institution d'Etat. Je n'ose même pas m'en étonner dans les conversations que je commence à tenir avec les uns et avec les autres, tant ces mœurs sont naturelles à ces aimables hôtes, que je crains, par une remarque, de froisser ou de faire éclater de rire.

Deux incidents aujourd'hui : j'ai été l'objet d'une démarche désagréable. J'ai fait une rencontre des plus macabres. Un cortège composé de vieillards et d'hommes mûrs est entré chez moi, sans se faire annoncer. C'est ici la coutume. Celui qui marchait en tête m'a adressé un discours conçu en termes volontairement simples, pour que j'en saisisse mieux le sens sans doute, discours d'ailleurs fort civil et même flatteur. En terminant il m'a prié de lui remettre ma montre. Ce que j'ai accordé sans méfiance. Alors l'homme, pourtant très respectable, a déposé mon bon chronomètre dans la vasque qui couronne le trépied, sur les pierres éclairantes ; il a versé quelques gouttes de ce liquide mystérieux qui produit la lumière. Le verre de ma pauvre montre a tout à coup craqué avec un bruit qui m'a fait un pin-

cement au cœur, et les métaux, l'or et le platine sont entrés en fusion ; ils se sont comme volatilisés en un court espace de temps. Je devais avoir l'air singulièrement ahuri pendant cette rapide opération, car un des hommes du groupe a cru devoir reprendre la parole et me fournir quelques explications : « Mon frère, m'a-t-il déclaré, nous nous excusons de vous avoir peut-être contrarié ; mais la loi du bonheur est la loi suprême de notre cité et la science de l'heure qui passe, c'est la conception de la mort qui s'implante en nous. »

La conception de la mort ! Je viens de me convaincre, aujourd'hui même, que ce peuple étrange en ignore complètement, absolument l'amertume. Je musais, nez au vent, autour des grands dômes du centre du parc qui éclairent ce que les indigènes appellent, en des termes que je ne comprends pas, « les lieux de réunion des sages conducteurs de l'État et des gardiens ». Je vis au haut de l'escalier d'une demeure privée un concours de curieux qui m'étonna. Un énorme baquet, affectant vaguement la forme d'une baignoire, était disposé à droite de l'entrée. A l'écart de la foule, mais assez près pour pouvoir voir et entendre, j'attendis un moment, intrigué par la présence de ces gens visiblement réunis pour une cérémonie spéciale. Je fus bientôt fixé. Bien que la faculté de m'étonner se soit un peu émoussée depuis mon arrivée dans ce monde insoupçonné de mes semblables et où je suis assurément le premier à pénétrer, je ne pus contenir un haut-le-corps, non d'effroi, mais de surprise, en voyant surgir soudain sur les premières marches, derrière deux jeunes gens qui halaient... un cadavre. Une femme, des jeunes filles, un garçon d'une quinzaine d'années émergèrent, derrière le mort, du souterrain. Incontestablement c'était là la famille du décédé. Famille singulière, dont les membres conversaient ensemble, ou avec des amis associés au cortège, sur un ton non seulement parfaitement indifférent et dégagé, mais souvent d'une gaîté

indécente et scandaleuse qui allait jusqu'à laisser fuser au-dessus du pauvre corps les éclats d'un rire cynique. Un des badauds de la rue, qui paraissait lié avec les proches du défunt, me confirma que ces joyeuses personnes étaient bien les enfants et la femme du disparu.

— Il est probable, ajoutai-je, que cet homme fut, de son vivant, mauvais, dur, égoïste, odieux aux siens par son caractère et ses vices. Il est pourtant bien cruel de rire ainsi devant sa tombe, quels qu'aient été ses torts terrestres. Dans mon pays, le trépas absout les plus mauvais, leur confère la sérénité, leur octroie le pardon.

— Ararizo, repartit mon interlocuteur, fut bon et doux, aimable, indulgent et généreux de cœur. Il a dispensé aux siens l'affection et le bonheur et les siens ont entouré sa vie d'amour et de tendre vénération. Il a été le père, l'époux, le frère, l'ami bien-aimé et qu'on ne manquait jamais de citer en exemple dans la cité.

Je n'y comprenais plus rien et, avec véhémence, au risque d'augmenter le scandale, je m'écriai :

— Mais comment, en ce cas, sa famille, loin d'éprouver de la douleur, se réjouit-elle aussi scandaleusement ?

Je vis bien que le sens du mot « douleur » échappait absolument, totalement, complètement à mon interlocuteur. Le sens en était pour lui vide et n'éveillait en son intelligence le souvenir d'aucune réalité. Les commentaires que je tentai pour lui faire comprendre ce terme ne suscitèrent même pas en lui le soupçon de ce que je pouvais vouloir dire. Les expressions de « chagrin », de « détresse », de « souffrance » ne trouvèrent pas plus d'échos en son intellect ou en sa sensibilité. L'incompréhension la plus absolue et la plus sincère s'affirmait sur son visage : je ne pouvais admettre aucune supercherie. Je parvins enfin à trouver, pour m'expliquer, une périphrase qui lui fit entrevoir, oh ! bien vaguement, un état d'esprit troublé par opposition à cet équilibre invariablement heureux qui était le mode ordinaire et constant des habitants de ce monde que je nom-

mais dès lors, en moi-même, découvrant qu'il était l'exact contraire du nôtre, le Monde à l'Envers.

L'homme resta songeur un long moment, considérant confusément, dans une demi-conscience, ce que je venais de lui révéler et qu'il n'entrevoyait qu'avec effort.

— Pourquoi voudriez-vous que la famille d'Ararizo éprouvât ce que vous dites ? fit-il enfin en relevant la tête.

Bien que je fusse habitué à voir sur ce continent si nouveau et si imprévu les choses se passer à rebours de ce que j'avais considéré jusqu'à ce jour comme la loi absolue et universelle de l'humanité, je crus pourtant un instant à la plaisanterie d'un original ou au paradoxe d'un ergoteur. Partout enfin, sous toutes les latitudes, la mort est la mort, un déchirement, une séparation, un cruel mystère ! Le regard de l'homme cependant était loyal, sincère, naïf même.

— Pourquoi, mais parce qu'il est mort, parbleu ! Ils ne le verront plus ! Il ne sera plus le grand ami protecteur de leur logis !

— Et puis après, vous trouvez cela très regrettable ? Tenez, voici une corbeille de roses mortes qui vous prodiguèrent cependant avec affection leur âme parfumée. Elles ont été vos amies. Elles vous ont aimé et vous les avez aimées. Elles sont mortes. Vous ne vous désolez pas. Vous en reverrez d'autres, mais ces mignonnes compagnes d'une saison... plus jamais.

Puis après un silence :

— Vous considérez donc la mort comme un grand malheur ?

— Assurément.

— Mais que pensez-vous alors de l'éternité de la vie ?

Je compris mal cette question. Je crus que mon homme touchait là à un dogme de sa religion qui m'était encore inconnu. Il ajouta aussitôt :

— C'est au cas où Ararizo aurait été condamné à devenir immortel que sa famille eût été fondée à pleurer.

Cette fois-ci je ne comprenais plus rien du tout.

— Et d'ailleurs, continua l'indigène, la mort étant une

fonction de notre nature et de la vie elle-même, nous sommes toujours fort heureux que les fonctions s'accomplissent normalement. *Nous savons trop bien ce que c'est que d'être anormal et de ne pas mourir !*.. Non, vraiment, je ne saisis pas votre question, ni tout à fait ce que veut dire le mot « pleurer ». *Nous pourrions très bien ne pas mourir*, si nous voulions, mais c'est trop affreux. Alors pourquoi ?.. Pourquoi trouvez-vous plus important de mourir que de vivre et qu'il faille plus se lamenter à propos de la mort qu'au sujet de la vie ? C'est la même chose. On ne « pleure » pas dans la famille quand un enfant naît !...

Je n'ai certainement jamais ressenti à ce point la sensation d'ahurissement. Tandis que je rédige ces notes, des brumes de folie envahissent ma pauvre cervelle, des questions, des hypothèses que heurtent des vertiges où tournoie tout ce qui a été jusqu'à ce jour l'essence de mon être moral et intellectuel se pressent, se bousculent dans ma pensée. L'éternité de la vie... Ne pas mourir... L'ignorance de la douleur... l'amour réduit à une fonction publique... Je suis tout simplement abasourdi. Je ne comprends rien, littéralement rien à ces phrases.

Pendant que nous discourions et que la famille « en deuil » s'entretenait de la pluie et du beau temps en mêlant ses propos de rires, on avait plongé le corps dans la baignoire mystérieuse. Je m'en approchai. Un liquide épais et jaunâtre achevait de dissoudre le cadavre et de le liquéfier !

Négligemment, une des filles du mort, être fringant et souple de vingt ans à peine, vint jeter un coup d'œil sur les restes presque fondus de son père ! Elle tenait par la main un jeune homme hilare. Sous les yeux de sa mère, de ses sœurs, de son frère, devant le... cercueil liquide qui absorbait les derniers vestiges du cher aimé, elle l'entraîna dans un des bosquets cythéréens d'où, peu après, des soupirs nous apprirent que la nature qui tue est aussi la nature qui crée.

MARCEL ROUFF.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Les Ecrits de Jean Reutlinger, 1 vol., « A la Belle Edition ». — *Pensées choisies des rois de France*, 1 vol., Grasset. — *L'Horizon débridé*, 1 vol., A la Connaissance.— *H. B... par un des Quarante* (*Prosper Mérimée*), 1 vol., A la Connaissance. — Anne-Catherine Emmerich : *La Passion de Jésus-Christ*, 1 vol., A la Connaissance. — M.-C. Poinsot et G.-U. Langé : *Les Logis de Huysmans*, 1 vol., « La Maison Française d'Art et d'Edition ». — *Anthologie des Ecrivains contemporains*, sous la direction de Gauthier-Ferrières, 1 vol., Bibliothèque Larousse.

De ces **Ecrits** de Jean Reutlinger, je veux choisir ses *Essais gymniques*, qui, plus que les vers et les poèmes en prose de ce recueil, nous apportent une révélation et comme une illumination. Ecoutons, nous ses aînés, dont le seul sport fut le jeu de l'amour, la confession de ce jeune homme qui s'est guéri de la maladie de l'analyse et désintoxiqué de « tout l'opium de la littérature », en cultivant son corps et en tentant de mettre au service de son cerveau de poète un organisme harmonieux. Au bout de toutes les initiations aux écoles déliquescentes, il eut peur, « peur de la fin, de l'écroulement au bout de cet artificiel accumulé, de ce dedans vide, désossé, sans clarté et sans énergie, las et salissant, lâche, mort à l'emballement, tout avide de morbide, d'inconnu, de gouffre ». Alors, ce fut « le grand sursaut d'épouvante et la recherche d'un *moyen*, d'une corde pour se sauver, d'un remède physique plus fort que soi ».

Il nous dira ses premiers essais désespérés en cette salle de boxe dans une grange :

Oh ! cette leçon avec la profonde misère de ce corps raté de poulet,... toute cette honte physique montant à la gorge malgré la certitude de l'âme rare, de l'infinie supériorité, du mépris devant ces brutes.

A Rebours et les constipants préceptes d'*Un Homme libre* n'avaient pas tout asphyxié et souillé, continue-t-il, puisque je revins à cette salle perdue, que je remis les gants mous, que je cognai et recognai de mes « bras d'allumettes »... etc.

Puis, il y eut les vacances sans livres : « des découvertes folles,

des champs, des routes, et des jours de blanc soleil qui pouvaient être autre chose que des décors d'âme » : le corps qui naît et pousse comme une plante de soleil, balbutiante volupté, et des joies, des vraies joies « qu'on ne cherche pas à couper en quatre, des joies sans nom, sans phrases, qui sont seulement de l'effort, du vent ou du soleil ».

Avec la réserve de vie qui est venue et les jambes qui se sont modelées comme une argile merveilleuse, c'est, dit-il, une autre vie qui s'épanouit.

C'est une frénésie fascinante que je découvre dans les allées fauves de Saint-Cloud, la foulée apprise, sur la pointe élastique des pieds, tâtonnante, longue, le corps penché, les bras se balançant au rythme profond des poumons, jeudis d'entraînement avec le peloton, joie grande de galoper dans la foule des copains, dans le même tangage du tronc, avec le bon bruit des feuilles qui crissent sous les pieds, des branches qui griffent les muscles nus... et les longues descentes droites au retour, en bonds énormes, avec un grand sourire de joie dans le vent, pour rien, parce qu'on est là, galopant, avec la notion profonde du corps nu, mais nullement pensé : instinct profond.

Alors, après cette année de pur instinct, d'absolue vie corporelle, comme il dit, son corps commençait à se « modeler », il ose ouvrir les yeux, ayant un peu conscience que l'équilibre se refait. Alors, timidement, il commence à guetter ce que lui apporte de neuf ce corps qui vit. Ce n'est plus « la minutieuse observation de titillations menues, c'est une large et très immense et bien confuse musique qui monte, braillarde comme le vent ».

Voici une course sur un plateau picard aux labours roux : une centaine d'athlètes courent : « Bonds ouatés, ressorts de bêtes de sang, nourris par le soufflet profond des poumons énormes, bas placés dans leur cage mouvante. » Et ce seront ces impressions d'un poète qui a replongé les racines de son être directement dans la nature :

Le vent, il nous prend à l'orée du bois, nous étouffe, nous assourdit, plaque la peau des jambes nues sur les muscles et, sous ces doigts froids, fluides et bons comme l'eau, chaque muscle prend une vie propre, se détache, se sent dans un fourreau de vent... le vent qui s'engloutit dans la bouche au rictus d'effort. Alors on *est* vent, aussi pénétré, aussi éternel et primitif que le bouleau qui tangue, que la motte écrasée, que le nuage qui s'effrite, là, le corps tout nu, luttant dans sa gaine de vent.

Au retour, dans le train, il pense avec un bon sourire de sportif à « l'exaltation de tel Homme libre » allant ouïr son âme rare dans le refuge favorable d'un cloître quelque peu moisi. La lecture des tumultueux essais sur l'âme et l'esthétique grecques commence à le troubler désagréablement « comme si tout cela était faux de la base, vu d'une autre planète... » Il songe à ce professeur rachitique s'emballant sur l'Acropole et le ciel de l'Attique, tel ce vieux journaliste nationaliste, vivant dans la poussière et l'obscurité d'une chambre encombrée de vieux journaux et qui se croit et qui se dit descendant des Grecs, parce qu'un jour, en paraphrasant Renan, il harangua Minerve. Non, il n'y a pas de sagesse en dehors de la santé et de la beauté, et c'est cette santé physique qu'une race doit garder ou reconquérir, dût-on l'obtenir par une sélection des individus. Cette santé physique fut la pureté morale de la Grèce. Le sport est un ascétisme, mais il y a sans doute un rythme dans ces formes d'ascétisme qui n'ont qu'un but de moralité, c'est-à-dire de conservation de la race. Il y a des races encore barbares et comme animales qu'il faut creuser par le mysticisme, et les races affaiblies par la civilisation qu'il faut retremper dans le mouvement et dans la vie.

Tous ceux qui ont inscrit leur nom sur la liste merveilleuse des « surhommes de l'athlétisme » ont tous, écrit Reutlinger, vécu la phrase nietzschéenne et se sont efforcés à surmonter l'animal.

Examinez donc si la vie d'un étudiant de Pensylvanie ou de Cornell à l'entraînement diffère beaucoup de celle d'un moine du xve siècle : discipline, nourriture stricte, étude et continence... l'ardent feu intérieur.

Dans son apologie, écrit Reutlinger, Maeterlinck ne nous parle que de la paisible conscience de l'âme, « de la sérénité portée en soi grâce à cette simple culture humaine ».

Il y a autre chose. Maintenant que nous avons tellement de corps vivants, quel est celui, fou de rythme, qui saura nous forger la langue nouvelle?

Il faut tout d'abord se courber à la règle de la musique pour passer de la fruste beauté athlétique à un alphabet plus subtil et plus riche.

L'eurythmie de Dalcroze fera de nos corps des instruments parfaitement résonnants dont la musicalité nous grisera déjà singulièrement, mais ce n'est là qu'une étape. Le corps parfaitement soumis à la discipline musicale peut oser plus : il possède en lui-même une

éloquence suffisante pour exprimer l'âme absolument jusqu'en ses accents les plus subtils.

Et ce sera de nouveau la parfaite eurythmie et du corps et de l'âme, comme la vécurent peut-être ceux qui virent danser Sophocle enfant.

Voilà ce que rêva ce jeune homme : mettre, ainsi que l'écrit Francis de Miomandre en une belle préface en tête de ce volume, « au service d'un cerveau orné un organisme complètement harmonieux ». Hélas, Jean Reutlinger, dont on publie aujourd'hui ces poèmes et ces essais, est mort le 22 août 1914 à Léxy, en vue de Longwy. De nationalité péruvienne, il avait opté pour la France.

Que les jeunes écrivains écoutent le nouvel évangile que ce poète nous a laissé dans ses *Essais gymniques* et qu'ils apprennent à cultiver leurs corps sans rien abandonner du trésor littéraire accumulé, ainsi que l'écrit encore F. de Miomandre. La théorie du sport pour le sport est plus fausse encore que celle de l'art pour l'art. Ce qu'il faut atteindre, c'est, associées, la vie physique et intellectuelle dans toute leur plénitude.

§

M. Gabriel Boissy nous donne les **Pensées choisies des rois de France**, et c'est non seulement comme une synthèse de l'histoire de France, mais une sorte de film de l'évolution de notre langue. A lire ces pages, on s'aperçoit, comme l'écrit M. Boissy, combien, évoquée par eux-mêmes « l'image de ces souverains est plus vive, plus racée, plus profonde que celle machinée par les historiens de haut ou de bas étage, de loyale ou de perfide lignée ». On découvre encore que tel roi, Louis XIII, que l'histoire écrase sous les hauts mérites de Richelieu, fut l'un de nos plus grands rois et que son labeur égala au moins le labeur de son grand ministre. Mais que l'on lise ses lettres « sur quelques affaires d'Etat » on sera émerveillé de cette précision de pensée et de style : en vérité Louis XIII est plus qu'un grand roi, c'est un grand écrivain. Louis XIV, si vanté, ne l'atteint pas, quoique on doive admirer la sûreté de son jugement. Il savait dissocier son intelligence de sa sensibilité, comme nous le révèle cette pensée sur les femmes :

... En abandonnant notre cœur, il faut demeurer maître absolu de son esprit : que nous séparions les tendresses d'amant d'avec les résolutions du souverain...

Louis XVI, d'après les pages citées ici, ne fut pas intellectuellement l'être faible qu'on a dit : il semble avoir fort bien compris son époque, et son jugement a devancé celui de ses contemporains ; qu'on en juge par cette pensée sur les émigrés :

Dans tout gouvernement établi, si des citoyens s'assemblaient en force et montraient le dessein d'entrer à main armée dans leur pays pour y détruire le gouvernement, et qu'ils fussent favorisés par des puissances étrangères, il ne serait pas possible au chef du gouvernement de souffrir pareille chose, ou il perdrait toute confiance. C'est précisément mon cas.

Mais il y a une lacune dans cette anthologie de M. Gabriel Boissy. Pourquoi, à côté des Poésies amoureuses de François Ier, M. Boissy n'a-t-il pas cité les vers célèbres de Charles IX à Ronsard :

L'art de faire des vers, deust on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celuy de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais, roy, je la reçus ; poète, tu la donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Esclatte par soy-même et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'advantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ay que les corps ;
Elle t'en rend le maistre et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire ;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté :
Je puis donner la mort, toi l'immortalité.

Il faudrait joindre encore à ces beaux vers de Charles IX la pièce, adressée à Ronsard encore et qui commence par ces vers :

Ronsard, si ton vieil corps ressemblait ton esprit

et se termine ainsi :

Par ainsi je conclu qu'en scavoir tu me passe
D'autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

Mais M. Gabriel Boissy, qui a établi le texte de son ouvrage d'après les manuscrits authentiques, a sans doute volontairement écarté ces poésies que la légende attribue à Charles IX.

§

« La Connaissance » publie ce singulier petit livre : **L'Hori-**

zon débridé, collection d'interviews qui n'ont pas été « posées », de réponses qui n'ont pas été « fournies » : « Les entrevues, scènes et tableaux sont peut-être illusoires et ont servi de prétextes à des synthèses propres à contribuer à l'histoire littéraire du temps. » Ainsi s'explique l'auteur dans son « Advis ». Ce sont là des pages ironiques et amusantes, où il y a peut-être plus de vérité critique que dans les chroniques officielles. L'auteur de ce pamphlet a refait à sa manière le « Petit Dictionnaire des Grands Hommes ».

La même librairie nous donne la réédition qui nous manquait de **H. B..., par un des Quarante**. C'est le texte de ce curieux petit livre, tel que l'écrivit anonymement Prosper Mérimée, en 1852, dans un ouvrage rarissime tiré à 25 exemplaires et repris par la suite en une édition remaniée (Poulet-Malassis, 1857 et 1864). L'édition de 1864 comportait un frontispice « stupéfiant » dessiné et gravé par S. P. Q. R. (Rops ?) et qui n'a pas été reproduit ici. Le livre portait pour firme : Eleuthéropolis, l'an 1864 de l'imposture du Nazaréen. C'est dans ce petit livre que Mérimée raconte les amours de Stendhal et de Mme Grua. Elle trompait Stendhal, qui ne voulait pas croire à son malheur. Alors, on le fit cacher dans un cabinet, et là, mettant l'œil au trou d'une serrure, il vit, à trois pieds de lui, « la plus monstrueuse pièce de conviction... » Beyle, raconte Mérimée, me dit que « la singularité de la chose et le ridicule de la situation lui donnèrent d'abord une gaîté folle et qu'il eut toutes les peines du monde à ne pas alarmer les coupables en éclatant de rire. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il sentit son malheur. »

... La coupable se traîne à ses genoux, mais l'orgueil empêche Stendhal de lui pardonner, et il s'en accusait avec amertume en se rappelant l'air passionné de Mme Grua. Jamais elle ne lui avait paru si désirable, jamais elle n'avait eu tant d'amour. « Il avait sacrifié à l'orgueil le plus grand plaisir qu'il eût pu goûter avec elle. »

Voici encore à « la Connaissance » trois chapitres de **La Passion de Jésus-Christ**, par Anne-Catherine Emmerich : le chemin de la Croix, la Crucifixion, la mort du Christ. On sait, nous dit une note, « l'influence de ces révélations et la considération en laquelle les tenaient Huysmans, Léon Bloy, etc. ». Ces visions, ces hallucinations sont évidemment fort curieuses et même belles, mais il ne faut les considérer que comme une sorte de poème halluciné, suggestionné par quelles images, quelles peintures ? Elle écrit :

Le teint du Sauveur, comme celui de la Vierge, était d'un blanc veiné de rouge. Dans les dernières années de sa vie, les fatigues et les voyages avaient un peu bruni ses joues et surtout ses pommettes. Sa poitrine haute et large était peu garnie de poils, tandis que celle du Précurseur était toute velue...

(Ce qui excitait tant Salomé.)

Notre Seigneur, continue-t-elle, avait les épaules larges et les muscles des bras très prononcés, ainsi que ceux des cuisses. Ses genoux étaient robustes et saillants comme ceux d'un homme qui a beaucoup marché, prié à genoux. Ses jambes étaient hautes et l'exercice en avait fortifié les muscles. Ses pieds étaient forts et bien faits et l'habitude de marcher pieds nus en avait durci la peau. Les mains étaient régulières et assez fortes sans ressembler à celles d'un homme qui vit du travail de ses mains, ses doigts étaient longs et d'une beauté parfaite. Son cou, assez long, était en même temps fort et musculeux, sa tête bien proportionnée et pas trop forte, son front haut et bien pris. Son visage présentait un ovale parfait, ses cheveux assez fins et d'un blond assez foncé se séparaient sur le milieu de la tête et retombaient sur les épaules. Sa barbe était courte, effilée et partagée au-dessous du menton.

Actuellement (au moment de la crucifixion) sa chevelure était presque complètement arrachée et les cheveux qui lui restaient étaient collés par le sang. Son corps entier n'offrait qu'une suite de plaies affreuses. Sa poitrine était toute déchirée ; son corps avait perdu sa forme naturelle, et les os paraissaient en plusieurs endroits à travers la peau.

Elle raconte encore, et ceci est une vision de grande poésie, qu'après la première nuit sur la croix, quand la lumière fut revenue, le corps du Sauveur parut blême, épuisé et plus pâle encore qu'auparavant, car il avait perdu presque tout son sang. J'entendis qu'il disait : « Je suis pressé comme le raisin qu'on a foulé ici pour la première fois. Il faut que je donne tout mon sang jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la peau. Mais on ne fera plus de vin en ce lieu... »

§

Ce livre de la poétesse mystique et hallucinée plaisait à Huysmans par son réalisme étrange. Et voici que M.-C. Poinsot et G.-U. Langé nous donnent en une précise et évocatrice monographie : **Les Logis de Huysmans**. Ayant pénétré dans les onze principaux logis de J.-K. Huysmans, écrit M. Léon Deffoux, en une préface, ils y ont décelé tout ce qu'ils contiennent de souvenirs, ils se sont plus à retrouver dans leurs promenades « les tra-

ces visibles du passé » ; ils ont deviné que, pour Huysmans, chaque déménagement était « un nouveau tournant de vie à franchir ». Quiconque ne peut entrer au Café de la Régence sans saluer Denis Diderot (et Musset), passer place des Vosges sans « apercevoir le front d'Hugo », ou traverser la rue Raynouard sans s'appuyer sur la canne de M. de Balzac, ou flâner boulevard du Temple sans rencontrer MM. de Goncourt « se dirigeant chez Flaubert qui va leur lire *Salammbô*... », comprendra le pieux travail de M.-G. Poinsot et G.-U. Langé.

On retrouve dans ces logis d'Huysmans cette « infinie douceur des intérieurs qu'ont peints les Hollandais ». Huysmans, ainsi que l'insinuent ses biographes, composa ses romans un peu à la manière de ses ancêtres, les peintres hollandais : il y décrit le décor qui l'entoure, il s'y peint lui-même, et l'intérêt de son œuvre est « peut-être en ce qu'elle constitue surtout une longue biographie ». Il accorde « le décor intérieur au paysage, — à son état d'âme. Ses logis sont des états d'âme... »

Il y a, certes, une grande précision réaliste dans ces descriptions que Huysmans nous a laissées de ses logis, des rues et des paysages qu'il a traversés ; pourtant, s'il faut en croire M. Aubault de la Haulte-Chambre, qui approcha souvent le maître et lui servit même un moment de secrétaire, il y aurait « beaucoup de *romancé* » dans les histoires sulpiciennes qui se passent dans la fameuse tour du nord de Saint-Sulpice : « Huysmans lui avoua, dit-il aux auteurs de ce livre, n'avoir qu'une fois ou deux grimpé l'escalier du sonneur, qui d'ailleurs le reçut assez mal, ne le connaissant pas, le confondant avec le troupeau de curieux qui le venaient déranger, voire le détestant, paraît-il, quand il se sut, plus tard, un héros de bouquin. » Mais ce reproche serait un peu puéril : il suffisait à Huysmans d'avoir vu une fois : un artiste n'est pas un reporter.

« Romancées aussi, les fameuses messes noires... quelqu'un nous affirme que leur description dans *Là Bas* est inexacte. » Inexacte, ou plutôt imaginée : Remy de Gourmont le savait, lui qui avait, en outre, fourni à Huysmans la documentation de Gilles de Rais.

§

Je veux signaler encore l'**Anthologie des contemporains** (Prose), établie sous la direction de Gauthier-Ferrières, mort

à la guerre. Les notices qui précèdent ces pages choisies sont souvent imprécises, mais il y a des auteurs qui prêtent à l'imprécision. Beaucoup de ces écrivains contemporains, qui furent célèbres on ne sait trop pourquoi, aujourd'hui, demeureront dans ce livre comme en une sorte de palmarès, avec de vagues petites notes comme celle-ci : « André Theuriet qui a l'amour de la nature et le sens profond du paysage. » Cladel « qui avait de la vigueur et du goût vif pour le style ».

C'est tout de même insuffisant.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Pierre Camo : *Le Livre des Regrets*, Garnier frères. — Jules Mousseron : *Fleurs d'en Bas*, poésies et chansons patoises, préface de M. André Jurenil, Librairie générale, Lille. — Jules Mousseron : *Les Boches au Pays Noir*, J. Tallandier, Lille. — Bernard Taft : *La Moisson Rouge*, sonnets de la Grande Guerre, Albert Méricant. — Pierre Despras : *Les Baisers*, B. Grasset. — Jules Leclercq : *La Fronde de David*, lettre-préface de M. Henry Carton de Wiart, Perrin et Cie. — Paul Louvie : *Des Fleurs, des Larmes et du Sang*, préface de M. Jean Aicard, de l'Académie Française, Albert Messein. — Abbé F. Vallée : *A l'Ombre de Brocéliande*, avec un glossaire de quelques termes empruntés au parler de Paimpont (I. et V.), Albert Messein. — Pierre Boutin : *Larmes d'Esclave*, premières poésies, « Maison d'Art et d'Edition ». — Fernand Couët : *Les Stations sur la Montagne*, Albert Messein. — H. Courmont : *En rêvant auprès de Clymène*, Figuière. — Francis Picabia : *Unique Eunuque*, avec un portrait de l'auteur par lui-même, préface par Tristan Tzara, « Au Sans-Pareil ». — Joseph Rivière : *Plénitude*, « les Cahiers idéalistes français ». — Antoine Chollier : *Soliloques d'un simple poilu*, Grenoble, J. Rey. — Alexis Danan : *La Voie douloureuse*, Picart. — Dr Alfred Dujardin : *Lille captive*, Lille, J. Tallandier. — Maurice Quillot : *La Musette de Grenades*, E. de Boccard. — André Veidaux : *Du Haut de la Tour*, « la Maison française d'Art et d'Edition ». — Auguste Bergot : *Paraboles*, Brest, Imprimerie de la Marine. — D. Boiziau : *Aux Heures douloureuses*, Delalain. — Maurice Honoré : *Au gré des Rimes*, « la Maison française d'Art et d'Edition ». — J. Valcler : *Prières du soir*, « l'Edition ». — Charles Dornier : *L'Ame au Miroir*, Figuière. — Emmanuel Hache : *Paroles d'un amant*, préface de Paul Adam, E. de Boccard. — Louis Payen : *Les Saisons Rouges*, Figuière. — Paul Hermant : *La Traînaille*, « les Humbles ». — Alban Guyraud : *La Douleur d'Orphée*, « Publications Art et Littérature ». — Alban Guyraud : *Sonorités poétiques*, « Publications Art et Littérature ».

Le titre de ce recueil de poèmes, **Le Livre des Regrets**, donnerait à présumer que M. Pierre Camo, fervent de Joachim Du Bellay, éloigné de France et de ses amis, songe, avec une tendre mélancolie, au retour dans sa province natale, à la douceur de sa maison trop longtemps délaissée,

> Je songe à ce pays dont j'ai fui la douceur...

pour avoir trouvé, par-delà les monts, au delà des mers orageuses, lui aussi

> Les regrets, les ennuys, le travail et la peine,
> Le tardif repentir d'une espérance vaine,
> Et l'importun souci, qui me suit pas à pas...

Il se lamente et se demande à son tour :

> Feray-je encore icy plus longue demeurance,
> Ou si j'iray revoir les campaignes de France,
> Quand les neiges fondront au soleil du printemps ?

C'est aux poètes tendres, nostalgiques et aisément harmonieux que va la dilection de M. Pierre Camo. Avec Du Bellay, plus cher sans doute à son cœur, parce que le souvenir de l'exil ancien à Rome entretient les regrets de l'exilé aujourd'hui aux rivages africains, c'est au pur et précieux Charles d'Orléans que s'attachent ses pensées, au divin Ronsard, à Tristan, au suave Chénier, à Moréas enfin, et, pour ce qu'il a inspiré à l'admirable poétesse et romancière du *Séducteur*, Mme Gérard d'Houville, d'amour langoureux et farouche pour « le sol vénéré des vieux conquistadors », à José-Maria de Heredia, sonore, éblouissant.

Le sonnet de M. Camo naît et se développe, s'achève selon les contours aisés d'un sentiment simple et harmonieux. Ses vers octosyllabiques s'enlèvent, de même, d'un vol tranquille et souriant. Il passe dans ses *Goyescas* et surtout dans ses *Stances et Poèmes* un souffle d'ardeur contenue qui ne va pas sans grandeur et ne délaisse rien de sa grâce naturelle.

Certes, quiconque chercherait ici une innovation de forme, une découverte hasardée de la pensée, refermerait le livre, déçu ; mais n'est-ce rien d'agencer des images douces ou discrètement attristées en un déroulement musical de strophes émues, tendres ou souriantes ? N'est-ce rien de mener à bien un poème tel que *la Belle Voyageuse*, dont la perfection fait, je ne sais pourquoi, songer à François Maynard et à son chef-d'œuvre adorable, la *Belle Vieille ?* Mais revenons à Du Bellay, c'est-à-dire à M. Pierre Camo et à ses *Regrets*, et assurons-nous, comme Ronsard, de « la lettre d'assurance » que portent en eux-mêmes ces bons esprits :

> Tout œuvre qui doit vivre, il a dès sa naissance
> Un Daemon qui le guide à l'immortalité...

et le *Livre des Regrets* vivra.

Je ne doute pas que dans **Fleurs d'en Bas**, surtout, et encore dans les **Boches au Pays Noir**, qui sont des poésies en patois hennuyer, M. Jules Mousseron, ouvrier mineur, comme on sait, fasse montre d'un sentiment ému et véridique de poète populaire. Sa réputation, au pays de Lille et de Valenciennes, et qui s'étend jusqu'à Mons, jusqu'à Charleroi, en serait une suffisante garantie, mais aussi la lecture, appliquée, glossaire en main, de morceaux tels que *L'Quévau du Fond* ou *Brod'quin-sans-Talon*, *l'Cacheuse à gaillettes* en donne l'assurance. Le charme vrai n'en peut être goûté que par les gens du pays.

Il n'est pas un des sentiments de ferveur, d'enthousiasme, d'orgueil blessé, de haine et de colère, de pitié attendrie et de confiance ardente, éprouvés et exaltés par M. le docteur Bernard Taft dans les sonnets qui forment **La Moisson Rouge** que je n'aie moi-même éprouvés ou que je n'éprouverais encore avec lui. Il est à coup sûr un lettré ; il aime la culture, la langue, la poésie françaises ; il dit avec netteté, avec fièvre parfois, exactement ce qu'il prétend dire ; il ne manque pas d'acquis et d'expérience, je suppose, puisque déjà, fût-ce sous le pseudonyme de Raphaël Baury, il a publié cinq romans, et cependant quelque chose d'essentiel manque à ses poèmes pour qu'ils ravissent, emplissent, satisfassent l'entendement, quelque chose... deux choses, j'imagine : les sonnets n'apportent aucune surprise, aucune nouveauté de facture ; à quoi bon écrire des sonnets qui soient des sonnets quelconques, des sonnets de quiconque ? — et l'élément lyrique, ce chant qu'on peut appeler l'aile sonore du poète, ne palpite pas, n'impose pas son harmonie trouble et enivrante à ces poèmes. M. Taft écrit convenablement des vers. Je ne crois pas qu'il soit un poète.

Les Baisers, de M. Pierre Despras, musqués, fûtés, vifs, secrets et mondains, feront, je le souhaite, le délice capiteux de ses amis. Quelques passages descriptifs décèlent une justesse de vue, même une émotion sentie qu'on ne rencontre pas toujours dans *Toi et Moi*.

Indignatio fecit versus, répète en sa lettre-préface M. Henry Carton de Wiart. L'indignation, en effet, flambe à travers ce gros volume, **La Fronde de David**, qui célèbre le malheur, le courage, la force résignée, la grandeur de la Belgique durant la guerre. L'indignation est partout. Le vers compte ses douze syllabes dûment accentuées.

A Paul Verlaine, à Alfred de Vigny, à J.-J. Rousseau M. Paul Louvie adresse des sonnets construits selon une norme anglaise et shakespearienne, par trois quatrains cimés d'un distique. Il se plaît à semer son livre d'épigraphes bien choisies et décelant une culture. Il porte à sa famille un amour tendre, à sa patrie un amour ardent, et il s'est bien battu. **Des Fleurs, des Larmes et du Sang**, ce petit volume est présenté par M. Jean Aicard, qui met en valeur le courage et la noble conduite de l'auteur. Mais que peut signifier ce vers, adressé à Verlaine :

Que ta lyre en chantant répandait ses émaux ?

A l'Ombre de Brocéliande, M. l'abbé F. Vallée rime des vers simplets, un peu désuets parfois, mais point fâcheux. Le glossaire qu'il y joint du parler de Paimpont est précieux et intéressera maint folkloriste, et le moins savoureux du livre n'est pas la petite note finale, touchant la documentation... originale et peut-être hardie dont s'est, une fois pour le moins, satisfaite la conscience de M. Edouard Schuré.

M. Pierre Boutin, offrant à Henri Barbusse ses premiers vers, pleure avec rage ou résignation ses **Larmes d'Esclave**. Il s'essaie à des rythmes et à des strophes usuels, et y met parfois une suffisante chaleur et une naissante habileté. Les vers qui composent **Les Stations sur la Montagne** ont été écrits entre 1906 et 1913, et M. Fernand Couët a raison de les publier à présent tels qu'ils furent écrits. Cependant il a beaucoup supprimé; j'ignore si le lecteur y a rien perdu. Mais le vers est habilement mené, le sentiment moyen et pieux ; les seuls nouveaux poèmes adjoints, *Poème Aveugle* et *Sonnet pour être venue si fraîche, ma Pensée*, malgré quelques taches de lourdeur, sont bien venus, bien conduits et habiles.

En dépit de ce que le titre fait entrevoir : **En Rêvant auprès de Clymène**, le livre de M. Henri Courmont n'est point fade et niais. D'abord, Clymène, ce n'est point Clymène, ni même Iris, c'est l'aimable surnom accordé par l'artilleur à son vieux crapouillot, dans la tranchée. Il est honorable d'avoir distrait son ennui, durant les longues heures de la guerre, à rimer de primesautières ballades et des galanteries innocentes ; il est permis de leur préférer les pièces de la fin du volume : *Militus Manibus*, *Sacrilège*, ou encore le sonnet *Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard* où une vraie émotion se fait jour.

L'Unique Eunuque n'est point, j'imagine, figuré dans la représentation que de soi-même trace au frontispice du livret M. Francis Picabia. M. Tristan Tzara emploie les dogmatiques arguments d'un préfacier et Pascal est appelé à la rescousse pour nous assurer que l'auteur profère convenablement, eunuque du superflu langage, l'unique mot *Dada* en roumain, en russe, en suisse, en français ou en tout autre idiome d'ici-bas. Seulement il le délaie plus ou moins avec de vagues apparences de paroles médiocres groupées en vers, au hasard.

Le rythme se brise avant même qu'il tente de se former, mais la succession des paysages entrevus et évoqués dans leur **Plénitude** par M. Joseph Rivière se précise et respire, notations directes, mobiles et exactes, *Marines*, *Guérets*, *Villes*. C'est vers la fin seulement qu'on le sent écouter « en les choses des voix qui sont du mystère et de l'inquiétude ». La matière du vers se condense mieux, en même temps, et le poète aussi s'affirme.

M. Antoine Chollier a emprunté la langue et les images chères à Jehan Rictus; il lui fait hommage des douze **Soliloques d'un simple Poilu** qu'illustre avec verve et souvent avec bonheur M. Andry-Farcy. Souhaitons, avec l'auteur, « qu'une telle désolation, une telle plainte ne puissent jamais redevenir des réalités ».

Le poète M. Alexis Danan écrit la guerre « avec la loyale horreur d'un témoin ». C'est le poilu crucifié sur **La Voie Douloureuse**. Eloquente protestation de douleur, proche parfois d'une manière héritée de Gautier, et en strophes justes et sûres.

Dans **Lille Captive**, durant quatre années, M. le Dr Alfred Dujardin, sous l'œil même des policiers ennemis, improvisa les rimes fantaisistes de ces récits, de cette chronique domestique au gré de chaque jour. Il s'est amusé, il a entretenu ainsi son propre courage, les forces de sa résistance, on peut lui passer la faiblesse de les avoir réunies en volume.

M. Maurice Quillot a été jadis une manière de poète plein de promesses ; le *Traité de la Meduse*, dont André Gide se doit souvenir, *les Psychoses*... A présent il entend d'autres voix et il s'entraîne même, dans **La Musette de Grenades**, à ce qu'il appelle un « Essai de métrique naturelle », c'est prêter aux vagues de la mer les propos suivants :

Toro-toro-toro-toro ouhoum-ahh.

Pourquoi ne puis-je songer à M. Maurice Quillot sans me représenter, sur une affiche harmonieusement colorée, un chat regardant une petite fille qui boit du lait dans une grande tasse?

Eloquence humble et peut-être populaire avec le débraillé révolutionnaire, un sens critique des institutions et des mœurs, tout lyrisme absent, M. André Veidaux, **Du Haut de la Tour**, passe aisément, en présence de la guerre, de la *Tragédie* à la *Tragi-Comédie* et à la *Comédie*.

M. Auguste Bergot donne pour une *ébauche* ses **Paraboles**. C'est faire preuve de modestie louable.

Aux Heures Douloureuses M. D. Boiziau, durement éprouvé par la guerre dans ses plus tendres affections, a célébré ses tristesses et rythmé ses pleurs. Il y dit force choses raisonnables. Il est très jeune. Comment ne pas lui adresser un encouragement ?

M. Maurice Honoré construit des sonnets et de petits poèmes **Au gré des Rimes**. C'est presque un aveu, et sans doute un système. Il a donné de bons résultats : Théodore de Banville le recommande, et Victor Hugo n'était pas loin de l'appliquer.

Les **Prières du Soir** de Mme J. Valcler, les petits tableaux pittoresques, *du Rêve à l'Image*, que M. Charles Dornier appelle **l'Ame au Miroir** renouvellent et consacrent le genre un peu décrié du poème en prose. Ils sont rythmés et soutenus, très imagés, et personnels par leur forme.

Avant qu'eussent paru, avec sa préface, **Les Paroles d'un Amant**, Paul Adam était mort. Il n'aura pas reçu le livre que M. Emmanuel Hache lui tendait en offrande et en respectueux hommage. Paul Adam, dans ces poèmes d'amour, voyait des poèmes heureux parce qu'ils expriment la foi dans la Jeunesse et dans le Souvenir. Ses philosophiques préoccupations ont découvert dans ces poèmes d'amour la présence occulte d'une philosophie, et il en développe avec ardeur les tendances saines. Ils sont, du moins, divers, on ne saurait le nier, en incarnant l'amour unique et multiple dans les grâces, les caprices, les passions et les cruautés de la femme.

Le talent de M. Louis Payen, depuis *Persée* et *A l'Ombre du Portique*, s'est de plus en plus développé dans le sens du drame et du théâtre. Cependant il n'a pas négligé la corde purement lyrique que, par une tendance innée, dans **Les Saisons Rou-**

ges comme dans les recueils précédents, il confond très souvent avec l'éloquence. M. Louis Payen clame ses sentiments, enchaîne habilement la rhétorique de ses métaphores, se sert du verbe pour s'exprimer, plutôt qu'il n'y soumet les élans contenus, l'intime et secrète inquiétude de son émoi profond. Ainsi définis, les poèmes de M. Louis Payen sont de beaux poèmes, appelant la voix, à défaut de l'orateur, de l'acteur, et ils impliquent avec la diction le soutien de l'action et du geste.

La Traînaille, poèmes en argot, par M. René-Marie Hermant. Je décline toute compétence devant ces vers pittoresques à coup sûr, mais dont il m'est impossible de comprendre la nécessité.

La Douleur d'Orphée de M. Alban Guyraud, en ses trois parties, les **Sonorités poétiques** de M. Alban Guyraud ne sont pas de mauvais poèmes, malgré certaines défaillances, d'affreux mots dont le poids déséquilibre parfois le vers ; j'aime à croire que M. Guyraud débute et que les qualités de lyrisme hésitant dont regorgent certaines parties de ses poèmes fructifieront.

ANDRÉ FONTAINAS.

HISTOIRE

Guglielmo Ferrero and Corrado Barbagallo : *A Short History of Rome*. I : The Monarchy and the Republic. II : The Empire. Translated from the italian by George Chrystal. — Alfred Martineau : *Dupleix et l'Inde anglaise*, 1722-1741. I, Champion.

Les grands événements de ces dernières années, quelque fortement qu'ils aient absorbé l'attention de M. Guglielmo Ferrero, ne l'ont pas empêché de poursuivre ses études sur l'Histoire Romaine. Celles-ci, d'ailleurs, étaient loin d'être ce qu'on appelle de « chères études », et bien au contraire, — dans cette manifestation d'analogies que suscite toute grande crise humaine, — elles contribuaient à préciser le caractère des événements actuels, de même que ceux-ci munissaient l'écrivain de vues plus nettes sur ce qui fut autrefois. Ces conditions paraissent avoir contribué à produire la clarté synthétique des exposés de l'historien de Rome, par exemple en ce qui concerne l'influence des guerres sur les vicissitudes de l'État romain, sur celles notamment d'ordre économique. Les périodes d' « après-guerre », à Rome, comportèrent de très bonne heure (par exemple après l'âpre lutte contre les Samnites) des problèmes, — appauvrissement des uns, enrichis-

sement des autres, luttes des classes, etc., — qui font penser à certaines questions de l'heure présente.

Depuis sa grande série intitulée « Grandeur et Décadence de Rome », M. Ferrero a publié une suite d'études romaines qui s'étend de César à Néron inclusivement ; puis, en collaboration avec M. Corrado Barbagallo, attaché au Département historique de l'Institut technique de Milan, cet Abrégé d'Histoire romaine, dont nous avons sous les yeux l'édition américaine : **A Short History of Rome.**

M. Ferrero, qui a visité l'Amérique, n'a pas manqué d'observer, parmi les traits d'une civilisation neuve, ceux qui sont permanents dans l'histoire des Sociétés en formation. Quelques-uns d'entre ceux-ci lui ont fait comprendre certaines particularités de la civilisation romaine dans ses périodes organiques. Ainsi le cosmopolitisme des Etats-Unis, qui s'est traduit dans la politique par une tendance démagogique, a pu mieux faire saisir à M. Ferrero un fait parallèle de l'histoire de Rome : l'extension des droits politiques, donnés, lors de la première grande expansion militaire et mercantile de Rome dans la Méditerranée, après l'abaissement de Carthage, à des éléments de population plus ou moins hétérogènes, Latins (*Jus Latii*), Affranchis.

Aussi l'Abrégé actuel de MM. Ferrero et Barbagallo, dans son édition américaine, est-il une lecture historique éminemment propre à intéresser, de l'autre côté de l'Atlantique, la classe enseignante d'une Société de capitalistes — et de socialistes.

La croissante uniformisation mondiale, par l'industrialisme et par la guerre, des formes et des conflits de la civilisation pourra du reste susciter, à l'égard de cette œuvre, partout le même intérêt. J'imagine, d'ailleurs, que Guglielmo Ferrero, qui écrivit, dans un esprit d'appropriation si clairvoyant, ce Précis d'Histoire romaine, aurait autant souhaité, peut-être, pouvoir rédiger, pour des sociétés plus raisonnables que celles d'un monde comme le nôtre, — de ce monde d'après-guerre, que la Guerre n'a point guéri, — des leçons historiques moins *nécessaires*.

J'ai dit que ce livre était un « Abrégé ». M. Georges Chrystal, le traducteur, dit : « A Short History ». Je crois que « Précis » serait le meilleur terme, en français.

Quoi qu'il en soit, il ne faut point se figurer quelque collection de faits groupés par catégories. La méthode d'exposition des faits

est ici la même que dans « Grandeur et Décadence de Rome » ; elle ne procède point par morceaux détachés, par chapitres distincts, un pour la guerre, un autre pour les réformes, d'autres encore pour les développements économiques, pour le tableau des mœurs, le progrès de la civilisation, etc. C'est là une méthode académique, la méthode de « l'Eloge », où le « Progrès » a inévitablement la principale place. La méthode de M. Ferrero, au contraire, qu'on a dit autrefois être celle du Matérialisme historique (sans que je veuille insister ici sur cette dénomination plus ou moins appropriée, et qui a le tort de systématiser à l'excès le point de vue d'un auteur), la méthode de M. Ferrero, disons-nous, qui n'est pas celle d'un « Eloge », cette méthode se borne à décrire, sans grande préoccupation de factice hiérarchie morale, autant que j'en puis juger, les développements et les combinaisons de certaines conditions données. Par exemple, dans une Histoire Romaine écrite suivant cette méthode, le schéma de ces conditions et de leurs rapports réciproques serait à peu près celui-ci : Militarisme, mercantilisme, démocratie, agissant et réagissant entre eux continuellement en combinaisons de plus en plus nombreuses et cohérentes, politiques, économiques, sociales, pour aboutir à l'Empire. Dès une époque ancienne, avant même les guerres puniques, ces trois ordres de faits, militarisme, mercantilisme, démocratie, et leurs relations mutuelles, sont nettement visibles : « La conquête de la région centrale des Apennins et le rattachement à l'*Ager publicus* d'une si grande portion des vastes territoires conquis avaient accéléré la grande transformation économique qui commença probablement au milieu de la guerre samnite, et qui fut caractérisée par la formation de grandes propriétés foncières et par le développement d'un prolétariat urbain, comme aussi par une expansion de l'industrie et du commerce. » Ces trois classes de faits (il y faudrait joindre une quatrième : l'Aristocratie, de moins en moins prééminente), nettement impliquées dans le passage ci-dessus, ne sont point, disions-nous, elles et leurs subdivisions, étudiées chacune à part. Tout marche ensemble. On est en présence d'un tout, dont les diverses parties sont étudiées dans leurs interdépendances et leur développement simultané. Telle est la méthode organique appliquée ici.

Dès les débuts de Rome, dès la période des Rois, cette méthode trouve à s'employer. Précédemment, dans son grand ouvrage,

M. Ferrero avait laissé de côté cette période primitive, prenant Rome au lendemain de l'abolition de la Royauté. Dans le présent Précis, les choses commencent à partir de plus haut, et les plus anciens rudiments de l'Etat romain sont indiqués. Négligeant la tradition légendaire, MM. Ferrero et Barbagallo se sont attachés, ici, à montrer, autant que faire se pouvait, l'œuvre de la Royauté. Ils distinguent sa tâche économique. Ils croient, ici, à une influence étrusque. Le fait le plus intéressant de cette période ancienne est, selon eux, l'accession des Tarquins au trône, c'est-à-dire d'une dynastie d'origine étrusque, sous laquelle Rome s'enrichit d'un puissant apport de civilisation étrusque, d'art, d'industrie étrusques, et fut une puissance commerciale. La révolution qui chassa les Rois, — réaction de l'élément latin contre l'élément étrusque, — fit succéder à une période prospère un état de choses fort différent et tout d'abord bien inférieur. Rome devint une petite république pauvre et agricole, de riche centre industriel et commercial qu'elle avait été.

L'époque des Rois, à partir des Tarquins, apparaît ainsi comme un temps d'opulente civilisation (relativement), où furent posés les fondements de la puissance romaine. Une construction comme la *Cloaca Maxima*, qui a traversé les millénaires, résume l'œuvre d'un régime. Le marais qui occupait la place du Forum fut de la sorte asséché, le Forum créé; de plus, les eaux pluviales qui descendaient en torrents de la Suburre et des hauteurs avoisinantes ayant été ainsi recueillies, toute la région basse (Forum, Vélabre, etc.) devint habitable, se couvrit de constructions. Auprès du Forum, centre public, un quartier commerçant naquit dans le Vélabre, entre le Palatin et le Capitole : son nom, le *Vicus Tuscus*, indique assez son origine étrusque. Toute cette Rome étrusque des Tarquins, bâtie dans les bas terrains s'étendant au pied de l'Esquilin et se prolongeant de là jusqu'au Tibre, en passant entre les falaises en vis-à-vis du Capitole et du Palatin, avait un grand aspect architectural; ses larges voies, ses carrefours spacieux, disparus après l'incendie de Rome par les Gaulois, devaient suivre le tracé de la Cloaque Maxime, véritable fleuve souterrain où avait coulé le marécage qui fit place à la grouillante et commerçante ville basse.

Le destin de Rome devait rester attaché à ces antiques bas quartiers, où se trouvaient, au Forum, le centre de la vie publi-

que, au Vélabre, le centre de la vie économique. Cette signification de la vieille topographie étrusque se compliqua dans les difficultés qui suivirent la chute de la royauté et durèrent pendant de longues périodes. Mais, dans ce Précis dont nous avons indiqué les idées directrices, on en suit clairement les vicissitudes parmi les combinaisons, les réactions mutuelles des trois ordres de faits, militaires, politiques, économiques. Le chapitre où commence le récit des Guerres puniques porte ce titre remarquable : « Le second effort de Rome pour devenir une puissance commerciale » (le premier ayant été celui des Tarquins). Je m'arrêterai là, sans vouloir indiquer de la sorte que je me satisfais d'un point de vue de matérialisme historique. J'ai déjà dit que les auteurs, probablement, ne sont pas non plus eux-mêmes aussi systématiques. Toutefois, il me reste un désir. N'y eut-il pas, dans toute cette dure civilisation, quelque élément *impondérable*, oui, quelque chose de plus impondérable que ne put l'être l'objet de la méthode déterministe ici suivie ? Cet « impondérable », je renonce à le trouver dans l'Histoire de la République, — même chez César. Peut-être que sous l'Empire, quand la civilisation, dans sa corruption même, en vint à se spiritualiser... Mais le temps et la place manquent aujourd'hui ; et je dois remettre à une prochaine chronique le soin d'analyser la deuxième partie de l'ouvrage.

D'historiques souvenirs non moins que des questions coloniales sont suscités par l'ouvrage de M. Alfred Martineau sur **Dupleix et l'Inde Française**. C'est pourquoi nous parlons de cet ouvrage à cette place, puisque aussi bien il nous a été régulièrement remis. Il s'ouvre par un chapitre sur l'Inde et la Compagnie des Indes ; puis, prenant Dupleix à ses origines (il était fils, non pas d'un directeur de la Compagnie des Indes, — quoique ce titre soit mentionné dans l'acte de mariage de Dupleix, — mais, rectifie M. Martineau, d'un fermier des tabacs pour le compte de cette compagnie), l'ouvrage, dans un premier tome (le seul qui nous ait été adressé), le conduit jusqu'à son mariage avec Jeanne Albert, veuve Vincens, une créole portugaise connue depuis dans l'Inde sous le nom de la princesse Jeanne (Joanna Begum).

Dans le chapitre sur le commerce de l'Inde nous trouvons cette remarque générale où se résument les idées, du moins une partie des idées, ayant cours en France, au XVIIIe siècle, sur la

situation des fonctionnaires coloniaux. Ayant dit que « gagner de l'argent » fut « le but principal » de Dupleix durant la première partie de sa carrière, non point seulement pour faire fortune, mais pour acquérir de l'autorité, M. Martineau ajoute :

C'est seulement au XIXe siècle, par une autre conception de la politique coloniale, que les divers fonctionnaires de l'Etat ont été tenus à ne pas s'intéresser dans les affaires dont ils avaient la police générale ; au XVIIIe siècle, ils étaient au contraire moralement obligés de s'associer dans les diverses entreprises qu'ils voyaient s'organiser ; aussi ne sera-t-on pas surpris que Dupleix... ait consacré tous ses soins à organiser des affaires pour parvenir, si possible, à la fortune.

M. Martineau est entré, à cet égard, dans les plus minutieux détails ; et cela s'explique, puisqu'il s'agissait de montrer comment c'est dans le commerce « qu'on doit rechercher les causes du crédit qu'il obtint et qui lui assurèrent, après quelques années d'épreuves parfois très dures, le gouvernement de tous nos établissements ».

Les autres parties de l'ouvrage roulent de même autant sur des questions commerciales que sur des questions d'administration, de politique et d'organisation coloniales.

En ce qui concerne la question commerciale, dont un exposé historique si curieusement documenté nous est ici donné, mon excellent confrère Carl Siger pourrait nous dire si les affaires, si « l'affairisme », en le permettant de nos jours semi-officiellement, ou semi-tacitement aux fonctionnaires coloniaux, ne serait pas un bon moyen, — à l'encontre de l'abstention imposée, — de développer, chez ces fonctionnaires, l'esprit d'initiative, en admettant qu'ils en soient dépourvus ?

La carrière de Dupleix, retracée par M. Martineau, comme on ne l'a jamais fait encore, avec une précision frappante, apparaît comme l'exemple par excellence de cet esprit d'initiative. Il est vrai qu'avec un tel homme, dont le caractère était terrible et assez désobligeant, les « histoires », — frémissez, bureaux ! — ne manquèrent point ! Pas mal d'« histoires » ! Ce premier volume en contient quelques-unes, conflits administratifs, difficultés avec les Jésuites (plus de bruit que de mal), — sans qu'on puisse parler encore des principales, des grandes, des vraiment historiques, — La Bourdonnais, — que le second volume relatera sans doute.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

J.-M. Baldwin : *Théorie génétique de la réalité* ; *le Pancalisme*, Alcan. — N. Klugmann et B. Latzarus : *Frédéric Nietzsche et la pensée grecque*, « le Livre mensuel ». — Georges de Tollemonde : *Le Danseur enchaîné*, Giard et Brière. — Pedro Figari : *Art, Esthétique, Idéal*, Hachette. — M. A. Chaix : *La Correspondance des arts dans la poésie contemporaine* ; *Etude psychologique*, Alcan.

Les tentatives d'interprétation de l'univers en fonction de l'idée de Beauté sont relativement rares dans l'histoire de la philosophie et particulièrement des philosophies anglo-saxonne et américaine. Dans ces pays dominés tantôt par l'esprit positiviste, tantôt par le courant moraliste ou pragmatiste, la Beauté, encore qu'elle ait eu des adorateurs tels que Ruskin et quelques autres esthètes, semble reléguée au second plan, du moins dans l'ordre des valeurs philosophiques.

La voici qui prend une tardive revanche et n'aspire à rien moins qu'à l'hégémonie dont la juge digne le professeur J.-M. Baldwin dans un livre intitulé : **Théorie génétique de la réalité : le Pancalisme**. Pancalisme ou Panesthétisme ! C'est la philosophie du primat de la Beauté, ainsi dénommée par analogie avec les philosophies rivales : le Panlogisme et le Panesthétisme. C'est une vision de l'univers sous l'optique de l'artiste ou du philosophe épris de beauté et contemplant l'univers *sub specie formæ*. Mais l'esthétisme lui-même comprend bien des variétés et il importe de voir par quels traits se distingue le type d'esthéticisme que représente M. Baldwin.

Sa méthode d'abord, qui n'a rien de mystique ni de transcendentaliste. C'est une méthode psychologique et historique à laquelle il donne le nom de logique génétique et qui se propose de suivre les stades successifs qu'a traversés la pensée humaine dans son double développement individuel et social. L'application de cette méthode le conduit à formuler une sorte de loi des trois états, analogue à celle de Comte, avec cette différence qu'ici les trois stades de la progression historique s'appellent le stade prélogique, le stade logique et enfin le stade hyperlogique ou contemplatif. — Dans le premier stade, dont l'étude de M. Lévy-Brühl sur les *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* peut nous donner une idée, les processus psychiques qui dominent sont les modes d'appréhension directe de la réalité, modes émotifs, prati-

ques et mystiques ; la suggestion, l'imitation, la contagion émotive, l'imagination individuelle, l'impulsion sociale, la crainte religieuse produisent les effets qui leur sont propres ; l'esprit croit spontanément aux choses illogiques et aux choses alogiques. Dans le second stade se font jour et se précisent peu à peu les modes discursifs, abstraits et médiats de la pensée, schémas cognitifs, concepts logiques, idées et catégories de concepts. Le second stade représente un progrès sur le premier ; mais la pensée abstraite est limitée dans son pouvoir de rendre l'expérience : le singulier et l'immédiat échappent à son filet.

La réintégration du singulier et de l'immédiat joints aux résultats de la pensée, dans l'ensemble de l'expérience, devient donc la tâche et, pour nous, le problème de l'interprétation (p. 24).

Cette interprétation supérieure, la plus compréhensive, la plus évoluée, est le fait du dernier stade ou stade hyperlogique, où la connaissance médiate fait place à la connaissance immédiate, au sentiment de présence réelle donné dans l'intuition contemplative.

Chaque fois qu'on a donné des solutions logiques ou rationalistes extrêmes du problème de la réalité, il s'est produit, soit tout de suite, soit un peu après, des mouvements qui tendaient à la reconnaissance de l'immédiateté du sentiment, reconnaissance ayant, à des degrés divers, un caractère mystique et esthétique.

En conséquence de quoi, M. Baldwin divise les interprétations du monde en deux groupes de doctrines : les doctrines de médiation et les doctrines immédiatistes. Dans ces dernières M. Baldwin reconnaît deux grandes divisions : 1° les doctrines immédiatistes « fondées sur le primitif et sur le transcendant » (W. James, M. Bergson) et 2° les doctrines immédiatistes de synthèse ; appellation qui se réfère à un principe psychologique posé par M. Baldwin et selon lequel la synthèse mentale possède une autre nature et d'autres vertus que celles de ses éléments. L'état d'esprit nouveau doit être considéré comme étant par lui-même *non-composé*, bien qu'il dérive des facteurs particuliers qui y sont entrés. — Dans cette catégorie même M. Baldwin distingue divers types de synthèse : la synthèse de la personnalité (mysticisme de Plotin, de Boehme, on pourrait ajouter Maine de Biran) ; — la synthèse du sentiment (mysticisme platonicien de l'amour) ; — enfin la synthèse esthétique à laquelle appartient le Pancalisme

et qui compte comme principaux précurseurs : Aristote, Kant et Schelling.

Le trait le plus frappant de la doctrine de M. Baldwin est la tendance synthétique. Synthèse, toujours synthèse ! C'est le *leitmotiv* du système. La synthèse esthétique a pour fonction propre et pour vertu éminente de faire évanouir dans l'immédiateté de la contemplation tous les dualismes, toutes les antinomies : celles du sujet et de l'objet, du théorique et du pratique, de « l'interne et de l'externe », de « la liberté et de la nécessité », de l'universel et de l'individuel, de l'actuel et de l'idéal, et bien d'autres encore. M. Baldwin est un conciliateur intrépide. Il prend par la main intellectualistes et volontaristes, spiritualistes et matérialistes, empiristes et idéalistes, etc., et leur montre dans la contemplation esthétique la terre promise où s'apaiseront leurs discordes.

Quant aux voies et moyens de cette universelle synthèse, ils sont un peu vagues. Un seul, emprunté à Kant, paraît remplir un rôle psychologique pertinent et nettement défini. C'est l'imagination dont le propre est, comme on sait, de traduire dans le langage de la sensibilité les abstractions de l'intelligence, de servir de pont entre l'universel et l'individuel. Or l'imagination est la faculté esthétique par excellence, celle qui triomphe dans la production et la contemplation de l'œuvre d'art.

Est-ce là tout et est-ce assez ? Si bien intentionnée que soit cette méthode de conciliation, on ne peut s'empêcher de la trouver bien large et bien lâche. C'est le cas de redire le proverbe : Qui trop embrasse mal étreint. Cette philosophie de l'universel baiser Lamourette, qui conduit à une sorte de pacifisme idéologique, à une sorte de « société des nations » réconciliant les puissances psychologiques rivales, me paraît une solution singulièrement formelle et verbale.

On fera les mêmes réserves concernant la notion de Beauté, pourtant essentielle dans une philosophie esthétique. La Beauté, telle qu'elle s'esquisse au cours de ces synthèses idéologiques, Beauté toute intellectuelle et abstraite, n'a rien de commun avec ces ardentes figures de passion, d'énergie ou de volupté dans lesquelles les artistes de tous les temps incarnèrent leur rêve. La Beauté de M. Baldwin ne serait pas symbolisée par les nudités féminines qui, dans le tableau du vieux Cranach intitulé *Eifer-*

sucht, allument la fureur des amants jaloux et autour desquelles bientôt le sol est jonché des victimes abattues par la massue des rivaux. Elle serait plutôt figurée par une Minerve tendant aux philosophes ennemis le rameau d'olivier. Encore s'agit-il d'une Minerve à laquelle manquent la chair et le sang, les muscles et les nerfs et les belles couleurs de la vie. C'est une beauté exsangue et fantomatique, une pure idéalité, une simple formule logique qui se définit par sa seule fonction cognitive et interprétative : la fonction de synthèse. — Une telle Beauté décevra les artistes et les esthètes, voire les philosophes qui ne sont pas voués au culte des idoles logiques. Nous préférons pour notre part la Vénus de Cnide ou de Cythère, la Beauté stendhalienne : la « promesse de bonheur », la promesse du corps féminin, ou encore la beauté païenne, méridionale, tropicale, telle qu'elle hantait le rêve dionysiaque d'un Nietzsche. Foin de cette beauté dialectique à l'usage des abstracteurs de quintessence !

Trop large et compréhensive en un sens, cette conception de la Beauté n'en est pas moins, en un autre sens, étroite et exclusive. — L'historique des précurseurs du Pancalisme n'admet que des métaphysiciens métaphysiquants. Les esthéticiens et philosophes qui s'écartent de la formule de M. Baldwin sont laissés de côté. Schopenhauer n'est cité qu'en note et sans faveur. Nietzsche est complètement omis ; Nietzsche, le philosophe esthète par excellence, Nietzsche, qui a proféré la formule lapidaire et comme l'épigraphe de toute philosophie esthétique : « L'existence du monde ne peut se justifier que comme phénomène esthétique. » — La France, terre classique du Beau, selon M. Baldwin, ne fournit pourtant qu'un nom : celui de Ravaisson. N'y en aurait-il pas d'autres ? Guyau ne peut-il, par certains côtés, être rattaché à l'esthéticisme ? L'idée de Beauté, encore que subordonnée chez lui à l'idée de la vie et mal dégagée d'autres éléments tels que la socialité, la moralité, etc., ne laisse pas de tenir une grande place dans son œuvre, si bien que cette philosophie, si elle ne constitue pas un esthéticisme rigoureux, s'oriente cependant dans cette direction et mériterait d'être appelée un semi-esthéticisme. — A plus forte raison ne s'explique-t-on pas l'omission du nom de M. J. de Gaultier, dont la philosophie, fondée sur une dissociation de l'Instinct vital et de l'Instinct de connaissance (conception très éloignée de celle de Guyau), réalise à la lettre le mot plus

haut cité de Nietzsche, proclame le primat de l'activité esthétique sur l'activité éthique, pose la pure attitude spectaculaire comme l'état philosophique supérieur et porte l'interprétation esthétique du monde à son plus haut degré de précision, de rigueur, d'ampleur et d'originalité. — De telles exégèses de l'univers et de l'activité humaine, encore que conçues sous le jour d'un esthéticisme très différent de celui de M. Baldwin, n'en valaient pas moins la peine d'être mentionnées et critiquées. Ajoutons que certains lecteurs de M. Baldwin ne laisseront pas de regretter qu'un livre consacré à l'apothéose de la beauté soit rédigé en un style souvent abscons et dépourvu de grâces.

En dépit des synthèses conciliatrices de M. Baldwin, on sait que l'art et la morale sont en délicatesse. Esthéticisme et moralisme jurent ensemble. Quoi de plus inesthétique que le cagotisme moral reproché non sans quelque raison à Kant et aux épigones de Kant ? L'antithèse des valeurs esthétiques et des valeurs morales revient comme un *leitmotiv* au cours de l'élégant petit livre de MM. Klugmann et Latzarus : **Frédéric Nietzsche et la Pensée grecque**. H. Heine avait divisé les hommes en deux races : les Nazaréens et les adorateurs du Grand Pan. Le cas Nietzsche éclaire d'un jour nouveau les antipathies profondes qui opposent hellénisme et judaïsme, paganisme et christianisme. C'est pour des raisons esthétiques surtout que Nietzsche, fils des Hellènes et « dernier fervent du culte dionysiaque », se montre hostile au christianisme, particulièrement sous sa forme protestante. « C'est une préoccupation essentiellement puritaine et calviniste que de ramener tout à la morale : les catholiques de tradition y échappent assez souvent : Eux, au moins, écrivait Zola, sont des artistes. » — Les sources helléniques de l'inspiration nietzschéenne, la passion de Nietzsche pour la Grèce, passion manifestée dès ses premiers essais d'écolier et d'étudiant, sont étudiées avec beaucoup de clarté et d'agrément.

C'est également sous le signe esthétique, nietzschéen, dionysiaque, voire alcyonien que se présente le **Danseur enchaîné** de M. G. de Tollemonde ; apothéose de la danse et des pieds légers, selon l'Evangile de Zarathoustra. Les entretiens d'un certain Eriphile servent à l'auteur de prétexte pour traiter à bâtons rompus une série de questions hétéroclites touchant à

la philosophie morale, mondaine, nuptiale, conjugale (le philosophe doit-il se marier ?), eugénique, économique, politique, etc., au cours desquelles s'exprime un dédain tout nobiliaire à l'endroit de la foule, de la scolarité, de la morale, et autres bêtes noires, pédantes et assommantes. Il nous narre avec une aimable désinvolture ce qu'il appelle ses dernières campagnes, sans oublier le menu de ses soupers fins. Epicure et Zarathoustra. Cela ne va pas toujours très bien ensemble. — Après tout, pourquoi pas ? Cette combinaison en vaut une autre.

Dans le livre de M. Pedro Figari : **Art, Esthétique, Idéal**, il n'est pas question d'établir le primat de la Beauté, mais simplement d'élucider un certain nombre de problèmes d'esthétique générale. Ce triple sujet, qui, au fond, n'en forme qu'un, donne lieu à une série de considérations plutôt dispersées et diffuses. La théorie adoptée appartient au type des théories biologiques du Beau et de l'Art, c'est-à-dire que ces phénomènes esthétiques sont définis en fonction de leur utilité vitale et évolutive. Le progrès pour l'art consiste à évoluer des formes émotionnelles aux formes rationnelles.

Cette conception de l'Art, dominée par un rationalisme assez étroit et légèrement homaisien, est très discutable.

La psychologie esthétique est représentée par un intéressant travail de Mlle M.-A. Chaix : **La correspondance des arts dans la poésie contemporaine**. Il s'agit d'un procédé d'art qui a reçu des noms divers. On a parlé d'une « équivalence des arts », d'une « transposition », d'une « assimilation d'un art à l'autre », etc. Et l'on a rapproché ces manifestations artistiques des cas psychologiques et peut-être pathologiques d'audition colorée, de synopsie et, d'une manière générale, des synesthésies sensorielles. L'auteur discute les diverses explications proposées. L'explication par la névrose ne résout rien, n'apprend rien sur le mécanisme psychique des faits observés. D'autre part, il n'est pas prouvé que les phénomènes d'audition colorée et autres synesthésies jouent un rôle dans la genèse de la « correspondance ». On a toujours traité les poètes modernes comme des audito-coloristes sans jamais en donner aucune preuve. Enfin les données sensorielles sont dépourvues par elles-mêmes de signification intellectuelle et esthétique. On se trouve ainsi amené à chercher la genèse de la « Correspondance des Arts » non

dans le mode de perception des sensations, mais dans l'activité intellectuelle et imaginative, dans le travail de l'esprit, analyse et réflexion, sur les données sensorielles et affectives.

L'enquête de l'auteur s'appuie sur une abondante bibliographie au cours de laquelle est cité avec une mention particulière un article de V. Segalen sur *Les Synesthésies et l'Ecole symboliste* (*Mercure* d'avril 1902), où se trouve indiquée la direction dans laquelle doit être cherchée, suivant l'auteur, la solution du problème.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Serge Voronoff : *Vivre* ; étude des moyens de relever l'énergie vitale et de prolonger la vie, avec 39 gravures hors texte ; Bernard Grasset.

On parle beaucoup, dans les milieux scientifiques et surtout extra-scientifiques, du récent livre du Dr Serge Voronoff : **Vivre**. L'auteur est non seulement un médecin réputé, mais encore directeur d'un laboratoire de l'Ecole des Hautes-Etudes, à la station physiologique du Collège de France.

Le Dr Voronoff reprend le problème qu'avait essayé de résoudre Metchnikoff, celui de la prolongation de la vie humaine. La conception du célèbre savant de l'Institut Pasteur était fort ingénieuse, mais sans doute fausse. Le régime du lait caillé et du yogourt qu'il a préconisé pour combattre les fermentations nuisibles de notre intestin, cause invoquée par lui de notre vieillesse, n'a pas empêché ce savant de mourir à 70 ans, malgré la stricte observation de ce régime pendant 18 années ; certains prétendent même que c'est le régime qui a tué Metchnikoff, le lait fermenté engendrant dans l'organisme des poisons qui y agissent comme l'alcool.

Le Dr Voronoff espère être plus heureux que son compatriote. N'a-t-il pas pratiqué sur les animaux des expériences qui lui ont fourni des preuves tangibles ?

A des animaux séniles, impuissants, ayant l'aspect misérable, tremblant sur leurs jambes, atteints d'incontinence d'urine par suite d'extrême faiblesse, nous avons greffé, dit-il, la glande interstitielle empruntée à des animaux jeunes. Au bout de trois mois, ces mêmes animaux manifestaient une vigueur et une énergie vitale surprenantes.

Ce serait le « miracle de la rénovation de la vie ».

§

Voyons donc ce que l'auteur dit dans ce livre.

Le chapitre premier cherche à établir les points suivants : la longévité des êtres vivants est en rapport *inverse* avec la perfection de leur organisme ; la longévité des mammifères « dont l'homme occupe l'échelon supérieur » est en rapport *direct* avec la durée de la croissance nécessaire au développement complet du corps ; la durée normale de la vie de l'homme, en conséquence, devrait être de 120 à 140 ans. Parmi les centenaires, il y a parfois des gens sobres, mais aussi beaucoup d'individus qui ont mené une vie orageuse, qui étaient de forts buveurs, ou abusaient du tabac, du café. Le Dr Voronoff ne nie pas d'ailleurs l'effet nocif de l'alcool, du tabac, du café. Mais il est convaincu que « la cause réelle de la longévité doit résider dans quelque particularité de la constitution intime de certains de nos organes ». La longévité est d'ailleurs souvent héréditaire.

Dans le chapitre II, l'auteur parle de la spécialisation des cellules chez les êtres supérieurs et nous fait assister à la lutte, dont chaque organisme est le siège, entre les cellules non différenciées (cellules conjonctives et globules blancs du sang) et les cellules spécialisées. La mort résulterait du triomphe des premières. L'étude de la vieillesse nous enseigne, en effet, que les cellules conjonctives envahissent de plus en plus les tissus de nos organes. Or, les sécrétions de la glande thyroïde, qui augmentent l'excitabilité de la cellule nerveuse, modèrent l'activité du tissu conjonctif.

> La glande thyroïde ne verse point dans notre sang un élixir de jeunesse, mais elle combat l'empiètement de la cellule robuste, primitive, non spécialisée, et empêche qu'elle ne prenne la place de celles qui sont éduquées pour un rôle spécial de notre corps, car c'est cet empiètement qui détruit l'harmonie de l'organisme, trouble, affaiblit ses fonctions, amène la vieillesse, hâte la mort.

L'auteur déclare que « la cause initiale de la vieillesse est ainsi élucidée ».

Il compare notre corps à une « république cellulaire », où les « éléments nobles » sont menacés par les éléments les plus primitifs. Mais certaines glandes qui déversent directement leurs sécrétions dans le sang (thyroïde, surrénale...) veillent au maintien de l' « harmonie » qui règne dans notre corps.

§

Parmi les glandes à sécrétions internes, la glande interstitielle, qui constitue une partie de la glande reproductive, est une « source merveilleuse d'énergie ».

La glande interstitielle distribue l'énergie, stimule « tous les membres de cette immense ruche qu'est notre corps » et où les 60 millions de cellules qui le composent travaillent sans trêve, accomplissant chacune une fonction déterminée.

Le Dr Voronoff voit là une « manifestation merveilleuse du plan de la création ». Dans un seul organe la nature a réuni la source de la vie de l'individu et celle de l'espèce.

Les canaux séminaux élaborent les éléments de la vie future qui, à un moment donné, quittent notre corps pour féconder les ovules afin de donner naissance à l'être nouveau et transmettre à la race l'énergie créatrice détenue par l'individu. Pendant le même temps, la glande interstitielle, dépourvue de toute communication avec ces canaux, sécrète un liquide absorbé par notre propre sang qui porte à tous nos tissus l'énergie vitale nécessaire à l'individu même.

La glande interstitielle stimule aussi bien l'activité cérébrale que l'énergie musculaire et que l'ardeur amoureuse. Elle verse dans le torrent sanguin « une sorte de fluide vital qui relève l'énergie de toutes les cellules et répand dans notre organisme le sentiment de bien être, de plénitude de la vie ». L'époque de sa plus grande activité correspond au plus grand épanouissement de toutes nos facultés.

Déjà Brown-Séquart avait entrevu l'importance de la sécrétion interne du testicule. On se souvient encore de cette séance sensationnelle de l'Académie de Médecine (1889) où le célèbre physiologiste vint déclarer, avec un accent de profonde conviction, que, s'étant fait injecter du suc glandulaire de bélier obtenu par la trituration des organes sexuels de cet animal, il avait récupéré à 70 ans la force et l'énergie de la jeunesse, avec des manifestations qu'il n'avait plus connues depuis des années. La méthode ne donna pas ce qu'on en attendait, mais désormais on pratiqua en médecine l'*opothérapie.*

Le Dr Voronoff préfère greffer des testicules d'animaux jeunes sur des animaux vieux : « Quitter des vieux organes comme on quitte des vêtements usés et les remplacer par des organes neufs », quel beau rêve !

Une légende du moyen âge raconte la guérison miraculeuse d'un pieux gardien de l'église Saint-Pierre à Rome, auquel on remplaça la jambe rongée par le cancer par celle d'un infidèle, dont la mutilation ne pouvait pas avoir grande importance, puisque son corps était de toute façon destiné à être grillé en enfer.

Le Dr Voronoff relate tout au long les expériences qu'il a poursuivies, avec l'aide de sa femme, Mme Evelyn Voronoff, à la station physiologique du Collège de France, de 1917 à 1919, et dont les résultats ont été communiqués le 8 octobre 1919 au Congrès français de chirurgie à Paris. Il s'agit de greffes testiculaires pratiquées sur des béliers et des boucs. Les vieux animaux ont retrouvé l'ardeur des jeunes.

Le Dr Voronoff songerait-il à appliquer sa méthode à l'homme? Il y voit une grave difficulté. Pour rendre la force et l'énergie à des animaux débiles, il prélève aux jeunes ce qui manque aux vieux, et il en fait bénéficier ces derniers au détriment des premiers. En ce qui concerne l'homme, il serait, reconnaît l'auteur, peu charitable de priver un être jeune d'une source d'énergie pour en faire profiter un homme âgé. Il est vrai que « le relèvement de l'énergie vitale, de la force de production d'un Pasteur vaut bien une légère mutilation d'un robuste portefaix ». Mais je suis sûr que celui-ci goûterait fort peu une proposition dans ce sens; il se laisserait plutôt enlever un œil. Il est à craindre que seuls les millionnaires réussissent à profiter de la méthode nouvelle de rajeunissement. Et ce n'est guère à souhaiter.

L'auteur propose de prélever les glandes, sexuelles sur les hommes sains, morts d'accidents. Il faudrait pour cela commencer par réformer nos mœurs.

Il y a aussi les singes anthropomorphes proches parents de l'homme; des greffes d'organes de ces animaux prennent bien sur l'homme.

L'auteur, on le voit, a des idées très hardies, mais pourquoi continue-t-il à parler le langage des biologistes du siècle dernier : la « république cellulaire », les « éléments nobles », les « merveilles du plan de la création »?.. C'est bien démodé, comme la croyance aux harmonies de la nature. La lecture de son livre, comme celle d'un roman, passionnera bien des gens.

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La conférence financière de Bruxelles. — La conférence de Spa, puis celle de Genève devaient la préparer, en réglant la question de l'indemnité allemande. Le règlement préalable de cette question paraissait nécessaire. Il ne le paraît plus aujourd'hui, et la presse dissimule mal son embarras, se bornant à ajouter un mot de déception ou d'ironie aux communiqués. *L'Europe nouvelle* (5-9-20) donne cette explication :

Le système du forfait, qui peut donner une consistance réelle aux indemnités, mais qui coupe les ailes à l'utopie d'une couverture indéfinie des dommages, n'est pas populaire en France... Et il a suffi des objurgations pathétiques de M. Ribot, démontrant une fois de plus, le 24 juillet, aux applaudissements répétés du Sénat, le danger du forfait et adjurant le gouvernement d'ajourner la conférence de Genève, pour que M. Millerand fît machine en arrière.

Le discours de M. Ribot semble traduire assez exactement l'opinion française en général, laquelle, pour des raisons de fait et de sentiment, tend à voir toutes choses sous l'angle franco-allemand. Mais quelle qu'ait été son influence sur les sénateurs et, par eux, sur le gouvernement, le discours de M. Ribot ne suffit pas à expliquer l'événement qui est aussi vaste qu'enchevêtré et qui change d'aspect, celui de mai ou de juillet n'étant pas celui de septembre. On peut distinguer schématiquement trois périodes successives.

Pendant la période sentimentale, on disait, invoquant la justice : l'Allemagne payera. Dans la mesure où certains dommages sont irréparables, c'était une illusion, mais c'était une certitude. Une étude intéressante et généreuse publiée par la *Revue de Paris* (15-7-20) illustre assez bien les tendances de cette période. On y invoque les devoirs de solidarité internationale, la morale, etc. On y proteste contre la campagne odieuse menée en faveur du relèvement économique de l'Allemagne. On y défend la priorité de droits pour la réparation des dommages causés aux régions dévastées, au nom de l'intérêt « économique et moral. » Enfin, comme moyen pratique, l'auteur préconise « la remise par l'Allemagne à ses créanciers, à concurrence de sa dette, de titres d'une rente privilégiée garantie par hypothèque sur ses houillères, ses mines, ses chemins de fer, ses monopoles... » On peut répondre

à l'auteur ceci : cette remise garantie par hypothèque n'est qu'une forme qui n'affecte en rien le fond de la créance. Ou l'Allemagne veut et peut payer, et elle payera aussi bien directement sa dette à ses adversaires qu'indirectement sous la forme des titres de créance. Ou elle ne veut pas et ne peut pas payer, en ce cas, que vaut l'hypothèque ? Moins que rien. On n'a pas besoin d'hypothèque pour forcer l'Allemagne à s'exécuter. L'hypothèque est utile quand il y a un pouvoir supérieur qui la fait valoir ; mais où est le pouvoir supérieur à celui des alliés ? D'autre part, la forme en question peut servir à une opération de bourse. Mais il faut remarquer que, pour le public, ou les Alliés garantissent ces titres et alors autant vaut qu'ils fassent un emprunt direct, ou ils ne les garantissent pas et alors les titres n'auront pas beaucoup plus de valeur qu'un emprunt allemand. Si les Alliés peuvent imposer le payement des titres à l'Allemagne, ils peuvent tout aussi bien lui imposer le payement direct de leurs créances.

Puis vint la période qu'on peut appeler politique. A tout moment la conversation entre les Alliés et l'Allemagne s'interrompait pour permettre à chaque Etat de vaquer dans son coin à ses affaires, de faire rentrer de l'argent, de payer ses dettes, période d'égoïsme sacré et de concurrence impitoyable, qui finit en pétaudière. Alors il apparut urgent de réunir une conférence financière internationale. Vainqueurs et vaincus y prendraient part avec droits égaux, de même les neutres qui s'étonnent d'avoir tant à souffrir et si longtemps d'une guerre « étrangère ». La question de l'indemnité allemande reste au premier plan. On ne se contente plus de dire que l'Allemagne payera, mais la détermination du chiffre de l'indemnité paraît essentielle. *Le Temps* (21-4-20) dit :

Au fond, tout dépend de l'indemnité allemande. Tant qu'elle demeure totalement indéterminée, et dans son montant, et dans son payement, il y a dans tous les comptes publics et privés de l'Europe une telle lacune, un tel aléa, que personne ne peut faire des prévisions valables.

Cette opinion française semble celle de tout le monde (1).

Les semaines passent, la commission des réparations garde le silence, la conférence de Genève est différée, peut-être n'aura-t-elle pas lieu ; on entre dans la période économique. Les causes de cette évolution seraient intéressantes à rechercher. Je me borne à

(1) Cf. le *Mercure de France* du 1-8-20.

des constatations. La Société des nations a demandé à des économistes de rédiger des rapports objectifs sur la situation. Le professeur A. C. Pigou, de Cambridge, montre bien son point de vue quand il dit : « Ce n'est pas à un économiste de rechercher si un tel emprunt (international) est politiquement réalisable en ce moment ». Et un communiqué de la S. D. N. le dit expressément :

La conférence est constituée de façon à mettre en évidence, non pas tant les vues des gouvernements que les opinions les plus autorisées du monde en matière économique et financière... Les membres de chaque délégation nationale voteront en tant qu'individus et non pas en tant que groupe national.

Le Temps (9 9-20) dit : « Parmi les rapports préparés pour Bruxelles, il en est un qui paraît être écrit dans l'intention de rendre service à l'Allemagne : c'est celui du professeur G. Cassel, de Stockholm (1). » *Le Temps* commet une erreur. L'étude du professeur anglais Pigou est rédigée dans le même esprit que celle du professeur suédois Cassel, dont certaines conclusions sont les mêmes que celles du professeur français Gide. M. Pigou dit :

Les besoins essentiels de nourriture et les besoins de capitaux nécessaires pour mettre au travail le capital existant devraient, dans l'intérêt général, être satisfaits avant les besoins se rapportant à la restauration et reconstruction des régions dévastées, dont la remise en état effective prendra nécessairement du temps.

Et M. Cassel :

D'une façon générale, et en considérant l'Europe comme un tout, nous devons reconnaître que le problème de la reconstruction n'est pas seulement, ni même principalement, celui de la reconstruction matérielle de ce qui a été détruit pendant la guerre.

Il est manifeste que le problème tend à se poser sur un autre terrain que jusqu'ici. *Le Temps* (9-9-20) remarque :

Bien entendu, les rapports en question ne préjugent pas les votes de la Conférence. Ils n'engagent que leurs auteurs. Mais ces auteurs, qui ont été choisis par les organisateurs de la conférence, sont trop compétents ou trop influents pour que le résultat de la conférence puisse être exactement contraire à leurs opinions.

(1) *L'Europe Nouvelle* (5-9-20) a publié un fragment de ce rapport et le rapport de M. Charles Gide. Malheureusement, le texte donné par *l'Europe Nouvelle* est défectueux.

Cependant des résistances sont à prévoir. Elles apparaissent dans un rapport que *le Temps*, qui parle de « plusieurs économistes étrangers », ne cite pas. M. Charles Gide expose une thèse de l'inflation qui semble plus solide que celle de ses collègues. Il prévoit que la France « sera obligée de supporter finalement une bonne partie des dommages de guerre et de pensions que le Traité de Versailles imposait à l'Allemagne ». Du moins voudrait-il lier la question de l'indemnité allemande à celle d'un emprunt international. M. Gide a déclaré qu'il se plaçait « plus spécialement au point de vue de la France ». Son rapport marque la transition entre la période dite politique et la période économique. On y trouve aussi des expressions qui rappellent la période sentimentale comme par exemple : « La bonne volonté de la classe ouvrière ».

D'après ce qui précède, on peut se demander si les Alliés, et surtout la France, n'ont pas laissé tomber dans le lac la conférence de Genève, quand ils ont vu l'orientation nouvelle de la conférence de Bruxelles. Et peut-être faut-il voir une inspiration officieuse (1) dans l'article cité du *Temps*, dont le titre est : Pourquoi aller à Genève ? Une fois de plus on voit se heurter le Pacte de la Société et le Traité de paix. Ces deux textes cherchent leurs limites et leurs points de contact. Il y a malheureusement des personnes qui ont une fâcheuse tendance à embrouiller les choses. C'est ainsi que *le Matin* (10-7-20) publie un article qui trace de la situation un tableau très inexact, et de nature à induire l'opinion en erreur : « La Société des nations reconnaît que le poids financier de la guerre retombe sur la France et que le contribuable français est deux fois plus chargé que l'allemand. » Ce titre en gros caractère résume l'article. Or, la Société des nations n'a rien reconnu de semblable : elle a demandé des consultations à des experts. *Le Matin* crée une équivoque en disant « le rapport ». Comme on a vu plus haut, il y a eu plusieurs rapports. Parmi tous ceux que j'ai pu consulter ne figurait pas « le rapport », dont il est regrettable qu'on ne nous fasse pas connaître l'auteur. Enfin les chiffres cités et les statistiques non seulement sont incontrôlables, mais interprétés dans un sens qui suggère d'expresses réserves. Dans son éditorial du 25 août *le Temps* dit : « Si nous souhaitions la ruine totale du Reich, nous ne pourrions avoir

(1) Les déclarations d'Aix sont venues confirmer cette hypothèse.

qu'un désir : ce serait que l'Allemagne continuât à descendre la pente sur laquelle nous la voyons rouler. »

Cet exemple montre la confusion des points de vue national et international, qui ont tous deux leur raison d'être, à la condition de n'être pas confondus. Même les études des experts et techniciens ne distinguent pas toujours suffisamment les différents aspects du problème (1). Pour beaucoup d'auteurs, il semble que les termes « financier » et « économique » soient des termes interchangeables. M. Vilfredo Pareto, qui a renouvelé les fondations de la sociologie et dont la compétence en économie politique est peut-être sans égale à cette heure, bien qu'il ne semble pas avoir été consulté, a donné dans la presse italienne quelques articles objectifs. Le Conseil suprême de la conférence de la paix a publié un fameux memorandum (8 mars 1920). On trouve dans *il Resto del Carlino* des 17 et 25 mars une critique très serrée de ce memorendum. Dans *la Stampa* du 17 juillet, M. Pareto examine les différents aspects des mesures prises par les gouvernements européens pour remédier à la situation. Il montre qu'une mesure peut être utile ou non à la finance et en même temps servir ou desservir l'économie, et avoir les répercussions les plus diverses et les plus inattendues sur les sentiments et les intérêts des différentes classes sociales. Au seuil de la conférence de Bruxelles, l'article intitulé « La réalité sans illusion » (2) retentit comme un suprême et calme avertissement : la guerre n'a pas créé, mais elle a accéléré une transformation de notre état social. Il s'agit de savoir si elle pourra se faire pacifiquement ou si elle se fera par la violence. Grave est la responsabilité de ceux qui voulurent la guerre, qui ne surent pas et ne savent pas faire la paix. Le *salus populi* a étouffé la notion de droit et de loi. Des promesses irréalisables ont été faites aux peuples pour les maintenir dans les tranchées... On se demande si une catastrophe est évitable.

Cependant il ne faut pas désespérer d'une transformation pacifique et les gouvernements prennent des mesures. Chacune d'entre elles a un passif et un actif. Il s'agit de savoir de quel côté penchera la balance. La vérité objective peut être dangereuse dans un écrit de propagande, non dans une étude scientifique.

(1) L'article dans l'*Action française* du 13-9-20 est inspiré par de bons sentiments patriotiques, mais les erreurs de faits n'y manquent pas ; c'est un chef-d'œuvre d'incohérence.

(2) *Il Resto del Carlino*, 19 août 1920.

En outre elle peut être utile même à ceux dont elle semble contrecarrer les desseins. Les mesures prises par les gouvernements ont des traits communs. On en peut prévoir les conséquences avec une probabilité souvent considérable, parfois voisine de la certitude. L'émission des billets est efficace pour la finance et ne cause pas de bien grand préjudice à l'économie ; comme elle ne heurte pas des sentiments trop forts, elle a été très employée et on continuera à y avoir recours. Que le public ne s'imagine pas, quoi qu'on dise, que les gouvernements s'abstiendront de faire de nouvelles émissions, avouées ou déguisées, ou qu'ils vont de si tôt et de façon appréciable réduire l'inflation existante. En tout cas le retrait des billets qui ne s'accompagnerait pas d'une augmentation de richesse aurait peu ou pas d'effet sur le change ou mieux sur la dépréciation de la monnaie. Les emprunts sous différentes formes sont moins efficaces (que l'émission) pour la finance, parce qu'il y a les intérêts à payer ; ils portent davantage préjudice à l'économie par la concurrence qu'ils font au placement de l'épargne dans les capitaux économiques; ils ont peu d'effet sur les sentiments. Les impôts divers, au contraire, donnent la plus grande satisfaction à certains sentiments et à certains intérêts. Ils sont utiles à la finance, mais pas autant qu'il semble, et à la longue ils peuvent être nuisibles par la croissance des préjudices graves, souvent très graves que, directement par le gaspillage et indirectement par la chasse aux contribuables ils causent à la production. Il importe de distinguer le point de vue éthique du point de vue économique. Un impôt peut être aussi « juste » et « moral » que possible et en même temps très préjudiciable à l'économie. Les obstacles mis à la libre circulation des capitaux, comme les autres mesures, ont des avantages, mais ils ont surtout de graves inconvénients. La prospérité économique du XIXe siècle est due en grande partie à la libre circulation des capitaux. Le gouvernement anglais l'a compris, qui vient de lever les restrictions à la libre vente des titres à la Bourse de Londres et au retrait des capitaux. Les mesures diverses prises pour régler le détail de la vie économique (restrictions, prohibitions, lois somptuaires, etc.) ont presque pour unique but de satisfaire des sentiments et des intérêts. Elles sont inutiles ou dangereuses pour l'économie et souvent aussi pour la finance. Ce sont des mesures bonnes pour les niais et ceux qui savent en

profiter. Les changements opérés dans les conditions de l'équilibre économique par la force publique ou par la force privée, au moyen des grèves, la violence, les salaires arbitraires, la paresse des travailleurs, leurs abus de puissance, les subsides au désœuvrement, les dépenses pour travaux publics inutiles ou d'une petite utilité économique, ces mesures sont nécessaires à la satisfaction des sentiments et de certains intérêts, elles ont toutes de graves, quelques-unes de très graves effets économiques. Mais on ne peut ni se passer d'elles ni les empêcher de nuire. C'est là qu'apparaît le contraste entre l'actif et le passif des mesures gouvernementales. Et c'est là que se révèle un des plus grands périls qui menacent le présent état social, puisqu'on en arrive à se heurter à un problème insoluble, lequel consiste à augmenter les objets de consommation en diminuant l'efficacité du travail et des capitaux, et partant de la production. Les mesures impérialistes soulèvent un autre problème insoluble. Comment, en effet, concilier l'impérialisme ploutocratique avec celui des bolchévistes, le nationalisme avec l'internationalisme, les conquêtes de l'indépendance des peuples et « les songes wilsoniens » avec la réalité de l'expérience, l'eau avec le feu?

Les Alliés ont rendu un mauvais service à la Société des Nations en retardant la conférence de Bruxelles. Ils lui ont rendu un bon service en séparant aussi complètement que possible la question de l'indemnité des autres questions. A Genève, ou ailleurs, les Alliés sont en tête à tête avec l'Allemagne, pour l'exécution du traité. Qu'ils se hâtent, car à Bruxelles chaque Etat aura sa liberté d'action, s'il ne s'agit plus de liquider la guerre, mais d'assurer la vie de tous. Même si l'on a peu d'illusions sur les résultats pratiques de la conférence de Bruxelles, l'Europe en est au point où aucun effort tendant à une transformation pacifique de l'état social ne peut être négligé.

FLORIAN DELHORBE.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Les succès enregistrés par nos athlètes à Anvers ont été satisfaisants, si l'on considère que nos représentants étaient ou trop jeunes pour donner tout leur effort, ou trop âgés pour pouvoir améliorer sérieusement leurs performances par un entraînement de quelques mois.

La guerre nous a enlevé l'élite de nos jeunes hommes de 20 à 35 ans, c'est-à-dire de ceux qui auraient été particulièrement qualifiés pour défendre nos couleurs à Anvers. J'estime donc que les résultats obtenus par nos équipiers, dont un grand nombre ont été qualifiés pour les finales, nous permettent d'espérer pour les prochains Jeux Olympiques la place de second ou de troisième pour laquelle nous désignent les qualités physiques naturelles de notre race. Les étrangers reconnaissent tous cette qualité du muscle français. Ils ont déclaré aussi à l'occasion de ces Jeux Olympiques que nos nouvelles méthodes d'éducation physique étaient très judicieusement conçues. On prétend même que certains pays, comme la Suède, où il existe pourtant des traditions au point de vue culture physique, seraient décidés à adopter les méthodes de Joinville. Nous voilà donc bien en possession des matières premières indispensables pour pouvoir améliorer notre « cheptel humain ». Il nous suffit donc de diffuser nos méthodes et de les faire appliquer.

Le projet de loi sur l'instruction physique obligatoire qui vient d'être voté par le Sénat a précisément cet objet. Nous lisons à l'article premier :

L'éducation physique est obligatoire pour les jeunes gens depuis l'âge de 6 ans révolus jusqu'à leur incorporation dans les armées de terre et de mer.

C'est très bien, c'est même parfait,... mais chacun sait qu'en France il suffit de décréter qu'une chose est obligatoire pour que beaucoup cherchent à s'y soustraire ! Pour appliquer cette loi, il faut un nombre considérable d'instructeurs qualifiés. En attendant que Joinville, transformé en Institut d'éducation physique, nous ait donné les professeurs civils indispensables, c'est à l'armée qu'on songe à s'adresser pour permettre cette application. Un service spécial existe déjà dont la mission est de donner cette instruction.

Voyons à quelles difficultés il va se heurter dans l'accomplissement de sa mission.

Une circulaire du ministère de la Guerre, du 22 mars 1920 intitulée *Circulaire relative à l'organisation de l'Instruction physique au bénéfice de la nation*, indique « qu'en attendant que l'Université, les départements et les communes puissent prendre la part qui leur revient dans la tâche commune, l'armée, directe-

ment intéressée, a le devoir de se mettre à la tête du mouvement de l'éducation physique et sportive, avec tous les moyens dont elle dispose ». Et cette circulaire prévoit toute une organisation qui, dans le cadre militaire de la région et de la subdivision, permet à des moniteurs de donner la leçon dans les sociétés et dans les écoles et à des officiers de tous grades de contrôler ces moniteurs.

Il est de toute évidence que les motifs qui ont poussé à envisager cette création sont louables et... justifient d'avance les sacrifices que l'armée pourra consentir. D'ailleurs ces sacrifices consistent uniquement dans la mise à la disposition des écoles et sociétés d'un personnel d'officiers et de sous-officiers de choix, spécialisés dans l'instruction physique, et qui constitueraient pour la mobilisation un appoint de cadres de tout premier ordre permettant un encadrement solide de réserves. Le problème se présenterait donc comme très facilement réalisable, s'il ne fallait pas compter avec la défiance instinctive que professent les vieux militaires à l'égard des choses nouvelles. Cette création d'un service de l'éducation physique a provoqué, en haut lieu, de sérieux mécontentements. Les véritables causes de ce mécontentement sont assez faciles à établir. Tout d'abord les officiers et les moniteurs de ces services sont en relations constantes avec l'élément civil. Cela ne saurait évidemment satisfaire les militaires de la vieille école. D'autre part, ils jouissent, de par leurs fonctions, d'une certaine liberté et ne sont plus confinés dans la vie de caserne. De là à les accuser de ne pas être disciplinés il n'y avait qu'un pas à franchir. Inutile d'ajouter que ce pas a été vite franchi... d'autant plus vite que les moniteurs, ex-membres des sociétés sportives, ont des tendances à suivre la mode des cheveux longs ! Enfin on accuse ces spécialistes de ne plus participer aux divers exercices purement militaires et par conséquent de ne pas perfectionner leur instruction. Cet argument paraît sérieux, mais en réalité, pour qui sait comment l'instruction militaire est actuellement poursuivie dans des unités où il n'y a plus d'hommes, il est bien certain qu'il n'a pas une grande valeur. D'ailleurs rien n'empêcherait que par roulement les officiers d'I. P. et les moniteurs participent à certains exercices *vraiment indispensables* pour parfaire leur instruction militaire.

Il faudrait pour assurer convenablement le service de l'Instruc-

tion physique environ 350 officiers et entre 4 à 5.000 moniteurs. D'aucuns prétendent que l'armée est incapable de fournir ce personnel et que tout au moins, si elle le fournit, elle se vide de ses cadres d'élite et que l'instruction militaire des jeunes soldats en pâtit. Cet argument paraît plus sérieux. On peut lui objecter que si l'armée veut avoir des cadres d'élite, elle n'a qu'à chercher à attirer vers elle, comme autrefois, une partie de la jeunesse cultivée, en lui offrant des avantages moraux et matériels, équivalents à ceux qu'offrent l'industrie, le commerce ou les administrations...

On peut objecter aussi que si l'armée se décidait à rompre avec la routine et à grouper les jeunes soldats dans des centres d'instruction, où ils seraient mis entre les mains d'un cadre de spécialistes de l'instruction, autrement dit d'officiers et de sous-officiers ayant des qualités pédagogiques réelles (il en existe), l'instruction serait mieux faite, avec moins de frais et un personnel très restreint.

Mais se décidera-t-on à songer à créer cette spécialité : *les instructeurs* ? Est-ce qu'ils ne porteraient pas ombrage aux autres spécialités qui existent et qui tiennent solidement ce que nous appelons « la queue de la poêle » ?

Mais passons, car nous nous éloignons un tantinet de l'éducation physique. Si l'on est vraiment bien décidé à faire appliquer la loi sur l'instruction obligatoire qui est en discussion, il faut se préoccuper d'avoir tout de suite un cadre d'instructeurs à la hauteur de leur tâche. Il est certain que les professeurs d'éducation physique ne sont pas assez nombreux pour suffire à cette tâche. L'armée seule peut fournir actuellement l'appoint de moniteurs et, d'autre part, elle seule est à même de former dans ses centres d'instruction physique, Joinville, Fontainebleau, Deauville, etc... les instructeurs civils et militaires nécessaires pour faire appliquer dans la nation entière une méthode une et rationnelle. J'ai d'ailleurs eu l'occasion d'écrire ici que, sur ce chapitre, l'union sacrée était loin d'être réalisée...

Quoi qu'il en soit, si Joinville est transformé en un Institut d'éducation physique ouvert aux élèves moniteurs des deux sexes, comme le propose Adolphe Chéron, et veut bien laisser aux Fédérations qualifiées le soin de former des athlètes, pour s'en tenir à son rôle primordial : former des instructeurs, il pour-

ra, avec l'appoint des Centres régionaux d'instruction physique déjà créés, fournir en quelques années un nombre suffisant d'instructeurs qualifiés pour permettre l'application dans de bonnes conditions de la loi sur l'éducation physique obligatoire. Mais il faut pour cela, je le répète, ne pas oublier que les centres d'instruction physique, Joinville comme les autres, sont des écoles et que l'instruction doit primer l'application. C'est là une interprétation très importante du rôle qui leur est dévolu. Il ne faut pas que les fédérations sportives comme l'U. S. F. S. A. puissent considérer les services de l'instruction physique comme une institution rivale, mais se convaincre que les officiers et moniteurs d'I. P. en diffusant nos méthodes nouvelles basées sur la pratique des exercices naturels, leur préparent le terrain et facilitent grandement leur tâche. Evidemment le rôle des militaires n'apparaîtra pas ainsi comme le plus brillant, mais il sera le plus utile. Il faut d'ailleurs que les militaires des services d'instruction physique n'oublient pas que leur tâche consiste à se rendre inutiles dans le plus bref délai possible, autrement dit, s'efforcent de donner aux instituteurs professeurs et moniteurs civils les moyens d'assurer *eux-mêmes* l'instruction physique dans leurs écoles et dans les sociétés.

Quand ce résultat sera atteint, les moniteurs militaires rentreront dans le rang et n'auront plus qu'à se préoccuper de la gymnastique militaire qui,d'après les idées actuelles,ne doit plus être classée dans la méthode générale que comme constituant le chapitre plus important de l'annexe traitant des adaptations professionnelles.

RENÉ BESSE.

VOYAGES

Jehan d'Ivray : *La Lombardie au temps de Bonaparte,* G. Crès. — Ernest Robert : *Voyages au Canada français*, Edit. Atar, Genève. — T. Colani : *En Prusse il y a trente ans*, Fischbacher. — Félix Serret : *Les Trente-six métiers de l'Emigrant,* Plon.

Le volume curieux qu'a écrit M. Jehan d'Ivray sur **la Lombardie au temps de Bonaparte** commence avec un tableau pittoresque de l'entrée des Français à Milan, Masséna en tête, — épisode que nous montra jadis une opérette en vogue, mais qui avait négligé un intéressant détail : c'est que les troupes victorieuses qu'accueillait la capitale de la Lombardie étaient aussi

débraillées que dépenaillées. L'étude de M. Jehan d'Ivray donne cependant des portraits précieux pour l'époque, tels que ceux de Joseph II, de l'archiduc Ferdinand, qu'on chansonna partout après son départ et qui avait à son compte nombre d'histoires scandaleuses. Les Autrichiens partis,ce furent nopces et ripailles, réceptions enthousiastes. Bonaparte lui-même arriva bientôt (15 mai 1796), prit place au banquet que lui offrit la ville, — et s'occupa de faire venir sa femme, — la future impératrice Joséphine, dont il était très épris et qui semble bien avoir été une véritable charmeresse. En passant on nous montre quelques figures curieuses, comme celles des Commissaires, qui se chargeaient surtout de pressurer la population,— tels que ce Salicetti, compatriote du général en chef, mais qui se trouvait être une véritable fripouille, ou des généraux comme Masséna, brave soldat, mais rapace et coureur de guilledou ; Brune, qui menait grand train avec un double ménage ; d'autres plus effacés comme l'arrogant Dupinoy, qui tomba bientôt en disgrâce, Sérurier et Berthier, futurs maréchaux de l'Empire. — M. Jehan d'Ivray donne cependant le tableau et l'état de la Lombardie aux époques passées, sous Marie-Thérèse, — pays prospère, mais infesté de brigands, et parle de la question ouvrière, qui préoccupait déjà. L'administration tatillonne et vexatoire de Joseph II lui avait aliéné le pays ; son successeur, Pierre-Léopold, fut un personnage plus curieux encore, qui avait des espions, mais pas d'armée, se prodiguait en lois somptuaires et surtout avantageait sa noblesse. Ce fut d'ailleurs le beau temps des sociétés secrètes, et l'on voit passer le curieux personnage de Joseph Balsamo, avec la franc-maçonnerie à laquelle il se rattachait. L'aventurier mourut enfin dans les prisons de la forteresse de San-Léo, en Romagne, où il avait été enfermé, et son corps fut jeté dans une « fosse à ordures ».

Avec les progrès du mouvement révolutionnaire, des villes comme Varèse et Côme, Bologne, Ferrare, Lucques avaient suivi Milan, dont la forteresse, que tenaient encore les Autrichiens, fut enfin réduite. Joséphine, mandée par son mari, vint enfin le rejoindre, et le volume en trace un portrait délicieux, qui d'ailleurs semble exact. Les fêtes enthousiastes continuèrent, — mais où il y avait bien une part de détraquement dans l'exagération, comme lorsqu'on vit un religieux octogénaire venir danser la

Carmagnole dans un banquet. D'autres fêtes, données à Côme, eurent également quelques scènes ridicules, mais fournirent aussi de très beaux spectacles. — Entre temps, M. Jehan d'Ivray nous a donné un portrait remarquable du Bonaparte d'alors, qui était encore au début de sa merveilleuse carrière ; mais ce n'est qu'un épisode, comme le tableau de la mode et des mœurs dans l'Italie du Nord ; des vêtements adoptés par les « incoyables » et les « merveilleuses », émules de Mme Tallien. C'est une époque de réaction après le règne de la Terreur révolutionnaire, et où l'on ne pensait qu'au plaisir, à la toilette, aux joies de la table et du reste. Aussi vit-on paraître bientôt diverses satires contre l'occupation française et ses mercantis, ses fonctionnaires, ses généraux, qui ne se battaient que pour faire fortune. La conscription avait été établie, au grand désespoir de la population ; on déménageait aussi les œuvres d'art qui allaient enrichir le Louvre, et un long chapitre est encore consacré aux réquisitions, à tout ce qu'exigeait l'armée, — même malgré les ordres de Bonaparte. Il y eut des commissaires qui firent main-basse jusque sur le Mont-de-piété ; il fallait toujours payer des taxes, livrer des objets, — et jusqu'à des pipes pour les soldats qui assiégeaient Mantoue. Cependant les nôtres avaient l'amour des belles Milanaises, près desquelles ils firent de nombreux ravages ; la vie continuait dans les maisons de plaisance des environs de la ville avec l'été revenu, et Bonaparte même mariait ses sœurs à Mombello, séjour délicieux et à propos duquel on nous montre son entourage, les soirées et les fêtes données dans le château et le parc. C'est d'ailleurs à Mombello que fut organisée la République cisalpine, sur laquelle le volume de M. Jehan d'Ivray donne d'abondantes indications, ainsi que sur les personnages qui furent désignés pour le gouvernement. — L'ouvrage, qui est, en somme, une intéressante lecture, donne surtout le tableau de cette curieuse époque. Ce n'est pas un récit des événements, mais l'étude surtout du pays, des hommes, de la population, des faits, des idées de l'époque, etc. Des notes substantielles ont été réunies à la fin du volume, et l'une d'elles donne même ce curieux détail que le meilleur vin de Milan coûtait à l'époque huit sous le litre. — Huit sous ! Quel paradis pour les soiffards !

§

De M. Ernest Robert, **les Voyages au Canada Français**

et aux provinces maritimes constituent un fort volume illustré de nombreux croquis et de photographies, avec la description de la route New-York-Montréal, — où se trouve le curieux fort Ticonderoga, qui rappelle les guerres de la fin du XVIIIe siècle et a été conservé précieusement, — puis des aspects de Montréal même, de Québec, d'Ottawa; les paysages du Saint-Laurent; du Niagara au lac Saint-Jean; l'étude des régions forestières; des populations Canadienne et Acadienne; plus loin la « baie des Chaleurs », le trajet du cap Breton à Halifax; le « pays d'Evangéline », le Nouveau-Brunswick, etc. L'auteur nous parle également, à la fin du livre, du rôle joué par le Canada dans la guerre récente et des conséquences à prévoir, — de même qu'il a cru devoir couper de temps à autre son récit descriptif avec des déclamations humanitaires, qui viennent d'une excellente intention, nous n'en doutons nullement, mais pourront sembler superflues.

L'éditeur Fischbacher a réuni et publié des séries d'études sur l'Allemagne d'hier, que T. Colani écrivit autrefois pour *le Temps* et *la République Française*, et qui ont gardé tout leur intérêt. **La Prusse il y a trente ans** nous raconte le pays, son organisation méthodique, les causes géographiques et historiques qui ont déterminé le choix de Berlin comme capitale; son système municipal, — assez compliqué; la population allemande encore divisée en castes; la question juive; puis la vie mondaine, les restaurants, la cuisine, la société, — la Cour, avec le vieux Guillaume et Bismarck, la fin du règne et le passage éphémère de Frédéric III; l'avènement enfin de Guillaume II, dont nous avons, comme prince impérial un portrait plutôt perspicace, et la question d'Alsace-Lorraine. Les articles de M. T. Colani datent de 1886-1888 et sont du moment, sans doute; mais il est intéressant de constater qu'en somme ils n'ont guère vieilli.

Le volume de M. Félix Serret, **les Trente-six métiers de l'Emigrant**, est le compte rendu d'une expérience. Il a voulu établir, savoir ce que peut faire l'Européen, plus ou moins préparé, qui se trouve transporté en Argentine, pays neuf comme l'on sait, et dont il est convenu de dire qu'avec de la bonne volonté et une paire de bras on peut se tirer d'affaire. Il a été ébarbeur de métal dans une fonderie, peintre-barbouilleur au chemin de fer, professeur au collège, portefaix, mécanicien, marchand de

confection, boulanger; quoi encore! conducteur de mules, mineur, potard, tapissier et peintre d'art, cuisinier, ingénieur, etc. La variété de ces occupations, dont il nous parle avec un certain humour, la facilité avec laquelle il s'adapte aux circonstances, dénotent au moins une dose appréciable de philosophie, et s'il n'a pas fait fortune, du moins montra-t-il de la bonne volonté et de certaines aptitudes. Mais il y en a d'autres, qui n'ont pas tant de faconde, ni de chance. Il cite un garçon qui partit comme artiste lyrique et finit marmiton. Il est vrai qu'il levait un peu le coude, ce qui peut nuire dans la carrière, même dans l'Amérique méridionale.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Ecrits nouveaux : notice sur Amédée Guibert, japonisant; 3 chansons populaires du Japon. — *La Revue de Genève :* un ballet de Descartes pour « La naissance de la Paix ». — *La Revue de Paris :* l'impératrice Eugénie, Stendhal, Rachel, l'empereur, d'après M. Augustin Filon. — *Les Lettres :* cruauté des Américains blancs contre les noirs, la question noire aux Etats-Unis. — *La Renaissance :* Rabindranath Tagore et le nationalisme hindou. — Memento.

Les Ecrits nouveaux (août) publient des « chansons populaires japonaises », traduites par Amédée Guibert, que M. Valéry Larbaud présente ainsi aux lecteurs de la revue :

Jacques-Amédée Guibert est né à Gréaux-les-Bains (Basses-Alpes), en 1867. Il acheva ses études à Paris et entra, à l'âge de dix-huit ans, à l'École des Langues orientales. De 1886 à 1891 il suivit de très près le mouvement littéraire qui se formait alors dans l'entourage de Stéphane Mallarmé, fut lié avec Charles Cros et fréquenta Verlaine, qui cite de lui un sonnet dans ses *Poètes maudits*. En 1891, il fut nommé interprète à la légation française de Tokio. Il revint à Paris en 1898, rapportant un certain nombre de traductions d'écrivains japonais du seizième siècle. Il les lut à ses amis, mais il les laissa inédites. Il rentra à Tokio en 1900 — cette fois-ci avec rang de vice-consul — et y resta jusqu'en 1905. Il fut ensuite nommé à Hong-Kong, puis à Pakhoï (1906-1916). Il est mort à Alicante (Espagne) en décembre 1919. Son œuvre personnelle, dont le sonnet cité dans *les Poètes maudits* est un bon échantillon, demeura manuscrite, ou dispersée dans de petits journaux français d'Extrême-Orient. Toutes ses traductions du japonais sont inédites. Les chansons populaires japonaises qu'on va lire sont extraites d'un manuscrit d'Amédée Guibert confié à l'éditeur par Mme veuve Guibert. Chaque division de ce manuscrit comprend : le

texte d'une chanson japonaise; la transcription de ce texte en lettres latines; la notation musicale de l'air; la traduction française du texte; et enfin des notes philologiques et grammaticales. Venant d'un lettré qui connaissait, comme peu d'Européens la connaissent, la littérature japonaise, et d'un lettré qui fut ami et disciple des Mallarmé, des Verlaine et des Charles Cros, ces traductions présentent un intérêt évident.

Nous donnons, ci-après, trois de ces dernières :

FLEURS ET LUNE

La vue des fleurs emplit le cœur d'une joie très vive, et cette joie du cœur, c'est le bienfait des fleurs.

La vue de la Lune donne le calme au cœur; et ce calme du cœur, c'est le bienfait de la Lune.

Soyons attirés par la vue de ce qui est bien; écartons nos regards de ce qui est mal. Il est dit : celui qui manie du vermillon se teindra en rouge.

NUIT DE PRINTEMPS

Le cri des oies sauvages — qui s'évanouit dans la brume — et le son de la flûte que l'écho répète faiblement — sont la preuve de l'harmonie qui règne — dans l'Auguste Nation bien gouvernée.

Aux clartés crépusculaires — du délicieux printemps, — après avoir allumé leurs feux, — les hommes de l'antiquité — étaient réjouis à l'heure de minuit — par la vue du même spectacle.

Le monde a, je pense, — des aspects bien divers; — mais quel est l'homme qui niera — qu'autrefois comme aujourd'hui — les fleurs répandaient leurs parfums — en s'épanouissant?

VÉNÉRONS CE QUI EST ÉLEVÉ

Vénérons ce qui est élevé. — Si je pense au temps écoulé, — depuis que, dans le jardin de la science, — j'ai reçu les bienfaits de mon maître. — Oh! combien lointain est-il, ce temps! — Et maintenant, hélas, voici la séparation. — Adieu!

Oh, n'oubliez pas, même après la séparation, — le bienfait de votre mutuelle amitié — du temps passé. — Appliquez-vous avec zèle — à grandir votre personne et votre nom. — Et maintenant, hélas, voici la séparation. — Adieu!

Le temps des années écoulées — où soir et matin vous aviez l'habitude — du chemin de l'école, — où l'on vous apprenait les exemples — de la blanche neige accumulée — et de la lumière des vers luisants (1),

(1) Allusion à la vieille légende chinoise du sage Souko et du philosophe Riuto. Tous les deux très pauvres, ils étudièrent en se servant, le premier, de vers luisants pris dans un filet, en guise de lumière; le deuxième, de l'éclat de la neige accumulée [A. G.]

— ne l'oubliez jamais! — Et maintenant, hélas, voici la séparation. — Adieu !

§

La Revue de Genève (août) a la bonne fortune, dès son n° 2, de publier du Descartes inédit en France : *La naissance de la Paix*, « ballet dansé au Chasteau Royal de Stokholm le jour de la naissance de Sa Majesté ». On doit ce texte, nous apprend M. Albert Thibaudet, à « un jeune étudiant d'Upsal, M. Nordström », qui a retrouvé et identifié cet ouvrage. Peut-être cette découverte produira-t-elle celle de la comédie que Descartes écrivit également sur l'ordre de la reine Christine.

Cette strophe termine le « Récit chanté avant le Ballet » :

Célébrons donc cette Naissance,
Et remarquons en cete danse,
Où la guerre et la Paix estalent leur pouvoir,
Que Pallas a raison de penser que la guerre,
La meilleure qu'on puisse avoir,
Oste tousjours beaucoup des beautez de la terre,
Et que de nous donner la Paix
C'est le plus grand de ses bienfais.

Le dernier trait est d'une naïveté que l'on n'attendait même pas de Descartes courtisan. Il prête à « quelques fuyarts » que la Terreur Panique (un des personnages du ballet) a fait sortir de l'armée avant le combat, « ces accents remarquables » par quoi ils s'adressent « aux Dames » :

Nous nous sommes bien defendus.
Mais nous estions vendus.
Tous nos chefs n'ont rien fait qui vaille.
Tous les chams sont couverts de cors.
Tous les nostres sont morts.
Nous avons perdu la bataille.

Les ennemis sont icy pres.
Nous accourons expres
Afin d'estre vostre defense.
S'ils viennent nous leur ferons voir
Que nous avons pouvoir
De punir leur outrecuidance.

Mais « les volontaires qui se rendent au camp » parlent mieux. Ils savent que le but de la guerre est l'enlèvement « d'une très

belle et riche Dame » et ils n'ont pas d'illusions, quant à la part du combattant :

Et nous n'y cherchons que des coups,
Car la Dame n'est pas pour nous.

« Des soldats estropiez qui dansent la Septiesme Entrée » inspirent à Descartes ces vers d'un bon pacifiste :

Qui voit comme nous sommes faits
Et pense que la guerre est belle
Ou qu'elle vaut mieux que la Paix
Est estropié de ceruelle.

L'auteur, en son dégoût de la guerre, ne prête pas même aux « Gouiats qui vont au pillage et dansent la Huictiesme Entrée » des sentiments de pleine satisfaction :

Nostre fortune est estimée
La plus heureuse de l'armée,
Car nous n'allons jamais aux coups.
Nos maistres combatent pour nous,
Et quand ils ont de l'avantage
Nous allons mieux qu'eux au pillage.
Mais quel butin que nous facions,
Quel profit que nous en tirions,
Nous ne devenons jamais riches,
Car nous ne sçaurions estre chiches :
Car nous dissipons sans jugement
Ce que nous gaignons promptement.

Estant un jour en l'abondance,
Et l'autre faisant penitence.
Nous avons tant de mauvais temps,
Et nous sommes si peu contens,
Qu'il faut avouer que personne
Ne peut trouver la guerre bonne.

Les « Paysans ruinez » la haïssent. Ils s'excusent de danser « la neufiesme Entrée » :

Nous pouvons assez assurer,
Sans avoir besoin de jurer,
Que la guerre nous est nuisible,
Mais on a sujet de penser
Que nostre cœur est peu sensible,
Lorsqu'on nous voit icy danser.

§

Je suis venue au monde pendant un tremblement de terre. Ma mère accoucha sous une tente, dans le jardin. Qu'est-ce que les anciens auraient pensé d'un pareil présage ? Ils auraient dit que je venais bouleverser le monde.

C'est un propos de l'impératrice Eugénie rapporté par M. Augustin Filon : **La Revue de Paris** (15 août). L'ex-précepteur du « petit prince » regrette qu'elle n'ait pas écrit ses mémoires. Peut-être a-t-il raison ? La souveraine déchue demeure indéchiffrable. On ne saurait nier que le mystère soit souvent un avantage.

Par Mérimée, Stendhal fut amené chez les Montijo. M. Filon écrit à ce sujet :

... Stendhal, qui fut, pour les deux enfants, et resta, jusqu'au bout, pour l'Impératrice, « Monsieur Beyle ». « Il venait le soir, m'a-t-elle dit, et nous prenait chacune sur un de ses genoux pour nous raconter les campagnes de Napoléon. Les jours où il venait étaient pour nous des jours de fête et, quand il était là, on ne pouvait pas nous décider à aller nous coucher. » Jamais l'Impératrice n'a lu, je crois, une ligne de Stendhal. Elle conservait, soixante ans plus tard, toutes ses illusions sur lui. C'était pour elle un vieux monsieur très bon, qui adorait les petites filles et qui parlait admirablement. Ce flétrisseur d'âmes avait éveillé en elle les instincts héroïques ; ce réaliste sans pitié lui avait inoculé la passion du grand et ce que j'appellerai le sentiment du merveilleux dans l'Histoire.

Il y a de l'excès à qualifier Stendhal « flétrisseur d'âmes », surtout de la part d'un écrivain honorable, habitué au ton des cours. Cela n'a aucune importance, d'ailleurs, pour Stendhal. Il aurait su tirer un joli parti de ce document que M. Filon met en note et où il est question de Rachel, du futur empereur et du prince Jérôme :

A cette époque, elle était la maîtresse du Prince. Je tiens le fait de l'Impératrice. A ce sujet, elle m'a raconté l'anecdote suivante : Rachel faisait une tournée dramatique dans le nord de l'Angleterre et le Prince Louis l'accompagnait. Avec eux, comme troisième voyageur, se trouvait dans le compartiment le prince Napoléon-Jérôme, alors tout jeune. Le Prince Louis s'endormit, durant le trajet. Ayant, par hasard, entr'ouvert un œil, il vit son cousin et sa maîtresse qui s'embrassaient. Là-dessus, il referma l'œil et continua tranquillement son voyage ; mais, dès le lendemain, il reprenait le train de Londres.

L'Impératrice ajouta en souriant :

— Comme c'est bien lui, n'est-ce-pas ?

— Oui, — me permis-je de répondre, — comme c'est bien eux !

De confidences reçues « dans l'été de 1873 » et notées « le soir même » par M. Augustin Filon, nous transcrivons ces lignes où parle l'impératrice :

« Le 1er janvier 1853, — l'Empire avait tout juste trois semaines d'existence, — nous étions, ma mère et moi, à la réception officielle et nous fîmes une profonde révérence au nouvel Empereur. Tout le monde me regardait. Au bal qui eut lieu le soir, ou le lendemain soir, je me rencontrai près d'une porte avec madame Fortoul au moment où l'on se rendait au souper. Madame Fortoul m'insulta à haute voix en s'étonnant que j'eusse la prétention de passer avant elle. Je devins très pâle et je me rangeai en disant : « Passez, madame ! »

» Il y avait, dans la salle des Maréchaux, une quantité de petites tables dressées pour le souper. Je devais prendre place à la table impériale et le trouble affreux où j'étais ne pouvait échapper à l'Empereur. Il se leva à deux reprises et vint se placer derrière moi.

» — Qu'avez-vous ? — me dit-il.

» Je lui répondis :

» — Sire, je vous en prie... tout le monde nous regarde!

» Après le souper, l'Empereur insista pour savoir la cause de mon émotion :

» — Je veux le savoir. Qu'y a-t-il?

» — Il y a, Sire, qu'on m'a insultée ce soir et qu'on ne m'insultera pas une seconde fois.

» — Demain, — dit l'Empereur, on ne vous insultera plus. »

» Rentrées chez nous, nous fîmes à la hâte nos préparatifs de départ. Nous voulions aller en Italie ; mais ma mère reçut, ce jour-là, une lettre de l'Empereur qui lui demandait ma main ; et avant la fin de ce même mois de janvier 1853 nous fûmes mariés à Notre-Dame. »

§

Dans **Les Lettres** (1er août), M. Maurice Bourgeois traite de « La question nègre aux Etats-Unis ». Je défie l'Européen le plus insensible de n'être pas bouleversé par la lecture des supplices que les Américains blancs peuvent infliger aux Américains noirs. Voici une de ces tortures, d'après le poète américain Carl Sandburg :

A Vicksburg, pendant la troisième semaine de juin 1919, un nègre, accusé d'attentat sur la personne d'une blanche, fut placé debout dans un trou où il entrait jusqu'aux épaules. On bourra la terre tout autour

de son cou, sa tête seule dépassant le niveau du sol. Puis on lui enferma la tête dans une cage d'acier de cinq pieds carrés, à l'intérieur de laquelle on mit un bouledogue. La tête du chien était enfermée dans un sac de papier rempli de poivre rouge, pour lui enflammer les yeux et les narines. L'animal s'élança immédiatement sur la tête de la victime. Sandburg ne raconte pas la suite, tant elle est « horrible ».

Il faut dire, à l'honneur du Président Wilson, — par ailleurs si chargé de responsabilités lourdes, — que, le 26 juillet 1918, il a demandé « solennellement au peuple américain la cessation de ces pratiques barbares ». Elles subsistent pourtant et, si elles frappent des criminels, elles atteignent trop souvent de pauvres êtres accusés mensongèrement.

400.000 noirs ont fait partie du contingent américain en Europe pendant la guerre. M. Bourgeois remarque :

> Si leurs chefs n'ont pas cru devoir leur accorder de permissions pour Paris, les militaires noirs américains ont pu se rendre compte, dans les cantonnements de l'arrière-front (et aussi sur la Côte d'Azur), que l'ostracisme de race n'existe pas chez nous.
>
> Les nègres sont rentrés aux Etats-Unis, où ils ont constaté que les blancs continuent à ne pas les admettre au bénéfice des idées de justice, de liberté et de dignité pour lesquelles on leur avait demandé de combattre.

Ces travailleurs voulaient s'affilier à l'*American Federation of Labour*. Repoussés par elle, ils ont adhéré à une organisation « puissante et bolchevisante » : l'*Industrial Workers of the World*. Depuis, la *A. F. of L.* admet le compagnonnage des noirs. Cependant, ils sont sollicités par les avances du parti communiste. Ainsi, le préjugé de races peut jeter l'Amérique du Nord dans les pires dangers. Déjà, constate M. Bourgeois :

> la question noire prend, dans la politique intérieure américaine, une importance particulière à la veille de l'élection présidentielle : les électeurs nègres paraissent être en nombre suffisant pour faire pencher la balance... La grande organisation nègre « National Association for the Advancement of Colored People » n'en a pas moins, par un questionnaire très net, mis en demeure dix-sept candidats ou candidats possibles à la Maison Blanche de se prononcer sur un problème qui ne saurait être éludé. D'ores et déjà, l'élite pensante des deux races, réunie en commissions mixtes dans la plupart des grandes villes, consacre à l'amélioration des relations entre blancs et noirs le meilleur de son attention et de son effort. On peut être sûr que la charité chrétienne, le souci du mieux-être social, le sentiment du respect dû à la personne

humaine, inspireront au législateur américain les concessions sages et bienfaisantes qu'il serait sans doute imprudent de refuser plus longtemps.

§

La Renaissance (21 août). — D'un article de M. André Varagnac sur « Rabindranath Tagore et le nationalisme hindou » :

Nous ne concevons pas le progrès des peuples sans leur accession à la vie politique. C'est donc vrai pour les peuples de notre race. Dans quelle mesure un pays est capable de conquérir une constitution plus ou moins analogue aux nôtres, de s'équiper pour la concurrence industrielle et commerciale, de rivaliser avec nous en armements, voilà à quoi nous mesurons sa vitalité, son étendue sur la carte du réel, c'est-à-dire de l'efficace. Délibérément Tagore nie que le problème des destinées de l'Inde puisse être formulé en ces termes. Car l'Inde a son problème propre, original comme la faune ou la flore d'un continent, et qui s'est posé à elle dès le début de son histoire : les rapports sociaux des races multiples qui vivent sur son sol, mêlées et jalousement pures. A l'avènement de l'époque industrielle, l'Europe était nettement divisée en peuples homogènes, qui ne pouvaient donc connaître de progrès que par la vie politique et nationale. Vouloir les imiter serait, pour l'Inde, ignorer le problème préalable pour se façonner une destinée d'emprunt. Mais on n'élude pas ainsi les questions vitales dont on porte en soi les éléments. Le premier geste de l'Inde ressuscitée doit donc être de briser les castes.

Mais le meilleur moyen n'est-il pas de lancer l'Inde dans cette vie des nations qui fait l'unité des peuples blancs ? Voilà précisément, répond Tagore, ce qui demeure en fait impossible tant que la collaboration des multiples races indiennes ne sera pas assurée par la disparition des castes devant une nouvelle harmonie sociale : notre tâche la plus pressante est de permettre que les membres de deux familles indiennes quelconques puissent se marier librement, que l'Indien rencontre n'importe quel compatriote sans songer aussitôt à ne pas le toucher, à ne pas même toucher un objet dont il se serait servi. Quand cela sera, l'Inde pourra se tourner vers d'autres problèmes. Et alors la concurrence mondiale sera-t-elle toujours ce qu'elle est à présent ?

§

Memento. — *La Minerve Française* (15 août) : « Oscar Wilde à Paris », par M. E. Reynaud. — « L'enfance heureuse de Mme de Sévigné », par M. Gérard-Gailly. — « La culture française en Pologne », par M. Paul Cazin.

La Revue mondiale (15 août) : « Le seul chemin », par M. Paul Re-

boux, chapitre d'un prochain roman de l'auteur, où celui-ci milite en faveur d'une alliance franco-allemande.

Le Correspondant (10 août) : *** : « Où en est la Société des Nations » ? — « La question russe : fautes commises et dangers à venir », par le comte Perovsky.

Le Flambeau (25 juillet) : M.A. Devèze : « Pour être un peuple ». — M. A. Giraud : « Eros et Psyché ». — M.A. Goffin : « Dante ».

Les Temps nouveaux (15 août) : M. R. Rocker : « Le système des Soviets ou la dictature ? »

Le Crapouillot (16 août) : M. Jean Bernier : « Les livres dont on parle ». — M. A. Arnoux : « Le danseur immobile ».

La Pensée bretonne (15 août) : « La chanson du départ », très beau poème de M. J. Heurtel.

Les Cahiers de juillet annoncent la constitution d'une nouvelle pléiade :

Elle se compose d'écrivains qui, classés dans l'ordre alphabétique, sont : MM. Marius André, Charles Derennes, Joachim Gasquet, Fernand Gregh, Xavier de Magallon, Fernand Mazade et Mme Anna de Noailles, auxquels il convient de joindre M. Paul Valéry, fils spirituel de Baudelaire et de Mallarmé; M. Pierre Benoit, romancier brillant et poète plus brillant encore, et M. Pierre Camo, dont certaines odes rappellent la souplesse et la grâce de La Fontaine.

Cette revue informe aussi qu'un « Congrès latin » se réunira à Liège, à la Pentecôte de 1921.

La Revue littéraire et artistique (juillet-août) imprime un juste et généreux plaidoyer de M. Jean Brave : « Pour Georges Eekhoud ».

L'Opinion (21 août) : M. A. Lichtenberger : « Lettre à un Touriste étranger ». — M. G. Truc : « Les peuples et leur destin ». — M. L. Marsan : « Epicerie artiste ».

Le Tourisme Moderne (1er août) : « L'Odeur marine », poème de Mme Delarue-Mardrus. — « Pour ceux qui partent en montagne », par M. Georges Casella.

Le Divan (juillet-août) : « Instantanés », par M. P.-J. Toulet. — M. D. Thaly : « Chansons lointaines ». — M. P. Martignon : « Vincent Muselli ». — M. Louis Thomas : « Le seul chemin ».

La Revue hebdomadaire (21 août). — Cinq lettres de M. le Général Lyautey. — « Après Spa, la Ruhr », par M. Henri Albert.

Revue des Deux Mondes (15 août) : — « La Canonisation de Jeanne d'Arc », par M. G. Hanotaux.— « Le pardon bigouden », par M. André Chevrillon.

L'Effort Vivant (juillet-août) : « Urashima », légende dramatique en 3 actes, de M. Shoyo Tsubouchi, de l'Académie japonaise, traduite du japonais pour la 1re fois, par M. Takamatsu Yoshié.

La Revue Universelle (15 août) publie un admirable poème de M. Louis Mercier : *Victoriæ Carmen*, qui est bien l'un des plus beaux chants de Victoire qu'un poète ait jamais écrit.

La Renaissance d'Occident (septembre) : M. Maurice Sabbe : « Christophe Plantin ». — M. G. Avesques : « Les chalands belges ». — M. Philéas Lebesgue : « Rabindranath Tagore et la doctrine d'amour ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La mort de P.-J. Toulet, survenue le 6 septembre, en sa sombre et fraîche petite villa Etchebarria, et que commentèrent en cinq lignes *le Temps*, *le Figaro* et autres, en même temps qu'elle est un deuil pour les lettres françaises, l'est aussi pour bien des cœurs fidèles. C'est à ceux-là que sont dédiées ces courtes notes. Nous ignorons si, comme en décidait allègrement l'un des grands journaux que nous nommions tout à l'heure, « M. Tourette » (*sic*), auteur de « M. Dufaur » (*sic*), a ou n'a pas « atteint à la grande notoriété » : les admirateurs et les amis lointains de Toulet sauront gré au *Mercure* de ces lignes hâtives, mais décentes du moins, qui ne prétendent, est-il besoin de le dire ? apporter ici qu'un obscur et fervent témoignage en attendant les vrais hommages. Ces hommages, nous sommes assurés que des revues comme *le Divan*, *les Ecrits Nouveaux*, le *Mercure* lui-même, *le Crapouillot* et bien d'autres, voudront les rendre à l'écrivain subtil et parfait, au poète ironique et lucide, à l'intelligence lumineuse, à l'homme exquis enfin qu'était Toulet. Une magistrale étude, achevée joyeusement près de Toulet lui-même, et dont, comme en un jeu sarcastique, la Mort semble avoir voulu authentifier par un « *telos* » définitif le point final, sera attendue avec une confiante impatience quand on saura qu'Henri Martineau venait de l'achever — Martineau de qui le sens critique se doublait ici d'une tendresse quasi-fraternelle et dont le dévouement généreux à la fortune de Toulet honore, avec celui d'Emile-Paul, et rachète les mœurs littéraires et « confraternelles » d'aujourd'hui (1).

Pour nous, dernier venu dans le cercle enchanté où Toulet

(1) Ces lignes étaient écrites lorsque parurent çà et là des articles qu'il est équitable d'enregistrer ici et parmi lesquels ceux du *Temps* (E. Henriot), de *l'Opinion* (Marsan), de *l'Action Française* (Orion) sont un hommage émouvant et juste.

épandait le rayonnement magique de son pouvoir tout-esprit, et qui ne tenons que d'un cher et furtif hasard le privilège inoubliable d'avoir pénétré, à peine, hélas ! dans ce que Rouveyre appelle « l'oratoire de l'Amitié » près de cet être royal, nous n'empiéterons pas sur les droits sacrés qu'à de plus dignes confère la double autorité de compagnons et de critiques ; et laissant à ceux-là le soin des biographies, des lauriers et des roses, nous ne voulons que déposer ici quelque verdure sans éclat, — pareille à ce lierre poussiéreux et noir dont j'ai cueilli secrètement la feuille amère à votre seuil, Toulet, quand, pour la dernière fois, tout à l'heure vous le passiez.

Sur la route que si ardemment tous ces jours j'imaginais prendre bien souvent cet automne pour l'aller voir, et qui mène de Saint-Jean à Guéthary à travers ce décor basque que Toulet disait « rigolo », bien qu'il l'aimât et auquel il préférait le paysage béarnais, « plus logique », disait-il, un ciel bas de septembre, sans rayons, alourdissait les choses et faisait désirer, pressentir la lumière. Mais ce n'est que lorsque, au bord du petit cimetière, et tout fini, le soleil enfin perça les nuées, ce n'est qu'alors qu'en nous-mêmes le vieux mot de Vauvenargues sourit tristement. J'y songe encore, et je me dis que ces « premiers regards de la gloire » dont les feux de l'aurore n'atteignent pas la douceur, s'ils paraissaient selon « le siècle » commencer seulement à effleurer Toulet, devaient dès longtemps être nés au secret de ce cœur qui savait sa valeur et son prix. N'oublions pas, d'ailleurs, l'hommage qu'en un beau numéro du *Divan* ses pairs, il y a six ans, je crois, rendaient déjà au poète des *Contrerimes*. Surtout, n'exigeons pas trop, dans « ce monde ennuyé », un démenti à la Loi fatidique dont le premier poème de *Les Fleurs du Mal* dit à jamais la sublimité, et croyons que Toulet, qui savait Ronsard, a dû solitairement redire, lui aussi :

> Avant que l'homme passe outre la rive noire,
> L'honneur de son travail ne lui est point donné.

Je pense enfin que si son sentiment de l'équité et la sûre connaissance de ce qui lui était dû — plus encore qu'une fierté pourtant légitime — faisaient se réjouir Toulet, en même temps que de la publication tardive des *Contrerimes*, d'un séjour à Paris, décidé, hélas, pour octobre, une de ses dernières joies aura été, avec l'étude de Martineau (qu'il attendait, comme nous tous, de la voir

imprimée pour la lire), l'article que Jean Giraudoux lui consacra tout récemment dans *les Feuillets d'art*. Une main amie venait, l'autre jour, de lui prêter le fastueux fascicule, trop cher pour les poètes ; et lui, me sachant plus pauvre que lui (« Vous vous appelez Météri ou Métairié ? je suis sûr que vous n'avez pas même une ferme... ») : « Ouvrez ce tiroir, prenez, lisez », me dit-il, ajoutant, comme malgré lui et avec une véritable gourmandise, pendant que tout bas je savourais moi-même le morceau : « Ce Giraudoux est trop flatteur, mais que ce style est charmant, quelle volupté dans cette prose ! C'est charmant, presque sensuel. Cela en est physique... » Et sur son lit, où, depuis de longs temps il passait stoïquement une partie de sa vie et qu'encombraient, ce jour-là comme toujours, manuscrits, revues, livres rares, rapports savants et cigarettes, où parfois, soudaine et ronronnante, la jeune « mère Ubu » bondissait comme un lutin noir, je le voyais sourire de délectation dans sa barbe maigre et fine qui le faisait un peu ressembler à un Heine plus émacié, à un Musset spiritualisé.

Mais ce n'est point de portrait ni d'anecdotes qu'il s'agit ici. Ses biographes qualifiés, les critiques dignes de ce nom, ceux qui l'ont connu longuement nous diront ce qu'il importe de retenir de cette existence à la fois si pleine et si secrète, sœur lointaine peut-être de celle d'un Rimbaud ou d'un Moréas, et d'une complexité telle qu'à voir une pareille jeunesse briller sur ce front on était peut-être moins ébloui encore des trésors de savoir, d'érudition et de fantaisie qu'avec une bonne grâce princière sa conversation étincelante répandait en perles ou dardait en flèches, que des cinquante ans passés qu'avec une coquette amertume il feignait d'avouer. Comme il est dit dans *Dominique*, « le sourire d'un pareil homme était délicieux ». Et nous ne reverrons plus ce sourire qu'avaient parfumé, parfois vénéneuses, les roses de Saadi et d'Omar-Khayam, — chers sans doute à ce sage amer, non plus peut-être que Voltaire et Boileau, et Racine et Verlaine... Français de grande, de vieille race, que le Béarn et l'île Maurice façonnèrent, voyageur comme on ne l'est plus, européen au sens stendhalien, humaniste peu fait pour goûter certains « intellectuels » d'aujourd'hui, curieux de toute nouveauté véritable, mais englobant dans un même mépris taciturne la « culture » et la démagogie contemporaines, Toulet emporte avec lui mille choses

impondérables et sans prix, infiniment et de plus en plus rares.

L'enterrement eut lieu le mercredi matin 8 septembre. Ses amis de Guéthary, auxquels la partie notable de la « colonie » saisonnière s'était mêlée, suivaient le cercueil qu'entouraient, selon la coutume, des jeunes filles et des garçonnets porteurs de cierges et d'énormes bouquets champêtres. Peu de « personnalités ». On savait que la veuve de Debussy avait tenu à rendre à l'ami d'un autre glorieux mort un fidèle et dernier témoignage; qu'Henri Martineau, parti il y avait 48 heures, était revenu de Paris le matin même; qu'un autre fidèle, le sculpteur de Swieciensky, également revenu en hâte, avait pu mouler le beau visage endormi. On imaginait, avec eux, des pensées aussi proches que des présences : Madame de Noailles, Jammes, d'autres, qu'il aimait et qui l'aimaient. Le deuil était conduit par Mme P.-J. Toulet, la veuve du poète, assistée de la famille : M. et Mme Henri de la Blanchetai, Mlle Vergon, Mme d'Abadie, Mme Terlé, Mlle Chaline, etc., et par le Dr Henri Martineau. Les cordons du poêle — ou plutôt le drap mortuaire qui le remplace ici — étaient tenus par le Dr de Swieciensky, MM. Catalogne, sénateur, de Malherbe, éditeur, Grenard, Thibault, F. de Miomandre.

Le cercueil fut porté à bras jusqu'à l'église, où, gigantesque, un vieux prêtre qui faisait songer un peu à Rabelais, à Goya et à « M. du Paur » répandit, sans sembler les entendre, les paroles sacrées sur la bière que trente-deux cierges grésillants paraissaient défendre et où, à l'absoute, la chape de velours noir s'accrocha macabrement comme par un geste dont eût voulu sourire silencieusement encore celui qui dormait là. Mais les fleurs embaumaient, et, de la tribune latérale où certains d'entre nous priaient du meilleur de leur cœur, j'évoquais, supprimant le couvercle affreux, le mort, beau comme un Christ. Et les vers d'Apollinaire, que j'osais devant Dieu laisser monter au milieu des saintes liturgies, chantaient en moi :

Je me suis enfin détaché
De toutes choses naturelles.
Je peux mourir mais non pécher
Et ce qu'on n'a jamais touché
Je l'ai touché je l'ai palpé
. . . .
Je peux mourir en souriant

. . . .
Bien souvent j'ai plané si haut
Si haut qu'adieu toutes les choses
. . . .

Au seuil du petit cimetière attenant à l'église, sous le porche vaste et clair du parvis campagnard, nous vîmes, pressés sur les marches du rustique escalier qui conduit extérieurement aux tribunes de toute église basque, poser à terre le long, l'étroit cercueil. Certains pleuraient. Midi avait sonné, et le soleil doucement se montrait enfin. On pensait, malgré soi, à telle des dernières pages de *la Jeune fille verte*. Et je voyais, encadré sur l'azur sombre et nuageux par l'arcade blanche comme dans les gravures romaines qu'Il aimait, je ne sais quel arbre alangui et svelte élançant élégamment son tronc pâle auquel, insoucieuses et belles, l'une en noir, l'autre en blanc, deux jeunes femmes s'appuyaient en curieuses, et qu'Il eût chantées...

ALPHONSE MÉTÉRIÉ.

Saint-Jean de Luz, sept. 1920.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Marasme. — Les livres qui n'arrivent pas.—La « Collection helvétique ». — Les revues françaises et les lettres romandes. — Alexandre Castell : *La Suisse et les Français*, Crès.

Quand il accepta de présenter à dates fixes aux lecteurs du *Mercure de France* quelques opinions désintéressées sur le mouvement des arts et des lettres en Suisse romande, l'auteur de ces lignes était loin de se douter qu'un jour viendrait où, faute d'aliment, il serait exposé à ne point tenir sa parole.

C'est pourtant ce qui lui arrive aujourd'hui.

Au fait, cela aurait pu se produire plus tôt.

Il fut un temps où l'on prohibait en France l'importation des livres suisses. Cette mesure était due, paraît-il, au « contingentement ». Des accords spéciaux fixaient, en valeur et en quantité, tous les articles que la Confédération helvétique était autorisée à introduire sur le territoire de la République française. Ils énuméraient toutes sortes de produits naturels et manufacturés, mais ils avaient oublié les œuvres de l'esprit. Justement alarmés, les éditeurs et les écrivains suisses réclamèrent l'appui de leur gouvernement. Celui-ci se fit répondre que, le total du « contingent »

ne pouvant pas être augmenté, il fallait, pour constituer la part des livres, réduire celle de l'horlogerie, par exemple, ou du chocolat. La suite se devine aisément : lutte courtoise et stérile de deux chancelleries qui se prodiguent les assurances les plus amicales, mais dont aucune ne veut céder. Cela durerait peut-être encore si la France ne s'était pas avisée que des circonstances nouvelles lui permettaient de modifier le régime de ses transactions commerciales avec l'étranger. Les ouvrages édités à Genève ou à Lausanne arrivent maintenant sans encombre à Paris.

Mais voici le curieux. Alors que l'accès du territoire français leur demeurait interdit, j'en recevais toujours assez pour nourrir mes chroniques. Il m'arrivait même de devoir en négliger de fort estimables pour ne point faire tort aux plus représentatifs. Aujourd'hui qu'ils entrent librement, je n'en reçois plus.

La modestie que doit inspirer à un chroniqueur l'humilité de ses fonctions explique de façon fort simple ce phénomène : les auteurs romands se soucient peu de connaître mon avis sur leurs œuvres. Nul ne songerait à les en blâmer et, s'il ne s'agissait que de moi, j'adopterais sans hésiter une aussi bonne explication. Mais il y a le *Mercure*, où mes compatriotes ont toujours été libéralement accueillis et dont ils n'ignorent pas le prestige et la diffusion.

Sans rejeter cette première hypothèse, il faut donc en examiner d'autres. Sans doute, l'été qui s'achève, les vacances arrivant à leur terme sont pour la littérature une espèce de morte-saison : on travaille, mais on ne livre pas. Car nous ne saurions admettre sans plus ample informé l'idée d'une léthargie soudaine frappant prosateurs et poètes. Ce serait aussi leur faire injure que de les supposer remplis d'appréhension à la pensée que l'instrument de la critique n'est pas nécessairement un encensoir.

Mais à quoi bon labourer plus avant le champ des possibilités? Bornons-nous à regretter l'obligation où nous sommes de poursuivre notre chemin sans le secours de nos compagnons habituels et souhaitons qu'ils nous reviennent à la prochaine étape.

L'intérêt que la France porte actuellement à la vie littéraire et artistique de sa voisine devrait d'ailleurs engager les auteurs suisses — et surtout ceux de langue française — à ne rien négliger pour se faire mieux connaître de l'autre côté du Jura.

De cet intérêt, voici, au hasard, quelques signes tangibles :

Un éditeur parisien, M. Georges Crès, qui, durant la guerre et depuis, s'est efforcé avec succès de rapprocher intellectuellement les deux pays, lance une **Collection helvétique**. De beaux volumes, soigneusement présentés, apportent au lecteur français les meilleurs textes de Benjamin Constant, de Töpfer, de Philippe Monnier, de Spitteler, précédés de préfaces que l'on a demandées avec raison à des écrivains romands d'aujourd'hui, comme M. Robert de Traz et M. Gonzague de Reynold. Par cette entreprise, M. Crès rend à la Suisse un service beaucoup plus éminent que par l'exposition, vraiment pauvre, de peinture suisse qu'il avait installée, il y a quelques mois, dans sa galerie de la rue Hautefeuille. Il peut faire mieux encore. En publiant du Spitteler, il montre que le respect des morts ne se double pas pour lui du mépris des vivants. Alors, pourquoi ne pas donner aussi des œuvres entièrement inédites ? Ne serait-il pas ingénieux d'instituer une sorte de concours et d'éditer chaque année à Paris un livre romand choisi par un jury de France ? Voilà de la bonne propagande, et qui pourrait être le point de départ, entre tous les pays où l'on parle français, de fructueux échanges.

La *Collection helvétique* a déjà valu à nos lettres la bonne fortune d'attirer l'attention de M. Albert Thibaudet. Cet excellent critique fait à leur propos, dans la *Minerve Française*, des réflexions, un peu trop synthétiques peut être, qu'il faudrait discuter en détail. Je n'en ai pas aujourd'hui le loisir, mais il me plaît de constater qu'un esprit de cette qualité n'a pas jugé superflu de méditer un instant sur les destinées littéraires de mon pays.

Dans le même ordre d'idées, on ne sera pas fâché d'apprendre, entre Fribourg et Genève qu'une autre revue française, *Belles-Lettres*, consacre tout un numéro à la jeune génération des écrivains romands.

C'est à des préoccupations de nature différente qu'a obéi M. Alexandre Castell, citoyen suisse, en demandant à divers auteurs français de collaborer à un ouvrage qu'il intitule **La Suisse et les Français**. Ce livre a tous les défauts des recueils d'articles (surtout des recueils collectifs, où chacun ignore son voisin) : aucun plan d'ensemble et une apparence un peu bâclée. S'il manque d'unité, dirait M. de la Palice, il brille en revanche par la diversité ; descriptions, impressions de voyage, anecdotes

humoristiques y coudoient des études d'histoire, de législation et d'économie politique. Il est, au demeurant, très instructif et contient des chapitres de premier ordre, tel l'admirable tableau que trace des institutions helvétiques M. Ch. Seignobos. Il montre que, dans l'élite intellectuelle française, la Suisse compte des amitiés solides et précieuses. Et c'est sans doute cela surtout que M. Castell a voulu rendre manifeste au public des deux côtés de la frontière. Il a, en somme, interrogé des hommes politiques, des militaires, des littérateurs, des économistes français. Chacun, dans sa réponse, a fait voir ce qu'il savait le mieux de la nation voisine, mais aussi ce qu'il en ignorait.

La lecture de ces témoignages me confirme dans l'opinion que la littérature et l'art contemporains des diverses régions de la Suisse restent ce que les Français les plus cultivés, les plus bienveillants, les mieux informés des choses d'Helvétie connaissent le plus imparfaitement.

Les intéressés ont à leur disposition de nombreux moyens de combler cette lacune et de se révéler à la Gaule.

Le plus sûr est encore d'avoir du talent.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ALLEMANDES

Clara Viebig : *Das rote Meer*; Berlin, Egon Fleischel.

Nous avons de la discrétion. Il ne viendrait à l'idée de personne, chez nous, d'écrire des articles sur l'âge de nos femmes de lettres. Les Allemands y mettent moins de délicatesse. Leurs journaux ont une rubrique spéciale consacrée aux anniversaires et, chaque fois qu'une personnalité en vue atteint l'âge respectable de cinquante, soixante ou soixante-dix ans, c'est un prétexte suffisant pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur son activité. Mme Clara Viebig n'a pas échappé à cette manie commémorative et, comme elle vient d'entrer dans sa soixante et unième année, étant née à Trèves le 17 juillet 1860, les gazettes se sont empressées de le rappeler au public. Nous trouvons même dans le *Rhin illustré*, feuille hebdomadaire qui se publie à Mayence dans les deux langues, une fort bonne étude due à la plume de M. Carl Salm sur l'auteur de la *Garde du Rhin* et de *l'Armée endormie*.

Dans le même temps Mme Clare Viebig publiait un nouveau roman, **Das rote Meer,** que son éditeur a eu l'excellente idée

de nous faire parvenir. La *Mer Rouge* fait suite au précédent roman de l'auteur, les *Filles d'Hécube*, dont il a été longuement question ici même (*Mercure*, 16 mai 1918). On se rappelle que Mme Viebig, faute de pouvoir donner une conclusion à son livre, avait imaginé de le terminer sur la retentissante proposition de paix, hypocritement lancée par Guillaume II, le 12 décembre 1916. Le cri de soulagement poussé par le crédule peuple allemand était venu près de deux ans trop tôt et l'aventure devait finir tout autrement que l'avait escompté la romancière. En effet, si son premier roman de guerre, malgré les malédictions dont il est truffé, est un livre de victoire, le second, qui s'applique également à suivre la vérité historique, ne pouvait être qu'un livre de défaite. Aussi l'éditeur, dans le « papillon » qui accompagne son envoi, s'est-il cru obligé d'expliquer le désaccord qu'il y a dans le ton des deux ouvrages. « Certes, y est-il dit, l'auteur de la *Garde du Rhin* et de l'*Armée endormie*, lorsqu'elle écrivit, encore pendant la guerre, le « roman de notre temps », ne pensa pas un seul instant à une fin telle que nous l'avons vue. Elle qui, dans ces œuvres antérieures, avait peint d'une façon si suggestive les conquêtes de la Prusse à l'est et à l'ouest et qui concluait en affirmant que la fusion intérieure succéderait certainement, au cours des années, à la fusion extérieure, ne pouvait certainement pas croire que Cologne deviendrait jamais une ville de garnison anglaise et que Posen serait le chef-lieu d'une province polonaise. » Il était évidemment difficile, pour les Allemands, pris dans le vertige impérialiste, de s'imaginer que le coup de Guillaume II pourrait un jour finir par l'écrasement. Mais la romancière avait étudié de près, dans ses premiers livres, les conflits des nationalités et le contact de deux civilisations incompatibles, de telle sorte qu'il lui eût été aisé de retrouver dans le passé de sa terre natale des éléments qui lui fissent comprendre les événements de l'heure présente.

Elle s'était laissée aller naguère à écrire, dans une esquisse autobiographique, qu'elle avait le sentiment d'être *mariée* avec Berlin et l'atmosphère de Berlin n'a pas été précisément favorable, pendant la guerre à la juste appréciation des faits. Que ne s'est-elle rappelé plus tôt qu'elle est rhénane ! En tous les cas, tout le long de son premier roman de guerre, et pendant une bonne partie du second, ses héros restent prisonniers de la vérité officielle

de l'état-major et leurs sentiments s'accordent avec ceux de la grande masse allemande. Ce n'est que quand les péripéties romanesques qu'elle raconte tournent autour des échecs d'août 1918, que ces personnages commencent à se douter que les communiqués mentent. Jusque-là toutes les bourdes de la propagande allemande sont tenues pour exactes. Et la lettre publiée le 25 juillet, dans la *Gazette de Cologne*, par Mme Clara Viebig démontre qu'elle y croyait elle-même. Mais comme il eût été intéressant de mettre en scène des types dans le genre du prince Lichnovosky, du professeur Schücking ou de Karl Liebknecht, au lieu des être conventionnels qu'elle fait vivre devant nous!

Les péripéties de la *Mer Rouge* sont un prolongement presque immédiat de ceux des *Filles d'Hécube*. A la fin de la troisième année de la guerre, les trains continuaient à se succéder sans interruption dans la banlieue ouest de Berlin, « portant à la gueule du monstre de la guerre une proie sans cesse renouvelée». Mais on commençait à percevoir des bruits sinistres qu'on n'avait pas encore entendus. Les cloches étaient enlevées des églises, et celles qui étaient trop lourdes, pour que les ouvriers puissent les descendre du clocher, devaient être brisées à coups de maillet. « Après avoir sonné tant de victoires, les voici qui étaient envoyées à la fonte pour en faire des munitions. » Mme Bertholdi s'inquiète de sa batterie de cuisine, dont le cuivre reluisant était dans la maison un objet de fierté depuis plusieurs générations. Si on en arrivait déjà là, la paix ne pouvait plus être loin. Bientôt, cependant, d'autres soucis l'étreignent, car la guerre exige de plus durs sacrifices : son fils cadet Rodolphe est tué sur le front et la nouvelle en parvient à Berlin, dans le moment même où sa belle-fille Anne-Marie, insouciante et frivole, essaye une nouvelle toilette. L'autre fils Bertholdi, Heinz, qui s'est engagé dans l'aviation, par dépit amoureux, multiplie ses prouesses et finit par se faire aimer sincèrement par Lili, la fille du général de Voigt, veuve d'un officier italien. Mais que vaut ce sublime amour, alors que la menace d'une mort à peu près certaine plane sur la tête du jeune aviateur!

Nous retrouvons aussi la veuve Krüger, dont le fils a disparu dès le mois d'août 1914 et qui finit par adopter l'enfant que celui-ci a eu d'une ouvrière. Et encore la générale de Voigt, toujours charitable, présidant les œuvres de guerre, mais qui

s'aperçoit que le peu de bien qu'elle est capable de faire est impuissant contre la corruption générale des mœurs. Dans sa maison même, les domestiques se mettent à acheter sous main des denrées alimentaires interdites et elle est obligée de fermer l'œil, sous peine de désorganiser son ménage. La misère est partout si grande que des rixes éclatent çà et là ; on pille les boutiques, on condamne les profiteurs et une réglementation plus méticuleuse préside à la distribution des aliments, sans remédier au mal. De nouvelles péripéties viennent se greffer sans cesse sur les conflits que le premier livre nous avait fait connaître. Ainsi l'œuvre apparaît nécessairement décousue et flottante. Au lieu de se ramasser autour d'une intrigue centrale, le roman pivote sur plusieurs épisodes qui ne sont qu'arbitrairement liés les uns aux autres. Sa fidélité à l'esthétique naturaliste égare souvent l'auteur dans des parages dont l'évocation nuit à la tenue générale de ses romans.

Mais Mme Viebig tenait avant tout à rendre sensible, pour ses lecteurs, le désespoir des mères allemandes et, ce désespoir, elle en a cherché l'expression dans les milieux les plus divers. Les épouses sont oublieuses et frivoles, seules les mères savent aimer et c'est le cœur des mères qui a été le plus durement éprouvé pendant la guerre. Chez les jeunes femmes, l'espoir en un renouveau subsiste, malgré les coups du sort, car la vie réclame toujours ses droits.

Jamais l'homme ne peut s'effondrer dans le chagrin et le désespoir, quand il saisit la main de la nature. Il suffit d'écouter, et la nature parle à son oreille. Chaque feuille, chaque brin d'herbe se fait annonciateur : « Je vis et tu dois vivre aussi. »

Un voyage dans les pays rhénans forme l'épisode gai dans ce triste récit. Anne-Marie vient refaire sa santé dans un bain du Taunus, tandis que Lili la suit pour avoir une entrevue avec Heinz Bertholdi, avec qui elle a enfin consenti à se fiancer. Une journée de tendresses s'écoule sur les bords du Rhin. La jeune femme souhaite d'être complètement à l'homme qu'elle aime, lui-même la désire, mais il la quitte avant la nuit pour reprendre ses périlleuses randonnées. Pendant ce temps, Anne-Marie, la petite veuve de guerre, s'amuse royalement, danse et flirte jusqu'à se compromettre, quand elle apprend soudain la mort de son frère, le lieutenant Juchen von Lossberg, tué à Villers-Breton-

neux, le 8 août (1918). Ce Juchen était un mauvais sujet qui avait ramené du front roumain une infirmière d'origine judéo-polonaise, la sœur Kathinka, avec laquelle il vivait maritalement. L'entrevue entre cette Kathinka et la mère de Juchen, en présence d'Anne-Marie, est des plus poignantes et l'on pourrait presque croire que l'auteur a voulu faire de cette émancipée le seul personnage véritablement sympathique du roman.

Mais il est temps d'en venir au dénouement que l'on attend avec impatience. Un vent de défaite souffle sur l'Allemagne. « On n'en pouvait plus. Les sacrifices que l'on avait faits avec enthousiasme pendant la première année, on les supportait avec patience et espoir pendant la seconde année ; pendant la troisième année on était résigné ; la quatrième amenait la révolte intérieure. Et maintenant on disait tout haut que c'était une incroyable friponnerie de ne pas avoir fait la paix depuis longtemps. » La générale Hermine de Voigt, elle-même, qui incarne l'esprit loyaliste de la caste prussienne, n'a plus foi en son empereur, elle frissonne cependant à l'idée qu'il pourrait disparaître. Et l'on commençait à envier les morts auxquels était évitée une pareille honte !

Heinz Bertholdi n'est pas mort, mais il ne vaut guère mieux. L'aviateur a été blessé aux yeux et restera aveugle. Il voit une mer rouge se déverser devant ses yeux brûlés et ce symbole de la « mer rouge » qui a fourni son titre au livre et auquel l'auteur veut donner une triple signification, sans parvenir à la préciser, doit rendre sensible, pour le lecteur, la désespérance de l'Allemagne. Des flots de sang ont été répandus dans les batailles et ils rejaillissent sur ceux qui en sont responsables et la vague rouge du socialisme, en même temps, envahit le pays. Heinz Bertholdi a d'abord repoussé la main secourable que lui a tendue Lili. Il ne veut pas l'attacher à sa misère, mais il finit par céder à son amour, après une longue lutte, où il emploie tous les arguments pour l'éloigner de lui. Désormais ils vivront, médiocres et blessés, comme il convient à des Allemands qui n'ont d'autre idée que de reconstituer leur foyer dans les ruines d'une Allemagne à jamais détruite. Pendant un voyage dans le centre de Berlin, le jour même où éclate la révolution, ils tombent dans l'effervescence populaire et sont grossièrement insultés par la soldatesque ivre.

Tel est ce livre de tristesse et d'épouvante qui, avec ses qualités et ses défauts, demeure un des plus intéressants de l'auteur. Pour nous il représente en tous les cas un document précieux sur l'état d'esprit de l'Allemagne pendant la dernière partie de la guerre. Après en avoir lu la dernière page, le lecteur français ne pourra manquer de s'écrier : Ils ne l'ont pas volé !

HENRI ALBERT.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La Révolution moderniste. — Victor Perez Petit : *Rodo, su Vida, su Obra;* Imprenta Latina, Montevideo. — Gonzalo Zaldumbide : *José Enrique Rodo,* Extrait de la « Revue Hispanique », New-York, Paris. — Max Henriquez Ureña : *Rodo y Ruben Dario,* Sociedad Editorial « Cuba contemporanea », La Havane.

Les écrivains de nos Républiques qui ont pris part à la lutte moderniste méritent une place d'honneur dans l'histoire de notre littérature. Il faut connaître l'état dans lequel se trouvaient les lettres hispano-américaines et, en général, castillanes, vers 1880, pour se rendre compte de la valeur de leur effort et de l'importance de leur œuvre. Le romantisme, qui avait donné naissance à un mouvement de rénovation dans presque toutes les littératures, avait influé seulement un peu dans la nôtre sur l'attitude sentimentale ou idéologique, et le courant réaliste inauguré par Dickens et Balzac, qui avait presque partout adapté aux lettres l'esprit d'observation moderne, n'avait éveillé chez nous qu'une vague aspiration de vérité. Les formes, c'est-à-dire le vers, le style, la facture des genres, ce qui est tout dans l'évolution littéraire, n'avaient pas changé. On peut donc dire que nous nous trouvions dans le même état qu'au XVIIIe siècle, c'est-à-dire en pleine décadence, condamnés à imiter les modèles classiques, sans parvenir à faire quoi que ce soit de véritablement actuel et, moins encore, de personnel. Notre **Révolution Moderniste** devait par conséquent accomplir, outre la tâche du Symbolisme français, avec lequel on a pu l'identifier parfois, le travail accompli par tous les mouvements littéraires modernes y compris le romantisme. S'inspirant des maîtres modernes, étrangers, principalement français, les champions du modernisme (car si Ruben Dario s'imposa comme son chef, il y eut, dans chaque République, divers champions) leur prirent ce qu'il y avait dans leur œuvre de réellement progressif et fécond : de certains romantiques, l'image

inédite et les premiers essais de libération du vers ; des naturalistes, le culte de la vérité et la notation des sensations personnelles ; des parnassiens, le goût de la couleur et de la plastique, et l'élargissement du vocabulaire poétique et de la rime ; des symbolistes, enfin, le lyrisme pur et la métrique que l'on pourrait appeler harmonique. Ce fut un travail d'assimilation, d'adaptation, en même temps que de création, pénible et tenace. Nous, qui avons pris part à la lutte, au Chili, nous pouvons le dire. Sans doute, on est tombé parfois dans des exagérations : dans l'imitation, dans la préciosité, dans le déracinement, mais le résultat n'a pu être meilleur : la modernisation de toute une littérature, car le mouvement triomphant s'imposa aussi en Espagne.

M. Victor Perez Petit a été en son pays, l'Uruguay, un des premiers champions de la belle cause. Aux côtés de Roberto de las Carreras, et de J. Enrique Rodo il a déployé une action aussi intense qu'étendue par le journal, la conférence, le livre, et par une revue qu'il fonda avec Rodo lui-même et avec les frères Martinez Vijil, revue qui fut, en un moment, l'une des premières d'Amérique : la *Revista Nacional*. Soucieux de culture, l'esprit ouvert à tout souffle nouveau, il se consacra à la critique, au roman, et aussi à la poésie, avec un goût sûr, une ferveur soutenue et un enthousiasme communicatif. Sans doute, influencé par les nouveaux maîtres étrangers, comme romancier il a témoigné d'un raffinement peu naturel au point que l'on dirait que certaines de ses nouvelles ont été écrites par des auteurs français du moment; tandis qu'en, s'occupant de questions littéraires européennes trop actuelles et embarrassé par son tempérament de réaliste, comme critique il s'est montré parfois peu averti, insuffisamment informé, et, comme poète, peu lyrique, se limitant à un idéal de beauté éblouissante et froide, semblable à celui des parnassiens. Mais, malgré tout, il est parvenu à être un écrivain fin et nuancé, divulgateur intelligent des nouveautés littéraires européennes, narrateur délicat de complications sentimentales et, surtout, styliste adroit et personnel, qui anime la phrase de ductilité rare et teint l'image de couleur juste. Comme résultat d'un tel labeur, M. Perez Petit a publié une série de livres de divers genres qui ont une signification dans l'évolution de nos lettres. D'abord il nous a donné un volume de critique, *Los Modernistas*, mono-

graphies d'écrivains contemporains européens, principalement français, écrit avec éclat et ferveur, bien que sans sûreté de jugement ni parfaite connaissance du sujet. C'est ainsi qu'en traitant d'auteurs connus ou peu compliqués, comme Hugo ou Banville, il nous donnera des appréciations judicieuses, tandis qu'en parlant de poètes nouveaux ou subtils comme Verlaine ou Mallarmé, il n'arrivera pas à bien les juger. A cela a peut-être contribué son penchant au réalisme, qui lui a fait écrire des études réussies sur Zola et sur Cervantes, publiées en plaquettes et qui le fera protester jusqu'aujourd'hui contre ce qu'il appelle « guenilles et grelots décadents ». Puis il nous a offert un recueil de nouvelles, *Gil*, œuvre variée et charmante, dans laquelle il pratique les modalités les plus diverses avec un succès incontestable. Il y a là une nouvelle assez longue, celle qui donne son titre au volume, qui est une transcription de la réalité vivante et amère, traitée avec une véracité et une minutie naturalistes ; mais il y a aussi de nombreux contes galants ou fantaisistes, qui sont des œuvrettes d'un raffinement exquis. Il y a quelque vingt ans, nous en avions lu un dans une revue, *Heroismo,* et nous gardons encore le souvenir de son charme pénétrant.

M. Perez Petit est un beau romancier. Cela ne l'empêchera pas de nous donner ensuite un recueil de poèmes : *Joyeles Barbaros.* C'est un ensemble de sonnets plastiques, qu'encadrent des scènes de l'Histoire et de la Légende en vers ciselés comme des colliers. On y voit des réminiscences de l'orfèvre des *Trophées*, de Hugo et même de notre Julian del Casal (premier sonnet), mais la forme est d'un faste rare en espagnol et, sinon personnelle, singulière. Toutefois, le peintre de la réalité qui prime en notre auteur revient bientôt à l'interprétation de la vie ambiante. Seulement il ne se sert plus du roman, mais du théâtre. Il écrit une série de drames ou de comédies représentées avec succès à Montevideo et à Buenos-Aires, et qui bientôt formeront quatre volumes de ce genre. Ce sont des tableaux de mœurs ou de conflits passionnels, vivants ou poignants, bien saisis, quoique parfois un peu exagérés comme pour forcer l'émotion des spectateurs. Cela se voit clairement dans *La Rondalla*, où, un peu aux dépens de la vraisemblance psychologique, éclate un conflit sentimental d'une cruauté déchirante.

Pendant ce temps-là, le critique n'a pas renoncé à sa tâche la-

borieuse. Et voici qu'à propos de la mort de José Enrique Rodo il nous donne un livre sur l'illustre penseur uruguayen, remarquable : **Rodo, su vida, su obra.** Il avait été ami et confident intime du maître, ayant été avec lui en communauté de vie et d'idées. Avec la sûreté que donne la connaissance du sujet et la chaleur que suscite l'estime, il expose donc ce que fut l'existence du pauvre grand homme. Il évoque son enfance silencieuse d'enfant grave, sa jeunesse recueillie d'homme d'étude ; il rappelle son attitude passagère de politique, son humeur constante de solitaire ; il conte, enfin, de nombreuses anecdotes qui mettent en relief le caractère grave mais non pas morne de cet idéaliste exempt de toute sensualité, entièrement absorbé par la magie des idées. Ensuite il parle de l'écrivain avec non moins de sagacité que de ferveur, s'efforçant d'élucider la signification de son œuvre et de fixer sa valeur littéraire. Il tente la critique de ses livres fameux : *Ariel*, ce cri de spiritualité qui se répercute encore dans le cœur de l'intellectualité continentale, *Motivos de Proteo*, ce bréviaire de « morale théorique » d'effet si bienfaisant, *El Mirador de Prospero*, ce bouquet d'idées lumineuses et de phrases délicates, d'une suggestion si pénétrante. Néanmoins, si la première partie du livre est du plus grand intérêt, il faut avouer que la partie critique n'est pas à la même hauteur. Il y a là trop de phrases brillantes qui ne sont que feuillage gourmand, et çà et là se glissent des appréciations qui ne nous paraissent pas exactes de tous points. Malgré cela, ce livre est un ouvrage précieux qui renferme un trésor documentaire sur le grand penseur uruguayen et, en tout cas, c'est l'ouvrage de critique le plus remarquable de notre auteur.

Dans nos pays où la littérature ne nourrit par son homme, M. Perez Petit constitue ainsi un exemple de labeur et de ferveur aussi rare que louable. En passant à Montevideo, dans notre récent voyage en Amérique, nous lui avons rendu visite. Cet écrivain est avocat et vit de l'exercice de sa profession. Toutefois, son bureau rempli de livres et d'objets d'art est bien le cabinet de travail d'un lettré et lui-même un artiste parfait plein de l'enthousiasme de la beauté. Il nous a conté comment, en dépit du milieu réfractaire, il a persévéré dans son labeur littéraire, sans faire d'autre concession que de le tourner de préférence vers le théâtre qui commence à être, dans son pays, un moyen plus cer-

tain de succès matériel. L'étude sur Rodo s'imposait à lui comme un devoir. Ce sujet s'imposait plus ou moins de la sorte à d'autres critiques de chez nous. C'est ainsi que M. Gonzalo Zaldumbide a publié un opuscule, **José Enrique Rodo**, et M. Max Henriquez Ureña un autre, **Rodo y Ruben Dario**, qui sont des travaux sur l'illustre penseur aussi fervents que celui de M. Perez Petit. M. Zaldumbide est un critique équatorien consciencieux et juste, qui a donné un labeur solide déjà, et M. Henriquez Ureña un critique de la République Dominicaine laborieux et avisé à qui l'on doit une œuvre belle et profitable. Nous parlerons de chacun d'eux en une autre occasion, avec l'attention qu'ils méritent.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

John Maynard Keynes. *Les conséquences économiques de la paix*, traduit de l'anglais par Paul Franck, Nouvelle Revue Française. — Raphaël-Georges Lévy : *La juste Paix ou la vérité sur le traité de Versailles*, Plon-Nourrit. — Jules Destree : *Les fondeurs de neige*, Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, éditeurs, 1920. — Ch. et H. Omessa : *La dernière tzarine*, la Renaissance du livre.

John Maynard Keynes est un homme considérable. Professeur d'économie politique à l'université de Cambridge, attaché à la Trésorerie anglaise durant la guerre, il fut délégué officiel du gouvernement britannique à la conférence de Paris jusqu'au 7 mai 1919. Au Conseil suprême, il représenta le chancelier de l'Echiquier. Son livre devait nécessairement soulever une grosse émotion. On ne peut lui reprocher d'aborder un sujet qu'il ne connaît pas. Il y a trois choses dans ce livre : des portraits, disons-le tout de suite, magnifiques et brossés en pleine lumière, de trois chefs de gouvernement et du chef d'Etat qui formèrent le Conseil des Quatre, l'esquisse très vague d'une philosophie sociale, une thèse économique.

Cette dernière est bien connue et forme pour ainsi dire la doctrine de ce qu'on pourrait appeler « le défaitisme de paix » : le traité de Versailles est mauvais parce qu'il frappe les Allemands d'impuissance, estime les sommes dont ils sont redevables au-dessus de ce qu'ils pourront payer et condamne à la misère un peuple dont la prospérité est, somme toute, indispensable à l'économie générale de l'Europe. En dépit d'une préface spéciale-

ment écrite pour l'édition française, malgré la proposition très raisonnable d'annuler purement et simplement la dette interalliée qui ne peut être que favorable à la France, l'œuvre est nettement, quoi qu'en dise l'auteur, germanophile. Le choix seulement de quelques adjectifs suffirait à le prouver, s'il n'y avait encore l'accueil qu'elle a reçu de tous les avocats étrangers du Reich et du Reich lui-même.

De cette thèse, présentée, il faut le reconnaître, avec un grand luxe de chiffres, de statistiques, de précisions souvent impressionnants, M. Keynes tire une ébauche de philosophie sociale. Encore que vague et bien imprécise, elle ne peut pas rallier tous les observateurs désintéressés des événements, tous les historiens, tous les sociologues qui ne s'attachent pas à défendre, malgré tout, un ordre de choses qui a eu sa grandeur, mais qui doit désormais se transformer profondément. Notre vieille civilisation a terminé son rôle, elle doit laisser la place à un monde nouveau. Le crime des hommes d'Etat qui ont eu la mission de conclure le grand drame est de ne point l'avoir compris.

M. Keynes a commis à l'origine de son livre une faute grave de méthode qui introduit dans son travail une atmosphère d'erreur et qui le complique en outre d'un postulat absolument faux. Il a admis, avec Karl Marx, que les événements politiques sont subordonnés aux conditions économiques. Ce n'est pas moi qui le contredirais, mais je reste convaincu, en revanche, que les causes déterminantes des unes et des autres sont d'ordre purement psychologique et qu'on ne connaîtra qu'une des faces de l'histoire tant qu'on n'aura pas fortement constitué une science de la psychologie des nations. Evidemment, il eût fallu aux conférences de Paris des hommes capables de reconstruire le monde de fond en comble.

En eussent-ils eu le génie, ils ne s'en seraient pas moins trouvés en face d'une donnée constante et inassimilable à ce monde nouveau : la mentalité allemande. Toute œuvre qu'on entreprendra dans le sens de la réorganisation de la société humaine sera frappée de stérilité tant que l'Europe centrale sera peuplée de la nation dont tous les actes attestent encore aujourd'hui son incapacité à s'adapter aux conditions inédites des temps qui vont venir. L'Allemagne est le grand, le seul obstacle au progrès définitif. Ce n'est donc point la volonté des hommes, mais la logi-

que des faits qui a imposé un traité conçu évidemment dans une forme surannée. Les voisins de l'Allemagne ne pouvaient pas avoir d'autre idée que de se prémunir contre un pangermanisme qui a à peine changé de forme, qui a en tous cas maintenu tous ses principes et toutes ses ambitions et qui ait largement profité des suggestions de M. Keynes.

Peut-être y avait il un moyen de réaliser pourtant le rajeunissement du monde en dehors de la collaboration impossible, actuellement du moins, de l'Allemagne. C'était de combiner cette œuvre avec des sécurités absolues données aux nations qui ont avec elle une frontière commune. Il fallait briser l'unité allemande et confier, sous une influence française, la garde du Rhin aux populations de ses rives libérées de l'hégémonie prussienne. L'Angleterre et l'Amérique ont opposé leur veto à l'anéantissement de l'œuvre de Bismarck ; l'Angleterre de plus n'a pas voulu renier l'erreur qui pendant tant de siècles l'a dressée en face de la France : une fois de plus elle a empêché son alliée d'aujourd'hui de dominer au moins moralement le Rhin. Quoi qu'en dise M. Keynes, il ne restait plus alors aux délégués français qu'une nécessité à rechercher : l'affaiblissement économique de l'Allemagne aussi complet que possible dans les limites pourtant où il lui permettrait d'expier financièrement. Et encore, dans cet ordre d'idées, ont-ils été extrêmement modérés.

Le traité de Versailles n'a pas, à mon avis, d'autre histoire. Toute l'argumentation du professeur de Cambridge est établie sur cet *à priori* d'une Allemagne régénérée par la guerre, démocratisée, soudain haussée au niveau moral des autres nations et qu'une trop grande sévérité jettera dans le désespoir du spartacisme : c'est un des périls qu'il invoque pour demander la révision du traité du 29 juin. Or, ses prévisions, son livre est écrit en 1919, se sont trouvées absolument fausses. Toute l'agitation allemande est menée non par les révolutionnaires, mais par le parti junker allié aux pangermanistes ; ensemble ils préparent la revanche. Qu'aurait-ce été si l'on avait versé dans l'indulgence que préconise M. Keynes ? Livre dangereux que le sien, évidemment, parce qu'il semble appuyé sur un appareil scientifique, parce qu'il paraît inspiré par une logique impeccable et parce qu'il flatte les partis de gauche. Heureusement que quelques-uns de leurs meilleurs chefs ont désormais compris, en partie du moins,

ou commencent à comprendre le paradoxe, le vice du raisonnement et peut-être la mauvaise foi de l'auteur.

M. Raphaël-Georges Lévy, membre de l'Institut, sénateur, s'est chargé de répondre à M. Keynes. Son ouvrage : **La juste paix ou la vérité sur le traité de Versailles**, a une allure officieuse. Nul mieux que lui n'était qualifié pour démentir la thèse de M. Keynes et la ramener à ses véritables proportions. Je n'ai lu son livre qu'après avoir écrit le compte rendu ci-dessus. Incompétent pour juger la partie technique de l'argumentation, je suis sincèrement enchanté d'apprendre que les chiffres impressionnants dont nous assomme le professeur britannique sont, pour les plus importants du moins, faux. Ainsi son estimation de la fortune de l'Allemagne qui est, si j'ose dire, la pierre angulaire de son raisonnement, est ustement fantaisiste. M. Raphaël-Georges Lévy, par des faits et par des preuves irréfutables, démolit tout cet échafaudage d'erreur volontaire ou inconsciente, et de toute l'irritation que soulevait d'abord ce défenseur du mauvais droit il ne reste plus que le sourire que provoquent les historiens à la manque qui accommodent la vérité aux besoins de leur triste cause.

Nous ne pensons pas suivre l'auteur dans sa lumineuse analyse du traité de Versailles. Il était nécessaire de l'entreprendre une fois de plus. Mais nous supposons connu cet instrument diplomatique. Ce qui est très nouveau pour le public, et ce qu'il était indispensable de rappeler à M. Keynes, qui a la larme si facile quand il s'agit du « malheur » des Allemands, c'est l'esquisse avec chiffres et précisions à l'appui des destructions et des cambriolages industriels exécutés dans les pays qui ont eu le malheur de tâter de la culture germanique. Ce chapitre et celui qui est très habilement mis en regard et qui comprend l'évaluation de la fortune allemande sont les plus impressionnants du volume.

Je ne sais si ce livre sera traduit en anglais. Je le désire et le souhaite. Il combattrait utilement l'influence néfaste de M. Keynes et démolirait sa thèse germanophile étayée, comme tout ce qui touche à l'Allemagne, sur la perfidie et le document truqué. En tous cas, M. Raphaël-Georges Lévy le démontre, l'Allemagne peut et doit payer.

MARCEL ROUFF.

§

M. Jules Destrée, ministre de Belgique en Russie, a suivi de

très près tous les événements qui ont accompagné la révolution bolchéviste, et même, de par ses fonctions, s'est trouvé mêlé à certains d'eux. Ce sont ses notes, prises au jour le jour, d'octobre 1917 à février 1918, qu'il nous présente dans son livre : **Les Fondeurs de neige**. L'auteur s'est entretenu personnellement avec les principaux héros bolchévistes et les caractéristiques qu'il donne de Trotzky et de Lénine sont tout à fait remarquables. Mais si M. Jules Destrée n'est pas tendre pour le gouvernement des soviets, il se montre également sans indulgence pour le gouvernement Kerensky, dont il note avec impartialité toutes les faiblesses, voire les lâchetés.

Ce livre, d'un observateur très fin, écrit d'une plume alerte, restera parmi les nombreux ouvrages publiés en ces dernières années sur la Russie comme un document vivant que le futur historien pourra consulter avec profit.

D'un tout autre caractère est le livre de MM. Ch. et H. Omessa : **La dernière tzarine**, qui se rattache plutôt à celui de M. Le Queux sur Raspoutine. Sous la forme du roman-feuilleton le plus invraisemblable, les auteurs ont la prétention de donner non un roman, mais un récit véridique dicté par « un courrier de l'impératrice », Dobrowitz. Qui est ce Dobrowitz ? Les auteurs ont le soin de nous dire que ce nom n'est pas le nom véritable du personnage. Mais, dans une autre partie de leur récit, ils racontent que D... assistait à l'assassinat de Raspoutine. Or, il est maintenant établi que cinq personnes seulement y assistaient : le grand-duc Dmitri Pavlovitch, le prince Youssoupov, le Dr Lazarevsky, le député Pourichkevitch et l'officier Soukotine.

Parmi ces cinq personnes laquelle pourrait être le fameux Dobrowitz ? L'officier Soukotine ? Mais ce jeune homme, qui n'a jamais quitté la Russie, ne fut jamais « courrier » d'aucune impératrice ; c'est un tout jeune officier, apparenté à la famille du comte Léon Tolstoï, qui ne prit du service que vers la fin de la guerre. Les auteurs n'expliquent pas pourquoi il fallait cacher le vrai personnage sous un nom d'emprunt. Quant au récit du meurtre de Raspoutine, que, d'après ce prétendu « courrier de l'impératrice », nous donnent MM. Omessa, il est infirmé par tous les témoignages dignes de foi. Ils reviennent à la légende d'un bal chez le prince Youssoupov et de la présence de la ballerine Koralli, alors qu'aucune femme ne prit part à ce meurtre,

ni directement, ni indirectement, du reste, dans son livre sur Raspoutine, M. Omessa a donné une version très exacte du meurtre du fameux *staretz* d'après le récit du Dr Lazarevsky. En somme, **La dernière tzarine** ne nous apporte rien qui n'ait déjà été publié en France, sauf peut-être des extraits du journal de l'Impératrice, touchant sa liaison romanesque avec le général Orlov. Mais ces pages du journal sont-elles authentiques ou apocryphes? nous n'avons aucun moyen de contrôle. Les auteurs disent les avoir recopiées sur une *copie* faite par ce légendaire Dobrowitz. Bien fragiles sont des témoignages de cette sorte, c'est pourquoi aussi, la version de la mort de l'impératrice et des grandes-duchesses, qui, soi-disant, furent brûlées vives, ne saurait être acceptée sans contrôle, et même paraît peu vraisemblable.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919

Mémoires du général Gallieni, Payot. — Marius-Ary Leblond : *Gallieni parle*, 2 vol., Albin-Michel. — Auffenberg-Komarow : *Aus Oesterreich-Ungarns Teilnahme am Weltkriege*, Berlin, Ullstein. — J. Germain Drouilly et E. Guérinon : *Les Chefs-d'œuvre de la Propagande allemande*, Berger-Levrault. — Jean Giraudoux : *Adorable Clio*, Émile-Paul. — Jean Lorédan : *Lille et l'Invasion allemande*, Perrin et Cie. — René Simonin : *La Souffrance sans auréole*, Imprimerie strasbourgeoise, Strasbourg.

Les **Mémoires du Général Gallieni**, que viennent de livrer à la publicité les enfants du général, se rapportent uniquement à la Défense de Paris. Ils embrassent la période du 25 août au 11 septembre 1914. Le général s'est tu brusquement après avoir fixé un point d'histoire. Il devait la vérité à son pays; il se devait de la dire pour soi-même, pour les siens, pour sa mémoire, puisque, après avoir miraculeusement sauvé Paris et la France, par une initiative hardie dont je ne vois pas l'égale dans l'histoire militaire, le gouvernement le tenait à l'écart de la conduite des opérations, dans un poste qui n'était plus que purement honorifique. Il fallut arriver au jour de l'armistice pour entendre M. Clemenceau rendre un public hommage à la mémoire du général : « Sans Gallieni, la victoire eût été impossible... » Il y a longtemps que, pour notre part, nous avons mis en lumière, grâce à des bribes de documents et à des inductions personnelles, le rôle de tout premier plan joué par le général dans ce qu'on a appelé le redressement de la Marne. Nous n'y reviendrons aujour-

d'hui que pour montrer le caractère de l'intervention du général Gallieni, tel que nous le font connaître les mémoires. Au moment où il venait de recevoir (matin du 3 septembre) l'ordre de repli de nos armées au sud de la Seine et de l'Yonne, le général Gallieni prescrivait à l'armée de Paris de marcher vers l'Ourcq, dans le flanc droit de l'ennemi.

Le lendemain, 4 septembre, *la décision étant bien prise et les ordres étant déjà donnés*, il en avise le G. Q. G. Peu lui importe ce que décidera celui-ci. Sa résolution ne peut plus changer. Sans doute, il va tenter l'impossible pour décider le chef de l'armée anglaise à entrer dans ses vues et à le seconder ; il s'y emploiera tout l'après-midi du 4 septembre sans y réussir. Il reviendra à la charge auprès du G. Q. G. et il aura la satisfaction de le voir céder à ses instances. Mais celui-ci eût-il continué à faire retraiter ses armées exténuées vers la Seine, le général Gallieni n'eût pas hésité à foncer dans le flanc de la 1re armée allemande, à essayer de réaliser son enveloppement. C'était, en tout état de cause, la seule chance qui se présentait pour nous de bousculer l'ennemi, d'entraver sa poursuite au moment où la situation de nos armées entrait dans une période tout à fait critique. Ainsi, une telle initiative frisait, non pas la désobéissance, mais empiétait nettement sur les prérogatives du commandement telles qu'on les comprenait au G. Q. G. A la vérité, la situation était désespérée. Nous étions littéralement au « bord du gouffre ». Le général Gallieni nous dit nettement son opinion à ce sujet. L'Instruction n° 4 du général Joffre, prescrivant le repli au sud de la Seine pour y réorganiser nos armées, n'avait plus qu'une valeur de Kriegspiel. Nos armées, en retraite depuis le 23 août, et dont les étapes s'allongeaient à mesure que se prolongeait cette retraite, étaient épuisées de fatigue, et leur moral se dissolvait à force de reculer toujours, après avoir donné de formidables coups de boutoir à l'ennemi. Elles auraient été jointes, dans cet état de décomposition, qui allait s'accentuant, avant d'atteindre la ligne de la Seine. L'opinion du général est formelle à ce sujet :

Nos armées auraient-elles pu arriver à temps, sur leur ligne de repli ? Je ne le crois pas. En admettant pour la Ire armée allemande une vitesse moyenne journalière de 40 kilomètres, le général von Kluck était certain d'arriver sur la Seine le 6 septembre au plus tard et forçait l'armée anglaise et la 5e armée à livrer bataille le même jour, sur la rive

droite de ce fleuve, et sans avoir eu le temps de le franchir ; encore moins, comme le demandait le général Joffre, de s'y arrêter, d'organiser les positions fortifiées, de faire le désert entre elles et l'ennemi, de s'y reconstituer enfin par les envois des dépôts.

On trouvera dans ces mémoires des notes précises, très sobres, qui éclairent d'un jour singulier certaines physionomies d'hommes politiques.

La journée du 30 août fut une journée grave. Le matin, je suis convoqué de bonne heure par M. Millerand, qui m'annonce que la situation devient mauvaise et que les Allemands s'approchent rapidement de Paris. Il me demande mon avis sur le moment auquel le gouvernement devra quitter Paris.

Plus loin :

Le ministre de la Guerre m'informe que le gouvernement a décidé de quitter Paris le 2 septembre, me laissant tous les pouvoirs civils et militaires. Je lui demande s'il ne reste pas au moins un membre du Gouvernement. Je resterai seul, ayant pour collaborateurs le préfet de la Seine et le préfet de Police. M. Millerand, faisant allusion à M. Clemenceau, dont on craignait l'action contre le gouvernement et que l'on présumait devoir rester à Paris, me met en garde contre l'influence que cet homme politique pourrait exercer dans Paris investi.

De telles préoccupations apparaissent bien mesquines en un pareil moment. Enfin va-t-on jusqu'à lui demander « s'il pouvait assurer la sécurité du gouvernement, lors de son départ, pour le cas où la cavalerie allemande progressant vers le sud, aurait menacé la ligne ferrée de Paris-Bordeaux ». Le général Gallieni se borne à répondre que « toutes les mesures nécessaires seraient prises ». Mais j'imagine qu'*in petto* il dut former le souhait bien naturel, qui se présentait à l'esprit, en présence d'une si belle fermeté d'âme.

MM. Marius-Ary Leblond, qui ont été les secrétaires du général Gallieni, pendant son passage rue Saint-Dominique, nous donnent, sous le titre : **Gallieni parle**... un livre très vivant, où l'on fait revivre devant nous cette figure si exceptionnelle, si étrangement captivante. Ce livre est le complément obligé des Mémoires. Il prend le général au moment où il est nommé ministre de la Guerre, le 30 octobre 1915, et le suit jour par jour, jusqu'aux heures de son agonie. C'est une succession d'instantanés, pour ainsi dire, qui nous montrent ce grand caractère, roidi

dans la volonté de sauver son pays. Il est aux prises avec une Bureaucratie toute-puissante, dans la propre maison où il est nominalement le maître, et où il entend l'être effectivement, au rebours de tant d'autres, avec les politiciens dont les discussions stériles l'écœurent et l'épuisent; enfin, ce qui est plus grave et ce qui est pour lui un cas de conscience, avec un G. Q. G. qui a absorbé toute l'activité gouvernementale, en se refusant à tout contrôle, tandis que, militairement, il conduit le pays à l'abîme. Propos hachés, véhéments, malgré le masque de sérénité que conserve ce mort vivant, torturé par l'angoisse et la souffrance, mais propos d'une étrange phosphorescence, qui s'inscrivent dès aujourd'hui dans l'histoire. Les deux tomes qui composent ce livre contiennent les plus précieux témoignages qu'on nous ait donnés sur cette guerre.

JEAN NOREL.

§

Le général Auffenberg, qui fut en 1912 ministre de la Guerre d'Autriche-Hongrie et qui était, au commencement de la guerre de 1914, commandant de la 4e armée, dans **Quelques chapitres de la participation de l'Autriche-Hongrie à la Guerre mondiale**, expose *d'après les documents* l'histoire de cette 4e armée jusqu'au 1er octobre 1914.

A... s'est cru obligé, comme presque tous les écrivains ennemis, de commencer sa déposition en accusant l'Entente d'avoir voulu la guerre. Sa note personnelle dans ce concert de calomnies grotesques est que « la mobilisation des troupes sibériennes de la Russie a commencé au plus tard *au milieu de juin* » 1914 (l'archiduc François-Ferdinand n'a été assassiné que le 28 juin). Aussi reproche-t-il sans cesse au gouvernement autrichien de ne pas avoir mobilisé *trois semaines plus tôt !*

Mais si la partie politique de l'ouvrage n'offre d'autre intérêt que d'être un spécimen des idées fausses de l'état-major autrichien, la partie militaire, écrite avec un incontestable désir d'exactitude et de clarté, mérite d'être analysée.

A... (et c'est naturel) commence par rendre justice à l'armée austro-hongroise

maintenant disparue. Il n'est peut-être pas d'armée où la volonté d'arriver à une instruction rationnelle et aussi bonne que possible ait été plus grande... Elle s'exprimait par une hypertrophie d'écoles pour

les soldats et surtout pour les officiers... Aucune armée n'avait non plus étudié plus à fond les enseignements des guerres de 1870-1871 et 1877-1878, mais avec un esprit trop conservateur, semble-t-il. Même Moltke, dans ses dernières années, avait averti contre un emploi trop doctrinaire du principe de l'offensive à cause de l'augmentation énorme de l'effet des armes, mais l'état-major austro-hongrois blâmait tout procédé de combat autre que l'attaque. Il n'avait tenu aucun compte des enseignements de la guerre russo-japonaise qui avaient cependant trouvé dans le général de Csicserics un interprète éloquent. En particulier l'instruction de l'infanterie, modèle du genre, d'ailleurs, était principalement dirigée vers l'offensive. Aussi, si cette infanterie a surpris par son utilisation du terrain et par son élan, faisant, comme aux manœuvres, succéder l'attaque presque aussitôt au déploiement, elle paya cher le succès qu'elle remporta presque toujours. L'armement, l'équipement et l'instruction de la cavalerie étaient également un anachronisme, aussi la cavalerie russe, plus progressiste, lui a-t-elle fait au commencement éprouver de grandes surprises. L'artillerie, armée d'un matériel insuffisant comme nombre et comme qualité, parut d'autant plus inférieure que l'artillerie russe avait tiré de la guerre russo-japonaise la plupart des conclusions qu'elle comportait.

La base de l'armée austro-hongroise était son excellent corps d'officiers, très instruit, « dévoué jusqu'à la mort » à l'Etat et à l'Empereur, d'ailleurs chichement payé, généralement peu fortuné et mal vu dans tout l'Empire, surtout là où on le considérait comme un instrument de germanisation (il était composé aux 3/4 d'Allemands).

La plupart des soldats austro-hongrois n'avaient fait que dix-huit mois de service. Il est d'autant plus intéressant de remarquer que A... n'a noté chez eux aucune infériorité à l'égard des Russes qui en avaient fait 3 ans (ou même 3 ans et demi). A... constate aussi les bons services des bataillons de marche et des divisions de landwehr, et ne trouve à regretter que leur arrivée tardive et leur insuffisance numérique.

Les forces envoyées en Galicie jusqu'au 1er septembre s'élevèrent à peu près à 750.000 fusils, 50.000 sabres et 2.000 canons de campagne. Sur ce nombre, 210.000 formaient la 4e armée commandée par Auffenberg. « La concentration de ces troupes s'opéra conformément aux plans et sans grands retards. Ceux qui se produisirent eurent pour cause, partie le transport non prévu d'avance des 4e et 7e corps (2e armée) [ramenés du front serbe], partie les erreurs volontaires de cheminots russophiles et traîtres... » Auffenberg croit à l'organisation à l'avance par les Rus-

ses d'un espionnage très développé grâce aux sympathies dont ils jouissaient parmi les Ruthènes. Il accuse ces malheureux (pendus en quantité comme traîtres par les Autrichiens) d'avoir fait des signaux avec leurs troupeaux, leurs vaches ou les ailes de leurs moulins (accusations qui eurent aussi cours parmi nos troupes au sujet de l'espionnage allemand) ou encore avec des colonnes de fumée (genre de signaux que les Russes crurent voir employer partout par les civils en Prusse orientale). Le public a cru aussi à ces illusions. Le curieux est que l'on ignore généralement que le grand traître de la guerre a été la télégraphie sans fil imprudemment employée par les états-majors. C'est ainsi que, pendant la bataille de la Marne et la course à la mer, les intentions et les impressions des Allemands nous furent souvent révélées par leurs radiogrammes captés et déchiffrés par nous. Pareille mésaventure ne semble nous être arrivée que rarement, sans doute parce que nos troupes reculant, nous pouvions nous servir de notre réseau aérien, mais la défaite des Russes est due en grande partie au mode d'emploi (qualifié de « naïf » par Hindenburg) de la télégraphie sans fil par l'état-major russe : les Allemands et les Autrichiens en 1914 et 1915 déchiffraient tous leurs radiogrammes. Encore le matin du 4 juin 1916 les Autrichiens savaient de cette façon que Broussilov allait attaquer ce jour-là à Luck.

Les Autrichiens s'attendaient à une irruption en masse de la cavalerie russe : elle n'eut lieu que tard, avec des forces modérées et échoua. En revanche, la rapidité de la mobilisation et de la concentration russes les surprit. Néanmoins l'état-major autrichien (et A... l'approuve) maintint la concentration sur le San inférieur (ce qui livrait la Galicie orientale et la Bukovine aux Russes), abandonnant la conception de la concentration de grandes forces à l'est du San pour faire irruption directement en Volhynie, mais montrant plus d'audace que ceux qui auraient voulu opérer la concentration dans les Carpathes.

Le 11 août, l'ordre fut donné de procéder, à partir du 15, aux reconnaissances à grande distance (Lublin, Cholm, Kowel, Luck). Elles conduisirent à des chocs et à des résultats divers sans qu'il y ait eu nulle part un grand combat de cavalerie. Se basant sur les renseignements ainsi obtenus, Conrad von Hœtzendorff (qui commandait en fait sous le nom de l'archiduc Frédéric) ordonna le 18 une avance générale préparatoire à l'offensive, puis, le 22,

l'offensive elle-même. Elle conduisit à l'extrême gauche (1re armée) à la bataille de Krasnik (23 et 24 août) où les Russes perdirent 28 canons et 6.000 hommes. Conrad ordonna alors une offensive vers le nord avec toute l'aile gauche (1re et 4e armées, 350 bataillons, 22 divisions) contre les troupes russes qui se trouvaient entre la Vistule et le Bug (environ 10 divisions). Il s'ensuivit la bataille de Komarow (26 août-2 septembre) gagnée par Auffenberg, qui y perdit 40.000 hommes et eut 30 canons démontés ou perdus dans les marais (sur 600), mais enleva aux Russes, à peu près aussi nombreux (19e, 5e, 13e et 17e corps) 150 canons et plus de 10.000 prisonniers. A... s'était efforcé d'*encercler* son adversaire et y était arrivé à Komarow pour l'aile droite de celui-ci (19e corps et portions du 5e), mais l'archiduc Pierre-Ferdinand, qui commandait le groupe extrême de l'aile enveloppante, s'effraya sans motif de sa situation (face au sud, mais couverte par la 4e division d'infanterie et la 9e de cavalerie contre toute attaque venant du nord) : donnant le 31, vers midi, l'ordre de retraite, il laissa échapper une grande victoire. Il donna comme raison de ce recul la fatigue de ses troupes (il leur fit sous ce prétexte exécuter une marche comportant pour l'extrême gauche plus de 15 kil.) et la menace qu'aurait exercée contre son flanc gauche l'approche d'une forte colonne ennemie venant de l'est.

Malgré ce recul et les mauvaises nouvelles venues des 2e et 3e armées qui combattaient à l'est de la sienne, A... donna pour le 1er septembre l'ordre de « poursuivre énergiquement l'adversaire » sur toute la ligne. Celui-ci résista ce jour-là encore à l'aile droite, mais le 2, il était en retraite sur toute la ligne dans la direction de Grubieszow et du Bug.

Les autres armées avaient eu un sort contraire. La 1re, après Krasnik, avait poursuivi le vaincu, mais celui-ci, qui n'avait, lors de sa défaite, que 5 divisions, se renforça peu à peu. Dans les combats livrés les jours suivants aux Russes en retraite, ceux-ci perdirent des quantités importantes de prisonniers, mais les forces de la 1re armée s'affaiblirent aussi. On la renforça d'abord du groupe de divisions de landwehr von Kummer (qui avait été formé à Cracovie) et de deux brigades de lanwehr, portant ainsi sa force à environ 13 divisions d'infanterie. On lui adjoignit même le corps de landwehr prussien von Woyrsch (venant de Silésie), mais il n'opéra sa jonction que le 4 septembre, et le 3

déjà, à une faible journée de marche de Lublin, la 1e armée avait échoué contre les 13 ou 14 divisions russes (dont près de la moitié de troupes fraîches) qu'elle avait maintenant devant elle. Les Russes ne s'étaient pas laissé détourner de leur plan fondamental (attaque en tenaille sur les deux ailes) par la défaite de leur 5e armée à Komarov : ils avaient envoyé tous leurs renforts à leur 4e armée (Everth) qui combattait contre la 1re armée autrichienne. L'arrivée de Woyrsch ralentit, mais n'arrêta pas le recul.

L'avance de la 1re et de la 4e armée vers le nord devait être couverte à l'est par la 2e et la 3e (17 divisions d'infanterie [environ 200 bataillons] et 6 de cavalerie contre 20 à 22 divisions russes). Conrad se décida à les employer offensivement aussi (1). Elles furent battues et ensuite menacées sur leur flanc gauche par une marche des armées russes vers le nord-ouest. C'est cette menace, plus que le résultat des combats livrés ensuite et souvent favorables aux Autrichiens, qui força ceux-ci à reculer jusque derrière la Wislcka (22 sept. 1914), laissant les Russes assiéger une première fois Przemysl. Hindenburg fut alors envoyé au secours des Autrichiens avec la 9e armée et une nouvelle offensive préparée. A... n'y prit point part, car, le 1er octobre, sur le désir impératif de l'archiduc Frédéric (2), il se démit de son commandement et quitta l'armée.

ÉMILE LALOY.

§

Ce gros volume nous montre bien l'importance que les Allemands attachaient à leur propagande. Elle fut incessante pendant la guerre, et comme Protée elle a pris toutes les formes. On

(1) Karl Fr. Nowak, le confident et panégyriste de Conrad, dit : « Brudermann [le commandant de la 3e armée] avait reçu l'ordre d'arrêter la marche des Russes qui s'avançaient de Podolie par Zloczon. Il n'était pas tenu à une défensive prescrite antérieurement, mais méconnaissant complètement la situation, il crut la résoudre pour le mieux en s'avançant lui-même et attaqua. Il n'attendit même pas que ses divisions, qui devaient d'abord sortir des montagnes, fussent toutes rassemblées dans la plaine. Il prit l'offensive sans les réunir et les employa par paquets. Il fut battu. » (*Der Weg zur Katastrophe*, p. 56.)

(2) Nowak raconte que l'archiduc ayant fait part à Conrad de son intention de révoquer Auffenberg, Conrad, « qui tenait Auffenberg pour un sous ordre d'une capacité hors ligne » (*hervorragend*), s'y opposa, disant que l'on ne devait révoquer un général que quand il avait perdu à la fois la confiance de son supérieur et celle de ses inférieurs. « C'est le cas, répondit l'archiduc, car non seulement il n'a plus la mienne, mais encore j'ai pu me convaincre, pendant la visite que je viens de faire à son armée, qu'il n'avait plus celle de celle-ci. » (*Ibid.*, p. 145.)

a ri souvent de sa maladresse et de sa grossièreté. Mais on aurait tort de croire qu'elle a toujours dépassé le but. En face de l'inertie des Alliés dans ce domaine, elle avait beau jeu et son action sur les âmes simples ne fut pas inopérante.

D'après l'attachante compilation de MM. Germain et Guérinon, les **Chefs-d'œuvre de la Propagande allemande** se sont inspirés de quatre directives : 1° Un humanitarisme exagéré, tour à tour socialiste et religieux, s'efforçant de toucher l'âme des femmes ; 2° Une campagne contre les Anglais, véritables auteurs de la guerre ; 3° La responsabilité de la guerre retombe sur les Alliés en général. Jaloux de la prospérité croissante de l'Allemagne, ils ont sournoisement provoqué le conflit. Aussi l'Allemagne, menacée de destruction, ne fait que se défendre ; 4° Une campagne d'injures, de fausses nouvelles, de discussions brutales, de démoralisation.

Comme exemples à l'appui, les auteurs de cet ouvrage donnent des extraits de journaux, de brochures, reproduisent des photographies et des fac-similés de tracts divers.

Il y a des citations fort amusantes.

Les Allemands se révèlent poètes français; mais ils n'ont pas toujours une idée bien exacte de notre prosodie.

C'est le cas de ce barde franco germain, auteur d'une poésie où il s'agit d'une mère française recevant sous son toit un soldat allemand et qui écrit à son fils, lequel est au front :

> Et pourtant je ne puis pas haïr ce grand garçon,
> qui, tout comme le mien, lutte pour sa patrie.
> Et d'ailleurs envers moi il se montre si bon :
> je voudrais des amis comme cet ennemi.

Il y a de quoi ravir en extase MM. Georges Pioch et Romain Rolland.

Parfois le propagandiste allemand est plus spirituel.

Sous le titre : *Un document*, il publie dans « la Gazette des Ardennes » un poème de Miguel Zamacoïs, *Le Prisonnier :*

> Oui, c'est l'épouvantail, l'ogre de notre enfance,
> C'est le Prussien maudit.

Il faut avouer que MM. Zamacoïs, Richepin et consorts ont servi merveilleusement la propagande ennemie.

Il n'y avait qu'à puiser dans leurs productions pour faire la

preuve que le Français était dénué non seulement d'intelligence, mais de tout sentiment chevaleresque.

Puis voici un extrait du « Petit Parisien » du 14 mai 1916 (toujours cité par la « Gazette des Ardennes »), *Sara Bernhardt revient du front* :

Comme on demandait à l'illustre actrice quelle avait été son impression lorsqu'elle s'était trouvée à 600 mètres des Boches, elle répondit : « Je regrettais de n'en pas voir pour tirer dessus ».

Le livre de MM. Germain et Guérinon est vraiment plein de saveur.

A ces perles des photographies font suite qui représentent le bon réserviste allemand donnant à manger à un petit Français.

Un autre chef-d'œuvre de la propagande allemande, ce fut Sven Hedin, l'explorateur et écrivain suédois.

MM. Germain et Guérinon consacrent plusieurs chapitres à ses ouvrages et à son rôle de défenseur de la civilisation germanique. Admirablement reçu par le Kaiser et par le Grand Quartier Général allemand, Sven Hedin a suivi de près les opérations militaires.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de son enthousiasme ou de sa servilité. A chaque page de ses livres (*Un peuple en armes, 1916. Vers l'Est 1917. Bagdad, Babylone, Ninive, 1918*) on relève des pensées ou des affirmations de ce genre :

Pour l'amour des Germains j'ai voulu déraciner la calomnie...

Ce sont des Germains, ils ne sont pas nés pour être vaincus par des peuples slaves ou latins.

L'homme (le Kaiser) que je tiens pour un des plus grands et des plus remarquables de l'histoire.

L'admiration de Sven-Hedin pour le Kronprinz, le prince Ruprecht, Ludendorf, n'est pas moins débordante.

Dans un dernier chapitre, MM. Germain et Guérinon parlent de la propagande allemande après la défaite.

Et ils terminent en conseillant la méfiance.

A la première page de son **Adorable Clio**, M. Jean Giraudoux a mis l'épigraphe suivante :

Pardonne-moi, ô guerre, de t'avoir, — toutes les fois où je l'ai pu, caressée...

La guerre, en effet, n'a pas empêché M. Giraudoux de suivre son

plaisir d'artiste. Et son livre parfois nous donne l'impression qu'il a fait la guerre en dentelles, en dentelles prodigieusement ouvragées et chatoyantes.

Mais, de même que chaque auteur a de la vie une vision différente, il est permis de voir la guerre autrement que Barbusse ou que Duhamel. Et si d'autres l'ont soufferte et sentie plus largement, personne ne l'a regardée comme M. Giraudoux. Il l'a vraiment caressée de tous ses yeux. Le spectacle avec tous ses détails, M. Giraudoux le déroule sans se lasser. A tel point que, comme au cinématographe le lecteur en éprouve parfois un papillottement un peu pénible. Mais de cet enchevêtrement de couleurs, de paysages, de figures, sort l'image même de la guerre telle que nous la vîmes certains jours.

Dans une carrière, d'autres soldats fatigués jetés ou pilés comme des jonchets, et le capitaine essaie, sans trop dérouler le tas, d'en retirer par les jambes son ordonnance... Ceux qui prétendaient ne ronfler qu'étendus sur le dos, étendus sur le ventre ronflent... Parfois des corps un tout petit peu moins boueux, des capotes d'un buvard moins avide qui n'aspire pas toute l'eau, un visage plus innocent, plus pâle : ce sont les hommes des renforts arrivés ce matin...

M. Giraudoux fait penser à un alerte et infatigable guerrier de 1914 à 1918 qui, par le grenier des Goncourt, aurait retrouvé le chemin de l'hôtel de Rambouillet.

Si le poète comique voulait aujourd'hui nous montrer l'homme inconséquent, borné et prétentieux, irait-il le chercher parmi les humanitaires ou dans les états-majors ? Les uns et les autres le retiendraient à loisir. Le livre de M. Lorédan sur **Lille et l'Invasion allemande** n'est pas fait pour rehausser le prestige du grand état-major, du moins tel que celui-ci était constitué en 1914, et d'autre part il nous invite à la méfiance vis-à-vis de ces gens éloquents qui n'ont que le baiser à la bouche et la fraternité universelle dans le cœur. C'est la leçon de Lille. C'est sous l'impulsion de l'état-major, explique M. Lorédan, que M. Messimy a déclassé la place de Lille. Les ministres de la Guerre sont toujours, quels qu'ils soient, prisonniers des états-majors. M. Lorédan nous raconte comment Lille abandonnée à elle-même a su se défendre avec rien. Le 12 octobre 1914, 60.000 Allemands trouvaient en face d'eux une armée de 3.000 hommes qui se battirent admirablement.

L'auteur du livre est persuadé, et il s'appuie sur le témoignage de militaires intelligents, car il y en a, que la place de Lille, pourvue de moyens de défense perfectionnés et occupée par une garnison suffisante, aurait pu tenir tête à l'ennemi et en tout cas le gêner considérablement dans ses communications.

M. Lorédan nous dépeint ensuite l'existence à Lille pendant l'occupation allemande, les exodes, la population civile emmenée en captivité, j'allais dire en esclavage, l'héroïsme de Jacquet, le marchand de vins, et enfin le jour de la délivrance.

La vie qui nous prend tout entier nous fait oublier bien des choses, même la douleur passée, même notre propre douleur. A plus forte raison celle des autres. L'auteur de cette **Souffrance sans auréole** l'a bien senti, qui dit à son préfacier : « Ce livre arrive trop tard. La souffrance, ces souffrances-là n'intéressent plus personne. » De quoi s'agit-il donc ? De la grande misère des prisonniers français en Allemagne au cours de la guerre. M. René Simonin raconte sa vie mêlée à celle de ses camarades français et russes dans un camp allemand. Il n'est pas bien tombé, il n'a pas été privilégié comme certains autres qui eurent la chance de rencontrer des ennemis moins implacables, moins bêtes, plus humains, car il en fut.

Mais, quoi qu'en pense M. Simonin, cette triste existence nous intéresse encore. L'émotion qu'il met à son récit nous gagne et nous force à poursuivre. Cet amour désespéré de la vie, qui, chez la plupart de ces malheureux, ne se dément pas et leur inspire une ingéniosité touchante, ajoute à la triste aventure une auréole de jeunesse, de courage.

Et puis, ce qui fait la valeur du livre, c'est que son auteur n'est pas héroïque pour un sou. Il ne nous montre pas d'improbables fantoches raidis dans un sacrifice sublime dont nous doutons, mais des hommes qui souffrent et qui pourtant espèrent. Et le simple amour de la vie leur fait supporter mille horreurs. Mais que c'est inutile ! que de souffrance perdue — et oubliée !

M. Simonin nous trace un charmant portrait de son ami du Verdon, jeune poète sensible et fier qui ne reviendra pas, et une amusante silhouette du sergent Corbineau, dit le « père service », qui, en aucune circonstance, ne perd le souci du règlement.

PAUL AESCHIMANN.

A L'ÉTRANGER

Mésopotamie.

LA MÉSOPOTAMIE ET L'OCCUPATION BRITANNIQUE. — Depuis plus de cinquante ans, les Britanniques préparaient leur pénétration dans ce riche pays d'entre les fleuves, comme l'appelaient les anciens. Ils tâchaient, par tous les moyens, à s'implanter sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, prévoyant déjà le jour où ils allaient dresser leurs camps sur les ruines de Babylone et de Ninive.

Peuple de marchands, ce ne sont point les lauriers des rois d'Assur, ni les fastueuses annales des Khalifes qui excitaient leur courage et leurs envies. Ils avaient bien d'autres convoitises, pratiques et détournées : puiser à foison dans cet antique grenier du monde, ensuite barrer la route des Indes en dressant tout le long du golfe Persique une nouvelle muraille de Chine.

Ils se sont donc présentés en commerçants ; en quelques années les voilà solidement établis au port de Bassra, la porte sud de la Mésopotamie ; ce port devint aussitôt le terminus d'une ligne régulière de paquebots reliant le Golfe Persique aux Indes. Ils créèrent peu après des services maritimes directs avec la Métropole. Anneau par anneau la chaîne était forgée et subrepticement, mais sûrement tendue à travers l'Océan Indien. Quelques années plus tard, ils arrachèrent à la Sublime Porte la concession d'un service fluvial desservant Bassra, Bagdad et les bourgs intermédiaires sur le Tigre. Et une riche autant qu'influente Compagnie s'organisa, appuyée par des parlementaires anglais, moitié maritime, moitié commerciale, ayant pour but l'exploitation de tout le pays, jusqu'à la frontière persane. Cette Compagnie avait apparemment pour mission de préparer le terrain à une pénétration nettement politique. Ce fut en effet un très beau travail dans son genre. La place me manque ici pour en parler plus longuement. Si j'y fais allusion, c'est uniquement dans l'intention de faire ressortir le sens de l'occupation britannique actuelle, dont les mobiles, considérés à travers l'enchaînement des réalisations, ne sauraient que converger vers la colonisation, sous une forme ou sous une autre. Bien entendu, c'est toujours pour le plus grand bien de ce pays arabe, qui agonisait sous la férule hamidienne.

Avec l'aggravation de l'état de l'*Homme malade*, les Anglais s'enhardirent ; ils nommèrent un résident militaire à Bagdad,

choisi comme tout exprès dans l'armée des Indes. Ce résident, par suite de certains incidents auxquels sa nomination avait donné lieu, estima que son poste n'était pas suffisamment à l'abri et exigea des mesures spéciales de protection. On s'empressa de lui donner une canonnière qui vint, avec ses canons braqués sur les rivages du Tigre, mouiller devant la résidence britannique, lui donnant un aspect de forteresse. Il y eut ce jour-là une véhémente protestation de la part du vali, et un tiraillement diplomatique avec le consulat général de Russie. Mais ces événements habilement exploités n'aboutirent qu'au débarquement d'un détachement de cipayes hindous : la résidence devenait une garnison. Les pauvres valis n'avaient qu'à se bien tenir.

C'est alors qu'intervint le partage de la Perse en zones d'influence russo-britanniques. Inutile de dire que Bagdad et ses dépendances jusqu'à la frontière persane étaient irrémédiablement soustraits à toute influence politique et économique qui ne fût anglaise.

Les hommes d'affaires de Londres, les fabricants de Manchester, de Birmingham et de Glasgow avaient le champ libre ; ils pouvaient, sans craindre la concurrence, y déverser, par une voie maritime ininterrompue, leurs imprimés, étoffes, ferronneries et tous produits manufacturés, et drainer en retour les produits naturels du pays en dattes et céréales de toute sorte.

Pendant ce temps, la France, qui se doit d'être présente partout dans le monde dans son rôle d'émancipatrice et d'éducatrice des peuples, travaillait à se créer, à côté de cette influence mercantile gigantesque, une influence morale incontestable et vraiment civilisatrice ; elle faisait parler sa langue et aimer sa fine culture.

Alors que les Britanniques envoyaient à Bagdag force caisses de conserves et ballots de cotonnade, la France y acheminait des missionnaires et ouvrait des écoles. Les deux méthodes, bien que différentes, étaient néanmoins admirables dans leurs efforts de secourir une humanité étouffée dans la misère et l'ignorance par un régime de tyrannie. Si tous ou presque tous les habitants s'habillaient de tissus de Manchester et buvaient le thé importé des Indes, leurs enfants, en revanche, parlaient le français et les femmes s'inquiétaient de la mode parisienne... Tandis que les importations britanniques, en 1913, s'élèvent à fr. 44.000.000, la France n'importe que pour fr. 4.000.000 environ. Cela fait,

pour le chiffre global des importations, qui est de 74.000.000 fr., une part tout à fait minime.

Ce qui pouvait inquiéter les Britanniques, ce ne sont point les habitants des villes, masse infiniment malléable et domptée par plusieurs siècles de dominations barbares, mais plutôt les nomades et semi-nomades arabes. Vrais maîtres du territoire, ils étaient à même, le cas échéant, de leur prêter main-forte en servant comme troupes d'avant-garde.

Dans le désert de Syrie, le long de l'Euphrate et du Tigre, sur le Khabour, aux pentes des deux versants des monts Sinjar et jusqu'aux marécages du bas Euphrate, errent ou habitent sous la tente ou dans des maisons en pisé une cinquantaine de tribus arabes représentant une population de trois millions et quelques cinq cent mille âmes. Ce sont, pour la plupart, des tribus guerrières, jamais soumises à une domination étrangère depuis l'écroulement des dynasties arabes. Par leur continuel exode, par la lance et le mauser, ils défendent farouchement leur indépendance. Ces nomades ont été de tout temps les ennemis acharnés des Turcs ; une haine mortelle, mélangée de mépris, les a toujours séparés du gouvernement ottoman, incapable, sans aucun prestige, et qui ne pouvait étendre sur eux qu'une maîtrise exclusivement nominale. Les Britanniques découvrirent en eux les vrais auxiliaires de leur pénétration dans l'Irak. Aviver en eux les rancunes de race contre le Turc intrus, laisser mausers, armes modernes et munitions trouver facilement accès chez eux, s'attacher tout particulièrement leurs Sheicks les plus redoutables et saper ainsi par la base le règne ottoman en Mésopotamie, ce fut la partie la plus audacieuse de leur plan.

Ils étaient tellement pressés qu'ils firent établir, sans plus attendre, par le fameux ingénieur Willcoks, un projet général d'irrigation et de barrages sur l'Euphrate, sous prétexte d'éclairer la Sublime Porte et de prêter leur concours au développement de l'agriculture en Mésopotamie. L'exécution de ce projet devait commencer de suite après l'occupation.

Et la guerre éclata. La Turquie s'y précipita contre les Alliés. Les Britanniques allaient pouvoir compter sur leurs auxiliaires arabes pour s'ouvrir, par les armes, une route allant des côtes du Golfe Persique, où leurs transports débarquaient des troupes de toutes les couleurs, jusqu'à Bagdad et même jusqu'à Mossoul.

Afin de sauvegarder leurs communications avec le large, à travers le couloir du Shat-el-Arab bordé en partie par le territoire persan de l'Arabistan, ils avaient, de longue date, passé une convention secrète avec le Sheick de Mohammera, gouverneur d'origine arabe et feudataire du Shah; et ce gouverneur leur avait garanti tout ce qu'ils avaient voulu... moyennant les avantages que l'on devine; en cela il s'était montré, pour le moins, d'une extrême prévoyance.

En fait, les Britanniques étaient les maîtres de la rive persane du Shat-el-Arab avant le débarquement de leurs troupes. Ayant pris toutes les mesures de sécurité pour la protection de leurs derrières, ils marchèrent résolument sur Bassra. Comme ils s'engageaient sur un terrain à moitié déblayé d'avance par la cavalerie de Saint-Georges, qui plus que jamais était le nerf de la guerre, leur manœuvre devint aussi directe que précipitée. Aussi la route qui les conduisit du Golfe Persique à Bassra fut-elle moins longue que celle de Tipperary...

A partir de ce moment, on connaît leurs succès, leurs déboires, leurs mésaventures à Kout-al-Amara et leurs continuels débarquements de renforts en troupes hindoues. On sait aussi ce qu'ils ont dépensé de millions de sterlings en vue de consolider les positions si habilement conquises. Maintenant que vont-ils faire ?,. La haine de la population et l'hostilité des tribus arabes déchaînées contre les Turcs ont assurément aidé à leur victoire. A cette population et à ces tribus ils avaient formellement promis la libération de tout joug étranger et une indépendance complète, récompense de leur participation active à l'affranchissement du pays. Les Arabes, qui ont combattu à côté d'eux pour leur propre indépendance, se remuent, deviennent exigeants, en appellent aux solennelles promesses qui leur ont été faites. Ils réclament leur pays pour eux-mêmes d'abord, quitte à s'entendre après avec leurs Alliés sur tous les terrains financiers, économiques et autres. Comment les Britanniques vont-ils justifier, aux yeux de leurs auxiliaires, rentrés enfin dans l'héritage de leur pays, cette occupation qui ne finit plus ?

La place manque pour retracer ici tout l'historique du mouvement de l'indépendance arabe en Syrie et en Mésopotamie, pendant et après la guerre. Toujours est-il que la base des conventions intervenues entre le Gouvernement britannique et le roi du

Hedjaz, qui avait pris en mains la cause de la libération des pays arabes, a été l'indépendance nationale complète de ces pays. Bien entendu, le champ restait largement ouvert aux négociations relatives à la collaboration la plus étroite de la France et de l'Angleterre, dont, il faut le proclamer, les pays arabes n'entendent ni ne peuvent aucunement se passer. En faisant son entrée à Bagdad, le général Maud lançait cette proclamation aux Arabes :

... Vous devez bien comprendre que ce n'est pas le désir de mon Gouvernement de vous imposer des institutions étrangères... mais que vous prospériez aussi bien que dans le passé, à l'époque où vos terres étaient fertiles, où vos ancêtres donnaient au monde la littérature, la science et l'art...

C'était infiniment politique et éloquent, mais cela manquait étrangement de précision.

Lorsque, plusieurs mois après l'armistice, l'occupation de la Mésopotamie par les troupes hindoues, au lieu de prendre fin, se fit de plus en plus étendue et sévère, les Mésopotamiens jetèrent l'alarme.

L'accord anglo-persan vint ensuite aggraver cette situation. L'élément persan constitue une partie considérable de la population de Bagdad et de Bassra ; dans les villes saintes de Kerbéla et de Nedjef, sur le bas Euphrate, cet élément l'emporte. Il l'emporte par le nombre des pèlerins venus de toutes les frontières de Perse sur le tombeau d'Ali et de Hussein, et notamment par le terrible fanatisme de la secte Shyite à laquelle il appartient. Lorsque l'accord anglo-persan eut été ébruité en Mésopotamie, lorsqu'on en eut mesuré toutes les conséquences formulées en un mot : la mainmise sur la Perse, l'élément persan de la Mésopotamie cria au scandale et se souleva. Et ce ne fut pas la moindre parmi les néfastes conséquences que le journal *le Temps* prédit au fameux accord quand il eut à en commenter le sens et la portée devant l'opinion publique française. Arabes et Shyites firent donc rapidement bloc contre l'occupation britannique qui démasquait ainsi ses batteries. Les tribus arabes, à leur tour, exaspérées par les troupes hindoues, se sentant trahies, menacées dans leur indépendance, se mirent à s'agiter de plus belle. Tout le bas Euphrate, des environs de Bagdad à l'ouest jusqu'à la jonction du Tigre près de Gourna, en passant par Hilla (ruines de Babylone), Nassryiêh et Souk-el-Shioukh, se trouve sous la domina-

tion de la puissante Confédération El-Mountéfik, formée d'une dizaine de tribus semi-nomades de 100.000 tentes ou maisons environ, soit quelques 300.000 âmes. Ces tribus vivent du produit de leurs immenses rizières, palmeraies et troupeaux, quoique des fractions turbulentes s'adonnent ouvertement à la rapine et vivent comme de véritables corsaires dans les replis inaccessibles des marécages. Ces Mountéfiks peuvent facilement mettre en avant vingt à trente mille hommes armés de carabines et bien aguerris, entraînés à la lutte de par leurs habitudes nomades et les continuels dangers des razzias. Ils appartiennent, sauf leurs Sheicks (princes), à la secte Shyite. Ils se soulevèrent donc avec violence et infligèrent aux Britanniques, entre Nassriêh et Samawa, un sanglant désastre dont retentit toute la presse européenne. Aujourd'hui, ils vont jusqu'à menacer les communications entre Bassra et Bagdad. Le commerce court les plus grands risques entre ces deux villes, l'une port et l'autre carrefour commercial de la Mésopotamie. L'agitation dans les centres et agglomérations de l'intérieur atteint à un diapason inquiétant; l'effervescence est générale et tourne à la révolte. Quoique non Shyites, et par conséquent dépourvues de toute exaltation fanatique, les tribus du nord de la Mésopotamie ont déclanché des mouvements d'hostilité qui convergent vers le même but : mettre un terme à l'occupation britannique.

Il y a quelque temps, un des satellites de M. Lloyd Georges eut le courage de dire au parlement, en combattant la motion Asquith tendant à l'évacuation de la Mésopotamie :

> Nous avons le droit d'étendre notre protectorat sur l'Afghanistan, la Perse, l'Arménie, la Mésopotamie, la Palestine et l'Egypte (*sic !*) Les Afghans sont à Mérew, les Bolchéviks avancent sur nos frontières (des Indes). La Mésopotamie nous est donc indispensable pour le transport de nos troupes débarquées dans le Golfe Persique, jusqu'aux frontières de la Perse, du Caucase et de l'Afghanistan, selon les circonstances...

Mais cette utilisation stratégique de leur territoire pour la plus grande réussite des plans britanniques... il y a longtemps que les Mésopotamiens l'ont devinée. Il faut que l'on sache que les tribus de l'Irak ne sont plus les nomades sans armes et sans ressources qui, du désert de Sham (Damas) jusqu'à Alep et d'Alep jusqu'à Deyr-Zor, Mossoul et Bagdad, vagabondaient suivant les exigences des saisons ou bien à la recherche des riches et abon-

dants pâturages. Ce sont maintenant des troupes plus ou moins dressées et armées à la moderne ; elles manquent peut-être de discipline, mais elles n'en sont pas moins un véritable et sérieux danger pour la sécurité du pays, surtout si l'on continue à vouloir leur imposer un gouvernement étranger et des lois bonnes peut-être au delà du Gange. Et, détail bizarre, elles sont commandées par des officiers arabes qui ont servi avec les Britanniques et gagné des croix de guerre en Palestine, en Syrie et ailleurs.

Après leur évacuation mouvementée de Deyr-Zor, les Britanniques n'ont cessé d'abandonner successivement leurs postes sur l'Euphrate se repliant sur Bagdad. Dans le courant des deux derniers mois, les tribus Anézés attaquent des colonnes britanniques lancées en reconnaissance sur les limites du désert de Syrie, les malmènent et leur tuent des officiers. Le butin tombé entre les mains des Anézés, vivres, équipements, armes et munitions, est considérable. Les tribus Délims se jettent sur la ville de Hana, sur l'Euphrate, enlèvent munitions et chevaux et rendent la position intenable. En vain les Britanniques essaient-ils de faire donner la cavalerie de Saint-Georges, sous l'habile commandement de Sir Percy Cox, dont les libéralités, à Nedjef et ailleurs, sont restées légendaires. Les localités de Salahiêh et d'Abou-Kemal sont à leur tour abandonnées. On décide de faire passer la frontière nord de la Mésopotamie à Hana ; mais les tribus Délim qui restent enfermées sur le territoire d'occupation rejettent cet arrangement et deviennent plus hostiles et audacieuses. Elles harcèlent les Britanniques à Tekrit, Shergat, Bagouba, Hana, Hit, Rumadiêh et jusque sur le Diala, à quelques kilomètres de Bagdad. La politique d'occupation a bientôt mis toute la Mésopotamie en feu, et vous pensez bien que toutes ces révoltes ne sont pas sans être réprimées avec la plus violente sévérité. Que peut engendrer tout cela, sinon le désordre et l'anarchie ?.. Non, ce n'est point un succès.

Un autre échec de cette politique : le Gouvernement persan, qui avait favorisé l'accord devant soumettre la Perse au contrôle anglais, est renversé ; et la première déclaration du nouveau ministère qui se constitue à Téhéran sous la pression des nationalistes est pour suspendre l'application du malheureux accord dont les effets avaient été de révolutionner l'Iran, d'y ouvrir une brèche aux Bolchéviks et surtout de mécontenter jusqu'à la rébellion

l'élément shyite de Mésopotamie. Il est évident que, dans toute cette affaire, on a manqué énormément de psychologie, à l'heure même où on devait en faire particulièrement preuve vis-à-vis de peuples aussi retors et compliqués que les Orientaux.

Que fait alors le Gouvernement anglais ? Il s'entête et exige le vote de la formidable somme de quarante-quatre millions de livres sterlings pour les dépenses de l'occupation en Mésopotamie et l'entretien de l'armée de 70.000 hommes (lisons cent mille) qui sont chargés de la *pacifier*. En guise de consolation, ils promettent à la population surexcitée un Conseil national devant se réunir à Bagdad, sous la présidence d'un Arabe, l'envoi de Sir Percy Cox comme gouverneur général et, plus tard, dans quelques années... une indépendance complète.

Entre temps la situation s'aggrave. La voie ferrée est partout attaquée et sectionnée ; des combats s'engagent de plus en plus fréquents et meurtriers, aux environs de Samawa, Diwanièh, Hilla et Bagouba. Un détachement britannique, dans une rencontre avec les tribus au sud de Hilla, perd trois cents hommes; la ville même est menacée. L'effervescence grandit à Bagdad, que les tribus enhardies tentent d'encercler et de couper de toutes communications. Dans la terrible révolte de Roumadièh, des trains entiers sont capturés par les Arabes; les troupes envoyées en renfort subissent de lourdes pertes.

Cependant l'entêtement continue, car M. Winston Churchill a dit qu'il a donné des instructions au gouvernement de l'Inde de tenir prêtes des forces supplémentaires. Mais son appel aux officiers démobilisés émut à tel point l'opinion publique anglaise, que celle-ci devina brusquement la périlleuse situation qu'on avait jusqu'alors essayé de lui cacher. Alors, dans toute la presse d'outre-Manche, y compris les journaux conservateurs, retentit un tolle indigné contre ces excès. Une campagne des plus vigoureuses fut menée contre la politique anglaise en Mésopotamie, et les journaux les plus influents ne ménagèrent pas leurs critiques au Gouvernement.

Le *Sunday Times* alla même jusqu'à écrire qu'il était bien plus sage de confesser l'échec anglais en Mésopotamie et de ne plus se mêler des affaires de trois millions d'Arabes qui ne demandent qu'à vivre en liberté chez eux.

Et l'on vit aussitôt un revirement complet dans l'attitude des

inspirateurs de la politique coloniale anglaise. Ceux-ci ne tardèrent pas à faire savoir par le *Daily Express* que le Gouvernement, décidé d'apporter à sa politique en Mésopotamie une radicale réforme, allait faire retirer ses effectifs militaires ainsi que ses nombreux fonctionnaires ; et qu'en outre une entière autonomie serait accordée aux Arabes... Enfin, dégoûtés de ce *Mespot*, comme ils appellent maintenant ce pays où, en effet, leurs désillusions deviennent aussi énormes que leurs erreurs, les Britanniques finissent par où ils auraient dû commencer il y a un an.

Dans un leader intitulé *Face the facts* (« Regardez les faits en face »), le *Daily Mail* a fait clairement ressortir la grossière bévue des fonctionnaires indo-britanniques qui ont voulu traiter les Arabes comme les indigènes des Indes :

Dans leur caractère national, insiste-il, Arabes et Hindous sont à peu près aussi différents que Français et Allemands.

Et le même journal annonce la prochaine institution d'un parlement arabe en Mésopotamie, ainsi que la formation d'un ministère arabe, conseillé par des techniciens britanniques.

Sir Percy Cox est envoyé là-bas en qualité de gouverneur général, avec instructions, semble-t-il, de céder son titre et ses fonctions à un chef arabe, si telle était la volonté de la population qui reste libre de fixer son choix.

Quelles vont être les réalisations ?...

Sir Percy Cox est déjà parti. A ce que l'on entend dire par des personnes autorisées, il est très populaire à Bagdad. Nous n'avons donc plus qu'à attendre le rétablissement de la sécurité et de la paix dans ce malheureux pays si horriblement déchiré, depuis six ans, par sa lutte contre les Turcs d'abord, et ensuite par les pénibles incidents de l'occupation. Le champ d'action est illimité dans ce patrimoine des Abbassides; les terres y sont d'une fertilité prodigieuse. C'est surtout d'ingénieurs, d'agronomes, de financiers, d'éducateurs et de conseillers amis qu'on a besoin. Le paysan de l'Euphrate et du Tigre, guerrier redoutable, lâchant la lance et le mauser, s'adonnera aux travaux des champs et à l'élevage; il est généralement pauvre mais entreprenant, et ne demande qu'à voir améliorer son outillage et augmenter ses ressources; il veut avant tout se sentir bien chez lui, car il regimbe contre la servitude la plus légère et la mieux déguisée. Avec le système d'irrigation qui a déjà porté ses fruits

sur les bords du Nil, il est certain de décupler sa production qui a été jusqu'à ces derniers temps à la merci de moyens d'arrosage *sakièhs* et *naours*... tout à fait primitifs. Il ne faut point perdre de vue que ce même sol alimentait naguère des empires.

Les Mésopotamiens reconnaissent parfaitement le retard scandaleux où les a laissés le régime hamidien, par rapport à la civilisation et au progrès. Ils apprécient dans toute sa valeur, ils sollicitent même, non seulement la collaboration des Alliés, mais leur aide la plus efficace dans ce travail de renaissance, à la seule condition que ce soit une renaissance nationale. Si lettres et télégrammes de Bagdad s'égarent en route, comme par hasard.. les voyageurs arrivent tout de même à bonne destination ; aussi j'en ai vu quelques-uns : propriétaires fonciers, négociants, étudiants, maîtres d'école, musulmans et chrétiens, et même un prêtre... tous venus en France pour leur édification et leurs affaires. Certes, ils expriment des opinions politiques différentes quant aux questions de forme; mais quand il s'agit de la renaissance de leur pays basée sur une politique nationale et sur l'appui et le concours britanniques, ils se montrent tous d'accord. En effet, de cette façon, tout le monde trouvera à gagner; et les Arabes savent pertinemment qu'un appui et un concours aussi puissants entraînent un droit de participation aux incalculables richesses du pays, qui n'attendent qu'une judicieuse et méthodique exploitation pour jaillir au soleil. A cette fin, le Gouvernement Britannique ferait bien de s'inspirer du discours de l'honorable Ormsby Gore à la Chambre des Communes :

La dépense, a affirmé ce député, et les frais en Mésopotamie ne peuvent être diminués qu'en amenant les Arabes à se gouverner eux-mêmes ; le pays est à même de se suffire. La cause de nos difficultés est le maintien en Mésopotamie d'une grande force de troupes indiennes. Les Arabes ne peuvent s'entendre avec elles ni les souffrir. Il faut se débarrasser de ces troupes indiennes au plus tôt. La civilisation qu'il faut développer là doit être une civilisation mésopotamienne, non étrangère. La faute a été de faire une dépense énorme dans le but d'établir une organisation anglo-indienne.

NAOUM.

VARIÉTÉS

L'Exposition des Petits Fabricants. — L'exposition des Petits Fabricants ou Concours Lépine s'est ouvert ces jours

derniers au Grand Palais et a réuni comme de coutume un bon nombre de participants. C'est toujours la foire aux inventions, aux trouvailles souvent ingénieuses, aux perfectionnements pratiques où excelle l'ouvrier parisien, et le public s'y rend volontiers, dans l'espoir de dénicher un ustensile curieux ou la trouvaille qui répondra à ses préoccupations ; — par simple curiosité, souvent aussi, — sans parler des mamans dont la marmaille s'amuse des jouets cocasses, des mécaniques imprévues ou parfois bizarres, et qu'il faut d'ailleurs continuellement morigéner devant les comptoirs où s'offrent tant de choses enviables pour l'empêcher d'y mettre les doigts. — Cependant, je dois signaler un des défauts de cette exhibition si curieuse, — et dont j'ai dû dire quelques mots déjà, l'année dernière : c'est que les exposants s'absentent trop volontiers, hormis les jours d'affluence, de recette ; ils laissent pour occuper leur place un prospectus ou les parties encombrantes de l'appareil qu'ils exhibent ; ils ont affaire au dehors sans doute et viendront une autre fois. Le résultat, c'est que des files entières de tréteaux sont à peu près vides, et que la foule en est réduite à se porter dans les galeries, du côté des comptoirs de vente, — où d'ailleurs on écoule des choses souvent anciennes, avec boniment et réclame, sans parler des industriels qui trouvent là une bonne occasion de placer leur camelote et qu'il serait parfois excessif de compter parmi les petits fabricants. — Le Grand Palais, malgré des cloisons qui en suppriment une partie et l'étage condamné, apparaît aussi bien vaste pour l'exposition actuelle ; et si les locaux des Tuileries avaient le désavantage contraire, on est bien obligé de constater qu'avec la guerre, le nombre de ceux qui exposent — et surtout des choses originales — s'est trouvé considérablement réduit.

§

L'hiver étant bien proche, — et le charbon plutôt rare, — on pourra s'intéresser d'abord à divers procédés comme l' « Invention Angelo Benelli », chauffage à la sciure de bois, — d'ailleurs avec des appareils spéciaux ; au « brûle-poussière G. Maréchal » ; au « calorigène », fourneau à pétrole dont les établissements G. Aulanier ont l'entreprise, — ou encore à « la Citie » marmite-percolateur automatique de M. Lechevallier-Chevignard pour la confection du café, etc. Je recommanderai de même, pour la lampe, le « coupe-flamme » de M. Eugène Wacker, d'une simpli-

cité enfantine, mais qui doit bien avoir l'avantage d'économiser les verres de lampe; pour la cuisine, le « presse-purée idéal », de M. X. Pelletier, ou le « presse-purée pilon », proposé par M. Mignon et Cie. — Parmi les petites inventions pratiques on peut mentionner encore le « lavoir », pouvant servir de table de cuisine, de baignoire pour les enfants et même de caisse de débarras, appareil rudimentaire, mais curieux, de M. V. Dianoux; le « bâton-Martin », — du nom de son inventeur, — appareil monté avec une, deux ou même trois brosses, et servant à frotter les parquets; le balai-balayette de M. A. Thiers; un produit pour dégraisser les fourrures, « le Reneuf », de M. G. Dorme; la passerelle pliante et démontable de M. Foureur; le « tourne-pages » automatique, fonctionnant avec le pied, que propose M. L. Terteil aux pianistes dont les deux mains généralement sont occupées; les « grilles de propreté », en caoutchouc, marque Zed-Zed, de modèles divers comme de couleur appropriée, avec lesquelles M. J. Goubier remplace ces nids à poussière que sont les paillassons; et à côté des hangars démontables en bois armé, système Robert, qui seront surtout utiles pour des organisations hâtives dans les régions que dévasta la guerre, j'indiquerai encore, comme curiosité, le « cache-pot réservoir », fonctionnant par capillarité, avec lequel M. P. Pinson supprime l'arrosage des plantes, et, dit son prospectus, « contribue à la propreté des appartements ». L'inventeur ajoute même qu'il existe un modèle pour les cimetières, — détail surtout excitant, — et qu'on « peut adapter sur les vases existant déjà ».

§

Je passerai sur de nombreux appareils ou inventions concernant l'électricité et ses applications pratiques, — éclairage, sonnerie, signaux, télégraphie avec et sans fils, etc., et j'arrive à la série des jouets, très nombreux comme d'habitude, mais où l'on n'aperçoit pas cette année d'invention bien remarquable, — les exposants du genre étant surtout de ceux qui « brillent par leur absence », du moins temporaire. Naturellement, on pourrait citer des légions de poupées, — en bois, en carton, en caoutchouc, en laine, en chiffons; des marionnettes aux costumes divers, puis des soldats de tous les pays et de toutes les armes, en carton, en plâtre, en métal découpé; — des canons, des tanks, des voitures régimentaires, à côté d'attelages, de bêtes cons-

tituant de véritables ménageries. On peut indiquer encore « la baleine », jouet nautique de M. Bousquet, voisinant avec les jouets en bois découpé de M. G. Delormel; la chambre à coucher démontable, en métal, de M. Emile Roncy; le « Poly Jocus » et le « Tourne-Tourne », deux jouets que présente M. F. Orecchioni; les jouets mécaniques de M. H. Hébrard, qui nous parle même de son « comptoir de démonstration »; — les curieuses « maisons démontables », en métal, de MM. Gaucher et Dreyfus, qui constituent un nouveau « jeu de patience »; les divers types présentés par M. Julien dit Norbou: « Dingo Ier, l'Ornistophone ou rossignol de Madagascar, M. Sanzos ou l'homme caoutchouc », enfin des légions de cerfs-volants ou aéroplanes, comme ceux de M. Fradet, et, pour clore cette série, deux véritables curiosités: l'une est un « père Ubu », vacillant sur sa bedaine, qui remplace les jambes, tuméfié comme s'il avait reçu des tripotées de coups de poings dans la figure, et qui pourra faire la joie des admirateurs d'Alfred Jarry; l'autre est une jolie poupée mécanique, un garçonnet étendu sur le dos et imitant à la perfection le mouvement machinal d'avaler sa salive, — comme si dans l'existence il n'avait pas autre chose à faire.

Quand même, et malgré la bonne volonté de ses membres actuels, l'Exposition des Petits Fabricants en est encore à se remettre du désarroi de la période de guerre. Nous ne doutons nullement, d'ailleurs, qu'avec les années à venir elle ne reprenne l'importance et la place qu'elle avait antérieurement, et qui lui avaient si légitimement acquis la faveur générale.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

John Charpentier : *La Galerie des masques*, poèmes imités. Avec une préface d'outre-tombe d'Emile Faguet; Figuière. 3 50

Pierre Courtin : *Fragments intimes*; Figuière. 2 »

Ambroise Got : *Henry Becque, sa vie, son œuvre*; Crès. 10 »

Remy Montalée : *Pensées et paradoxes*; Figuière. 3 50

Doctoresse Pelletier : *Les Femmes peuvent-elles avoir du génie?* La Suffragiste. 1 50

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Louis Madelin : *Le Chemin de la victoire*; Plon. 3 »

Paul Vaillant-Couturier : *Lettres à mes amis* (*1918-1919*); Flammarion. 6 75

Philosophie

Hélène Claparède-Spir : *Un précurseur : A. Spir*. Avec une préface par Georges Duhamel et un portrait ; Payot. » »

Dr Gustave Le Bon : *Psychologie des temps nouveaux* ; Flammarion. 6 75

Poésie

F. Palgen : *Les seuils noirs* ; Figuière. 2 25

Politique

Marcel Bernfeld : *Le Sionisme* ; Jouve. 12 50

Pierre Loti : *La mort de notre chère France en Orient* ; Calmann-Lévy. 6 75

Questions religieuses

Clément IV : *Le Bref « Dominus ac redemptor » portant suppression de la Compagnie de Jésus*. Avec une Introduction et des notes par I. de Récalde ; Editions et Librairie. 3 »

Roman

N. Berthet : *Mademoiselle Beaux-yeux* ; Ed. du Fauconnier. 3 »

Paul Bourget : *L'Echéance* ; Plon. 3 »

François Duhourcau : *La révolte des morts* ; Bodiou, Bayonne. 5 50

Gabriel Faure : *Les amants enchaînés*. Illust. de Mayo ; Fasquelle. 6 75

Georges Imann : *Sur trois cordes de balalaika* ; Grasset. 6 75

Edouard Osmont : *Plus fort que ça* ; Flammarion. 6 75

Marcel Pillon : *Contes à ma cousine* ; Figuière. 2 50

Israël Zangwill : *Le roi des Schnorrers* ; Ollendorff. 5 »

Sociologie

Edgard Milhaud : *Les fermiers généraux du rail* ; Grasset. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Lieu et date de naissance de P.-J. Toulet. — L'exportation des objets d'art anciens. — Balzac poète. — Livres à bon marché. — Les amis de l'Université de Strasbourg. — Contre l'enseignement musical allemand. — Recrutement. — Sur les cadres du Louvre. — La médecine de l'Evangile. — Le Suburbanisme. — Les innocentes victimes de la guerre. — Le music-hall et la littérature. — Le pluviomètre. — M. Lloyd George en Valais.

Lieu et date de naissance de P.-J. Toulet.

Monsieur,

Voulez-vous me permettre de rectifier une erreur de la notice nécrologique que, dans votre dernier numéro, vous avez consacrée à Paul-Jean Toulet ? Beaucoup d'autres revues ou journaux ont également erré sur sa date et son lieu de naissance. Toulet, qui aimait à se dire béarnais, eût approuvé ma mise au point. Il était né à Pau le 5 juin 1867.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

HENRI MARTINEAU.

§

L'exportation des objets d'art ancien. — M. Maurice Bokanowski, député de la Seine, adresse à notre collaborateur, M. Jacques Daurelle, qui nous la communique, la lettre suivante :

Paris, le 3 septembre 1920.

Monsieur

L'*Argus de la Presse* me met sous les yeux votre très intéressant article du *Mercure de France* sur l'exportation des objets d'art ancien.

J'y retrouve un grand nombre d'idées sur lesquelles je me flatte d'être d'accord avec vous. Mais j'y vois une erreur d'information que je prends la liberté de vous signaler dans l'intérêt de votre documentation.

Loin d'avoir collaboré « avec zèle au fameux décret-cadenas », je l'ai toujours blâmé — et m'apprêtais même à établir son illégalité quand le texte voté le 31 juillet, de manière tout aussi inopinée que le précédent, a fort heureusement atténué l'exagération des mesures prises. Telle qu'elle est, la législation dans la matière est encore loin de me satisfaire — et vous avez dû constater que je ne l'ai pas consacrée de mon vote. Je préférerais des dispositions s'inspirant de votre projet.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

M. BOKANOWSKI

On voit que les idées de M. Bokanowski sur la question des objets d'art ancien se rapprochent de celles de M. Jacques Daurelle. Il ne reste qu'à souhaiter, puisqu'il est un député influent, qu'il prenne l'initiative d'un projet de loi codifiant en un seul texte tout ce qui concerne la conservation, la circulation, l'exportation et l'importation des objets d'art ancien et donnant satisfaction à l'Etat et aux particuliers.

§

Balzac poète. — Honoré de Balzac est peu connu comme poète. Les curieux trouveront deux pièces de vers de lui, probablement les seules, dans un recueil, rare aujourd'hui : *Les Annales romantiques*, années 1828-1829, pages 139 et 404.

La première est une *Ode à une jeune fille ;* la seconde est composée de quelques *Vers écrits sur un album.* Voici cette dernière :

Le magique pinceau, les Muses mensongères
N'orneront pas toujours de ces feuilles légères
Le fidèle vélin ;
Et le crayon furtif de ma jeune maîtresse
Me confiera souvent sa secrète allégresse
Et son muet chagrin.

Et quand ses doigts plus lourds à mes pages fanées
Demanderont raison de ses jeunes années
Aujourd'hui l'avenir !
Alors, veuille l'Amour que de son visage
Le fécond souvenir
Soit doux à contempler comme un ciel sans nuage.

Il serait curieux de savoir quelle était la propriétaire de l'album. Ce petit problème romantique a-t-il jamais été posé ?

§

Livres à bon marché. — Nous avons sous les yeux une réédition « populaire » de *Marthe*, le roman de J.-K. Huysmans, récemment publiée et mise en vente au prix de 45 centimes.

Dans le seul chapitre VII et dans la seule page 37, qui nous sont signalés par M. Gabriel-Ursin Langé, nous avons constaté la suppression des passages suivants :

Quatorzième ligne, des mots : « le chemin de fer si lassant... » jusqu'aux mots : « ce qu'il venait d'apprendre... » (quarante lignes supprimées) ;

Dix-neuvième ligne; des mots : « l'odeur de renfermé... » jusqu'aux mots : « tout ce tohu-bohu d'objets » (trois lignes supprimées).

Vingt-septième ligne : des mots : « Cette halle où des gens en gala..» jusqu'aux mots : « pour se mettre au lit... » (vingt-sept lignes supprimées).

Et nous n'avons fait porter nos constatations que sur une seule page...

Ah ! ces éditions populaires destinées à donner une heure d'oubli aux gens pressés !

§

Les Amis de l'Université de Strasbourg. — Le Comité de la *Société des Amis de l'Université de Strasbourg* (président : M. Raymond Poincaré ; président d'honneur : M. Alexandre Millerand ; vice-président : M. André Hallays) adresse à tous les Français un appel en faveur de cette fondation dont le succès est lié à celui de l'influence française sur les bords du Rhin.

Pour remplir toutes les tâches qu'elle a assumées : venir en aide à l'Université ; enrichir ses laboratoires et ses bibliothèques ; créer, au besoin, des enseignements nouveaux répondant aux intérêts particuliers de l'Alsace et de la Lorraine ou aux intérêts généraux de la culture française ; attirer à Strasbourg des étudiants français et étrangers ; répandre dans le monde le renom et le prestige de l'Université, il lui faut de puissants appuis moraux et financiers.

Les adhésions et les versements doivent être adressés au Secrétariat de la Société des Amis de l'Université de Strasbourg, à Strasbourg, 2, rue Geiler.

§

Contre l'enseignement musical allemand. — Une nouvelle école de musique vient de se fonder à Paris, 64, rue Jouffroy, avec l'approbation du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, pour lutter contre les Conservatoires allemands.

Cette institution ne prétend point se dresser en concurrence à notre Conservatoire national ; elle est destinée à le compléter, à se développer parallèlement avec lui ; elle a pour objet de faire reconnaître, dans tous les pays, la qualité de notre art et de notre enseignement.

Son programme a été exposé en ces termes par le regretté Gaston Carraud :

Les Conservatoires allemands, supérieurement organisés, soutenus par de puissantes finances, habiles à entretenir partout l'opinion qu'il ne se pouvait faire d'études musicales sérieuses qu'en Allemagne, draguaient impudemment, pour les diriger sur Berlin, Vienne, Leipzig, Francfort, les élèves du monde entier. Retournés chez eux, ceux-ci y devenaient naturellement autant d'apôtres de la musique allemande, des éditions allemandes, des instruments allemands, autant d'agents bénévoles de l'esprit et du commerce allemands. Il ne faut pas chercher ailleurs la principale cause de la fascination que la musique allemande continuait d'exercer universellement, alors même qu'elle était, en réalité, tombée au second rang. C'est cette clientèle, et c'est cet avantage qu'il s'agit de détourner de l'Allemagne sur la France.

MM. Gabriel Fauré, Vincent d'Indy, Camille Saint-Saëns, Théodore Dubois, Alfred Cortot, Lucien Capet, etc., ont accordé leur patronage à la nouvelle école d'enseignement musical français.

§

Recrutement. — On a dit que les armées rouges, fort bien organisées, du reste, comptaient de nombreux généraux et officiers russes de l'ancien régime. Ce que l'on connaît moins, c'est la façon dont les bolcheviki recrutèrent les cadres qui leur manquaient. Lorsque le praporchik (adjudant) Krylenko fut nommé généralissime, il décréta, dès son entrée en fonctions, que tous les officiers qui habitaient Moscou devaient se réunir dans la salle du manège Saint-Paul.

Ces messieurs furent exacts au rendez-vous. On voyait là des généraux de l'Empire qui se tenaient cachés depuis le commencement des troubles, de superbes officiers que l'on n'aurait jamais découverts, s'ils ne s'étaient présentés eux-mêmes : mais il ne leur était pas venu à l'idée de désobéir à un praporchik qui se proclamait général en chef.

Lorsque tous les officiers de la garnison furent réunis au manège Saint-Paul, le malin Krylenko fit fermer les portes et ne libéra que les blessés ou ceux qui signèrent un engagement de servir dans les armées rouges. Il faut bien vivre...

§

Sur les cadres du Louvre. — Certaines inscriptions qui figurent sur les cadres du Louvre ne manquent pas que d'être fort instructives pour qui sait lire. Et nous n'allons pas chercher nos citations dans les coins, mais au bas des tableaux les plus en vue. Prenons, par exemple,

la plus grande célébrité du lieu, la Joconde. Nous lisons textuellement :

LIONARDO DA VINCI, 1452-1519 (*Ecole Florentine.*)
LA JOCONDE, *portrait de Mona Lisa.*

Lionardo da Vinci, c'est comme si on disait *Ugène* Delacroix. Ensuite pourquoi un artiste aussi spécial que Léonard est-il fourré tout de go dans l'école florentine ? Mieux vaut ne pas discuter pour ne pas trop subtiliser. Et pour le même motif, nous voulons bien accepter que la Joconde est un portrait ; ce n'est toutefois pas une raison pour écrire incorrectement le mot *Monna* que connaissent même les gens qui n'ont jamais appris l'italien. Cette faute d'orthographe fait superbement à coté du *Lionardo*.

L'inscription dévolue à Raphaël est tout entière une perle :

RAFFAELLO SANTI DIT RAPHAEL SANZIO (1483-1520). *Ecole Romaine.*

Le : *dit Raphaël Sanzio* fixe vraiment un point d'histoire. Cependant nous ne voyons pas très bien pourquoi une œuvre comme la *Belle Jardinière* est cataloguée dans l'école romaine. Sans doute pour les mêmes raisons que, deux pas plus loin, Luini est classé dans l'école milanaise et Andrea Solari — au Louvre on écrit Solario — dans l'école lombarde. Luini est né à Luino sur le lac Majeur, Solari à Milan même, et tous les deux subirent fortement l'influence de Léonard de Vinci. Aussi est-il malaisé de saisir la distinction qu'on veut faire là entre ces artistes.

Ne serait-il pas à désirer qu'on effaçât cette érudition simpliste, sans doute issue d'*Apollo* ou *l'histoire de l'art en vingt-cinq leçons*, pour inscrire seulement un nom d'artiste et un titre ?

§

La médecine de l'Evangile. — Repassant, dans les loisirs du repos estival, de vieilles collections de journaux antérieurs à la grande guerre, nous trouvâmes, dans le *Temps* de la mi-août 1912, une *causerie médicale* du Dr F. Helme, intitulée : *Les légumes qui guérissent.* L'Evangile y est mis en cause, à propos de ces « petits grains de sénevé » qui, s'ils servent à fabriquer la moutarde, ne figurent, cependant dans le *Nouveau Testament* qu'à titre purement allégorique. Et cette simple citation nous fit souvenir d'un autre passage bien connu des Ecritures : cette parabole du *bon Samaritain* où l'on voit certain voyageur, qui se rendait de Jérusalem à Jéricho, tomber au pouvoir des voleurs. Ceux-ci, l'ayant dépouillé, le laissent couvert de plaies et à demi-mort. Mais saint Luc, qui narre cet épisode, ajoute qu'un Samaritain, ayant vu ce malheureux, fut touché de compassion, s'approcha de lui, versa de l'huile et du vin sur ses plaies, les banda et le guérit.

Que faut-il penser de cette médecine, à notre époque d'antisepsie ? De l'huile et du vin : remède ridicule ! Nous avons recueilli sur ce

point l'avis d'une compétence médicale et il appert des indications de cet éminent praticien qu'il existe présentement des chirurgiens qui pansent au vin, — au vin vieux, au vin aromatique.

Je me suis servi moi-même du vin deux fois — nous écrit notre garant — dans une vaste plaie du dos, puis pour une plaie de la jambe : chaque fois avec plein succès. Je dois à la vérité de reconnaître que toute la partie recouverte par des compresses de vin guérit huit jours plus tôt que celle traitée à l'iodoforme.

Mais l'huile ? sur ce point, notre érudit correspondant restait sceptique. Nous nous sommes souvenu, alors, de ce cocasse Dr Gruby, que tant de lettrés ont connu, à Paris, et dont la thérapeutique avançait — ou retardait d'un siècle ou deux. Et, nous reportant au recueil de *Notes et Souvenirs* publié par le secrétaire de ce praticien, nous y avons lu ceci, que nous livrons à la méditation des amis du *Mercure* :

Gruby employait l'ouate huilée. Au lieu de faire de l'antisepsie nocive avec des antiseptiques qui tuent aussi bien les bons microorganismes que les mauvais microbes, il faisait de l'asepsie primaire, naturelle et logique. Son pansement isolait la plaie des influences extérieures. L'huile la mettait dans un milieu calme et doux, où les agents reconstitutifs des chairs étaient tout à fait à leur aise et les microbes comme paralysés mécaniquement. Et il obtenait des guérisons dont les phases n'étaient pas tributaires, en général, des inflammations, des purulences, des douleurs et des nécroses qu'on obtient avec les antiseptiques chimiques dont la liqueur de Van Swieten, à base de sublimé corrosif, est le plus bel échantillon.

C. P.

§

Le Suburbanisme. — Sur les indications de M. Henri Béraud, la revue *Action* prétend avoir découvert, dans la banlieue de Paris, un groupe de poètes qui auraient résolu, sous une forme en quelque sorte communiste, le problème de la vie. Ces sages auraient créé une école — *le Suburbanisme* — puisque aussi bien on ne peut réunir dans une brasserie, un hôtel meublé ou un restaurant deux ou trois écrivains sans qu'ils entreprennent de coordonner leurs efforts.

Les poèmes des suburbanistes sont d'une sagesse exemplaire. On y trouve des vers comme ceux-ci :

Si je monte une belle écurie,
Je vous ferai gagner à tous le grand prix ;
Pour que tout le monde en bénéficie,
Ce jour-là ce sera pro Deo gratis.
Mourir pour la patrie,
Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau,
Le plus digne d'envie.

Voilà qui n'est pas discutable. Par contre, les noms des poètes suburbanistes ont un aspect anagrammatique qui suscitera de légitimes méfiances. Ce sont : Maria Pequiale, Jean, Blanmoel, Yvan Le Fouloc et Joseph Doucher.

Noms d'autant plus inquiétants qu'on peut lire dans le manifeste de cette nouvelle école :

Les « Suburbanistes » ne visent ni au scandale ni au profit. *Ils se contentent de la persécution* qui guette quiconque prétend penser sans contrainte.

MM. Le Fouloc et Doucher se contentent d'être persécutés... Non, décidément, la sagesse même du suburbanisme permet, jusqu'à plus ample informé, de faire toutes réserves *sur son existence même*...

§

Les innocentes victimes de la guerre. — Ce sont les animaux des parcs zoologiques d'Allemagne. Un journaliste espagnol a passé, en juillet dernier, quelques jours à Hambourg et a visité le Parc de Hagenbeck. Il en rapporte une impression navrante.

Des paysages du pôle et des montagnes de l'Inde, parmi lesquels s'ébattaient jadis de grands fauves, on peut dire qu'il ne reste que le ciment et la pierre. La décoration qui était un peu enfantine est en ruine, et c'est presque partout le désert.

Le commerce de Hagenbeck n'existe plus. Les compagnies de chasseurs ont disparu. Dans le port de Hambourg on attend avec impatience les chargements de pommes de terre qui viennent d'Italie, les céréales américaines, mais on ne manifeste aucun désir de voir débarquer d'inutiles rhinocéros.

Ayant perdu leurs colonies, les Allemands se désintéressent de la faune des tropiques. Les pauvres animaux qui restent dans le parc sont soumis au régime de la carte d'alimentation.

Ils ont pour la plupart l'estomac vide et dépérissent sous les yeux d'une population beaucoup plus soucieuse de rattraper la nourriture perdue que d'accorder quelque « supplément » aux malheureuses bêtes.

Car l'Allemand ou l'Allemande sentimentaux n'ont pas ce que l'on appelle chez nous, à tort d'ailleurs, trop de sensiblerie pour les frères inférieurs.

§

Le Music Hall et la littérature. — S'il fallait autre chose que les nombreux articles consacrés au Café-concert et au Music-Hall, même dans les quotidiens, pour prouver combien ces deux genres de spectacle sont en faveur parmi les artistes, il suffirait d'aller un soir de première, à l'Olympia par exemple, pour se convaincre que les acrobates et les chanteurs suscitent plus la curiosité des hommes de lettres et des peintres que le théâtre.

Dans le Music-Hall des boulevards vous rencontrerez J.-H. Rosny aîné, Colette, qui est une fidèle, Courteline, qui ne manque jamais une générale, Sacha Guitry et son père, Roland Dorgelès, Francis Carco, Galtier-Boissière, Delluc, André Billy quelquefois, Curnonsky et René Bizet toujours, Nozière, de Pawlowski, qui ne viennent pas seulement pour y exercer leur critique professionnelle.

Au Casino Saint-Martin, Galtier-Boissière vient souvent prendre des croquis. Le Casino Montparnasse est depuis longtemps un rendez-vous de peintres et de poètes. Quant au Cirque Médrano, il faudrait citer tous les jeunes, si l'on voulait dénombrer et nommer son public.

De plus en plus, le Music-Hall rassemble tous ceux qui sont à la tête des mouvements littéraires et artistiques et qui veulent protester contre les tendances dont se meurt aujourd'hui le théâtre. C'est au Music-Hall que se livrera la prochaine bataille d'*Hernani !*

§

Le pluviomètre. — On connaît les immenses progrès réalisés pendant la guerre par la science météorologique, grâce à nos postes d'observation qui concouraient au réglage minutieusement précis de nos tirs. Il importait que des résultats d'un intérêt aussi universel ne fussent point perdus. C'est pourquoi, la paix venue, furent constitués des groupes départementaux ayant pour mission de continuer ces travaux dans la double direction scientifique et pratique. Leur premier soin fut, à peu près partout, d'écarter les observateurs qui avaient fait leurs preuves au front et contribué aux découvertes ; peut être craignait-on que leur expérience ne les conduisît à un dangereux empirisme. Toujours est-il que dans un département des Alpes on se mit au travail avec entrain et qu'on résolut d'installer des stations en montagne. On en mit une vers un col situé dans les environs d'un couvent célèbre, à treize cents mètres d'altitude. Comme l'endroit est ordinairement inhabité, il fut impossible de trouver quelqu'un pour relever les appareils à intervalles réguliers, et on se servit d'un pluviomètre perfectionné qui pouvait demeurer une année sans être vidé. Sept mois après sa mise en place, un membre de la commission monta le voir. Les résultats étaient merveilleux : le pluviomètre accusait 5^{m}60 de précipitation pour la moyenne annuelle, alors que celle du chef-lieu, situé à deux cents mètres d'altitude, n'atteignait qu'à 1^{m} 60 aux bonnes années et que le canton voisin, à quatre cents mètres, devait se contenter de ces deux mètres de pluie. Voilà qui était pour renouveler toutes les théories et on se prépara à mener grand bruit autour de cette observation imprévue. Tout de même, par un scrupule de conscience scientifique, on amena sur les lieux un ancien poilu des services météorologiques de l'armée pour lui demander son avis. Il n'eut pas plutôt vu l'instrument qu'il s'esclaffa.

— Parbleu ! Votre engin ressemble à s'y méprendre à une tinette ;

or les bois voisins sont remplis de soldats qui bûcheronnent pour le compte de l'armée ; ils ont cru qu'il était bien de s'en servir. Voilà tout !

Renseignements pris, c'était rigoureusement exact. Messieurs les météorologistes n'en revenaient pas ; et ils regrettaient encore amèrement leurs cinq mètres soixante de précipitation.

§

M. Lloyd George en Valais. — Il en est arrivé une bien bonne à M. Lloyd George, raconte le *Nouvelliste Valaisan*, et une bien mauvaise au conseiller d'Etat qui devait saluer le Premier anglais en gare de Sion.

Accompagné d'un huissier en bicorne, revêtu du manteau écarlate, le cou adorné d'une chaîne avec, dans les mains, une caissette de superbes raisins dorés à souhait et destinés à Lloyd George, le conseiller d'Etat, sur le quai interdit au profane, attendait.

Son gilet blanc découpait un plastron de fin lin sur lequel une délicieuse petite cravate noire et quelques boutons osanores jetaient d'harmonieuses taches. Sur son radieux visage, passaient de temps à autre des ombres de soucis; il cherchait quelque gentille citation latine pour agrémenter le petit « speech » qu'il allait tenir à Lloyd George.

Le rapide, cependant, entre en gare.

A l'huissier plein de déférence, qui lui offre les fruits succulents de la terre valaisanne, Lloyd George fait mille courbettes, puis, hésitant, semblant attendre quelque chose qui ne vient pas, il remercie au nom de l'Angleterre de l'attachement fidèle du Valais ! Il lui parle quelques instants de l'accueil enhousiaste dont il a été l'objet à Viège, à Zermatt, puis, sans attendre le profond et « herzliches » « Ia, Ia » que l'huissier symbolique égrène, il lui donne un énergique « shake hand » et disparaît sans avoir adressé la parole au conseiller d'Etat qui se morfond maintenant au premier plan.

Au moment où le train allait partir, cependant, on put voir la portière du wagon-restaurant se rouvrir précipitamment et le « Premier » anglais tendre au conseiller d'Etat, encore abasourdi de s'être vu prendre pour un simple curieux, une main où « passaient du regret et des excuses », dit ingénieusement notre confrère, pour une confusion en somme bien naturelle :

— Que voulez-vous, cher monsieur, expliqua en effet Lloyd George, les lords-maires, chez nous, aux jours de grandes réceptions, portent le même costume que votre huissier !

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

re Marché traverse une période de transactions peu active, voire même de réalisations. Il mble pas qu'il faille en rechercher la cause dans l'interprétation des événements extérieurs érieurs, mais, plus vraisemblablement, dans l'empressement que met la clientèle à souscrire aprunt en cours.

lourdeur qui s'est manifestée tant au Parquet que sur le Marché en banque est donc natu- et l'on ne peut guère s'attendre à une reprise générale avant la clôture de cette vaste opé- , qui procurera à notre pays les milliards dont il a besoin pour achever son relèvement. s à ce sujet, que, sur le marché spécial qui a été ouvert pour recueillir les ventes des unts de guerre 4 % et 5 % destinés à la souscription du nouveau 6 %, les cours ont été à un point environ au dessus de ceux pratiqués sur le marché ordinaire ; quant au 3 % tuel, il est plus lourd à 54 fr. 10.

fonds russes inclinent au dessous de leur niveau précédent, particulièrement le 5 % 1906 r. ; pareillement, l'Extérieure Espagnol revient à 184 fr. ; le Turc Unifié à 69 fr., l'agitation ère qui sévit en Italie fait rétrograder la rente de ce pays vers 47 fr. 60.

n que résistantes, les Banques françaises ne conservent pas intégralement leur avance : ue de Paris 1675 ; Comptoir d'Escompte 1030 ; Société Générale 760 ; Banque Nationale de t 910.

s chemins de fer restent lourds, actions et obligations continuent leur mouvement de nte. En ce qui concerne les secondes, il semble que les cours actuellement pratiqués ne ront pas à les rendre intéressantes aux capitalistes, tant par le revenu qu'elles assurent que a forte prime de remboursement qu'elles offrent.

s valeurs de navigation, d'électricité, de métallurgie ont dû se replier également et plus ou moins de terrain : Peñarroya 1600 fr. ; Chargeurs Réunis 1165 fr. ; Thomson fr. ; Kuhlmann 1105 fr. ; Fives-Lille 1700 fr. ; Usines de la Basse-Loire 290 fr. Parmi les fères, le Rio reste mal disposé à 16,5, les négociations entre patrons et ouvriers n'ayant bouti à terminer la grève dans ses mines.

lgré une certaine irrégularité, les affaires de pétrole ont été dans leur ensemble des plus aisantes, en raison d'une nouvelle tension du change et de leur bonne tenue sur la place de res. Les actions de la Société Financière des Pétroles, récemment introduites au Parquet, ont ement progressées à 1270 francs. La Royal Dutch se maintient tout près de 40.000 fr. et la Transport est stable à 420 fr. L'Omnium International des Pétroles subit quelques prises de ices qui le ramènent à 2360 fr. Les pétrolifères russes sont également très fermes : Bakou fr. ; Lianosoff 595 fr. ; North Caucasian 105 fr. ; par contre le Naphte passe de 511 à rancs.

s Mines d'Or se sont montrées assez résistantes, on parle d'une accentuation possible du ement en avant des cours du métal précieux Les valeurs diamantifères ont été offertes et inent en abandonnant de nouvelles fractions. Le de Beers descend à 967 et la Jagersfontein francs.

fléchissement des prix de la matière première occasionne une nouvelle dépression des rs caoutchoutières : Société financière des caoutchoucs 235 fr. ; Padang 284 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ETRANGER		
Un an.............	60	fr.	Un an.............	68	fr
Six mois...........	32	»	Six mois..........	36	
Trois mois.........	17	»	Trois mois.........	19	

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeur à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittanc augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels qu soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore un fois à l'ancienne adresse.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leur ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur dis position pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le mon tant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **imperson nellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leur destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être n annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier. 7, rue Victor-Hugo.